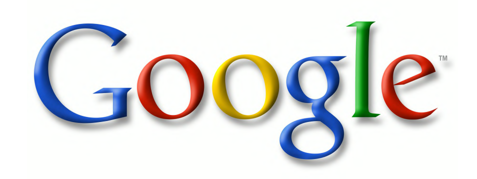
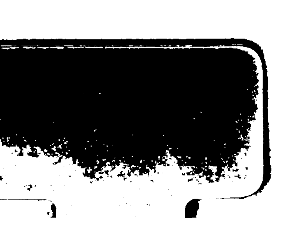
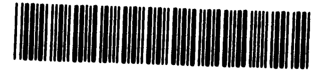








VOYAGES

EN ARABIE.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE), rue de l'Éperon, n° 7.

VOYAGES

EN ARABIE,

CONTENANT

LA DESCRIPTION DES PARTIES DU HEDJAZ,

REGARDÉES COMME SACRÉES PAR LES MUSULMANS,

SUIVIS

DE NOTES SUR LES BÉDOUINS

ET

D'UN ESSAI SUR L'HISTOIRE DES WAHHABITES,

PAR **J.-L. BURCKHARDT**,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR **J.-B.-B. EYRIÈS**.

Ouvrage orné de carte et de plans.

TOME DEUXIÈME.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1835.





VOYAGES

DANS

LE HEDJAZ D'ARABIE.

CHAPITRE XV.

VOYAGE DE LA MECQUE A MÉDINE.

Le 15 janvier 1815, je partis de la Mecque avec une petite caravane de pélerins qui allaient visiter le tombeau du prophète; elle consistait en une cinquantaine de chameaux appartenant à des Bédouins des tribus de Rischié et de Zebeïdé qui accompagnaient eux-mêmes ces animaux ou les faisaient suivre par leurs esclaves. J'en avais loué deux pour mon esclave, moi et mon bagage, et conformément à l'usage du Hedjaz, j'avais payé d'avance l'argent; c'était 180 piastres par chameau. Mon métaouef dont j'étais content quoiqu'il ne fût pas exempt des défauts des gens de sa profession, m'accompagna jusqu'à la plaine de Scheikh Mahmoud où les bêtes de somme étaient rassemblées et d'où la caravane partit à neuf heures du soir. Le voyage jusqu'à Médine,

de même qu'entre la Mecque et Djidda, se fait de nuit, ce qui le rend moins profitable à l'observateur et en hiver bien moins commode que s'il avait lieu de jour.

J'avais acheté une montre à la Mecque et j'avais obtenu d'un navire anglais, à Djidda, une bonne boussole. Après une heure et un quart de marche, nous passâmes devant l'Omra; la route jusque-là est pavée en grandes pierres, sur divers points, notamment aux montées. Nous traversâmes des vallées dont le sable était ferme, entre des chaînes irrégulières de coteaux où croissaient quelques arbustes et des acacias rabougris; le chemin, sauf quelques exceptions, était parfaitement uni.

A cinq heures de la Mecque, nous vîmes El Meïmounïé, édifice ruiné, avec le tombeau d'un santon; les Wahhabites en avaient démoli le dôme. Il y a tout auprès un puits d'eau douce et un petit réservoir en pierre; un bâtiment contigu au tombeau sert de khan aux voyageurs. Pendant les six premières heures, on se dirigea au N.-O.; alors on doubla un coteau escarpé que les caravanes ne peuvent pas traverser et on s'avança au N.-N.-O. vers l'Ouadi Fatmé où l'on arriva aux premiers momens de l'aurore, après huit heures de marche depuis la Mecque.

16 janvier. — On fit halte à Ouadi Djemmoum où les caravanes de pèlerins se reposent la veille du jour où elles entrent dans la ville sainte. L'Ouadi Fatmé est bas, abonde en sources et en puits, et s'étend dans la direction de l'E.-N.-E. à une distance de quatre à cinq heures, où il atteint presque l'Ouadi

Limoun. Il se termine à une heure et demie de marche à l'ouest de notre campement, ainsi sa longueur totale est d'environ six heures. Sa partie la plus occidentale est appelée Medoua ; c'est dans l'ouest que se trouvent les principales plantations ; dans l'est il n'y a que peu d'endroits en culture. Cette vallée présente, de ce côté, à la vue, une plaine large de plusieurs milles, couverte de buissons et flanquée à droite et à gauche de coteaux bas, ou de terrains élevés et stériles ; mais on dit que vers son extrémité orientale elle est très bien cultivée. Les différentes parties de l'Ouadi Fatmé ont reçu chacune un nom, mais celui que donnent ordinairement à l'ensemble, les habitans de Djidda et de la Mecque est *El Ouadi*, la vallée ; les historiens arabes la désignent communément par celui d'*Ouadi Merr*. Entre l'Ouadi Fatmé et Hadda, station sur la route de Djidda, on trouve Serouât et Rakani (1).

Les terrains cultivés de l'Ouadi Fatmé, le sont principalement en dattiers dont le fruit approvisionne les marchés des deux villes voisines, et en plantes potagères qui sont portées toutes les nuits par des ânes à Djidda et à la Mecque. On sème aussi une petite quantité de froment et d'orge. L'eau étant abondante, l'Ouadi pourrait être rendu plus fécond qu'il ne l'est, si les habitans du Hedjaz n'étaient pas en général peu enclins à tout travail manuel. Près du lieu où nous campions, coule un petit ruisseau venant de l'est ; sa largeur est à peu près de trois pieds, sa profondeur de deux ; dans une

(1) V. Asami.

grande partie de son cours il est couvert d'une voûte en pierres, il n'y a de libre qu'un espace suffisant pour que les caravanes s'approvisionnent d'eau qui est plus tiède et plus agréable au goût que celle du Zemzem à la Mecque. Tout auprès on voit plusieurs édifices sarrasins en ruines, et un grand khan; suivant El Fasi il y avait jadis une mosquée nommée El Fath. Des cabanes d'Arabes éparses entre les dattiers, appartiennent aux cultivateurs qui sont principalement de la tribu de Lahian; les plus riches font partie des Doui Barakat, tribu des schérifs de la Mecque; ils vivent ici comme des Bédouins sous des tentes et dans des huttes. Ils ont quelques bestiaux; leurs vaches, comme toutes celles du Hedjaz, sont petites avec une bosse sur le garrot. L'Ouadi Fatmé est également remarquable par ses nombreux hennés, arbres dont les fleurs odoriférantes réduites en poudre sont employées par les peuples de l'Orient pour teindre la plante des pieds et la paume des mains ou les ongles des uns et des autres. Le henné de cette vallée se vend à la Mecque, aux pélerins, dans de petits sacs de cuir rouge; beaucoup en rapportent chez eux pour en faire cadeau à leurs parentes. Il me semble probable que les *Oaditæ* de Ptolomée habitaient dans cette vallée (*Ouadi*, *Oadi*).

Nous trouvâmes à notre station une troupe d'une vingtaine de domestiques et de chameliers appartenant à l'armée turque de la Mecque, et qui s'en étaient échappés secrètement pour échapper à l'embargo mis par Mohammed Aly sur tous les hommes de leur profession. Ils manquaient de provisions et n'avaient que très peu d'argent; mais apprenant qu'une cara-

vane allait partir pour Médine, ils pensèrent qu'ils pourraient l'y accompagner. Quelques uns qui étaient Egyptiens avaient l'intention de gagner Yambo, d'autres c'étaient des Syriens avaient le projet de s'en retourner chez eux par la route du Hedjaz à travers le désert, et d'aller en mendiant d'un camp de Bédouins à l'autre, puisqu'ils n'avaient pas le moyen de payer leur passage par mer jusqu'à Suez.

A trois heures après midi nous partîmes, et il nous fallut une heure pour traverser l'Ouadi jusqu'à son extrémité au nord; la route des pélerins monte ensuite doucement entre des coteaux, et traverse des vallées couvertes d'acacias, en suivant la direction du N. 40 O., la roche est de granit gris et rouge. Au bout de deux heures, le pays s'ouvre, les arbres diminuent, et on va au N. 55 O.

Vers le coucher du soleil, j'avais marché un peu en avant de la caravane, et me trouvant fatigué, je m'assis sous un arbre en attendant mes compagnons; cinq Bédouins qui s'étaient glissés le long des broussailles enlevèrent brusquement mon bâton, ma seule arme, qui était à terre derrière moi. Leur chef me dit que sans doute j'étais un déserteur de l'armée turque, et par conséquent de bonne prise. Je ne leur opposai aucune résistance; néanmoins les voyant moins déterminés que le sont généralement les voleurs bédouins, j'en conclus qu'ils n'étaient pas exempts de craintes; c'est pourquoi je leur dis que j'étais un pélerin appartenant à une grande caravane escortée par des Bédouins Harb. « Attendez un peu » avant de m'arrêter, ajoutai-je; l'arrivée de la ca- » ravane vous garantira la vérité de mon discours;

» gardez-vous de me faire aucune violence, parce » que nos guides sauront quels sont ceux qui s'en » seront rendus coupables, et en instruiront ceux » qui ont le pouvoir de vous punir. » J'étais sûr qu'ils n'avaient pas l'intention de me faire de mal, car j'avais simplement un habit de voyage, et seulement quelques piastres fortes à perdre, en supposant la pire des chances. L'un d'eux, un vieillard, invita ses camarades à attendre un peu, parce que ce ne serait pas bien de dépouiller un pélerin. Pendant notre conversation, j'attendais avec impatience l'apparition de la caravane; elle avait fait une halte d'un quart d'heure, afin de laisser aux voyageurs le temps de s'acquitter de la prière du soir, pratique journalière parmi eux, mais que j'ignorais encore. Ce retard m'était fort contraire, et je croyais à chaque instant que ces vagabonds allaient me dévaliser; quand enfin le pas des chameaux se fit entendre; alors les Bédouins se retirèrent aussi soudainement qu'ils étaient venus.

Quoique la route de la Mecque à Médine fût regardée comme sûre pour les caravanes comme la nôtre, qui n'était pas armée, cependant les traîneurs courent toujours des risques, et sans la terreur que la victoire remportée peu de jours auparavant par Mohammed Aly avait inspirée à tous les Bédouins du voisinage, j'aurais été puni de mon imprudence à me hasarder seul sur la route. Pendant la plus grande partie de la nuit, on voyagea dans une plaine plus graveleuse que sablonneuse, où des aschours (*asclepias gigantea*) croissaient au milieu des acacias. Ce coin de terre se nomme *El Barka*. Après

plus de sept heures de marche, on fit halte à El Kara.

17 janvier. On dormit pendant quelques heures de la nuit, ce qui arrive rarement pendant ce voyage. El Kara est une plaine noire et pierreuse, avec des collines basses, à une grande distance dans l'est; quelques arbres épineux y croissent, mais on n'y trouve pas une goutte d'eau. La vue de ce lieu me rappela fortement le désert de Nubie, au sud de Schigré. Quoique nous fussions au milieu de l'hiver, la chaleur fut très forte pendant toute la matinée. Personne dans la caravane n'avait de tente, et j'étais le plus exposé de tous, mes compagnons étant montés sur un *schebrié* ou *schekdof*, sorte de selle de chameau couverte qui abrite un peu du soleil, soit quand on est monté sur l'animal, soit quand on est assis à terre. Le schebrié sert à une seule personne, et le schekdof a deux places, chacune d'un côté du chameau; mais j'avais toujours préféré un siége ouvert sur un animal chargé, parce que c'est plus commode, et que d'ailleurs c'est plus conforme à la coutume arabe; on a l'avantage de monter et de descendre sans l'aide du chamelier, et sans arrêter le chameau; ce qui est très difficile quand ils ont ces machines sur le dos, notamment le schekdof, où les deux personnes sont obligées de se tenir continuellement en équilibre.

Aujourd'hui je fis une connaissance plus intime avec mes compagnons de voyage, car dans les petites caravanes chacun cherche à être sur un pied amical avec son prochain. C'étaient des Malais ou, comme on les nomme dans le Levant, des *Javans*,

et, à l'exception de quelques uns de la côte de Malacca, de Java et de Sumatra, ils étaient tous de la côte de Malabar et sujets britanniques. Les Malais font régulièrement le pélerinage, et souvent amènent leurs femmes : il y en avait trois dans notre troupe. Beaucoup de ces Malais restent pendant des années à la Mecque à étudier le Koran et la loi, et sont connus parmi les Indiens vivant dans le Hedjaz comme scrupuleusement attachés aux préceptes ou au moins aux cérémonies de leur religion. Bien peu parlent couramment l'arabe, mais tous lisent le Koran, et même en voyage s'en occupent. Ils subviennent à leurs dépenses en vendant du bois d'aloès, dont ils me dirent que la meilleure espèce, qui est le ma ouardi, coûte dans leur pays de trois à quatre piastres fortes la livre, et se vend à la Mecque de vingt à vingt-cinq. Leurs traits longs et alongés, leurs fronts saillans, leur stature courte mais robuste, leurs mauvaises dents, qui présentent un contraste frappant avec celles des Arabes brillantes comme des perles, les distinguent partout, quoiqu'ils portent le costume indien ordinaire. Leurs femmes étaient sans voile; elles avaient des robes et des mouchoirs de soie rayée de fabrique chinoise. Ces Malais paraissaient être des hommes très rangés et très paisibles, mais extrêmement avares; leur manque de charité se montra suffisamment par leur conduite envers les pauvres fugitifs qui s'étaient joints à nous à l'Ouadi Fatmé. Durant tout le voyage, ils ne vécurent que de riz et de poisson sec; leur riz était cuit à l'eau, sans beurre, denrée très chère dans le Hedjaz, mais qu'ils ne dédaignent pas;

plusieurs d'entre eux demandèrent à mon esclave de leur donner en secret un peu du mien pour assaisonner leurs mets. Comme c'étaient des gens à leur aise, l'avarice seule pouvait être la cause de ce régime si frugal; ils étaient tous assez punis par les malédictions des Bédouins, qui s'étaient naturellement attendus à partager leurs dîners, et ne pouvaient se décider à avaler le riz cuit à l'eau. Leurs ustensiles de cuivre étaient de manufacture chinoise, et, au lieu de l'*abrik*, ou pot dont les Levantins se servent pour se laver et faire leurs ablutions, ils employaient leurs théières chinoises.

Durant ce voyage, j'eus de fréquentes occasions de m'instruire de l'opinion de ces Malais sur le gouvernement et les coutumes des Anglais leurs maîtres actuels ; ils manifestèrent une rancune décidée et un esprit hostile envers eux, et blâmèrent sans réserve leurs usages ; toutefois les pires qu'ils connussent étaient qu'ils buvaient trop de vin et que les deux sexes, dans les relations sociales, n'étaient pas séparés l'un de l'autre; mais aucun n'accusa l'équité du gouvernement qu'ils opposaient à celui des princes indigènes, et quoiqu'ils accablassent les Anglais des mêmes épithètes injurieuses dont les musulmans fanatiques chargent partout les Européens, ils ne manquaient jamais d'ajouter : « mais leur gouver- » nement est bon. » J'ai entendu beaucoup de conversations semblables entre les Indiens à Djidda et à la Mecque, ainsi qu'entre les matelots arabes que le commerce conduit à Bombay et à Surate; le résultat général était que les musulmans de l'Inde haïssent les Anglais, quoiqu'ils aiment leur gouvernement.

On leva le camp à dix heures du soir et on marcha dans la plaine de Kara, en suivant la direction du N. 40 O. Au bout de trois heures, on passa le Sébil el Kara, bâtiment ruiné, où jadis un puits, aujourd'hui comblé, fournissait de l'eau aux voyageurs. Je n'aperçus pas de coteaux à l'ouest. Ici la plaine est couverte d'arbres épais et de buissons touffus; elle se termine à une distance de six heures de marche, et l'on commence à monter doucement par une vallée large et boisée, où on trouve le Bir Asfan, grand puits profond revêtu de pierres et au fond duquel coule de l'eau très bonne. C'est une station de pélerins. Une autre route, à quatre milles à l'est de celle que nous avions prise, conduit aussi de l'Ouadi Fatmé à Asfan. Nous ne fîmes pas halte à ce puits. Samhoudi, historien de Médine, parle d'un village à Asfan, avec une source nommée Oouła; ce village n'existe plus. Au bout de sept heures commence un passage étroit et montant entre des rochers; il n'y a de place que pour un chameau. Les torrens qui en hiver se précipitent à travers ce défilé ont entièrement détruit le chemin et l'ont rempli de gros fragmens de pierres anguleuses : dans plusieurs endroits il semblait avoir été taillé dans le roc, mais la nuit était trop noire pour pouvoir rien distinguer. Au bout de huit heures on parvint au haut de cette gorge, il y a là un petit bâtiment, peut-être le tombeau d'un scheikh. Ensuite on voyagea dans une vaste plaine, parfois sablonneuse, et ailleurs mêlée de sable et d'argile, là croissent des arbres et des broussailles. A quatorze heures, un peu avant l'aurore, on passa devant un petit camp de Bédouins et une heure après

on fit une halte près du village de Kholeïs. Pendant la nuit nous nous étions arrêtés plusieurs fois et nous avions fait du feu pour nous chauffer.

La plaine où est le Kholeïs offre sur divers points des bosquets de dattiers, des champs de dhourra, de bamié et de dokken. Divers hameaux sont compris sous le nom général de Kholeïs ; le plus grand est Es Souk ou le marché, près duquel campent les pèlerins. Un petit ruisseau dont l'eau est tiède comme celle de l'Ouadi Fatmé, a sa source près du Souk ; elle est réunie, hors du village, dans un réservoir maintenant ruiné, puis arrose la plaine. On voit aussi, près du réservoir, les ruines d'un sebil ; c'est un petit bâtiment ouvert qu'on trouve souvent à côté des fontaines ; les voyageurs y font leurs prières et s'y reposent : suivant Kotobeddin, le réservoir et le sebil furent bâtis par Kaïd Beg, sultan d'Égypte vers 885 A. H. A cette époque, Kholeïs avait son émir qui était un personnage très puissant dans le Hedjaz. Il y avait là beaucoup de vaches et de brebis : les Arabes se plaignaient de ce que leurs champs souffraient de la sécheresse ; il n'était pas encore tombé de pluie, quoique la saison fût avancée. L'eau du ruisseau paraissait ne pas suffire pour l'irrigation de tout le terrain cultivé, et les Arabes par leur négligence en laissaient perdre la moitié qui coulait hors de son canal étroit.

Le village d'Es Souk renferme à peu près cinquante maisons toutes bâties en terre, et très basses ; sa principale rue est bordée de boutiques tenues par des habitans de Kholeïs et fréquentées par tous les Bédouins du voisinage ; on y vendait principalement des dattes,

ensuite des lentilles, et des oignons d'Égypte, du dhourra, de l'orge, du riz et d'autres denrées ; mais il n'y avait pas de froment, les Bédouins de ce pays en faisant peu d'usage ; enfin on y voyait des épiceries, des drogues, une écorce d'arbre qui sert à tanner les outres et du beurre. On n'y trouvait pas de lait, parce que personne ne se soucie d'être appelé marchand de lait. Une mosquée assez bien construite s'élève le long du ruisseau, près de sycomores gigantesques (*ficus sycomorus*). J'y rencontrai deux pélerins nègres du Darfour ; la nuit précédente ils avaient été volés, sur la route, de quelques piastres gagnées à la Mecque ; l'un d'eux, ayant essayé de se défendre, avait été rudement battu ; ils avaient le projet de retourner à Djidda, afin de tâcher d'y réparer leur perte par quelques mois de travail. Un des Bédouins qui les avaient dépouillés fumait sa pipe dans le village, pourtant ils n'avaient aucun moyen de prouver le vol, ni d'obtenir justice. Kholeïs est le chef-lieu de la tribu de Zebeïd, branche des Beni Harb ; leur scheikh y réside. Ils sont pour la plupart Bédouins ; et beaucoup même de ceux qui cultivent la terre, passent quelques mois sous des tentes dans le désert, afin de faire brouter à leurs troupeaux les herbes qu'il produit. Quelques familles de Beni Amer ou A'amer (1), autre branche des Harb, sont mêlées avec cette tribu à Kholeïs.

Avant la conquête des Turcs, le signe d'échange ordinaire à ce marché était le dhourra, maintenant

(1) Les Beni A'amer ne doivent pas être confondus avec les Amer, autre tribu des Harb.

c'est la piastre et le para. Kholeïs envoie quelquefois de petites caravanes à Djidda, qui est à deux longs jours de marche, ou à trois jours pour une caravane. On me dit que les montagnes voisines étaient peuplées de Bédouins. A peu près à trois heures de distance au N.-E., est l'Ouadi Khaouar, vallée petite, connue par l'abondance de ses bananes dont elle approvisionne les marchés de la Mecque et de Djidda.

18 janvier. Ayant rempli nos outres, nous partîmes vers trois heures après midi. On se dirigea au N. 20 E. à travers la plaine. En deux heures on arriva au Theniet Kholeïs, haute colline dont le flanc escarpé était couvert d'un sable profond, et nos chameaux ne purent monter qu'avec difficulté. On voit, au sommet, d'antiques ruines d'un grand édifice. Le chemin des deux côtés de la colline, est bordé d'un mur, afin d'empêcher un trop grand amoncellement de sable : il était couvert de cadavres de chameaux, laissés là par la dernière caravane de pélerins. En descendant, une plaine s'étendit devant nous au nord et à l'est à perte de vue. A l'E.-N.-E., on apercevait de hautes montagnes à une distance de 20 à 30 milles. Nous marchâmes dans la plaine au N. 10 O.; elle était de gravier ferme, mais au bout de trois heures et demie, ce ne fut plus qu'un sable profond parsemé de tarfas ou tamariscs, arbre qui se plaît dans cette sorte de terrain, et qui dans la saison la plus aride, quand tous les végétaux voisins sont flétris, ne perd jamais sa verdure. Il est très commun dans le désert d'Arabie, de l'Euphrate à la Mecque, ainsi que dans ceux de Nubie; ses

jeunes feuilles sont une excellente pâture pour les chameaux. Au bout de quatre heures un quart, le chemin était couvert d'une croûte saline, indiquant le voisinage de la mer. Ensuite on suivit diverses directions.

Conformément à l'usage du Hedjaz, les chameaux marchent sur une seule ligne, celui de derrière étant lié à la queue de celui qui le précède. L'Arabe qui 'était en avant, devait guider la troupe, mais il s'endormait fréquemment, ainsi que ses compagnons derrière lui; alors son chameau prenait le côté qui lui convenait et souvent égarait toute la caravane. Au bout de douze heures, on fit halte à Kulleïa ou Kubeïba, station des pélerins. Chaque point de la plaine d'Arabie est connu par un nom particulier, et l'œil et l'expérience d'un Bédouin sont nécessaires pour distinguer un petit canton d'un autre : les différentes espèces d'arbustes ou de pâturages que les pluies y font pousser, sont d'un grand secours pour cela, et quand les Bédouins veulent indiquer à leurs compagnons un lieu qui n'a pas de nom, ils le désignent toujours par l'espèce d'herbe qui y croît; par exemple Abou Schih, Abou Aga'l, etc.

A peu près à deux heures de distance au N.-E. du lieu où nous nous reposions, il y a de l'eau et un petit bocage de dattiers. On me dit que la mer était éloignée de six à huit heures. On continuait à voir à 20 ou 30 milles à l'E. des montagnes à sommet aigu avec des pics escarpés et isolés. Elles sont habitées par la tribu d'Ateïbé qui, dans le dix-septième siècle, occupait aussi l'Ouadi Fatmé, suivant Asami. Dans la matinée, des Bédouines parurent,

conduisant quelques troupeaux de brebis et de chèvres affamées qui cherchaient les maigres herbages de ces lieux. Pas une goutte d'eau n'était tombée dans cette vallée, tous les arbustes étaient flétris, et cependant ces Bédouines n'osaient pas aller à la découverte de meilleurs pâturages dans les montagnes voisines qui ne dépendent pas du territoire de leur tribu; car lorsqu'une sécheresse survient, les limites de chacun sont soigneusement gardées par les pasteurs. J'allai avec plusieurs Malais vers ces femmes pour leur demander du lait; les Malais avaient apporté de l'argent pour en acheter. Quant à moi j'avais rempli, dans le même dessein, mes poches de biscuit; les Bédouines refusèrent de prendre l'argent, disant qu'elles n'étaient pas accoutumées à vendre le lait; mais quand je leur donnai les biscuits, elles me remplirent en retour ma gamelle de lait. Durant le passage des pélerins, ces pauvres Bédouines s'enfuirent de toutes parts, connaissant les habitudes pillardes des soldats qui escortent la caravane.

19 janvier. On partit de Kulleïa à une heure et demie après midi. Au bout de trois heures de marche dans la plaine, on atteignit des collines basses de sable mobile, et au bout de quatre heures, une plaine pierreuse, où des masses de rochers traversaient le chemin; on se dirigeait au N. 25 O. Au bout de neuf heures on fit halte pendant la nuit près du village de Rabegh, après avoir constamment voyagé sur un terrain uni. Trois ou quatre hameaux à peu de distance l'un de l'autre sont compris sous ce nom: le principal, de même que celui de Kholeïs, est distingué par

l'épithète d'El Souk (le marché). La plaine voisine est cultivée, et des plantations touffues de palmiers font de Rabegh un lieu remarquable sur cette route. Au milieu de ces arbres, on aperçoit quelques tamariniers ou thamr hindi, dont le fruit verdâtre était suffisamment mûr et agréable. Quelques uns de ces arbres croissent également à la Mecque. Il était récemment tombé un peu de pluie, et la terre était cultivée en divers endroits. La charrue de ces Arabes, traînée par des bœufs ou des chameaux, ressemble à celle que Niebuhr a dessinée, et qui, je crois, est généralement usitée dans le Hedjaz et l'Yemen. Rabegh a l'avantage de posséder un certain nombre de puits, mais leur eau n'est pas bonne. Comme ce lieu est voisin de la mer dont on me dit qu'il n'est éloigné que de six à sept milles, mais que les bocages de dattiers empêchent de voir, beaucoup de navires du pays qui ont besoin d'eau fréquentent cette côte. Je ne puis concevoir ce qui a pu induire Ptolémée à placer une rivière entre la Mecque et Yambo, car certainement, dans tout le Hedjaz, nulle rivière n'a son embouchure dans la mer. En hiver, beaucoup de torrens se précipitent du haut des montagnes.

Les Bédouins de cette côte s'adonnent à la pêche avec beaucoup d'activité, et apportent ici, des ports les plus éloignés, leur poisson salé; on en trouve toujours en quantité sur les marchés, où il est acheté par les équipages des bâtimens arabes qui en consomment une grande partie, et vont vendre le reste en Égypte ou à Djidda; la population de Rabegh appartient aux tribus d'A'amer et de Zebeïd et notamment à la dernière. Dans les montagnes à l'est,

vivent les Beni Ouof, autre tribu des Harb. Les pélerins qui se rendent par mer d'Égypte à Djidda, sont obligés de prendre l'ihram en passant devant Rabegh, ce qu'ils font soit sur le rivage, soit à bord du navire.

Un événement survenu ici montra, de la manière la plus évidente, le manque total de charité de nos compagnons les Malais. Quelques uns de leurs compatriotes, que leur pauvreté empêchait de louer un chameau, les suivaient à pied; mais comme nos marches de nuit étaient longues, ces gens ne nous rattrapaient que le matin, une heure ou deux après que nous avions fait halte. Aujourd'hui l'un d'eux fut amené sous l'escorte de deux Bédouins Ouof; ils nous dirent qu'ils l'avaient trouvé égaré dans le désert, et qu'il leur avait promis vingt piastres, s'ils voulaient le mener à sa caravane, et ajoutèrent qu'ils espéraient que ses amis paieraient cette somme pour lui, car ils voyaient bien qu'il ne possédait pas un para. Quand ils s'aperçurent que personne de notre troupe ne manifestait la moindre inclination de compter la plus petite parcelle de cette somme, et que tous les Malais prétendaient ne pas connaître cet homme qui, disaient-ils, s'était joint à la caravane, à son départ de la Mecque, sans que personne sût qui il était, les Bédouins déclarèrent qu'ils le dépouilleraient de ses chétifs vêtemens et le garderaient prisonnier dans leurs tentes, jusqu'au passage de quelque Malai qui consentît à le relâcher.

Au moment où la caravane se préparait à partir, ils le saisirent et l'emmenèrent à quelque distance, du côté du bois. L'excès de la frayeur coupa la parole à

ce pauvre diable qui se laissa conduire sans faire la plus légère résistance; nos guides n'étaient pas en état de se mesurer avec les Ouof, tribu très redoutée pour son caractère belliqueux et farouche; il n'y avait pas à Rabegh un juge à l'autorité duquel on pût en appeler; et les deux Bédouins avaient un droit légitime sur leur prisonnier. Ce n'aurait pas été de ma part un grand acte de générosité que de payer sa rançon; mais je pensai que cette obligation devait tomber sur les Malais ses compatriotes; j'employai donc tous mes efforts pour les y décider. Non jamais je ne rencontrai des misérables si insensibles et si endurcis; ils répondirent unanimement qu'ils ne connaissaient pas cet homme, et n'étaient pas tenus de faire aucune dépense pour lui. Les chameaux étaient chargés, tous étaient montés, et le chef allait donner le signal du départ, quand le malheureux objet de la contestation éclata en lamentations déchirantes; j'avais attendu ce moment. Comptant sur le respect dont je jouissais dans la caravane, parce qu'on me supposait attaché à l'armée de Mohammed Aly, et sur la bonne volonté de nos guides que j'avais cultivée en leur distribuant libéralement des vivres depuis notre départ de la Mecque, je saisis le chameau du chef, je l'obligeai de se coucher, et je m'écriai, que la caravane ne bougerait pas avant que le pauvre homme fût relâché. Ensuite, j'allai d'un animal à l'autre et tantôt en chargeant d'imprécations et de malédictions les Malais et leurs femmes, tantôt en colletant quelques uns d'entre eux, je levai sur chacun de leurs chameaux vingt paras (à peu près trois pences), et après une longue dispute, je

complétai les vingt piastres. Je portai cet argent aux Bedouins, restés à une certaine distance avec leur prisonnier; je leur représentai son dénuement, j'invoquai l'honneur de leur tribu, et je fus assez heureux pour les décider à se contenter de dix piastres. Conformément aux vraies maximes turques, j'aurais dû m'approprier les dix autres, comme un dédommagement de ma peine; mais à la mortification infinie de ses compatriotes, je les donnai au pauvre Malai. Il en résulta que, pendant le reste du voyage, ils l'écartèrent entièrement de leur troupe, et qu'il resta à ma charge jusqu'à notre arrivée à Médine, et durant son séjour dans cette ville. J'avais l'intention de lui fournir les moyens de retourner à Yambo, mais bientôt je tombai dangereusement malade, et j'ignore ce qu'il devint.

Plusieurs mendians demandaient la charité au marché de Rabegh; ces malheureux, en partant de la Mecque pour Médine avec la grande caravane, s'imaginent qu'ils seront assez forts pour supporter les fatigues de ce voyage, et savent qu'en marchant avec la caravane, ils y trouveront des hommes charitables qui leur procureront des vivres et de l'eau; mais les longues traites de nuit les ont bientôt épuisés, ils restent en arrière, et, après de grandes privations et des retards perpétuels, ils sont obligés de profiter d'autres occasions pour continuer leur route. Un pélerin afghan s'était joint à notre troupe, c'était un vieillard extrêmement robuste; il était venu à pied de Caboul à la Mecque et comptait y retourner de la même manière. Je regrettai qu'il ne sût l'arabe que très imparfaitement, car il avait l'air très intel-

ligent, et sans doute il n'aurait donné des renseignemens très intéressans sur son pays.

20 janvier. On quitta Rabégh à quatre heures après midi, et on fit route au N. 8 O. Le terrain était presque partout composé de silex noir, et mêlé çà et là de collines sablonneuses sur lesquelles croissaient quelques arbres; comme depuis quarante-huit heures je n'avais pas goûté le moindre repos, je m'endormis sur mon chameau : ainsi, tout ce que je puis dire, c'est qu'après une traite de onze heures à travers un pays montueux et sablonneux, on fit halte à Mastoura, station des pélerins. Deux puits profonds et revêtus en pierres y fournissent en abondance de l'eau excellente; il y avait tout auprès le tombeau de scheikh Madeli, saint musulman; les Wahhabites l'ont détruit. A peu près à dix milles à l'est, le Djebel Ayoub (mont de Job) s'élève au dessus des autres sommets de la chaîne dont il fait partie; il est en grande partie boisé. La tribu des Ouof l'habite, leurs vols rendent très dangereuse la route de Kulleïa jusqu'ici, et toujours les caravanes y perdent des chameaux ou des charges de ces animaux. Du temps des Wahhabites, elle était complétement sûre, les scheikhs des Harb et cette tribu entière ayant été déclarés responsables de toutes les déprédations commises sur leur territoire. Toutefois, les Wahhabites n'avaient pu soumettre les Ouof dans leurs montagnes; ceux-ci offraient le signe de leur indépendance par la longue chevelure qu'ils avaient conservée, malgré le précepte wahhabite qui enjoint expressément d'avoir la tête rasée.

Des pâtres ouof des deux sexes abreuvaient des

troupeaux de chameaux et de brebis aux puits de Mastoura, quand nous y arrivâmes : je leur achetai pour quelques piastres un agneau et du tabac, que je partageai entre nos guides et les gens qui nous accompagnaient sur la route. Les Malais vinrent me demander leur part, en me donnant à entendre que leur consentement à mes réclamations en faveur de leur pauvre compatriote méritait une récompense; les Bédouins qui étaient avec nous m'épargnèrent, par leurs dures réprimandes, la peine de répondre à ces effrontés.

On voyait près des puits plusieurs tombeaux de pélerins que les Wahhabites avaient respectés, car ils démolissaient rarement ceux que l'orgueil ou la superstition n'avait pas ornés.

21 janvier. On partit à trois heures après midi, et on traversa une plaine tantôt pierreuse, tantôt argileuse et cultivée; on se dirigeait au nord. Après avoir marché pendant deux heures et demie dans une plaine sablonneuse couverte de broussailles basses, nous vîmes le Djebel Ayoub à peu près à six milles de distance; alors commença une chaîne de coteaux peu élevés et parallèles avec la route; là on quitta le grand chemin des pélerins, qui court plus à l'ouest, et on se dirigea vers les montagnes au N. 15 E., afin d'arriver à Ssafra par la voie la plus courte. Après une traite de treize heures à travers un pays inégal et de petites collines, on fit halte, vers le point du jour, dans une plaine sablonneuse près du Bir es' Scheikh : c'est un puits profond d'une quarantaine de pieds, son diamètre est de quinze; il est solidement revêtu en pierres; ceux qui

l'ont construit ont montré plus d'intérêt pour la commodité des voyageurs que n'en manifestent les chefs actuels des croyans.

On a dû remarquer que nos marches de nuit étaient toujours très longues, mais le pas des chameaux était très lent, on ne pouvait guère l'évaluer à plus de deux milles ou deux milles un quart à l'heure.

S'ils sont pressés par le temps, les pélerins prennent quelquefois cette route, mais ils vont ordinairement par Béder, dont j'ai déjà parlé comme étant le lieu où les caravanes d'Egypte et de Syrie se rencontrent en allant à la Mecque.

Nous étions maintenant tout près de la grande chaîne qui, depuis notre départ de Kholeïs, nous était restée à droite ; un de ses rameaux, à quelques milles au nord du Bir es' Scheikh, file à l'ouest vers la mer, Béder est situé à son extrémité. Nous trouvâmes aussi des Bédouins à ce puits ; ils étaient de la tribu des Beni Salem ou Saoualemé; nos guides leur achetèrent une brebis, et la firent cuire dans un trou creusé dans le sable et garni de cailloux chauffés ; on place dessus la chair, que l'on recouvre de cendres chaudes et de la peau humide de l'animal, puis on clôt le tout avec du sable et de l'argile : c'est ce qu'on nomme le *medjba*. En une heure et demie la viande est cuite, elle n'a rien perdu de son jus, et le goût en est délicieux.

22 janvier. A trois heures et demie après midi, on s'éloigna du puits et on marcha au N. 10 O., sur un terrain inégal et montant. Au bout d'une heure et demie, on entra dans les montagnes, à l'an-

gle formé, d'un côté, par la grande chaîne, et de l'autre, par le rameau qui s'étend vers Béder. De là, on continua à s'avancer au N.-N.-E., dans des vallées sablonneuses et remplies de rochers détachés. De hautes montagnes à sommets aigus et entièrement stériles, fermaient le chemin à droite et à gauche. La montagne à l'est qui, ici, lui est parallèle, est le Djebel Soubh, habité par les Beni Soubh, branche des Beni Harb; leurs montagnes renferment beaucoup de vallées fertiles, où croît le dattier, et où l'on sème un peu de dhourra. C'est dans ce territoire que l'on trouve principalement l'arbre du baume de la Mecque, et l'on y récolte exclusivement le séné de la Mecque ou d'Arabie que la caravane de Syrie exporte. On décrit comme très difficile le passage de ces montagnes; il ne put jamais être forcé par les Wahhabites. De nombreuses familles des autres tribus des Harb s'y étaient réfugiées avec tous leurs biens et leur bétail, pour échapper aux armes de Saoud, et tandis que tous les Bédouins du Hedjaz avaient été obligés de se soumettre à la domination des Wahhabites, les Soubh furent les seuls qui défendirent avec succès leur territoire, et maintinrent hardiment leur indépendance.

Après une marche de six heures et demie, on commença à monter au milieu de collines basses et rocailleuses; au bout de sept heures et demie on entra dans l'Ouadi Zogag, vallée étroite dont la montée est douce; elle est remplie de pierres et couverte d'acacias; à mesure qu'on avance elle se resserre davantage; le chemin devient plus raide et plus difficile pour les chameaux. Au bout de treize

septentrional (1), il jugea nécessaire de veiller soigneusement sur cette vallée, et y construisit plusieurs tours où demeuraient les percepteurs de ses revenus, et où ils déposaient le produit des impôts. Tous ces Bédouins étaient décidément hostiles au système des Wahhabites; même aujourd'hui, quoique délivrés de leur joug, ils les accablent d'autant de reproches que les Mekkaouis leur adressent de louanges. Avant l'invasion des Wahhabites, les Beni Harb n'avaient jamais connu de maîtres, et le produit de leurs champs n'avait jamais été imposé. L'autorité du schérif de la Mecque sur eux était purement nominale; leur indépendance était réellement complète; et leurs scheikhs ne secondaient ses projets que lorsqu'ils les jugeaient avantageux à leur tribu. Ces Bédouins se plaignaient hautement du lourd fardeau des taxes auxquelles les Wahhabites les avaient soumis et disaient qu'indépendamment de l'argent qu'ils étaient obligés de verser dans le trésor de Saoud, Othman el Medheïfé, chef de tous les Wahhabites du Hedjaz, leur avait extorqué beaucoup d'autres sommes. Je doutai de la vérité de cette assertion, sachant que le chef des Wahhabites avait toujours pris un soin particulier de prévenir, chez ses officiers, ces actes d'injustice, et punisssait ceux qui s'en rendaient coupables. Ils me racontèrent aussi que non seule-

(1) Il fut aidé dans cette entreprise par Medheïan, autrefois chef des Harb, qui avait été privé de sa dignité par Djezi son rival heureux. Medheïan fut ensuite traîtreusement arrêté par les Turcs à Médine, puis décapité à Constantinople; Djezi, ami de Mohammed Aly, fut tué par le gouverneur turc de Médine, pour avoir trop fait valoir ses services.

ment leurs jardins et leurs plantations avaient été taxés, mais que l'eau même qui servait à les arroser avait été affermée pour une somme annuelle.

L'habillement des habitans de Ssafra consiste en une chemise et une robe courte de gros calicot colorié de l'Inde; ils mettent par dessus un abba ou manteau blanc d'un tissu léger, le même que celui des Bédouins de l'Euphrate, et qui est semblable à celui de tous les Beni Harb, qui sont devenus sédentaires, tandis que les Bédouins de cette tribu en ont un rayé de brun et de blanc. Le profit qu'ils tirent du produit des caravanes, et leur petit trafic exercent une influence fâcheuse sur leur caractère, car ils trompent tant qu'ils peuvent; toutefois ils ne sont pas étrangers à la commisération et à l'hospitalité envers les pauvres pélerins, qui, dans leur voyage, reçoivent gratuitement de leurs boutiques ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture quotidienne. Nous en rencontrâmes ici plusieurs, allant à Médine, qui n'avaient pour subsister que ce qu'ils obtenaient en chemin de la charité des Bédouins. Ce ne fut pas la première fois que je réfléchis au mauvais emploi de la libéralité splendide de tant de khalifes et de sultans qui, pendant qu'ils enrichissaient Médine et la Mecque, et dépensaient des sommes énormes pour le voyage somptueux de la grande caravane des pélerins à travers leur Terre sainte, ont entièrement négligé de pourvoir à la commodité et à la sûreté de la quantité immense de pauvres gens qui parcourent continuellement cette contrée pour remplir un devoir religieux. Une demi-douzaine de maisons de charité établies entre les

deux villes saintes, avec une rente annuelle de quelques milliers de piastres, seraient plus profitables à la cause de leur religion que toutes les sommes dépensées pour nourrir les paresseux ou entretenir une parade inutile. Sur toute la route, entre la Mecque et Médine, on n'a pas bâti un seul khan public, ni rien fondé pour l'avantage des voyageurs, excepté qu'on tient les puits en bon état. Le seul exemple d'une action vraiment charitable, citée par les historiens de la part des souverains qui ont enrichi la Mecque, est la construction d'un hôpital dans cette ville, ordonnée en 816 A. H., par Moaïed, sultan d'Égypte : il n'en reste pas de trace.

Les dattes sont la marchandise la plus commune dans la rue du marché de Ssafra ou Souk-es'-Ssafra. La livre de ces fruits, qui coûte vingt-cinq paras à la Mecque, n'en vaut ici que dix. Le miel conservé dans des peaux de mouton est un autre objet de commerce ; les montagnes voisines sont remplies de ruches. Les Bédouins en placent à terre dans les endroits que les abeilles fréquentent ; elles sont en bois et ces utiles insectes ne manquent jamais d'en prendre possession. Le miel est excellent, j'en vis qui était aussi blanc et presque aussi transparent que le cristal ; on peut également acheter ici des drogues, des épices et des parfums que les Bédouins de ces cantons aiment passionnément.

Ssafra et Béder sont les seuls lieux de tout le Hedjaz où il est possible de se procurer le baume de la Mecque dans sa pureté naturelle. L'arbre duquel on recueille le baume croît dans les montagnes voisines, mais principalement dans celle qu'on

nomme Djebel Sobh; il est appelé par les Arabes beschem. J'ai appris que cet arbre a une hauteur de dix à quinze pieds, le tronc lisse et l'écorce mince; le suc qui sort à l'instant est enlevé avec l'ongle du pouce et mis dans un vase. Il paraît qu'on distingue deux espèces de cette résine, l'une est blanche, l'autre est d'un blanc jaunâtre; la première est la plus estimée. J'en vis de la dernière sorte dans une petite peau de mouton; c'est ce dont les Bédouins se servent pour l'apporter au marché. Ce baume avait une odeur forte de térébenthine, et sa saveur était amère. Les habitans de Ssafra sont dans l'usage de le sophistiquer avec de l'huile de sésame et du goudron. Quand on veut l'essayer, on trempe le doigt dans le baume, et l'on y met le feu; si le baume brûle sans faire du mal ou laisser une marque sur le doigt, on juge qu'il est de bonne qualité; mais s'il brûle le doigt aussitôt qu'on y a mis le feu, on le considère comme altéré. Je me rappelai avoir lu, dans les voyages de Bruce, qu'on essaie le baume en en laissant tomber une goutte dans un vase plein d'eau; celui qui est pur se coagule et se précipite au fond du vase, tandis que celui qui est altéré se dissout et surnage sur le liquide. Je fis cette épreuve qui était inconnue aux gens de ce pays; et je vis la goutte surnager à la surface de l'eau. J'éprouvai aussi le baume à leur manière sur le doigt d'un Bédouin qui eut lieu de se repentir de sa témérité. Je jugeai donc que le baume qu'on vend ici est falsifié; il était d'une densité moindre que celle du miel. Les Bédouins qui l'apportent ici en demandent d'ordinaire deux ou cinq piastres fortes par livre

quand il est dans toute sa pureté, et les Arabes de Ssafra le revendent aux pélerins de grande caravane, après l'avoir altéré, de huit à douze piastres fortes la livre : ce sont principalement les Persans qui l'achètent. Le baume exposé en vente à Djidda et à la Mecque, d'où on l'apporte au Caire, subit toujours quelques altérations ; et à moins qu'un pélerin ne rencontre par hasard un Bédouin de qui il puisse l'acheter de la première main, on ne peut pas se flatter de l'obtenir dans son état de pureté. Les pélerins qui appartiennent aux classes riches, sont dans l'usage de mettre une goutte de baume dans la première tasse de café qu'ils prennent le matin ; ils sont dans l'idée qu'il agit comme tonique. Les semences de l'arbre qui produit le baume sont employées dans le Hedjaz pour procurer l'avortement.

Je dois noter ici une coutume des Beni Salem qui m'a paru extraordinaire quand il a été commis un meurtre, et que la famille de l'homme qui a été tué consent à faire grâce de sa vengeance, moyennant le paiement de l'amende qui dans ce canton est de huit cents piastres fortes, le meurtrier et sa famille en paient un tiers, et les deux autres tiers sont acquittés par les parens. Je n'ai pas connaissanee qu'un semblable usage soit reçu dans une autre partie du désert.

Nos guides eurent ici une longue querelle avec les Malais ; ils y avaient acheté deux chameaux destinés à en remplacer deux autres qui ne pouvaient plus continuer le voyage, mais n'ayant pas l'argent nécessaire pour compter le prix convenu, ils prièrent les Malais de leur prêter dix piastres fortes qu'il

leur rendraient à Médine. Les Malais refusèrent et se voyant vivement pressés ils eurent recours à mon intervention en leur faveur ; mais les Bédouins se servirent du même moyen que j'avais employé précédemment et ils obtinrent les dix piastres ; dans cette occasion une bourse contenant à peu prés trois cents piastres fortes qu'un Malai avait cachée dans un sac de riz fut découverte ; il en fut extrêmement effrayé et craignit de plus que les Arabes ne l'égorgeassent en route pour s'emparer de son trésor ; ils en profitèrent pour le tenir dans un état d'alarmes continuelles jusqu'à notre arrivée à Médine.

24 janvier. On partit de Souk-es'-Ssafra (1) à trois heures du soir, et on suivit la vallée qui s'élargit un peu au delà de la place du marché. La brillante verdure du dattier et des champs cultivés, forme un contraste singulier avec les montagnes stériles de chaque côté. On marchait au N. 10. E. La roche était d'argilolithe rouge avec des couches transversales de la même substance, mais de couleur verte ; au delà de Djedeïdé, un peu plus loin, je trouvai, à mon retour de Médine, du feldspath. Au bout d'une heure on passa devant El Kharma, village de l'Ouadi Ssafra : une heure aprés on rencontra une fontaine publique en ruines, près d'un puits à moitié comblé. Ici la vallée se partage ; une branche tourne au N.-O. ; l'autre, que nous suivî-

(1) Pendant la nuit, un courrier kurde monté sur un dromadaire et escorté de plusieurs Bédouins traversa Ssafra ; il venait du quartier général de Mohammed Aly et allait à Médine porter à Tousoun pacha la nouvelle de la prise de Tarabé.

mes, au N.-N.-E. Au bout de deux heures et demie on était à Dar el Hamra, hameau qui a des vergers de dattiers et des champs cultivés; il est habité par les Haouaseb, autre tribu des Harb. Plusieurs petites tours ont été bâties sur le sommet des montagnes voisines des deux côtés des vallées, par Othman el Medheïfé, pour la sûreté de ce passage. On nous offrit à acheter une grande quantité de bananes. Au bout de deux heures trois quarts, la route commence à monter, et le terrain qui depuis Ssafra offre du gravier mêlé de sable, devient pierreux.

Au bout de quatre heures un quart, on s'arrêta pendant un quart d'heure à Mókad, village où il y a aussi des plantations de dattiers. Un grand nombre d'habitans vint nous entourer, et en remontant sur mon chameau, je m'aperçus que plusieurs petits objets de mon bagage avaient été enlevés. Ce défilé est singulièrement redouté par les caravanes de pélerins et on raconte beaucoup d'histoires de vols si hardis commis par les Arabes qu'ils en paraissent incroyables. Ils s'habillent quelquefois comme les soldats turcs, et s'introduisent dans la caravane pendant sa marche de nuit; ce fut de cette manière que l'an passé, ils emmenèrent un des plus beaux chevaux du pacha de Damas, chef de la caravane de Syrie. Ils sautent par derrière sur le chameau du pélerin endormi, lui enveloppent la bouche avec leur abba, et jettent à leurs compagnons tout ce qu'ils trouvent de précieux sur lui. S'ils sont découverts ils tirent leur poignard et s'échappent en frappant à droite et à gauche, car s'ils sont pris, ils n'ont

pas de grâce à attendre. Ordinairement on les empale au moment où la caravane part de la station prochaine, et on les laisse ainsi périr sur le pieu ou par la dent des bêtes féroces. Cependant l'horreur de cette punition n'empêche pas que d'autres ne se rendent coupables du même crime, et des Bédouins se vantent de leur habileté à voler les caravanes de pélerins, parce que cela exige beaucoup de courage et de dextérité.

On se dirigea ensuite au N. 20 E. Ici commence une vallée large d'environ neuf cents pieds, et très sinueuse, elle nous conduisit à Djedeïdé où le chemin redevient droit, montant et escarpé. Je vis beaucoup de dattiers de chaque côté de la vallée, elle porte le nom général de Djedeïdé, et est partagée en plusieurs villages. Près de son entrée méridionale on trouve Es'-Souk Djedeïdé ou le lieu du marché, qui me sembla plus grand que celui de Ssafra, mais qui est presque entièrement en ruine. De ce point, la vallée se rétrécit encore, et se prolonge ainsi pendant une heure entre des roches escarpées. Ce fut ici que Tousoun Beg qui commandait la première expédition envoyée par son père contre les Wahhabites fut défait, dans l'automne de 1811. Ceux-ci maîtres des hauteurs firent pleuvoir une grêle de coups de fusil sur l'armée turque qui essaya en vain de franchir la vallée. Presque tous les chefs de la tribu des Harb, ainsi que Tami et Othman el Medheïfé les deux grands chefs des Wahhabites du sud, et deux fils de Saoud, étaient présens à cet engagement.

Au bout de sept heures et demie, on était à El Kheïf, dernier village de la vallée de Djedeïdé, où des

groupes de maisons isolées sont également épars. Un camp d'environ quatre-vingts tentes de soldats turcs postés dans cet endroit gardait ce défilé, qui est une des positions les plus importantes du Hedjaz, parce que c'est le seul chemin pour aller de la Mecque ou d'Yambo à Médine. Le caractère martial des Harb les rend très propres à la défense de ce poste. Même avant la conquête des Wahhabites, ils avaient à plusieurs reprises été en guerre avec la caravane de Syrie, et Djezzar pacha lui-même y avait été repoussé plusieurs fois, et obligé de prendre la route de l'est, derrière la grande chaîne, plutôt que de céder aux demandes exorbitantes des Beni Harb pour permettre aux pélerins de traverser leur territoire. Abdallah, pacha de Damas, qui dix-huit fois conduisit en personne les pélerins à la Mecque, fut contraint de prendre le même parti. Quand les Harb sont sur un pied amical avec la caravane, ils ont droit à un tribut considérable pour le passage; cette taxe se paie à Djedeïdé.

Ce village me parut être moins peuplé et contenir moins de maisons que Ssafra. En parlant de ce défilé, les Arabes joignent toujours ces deux noms, et disent : la vallée de Ssafra et de Djedeïdé. Au delà d'El Kheïf, elle s'élargit et décrit plusieurs détours. La crainte des voleurs y tint constamment en alerte notre caravane, que d'ailleurs le froid rigoureux de la nuit aurait empêchée de dormir. On se dirigea principalement au N. 40 E. Au bout de douze heures, après avoir monté doucement dans la vallée, on déboucha dans une plaine située au milieu des montagnes, d'environ dix milles en longueur, nom-

mée El Naziyeh, et couverte d'acacias ; nous y fîmes halte.

25 janvier. On resta ici toute la journée, parce que des voyageurs nous avaient raconté que des troubles avaient éclaté sur le chemin en avant de nous ; ce ne fut que le lendemain que nous reconnûmes que c'était un faux bruit. Les rochers qui entourent cette plaine sont en partie granitiques, en partie calcaires ; leurs flancs abondent en sources d'eau excellente, celle de la plaine n'est pas bonne. Des Bédouins de la tribu des Beni Salem à laquelle appartiennent aussi les habitans de Djedeïdé faisaient paître ici leurs troupeaux ; ils étaient très occupés à recueillir de la nourriture pour leurs chameaux en battant avec de longues perches l'extrémité des branches des acacias ; ils en font ainsi tomber les feuilles les plus jeunes et les plus fraîches sur des nattes de paille qu'ils ont étendues à terre ; on pense que c'est le meilleur fourrage qu'on puisse donner aux chameaux. J'ai vu vendre ces feuilles à la mesure, au marché de Ssafra. Les Bédouins échangèrent avec nous du miel contre du biscuit, et l'un d'eux à qui j'avais fait don d'une petite dose de rhubarbe m'apporta en retour du beurre frais.

26 janvier. On partit à deux heures après midi, et après une heure et demie de marche dans la plaine dont la largeur est à peu près de six milles, on arriva aux montagnes, où l'on entra dans la direction du N. 50 E. Les rochers mêlés de granit et de calcaire n'offrent pas de couche régulière. On s'engagea ensuite dans un défilé très court, et au bout de deux heures et demie on descendit dans la petite

plaine de Schab el Hâl, bordée de montagnes, et où il y avait plusieurs camps de Bédouins. Au bout de cinq heures, on arriva dans une large vallée couverte de sable blanc, qui se prolongeait en ligne droite. La nuit était froide, et la lune très brillante, c'est ce qui m'engagea à marcher en avant de la caravane. Son pas est lent, ainsi je m'en trouvai bientôt, sans m'en apercevoir, à une distance considérable. Comme elle n'arrivait pas, je m'assis sous un arbre et je me disposais à allumer du feu, quand j'entendis le bruit de chevaux venant à moi; je me tins caché derrière les arbres et j'aperçus des Bédouins de très mauvaise mine; ils passèrent. Après avoir attendu long-temps la caravane, ne sachant à quoi attribuer ce retard, je rebroussai chemin. Les chameaux se reposaient et reprenaient haleine; tout le monde dormait; les voyageurs à pied étaient restés en arrière. Cela nous était arrivé plusieurs fois. Quand le chameau n'entend la voix de personne autour de lui et n'est pas excité par son conducteur, il ralentit son pas et enfin s'accroupit: si celui qui est en tête s'arrête, tous les autres en font autant. Je réveillai les Arabes, et nous nous remîmes en marche. Le lendemain, nous apprîmes que cette nuit, des voyageurs avaient été pillés sur le chemin, sans doute par les cavaliers que j'avais vus, et qui probablement s'étaient dispersés à l'approche d'une grande caravane.

La vallée où nous étions est nommée Ouadi el Schoada ou vallée des Martyrs, parce que suivant la tradition, plusieurs disciples de Mahomet y furent tués dans une bataille. Leurs restes reposent sous des

tas grossiers de pierres dans différentes parties de la vallée. On y voit aussi des tombeaux de pélerins, et j'y observai également des murs très délabrés qui paraissent avoir appartenu à une chapelle ou à une mosquée; ici on ne trouve pas d'eau. C'est une station de la caravane des pélerins. Au bout de neuf heures on sortit de cette vallée qui monte très doucement, puis prenant la direction de l'E.-N.-E., on traversa un terrain rocailleux et on déboucha dans la vaste plaine d'El Fereïsch, où nous vîmes passer deux petites caravanes allant de Médine à Yambo. Au bout de onze heures de marche nous fîmes halte.

Ce fut dans cette plaine, selon le récit d'Asami, que se livra une sanglante bataille entre le schérif de la Mecque et les tribus bédouines des Dhofir et des Aenezé en 1063 A. H. Les Dhofir qui vivent actuellement en Mésopotamie du côté de Bagdhad, faisaient alors paître leurs troupeaux dans le voisinage de Médine.

27 janvier. Ici tous les rochers sont de granit rouge. Une troupe de Bédouins avec leurs femmes, leurs enfans et leurs tentes passa devant nous : ils étaient de la tribu d'El Hâmdâ faisant partie des Harb. Ils abandonnaient le pays haut où il n'était pas encore tombé de pluie, pour chercher des pâturages dans les montagnes inférieures. Pendant que nous étions campés, nous fûmes surpris par un orage terrible, accompagné de tonnerre et d'éclairs, la pluie tombait à torrent; comme il menaçait de durer long-temps et que nous n'avions pas de tentes, on jugea qu'il convenait d'avancer. La pluie continua

le reste de la journée et toute la nuit, ce qui joint au climat froid de ces cantons élevés, fut très pénible pour nous tous. On monta par des vallées rocailleuses, remplies d'arbres épineux; on ne franchit que difficilement plusieurs torrens qui traversaient la route et qui s'étaient gonflés rapidement. Au bout de sept heures de marche, nous parvînmes au sommet de cette chaîne de montagnes, et nous vîmes l'immense plaine de l'est s'étendre devant nous. On passa devant plusieurs collines isolées; la terre est couverte de cailloux noirs et bruns. Au bout de neuf heures, on laissa, à quelque distance à l'est, des bocages de dattiers et des maisons bâties autour du Bir Aly. Enfin au bout de dix heures, au milieu de la nuit, au moment où le ciel venait de s'éclaircir, et où une rude gelée succédait à la pluie, on arriva à la porte de Médine; elle était fermée et on fut obligé d'attendre jusqu'au jour avant qu'elle s'ouvrît. Il fut impossible d'allumer du feu avec des broussailles mouillées, sur un terrain humide; la pluie nous avait tous trempés complétement, et le froid piquant de la matinée nous incommoda beaucoup. Ce fut probablement ce qui occasiona la fièvre qui me tint ensuite enfermé si long-temps; car auparavant j'avais joui d'une santé parfaite pendant tout le voyage.

Nous entrâmes dans Médine le 28 janvier au lever du soleil, treize jours après notre départ de la Mecque; nous avions fait halte pendant deux jours sur la route. La caravane des pélerins parcourt ordinairement cette distance en onze jours et même en dix, si le temps la presse.

Les Bédouins donnent à tout le pays entre la Mec-

que et Médine, à l'ouest des montagnes, le nom d'el Djofhé; quelquefois il ne désigne cependant que ce qui est compris entre la Mecque et Béder.

CHAPITRE XVI.

MÉDINE.

La caravane s'arrêta dans une grande cour du faubourg; les charges des chameaux y furent déposées; tous les voyageurs qui venaient d'arriver coururent aussitôt chercher des logemens. Avec l'aide d'un mezaouar, sorte de gens qui exercent ici la même profession que les délils à la Mecque, je me procurai, après un peu de peine, un bon appartement dans la principale rue marchande de la ville, à peu près à cent cinquante pieds de distance de la grande mosquée. J'y fis transporter mon bagage et le mezaouar vint m'y prendre pour aller visiter cette mosquée et le tombeau de Mahomet; car c'est ici comme à la Mecque une loi pour le voyageur, de s'acquitter d'abord de ce devoir, avant de s'occuper d'aucune affaire.

Les cérémonies sont ici beaucoup plus aisées et plus courtes qu'à la Mecque; j'eus tout fini en un quart d'heure, et je revins chez moi. Mon mezaouar

m'aida à acheter les provisions nécessaires que je ne me procurai pas sans difficulté, Tousoun pacha gouverneur de la ville ayant, par des mesures inconsidérées, effrayé les Bédouins et les chameliers qui avaient coutume d'apporter les choses de première nécessité. Néanmoins, quoiqu'il n'y en eût pas au marché, je pus avoir, avant le coucher du soleil, de la farine et du beurre, les deux choses les plus essentielles dans la cuisine de l'Orient; mais ce ne fut qu'au bout de trois jours que je trouvai du charbon; dans cette saison froide on en ressentait vivement la privation. Ayant appris que Yahya Effendi, médecin de Tousoun pacha, le même qui au mois de juillet dernier avait pris ma lettre de change sur Djidda, était ici, j'allai le voir le lendemain et je lui montrai une lettre que j'avais reçue à la Mecque de mon banquier au Caire, il m'informait du paiement de la lettre de change; Yahya n'en avait pas encore eu le moindre avis. Sa connaissance qui m'avait été très utile à cette époque, me fut maintenant préjudiciable. Dans une visite qu'il me rendit bientôt après, il aperçut mon petit approvisionnement de médicamens qui m'avait suivi durant mon voyage en Nubie, et auquel je n'avais jamais touché, n'ayant employé que quelques émétiques et quelques purgatifs à Djidda et à la Mecque; j'avais entre autres une demi-livre de bon quinquina. Diverses personnes de la cour du pacha étaient en ce moment malades de la fièvre; Tousoun pacha lui-même ne jouissait pas d'une bonne santé, et son médecin était mal pourvu de remèdes pour ces sortes de cas; il me demanda le quinquina, je le lui donnai parce qu'alors je me por-

tais bien et que je me croyais déjà dans le voisinage de l'Égypte où je comptais arriver à peu près dans deux mois; d'ailleurs j'avais des obligations à Yahya et j'étais bien aise de lui témoigner ma gratitude. Deux jours après j'eus sujet de me repentir de ma libéralité, je fus attaqué de la fièvre qui bientôt prit une tournure très grave : comme elle était intermittente je voulus prendre du quinquina, mais quand je m'adressai au médecin il m'assura qu'il l'avait déjà distribué jusqu'à la dernière dragme, et il m'apporta de la poudre de gentiane qui étant fort vieille avait perdu toute sa vertu, ma fièvre s'accrut pendant le premier mois elle devint quotidienne, et fut accompagnée de vomissemens journaliers et répétés, et de sueurs abondantes. Les émétiques ne me procurèrent aucun soulagement et après avoir, au défaut de quinquina, employé tous les médicamens que je jugeai applicables à mon état, et ne recevant que très rarement des visites de mon ami Yahya Effendi, j'abandonnai ma maladie à la nature. Après le premier mois, il y eut un intervalle de répit qui dura une semaine; si j'avais pu en profiter pour prendre du quinquina, ma maladie aurait sans doute cédé; mais elle n'avait diminué que pour reparaître avec plus de violence; elle prit alors le caractère de la fièvre tierce, les vomissemens continuèrent, et furent accompagnés quelquefois de défaillances, ce qui produisit une prostration absolue de forces, je ne pouvais plus me lever de dessus mon tapis sans l'aide de mon esclave, pauvre diable qui par sa nature et ses habitudes s'entendait mieux à soigner un chameau qu'à garder son maître affaibli et abattu.

A cette époque, j'avais perdu tout espoir de retourner en Egypte, et j'étais préparé à mourir ici. Le désespoir s'était emparé de moi, parce que je craignais que si la nouvelle de ma mort arrivait en Angleterre, on ne condamnât peut-être tout mon voyage dans le Hedjaz comme un acte non autorisé d'un envoyé imprudent ou du moins trop zélé. Je n'avais ni livre, ni société pour distraire mon esprit de ces sortes de réflexions; je ne possédais qu'un seul volume; c'était une édition portative de Milton; le capitaine Boag avait eu la bonté, à Djidda, de me permettre de la prendre dans sa bibliothèque de bord; il valait en ce moment pour moi une tablette entière couverte d'autres ouvrages. La maîtresse de la maison où je logeais, Égyptienne vieille et infirme qui s'était retirée dans l'étage supérieur, d'où elle pouvait me parler sans être vue, parce qu'il y avait une ouverture donnant dans mon appartement, faisait la conversation avec moi, tous les soirs. Mon mezaouar me rendait de temps en temps une visite, afin, comme je l'en ai fortement soupçonné, de s'emparer d'une partie de mon bagage dans le cas où je mourrais. Yahya effendi partit au mois de mars avec l'armée de Tousoun pacha qui marcha contre les Wahhabites.

Vers le commencement d'avril, le retour de la chaleur mit un terme à ma maladie, mais il se passa près d'une quinzaine avant que je pusse me hasarder à sortir, et chaque souffle de vent me faisait redouter une rechute. Le mauvais climat de Médine, son eau détestable, le grand nombre de maladies qui y régnaient alors, m'inspiraient le plus vif désir d'en sortir. Mon premier désir avait été d'y séjourner au

plus un mois, puis de prendre des guides Bédouins, et de traverser avec eux le désert en ligne droite jusqu'à Akaba, à l'extrémité du golfe Arabique; de là j'aurais pu aisément gagner le Caire. Je voulais, en suivant cette route, visiter le Hedjer, situé sur celle que prennent les pèlerins de Syrie, espérant y trouver des restes de l'antiquité la plus reculée qui n'avaient pas été décrits par d'autres voyageurs, et l'intérieur du pays aurait pu m'offrir beaucoup d'autres objets curieux et dignes d'être examinés. Mais, dans mon état de convalescence, il m'était absolument impossible d'effectuer ce voyage; et je n'avais aucun espoir de recouvrer en deux mois assez de force pour une excursion si fatigante; il n'aurait pas été sage d'attendre plus long-temps, exposé continuellement à souffrir de nouveau du climat; j'aspirais donc à changer d'air, étant convaincu que c'était le seul moyen de prévenir le prompt retour de la fièvre. C'est pourquoi je renonçai au projet de voyage formé depuis si long-temps, et je résolus d'aller m'embarquer à Yambo pour l'Égypte; d'ailleurs l'état de ma bourse, que mon long séjour à Médine avait beaucoup diminuée, rendait cette détermination nécessaire. Quand je me trouvai assez fort pour monter un chameau, je cherchai une occasion pour Yambo, et je m'arrangeai avec un Bédouin qui, formant une petite caravane avec quelques uns de ses compatriotes, partit pour cette ville le 21 avril. Il y avait trois mois moins six jours que j'étais arrivé à Médine, et pendant huit semaines j'avais été obligé de rester couché.

Mes remarques sur Médine sont peu nombreuses;

j'aurais pu y ajouter si j'avais joui d'une bonne santé; mais cette ville étant totalement inconnue des Européens, les renseignemens que je donne peuvent contenir des faits intéressans. Je dressai le plan de Médine pendant les premiers temps de mon séjour, et je puis garantir son exactitude; mais je n'eus pas le loisir de le tracer aussi en détail que celui de la Mecque.

DESCRIPTION DE MÉDINE (1).

Médine est située sur la lisière du grand désert d'Arabie, tout près de la chaîne de montagnes qui traverse cette contrée du nord au sud, et qui est une continuation du Liban. J'ai déjà montré, dans

(1) EXPLICATION DU PLAN DE MÉDINE.

1 El Haram ou la grande mosquée.
2 El Hejra ou le tombeau du prophète Mahomet.
3 Maison du scheikh El Haram.
4 Principale rue du marché.
5 Rue el Bélat.
6 Medressé El Hamdié : école publique.
7 Rue Zogag el Toual.
8 Maison du kadhi.
9 Quartiers ruinés.
10 Le château.
10* Petite porte.
11 Bain public.
12 Magasin de grain.
13 Quartier Beni Hosseïn.
14 Quartier el Agouat.
15 Escaliers conduisant au canal dans différentes parties de la ville.
15* Puits, au fond desquels coule l'eau du canal.
16 Porte B'ab el Djoma.
17 Cimetière: El Bekia.
18 Porte B'ab el Schami.
19 Porte B'ab el Masri.
20 Boutiques et baraques.
21 El Monakh, place où les Bédouins et les soldats font halte.
22 El Ouadjeha quartier des faubourgs avec des champs et des maisons ruinées.
23 Maison du gouverneur turc.
24 Bassin rempli de l'eau du canal.
25 La plus belle maison particu-

Voyage d

le journal de mon voyage dans l'Arabie Pétrée, que la chaîne à l'est de la mer Morte file vers Akaba; de là elle court le long de la côte du golfe Arabique jusqu'à l'Yemen, tantôt longeant le rivage, tantôt laissant une plaine intermédiaire, que les Arabes nomment *Téhama*, dénomination qui, dans l'Yemen, est donnée à un territoire de ce pays. J'ai dit également dans ce journal que la pente orientale de cette chaîne, tout le long du Jourdain, de la mer Morte et de la vallée d'Araba jusqu'à Akaba, est beaucoup moins prolongée que celle de l'ouest, et qu'ainsi la grande plaine d'Arabie, qui commence à l'est de ces montagnes, est considérablement élevée au dessus de la mer. Je fis la même remarque en allant à Taïf, après avoir traversé le Djebel Kora, qui forme une partie de cette chaîne, et on peut observer la même chose à Médine. La montagne que nous avions montée en venant de la Mecque présente, quand on la voit de la mer, des pics très

lière de la ville, où demeurent les femmes du pacha.
26 Mesdjed Omar (mosquée d'Omar).
27 Autre mosquée.
28 Pont sur le lit du torrent.
29 Maison du pacha avec un grand jardin.
30 Rue et quartier el Ambarié.
31 Porte B'ab el Ambarié.
32 Petite tour bâtie avec les crânes des Wahhabites tués à la prise de la ville par les Turcs.
33 Quartiers es' Sabh, dans les faubourgs.
34 Grande cour où s'arrêtent les caravanes de la Mecque.
35 B'ab Koba, petite porte.
36 Lit du seïl ou torrent.
37 Quartiers avec des maisons et des jardins: *a* El Schahrié, *b* El Hamdié.
38 Réservoir pour les pélerins de Syrie.
39 Plusieurs puits d'eau saumâtre.
40 Camp de la caravane des pélerins de Syrie.
41 El Koreïn: petite coupole.
42 Bocages de dattiers et champs de trois côtés de la ville.

hauts. Quand nous débouchâmes dans la plaine supérieure, voisine de Médine, ces sommets, laissés à gauche, ne paraissaient que des collines, leur élévation au dessus de la plaine de l'est n'atteignant qu'au tiers de celle qu'ils ont au dessus du rivage de la mer à l'ouest.

Les dernières ondulations de ces montagnes touchent la ville au nord ; de l'autre côté, le pays est plat, quoique ce ne soit pas toujours une plaine complétement unie. Le Djebel Ohod, rameau de la chaîne, s'avance un peu dans la plaine à une heure de distance de la ville, dans la direction du N.-N.-E. au N.-E. (1). A huit ou dix heures de distance de l'E. 6 N. à l'E. 6 S., une chaîne de collines basses s'élève dans la direction de l'est : la route du Nedjd la traverse. Des collines semblables se montrent à la même distance, au S.-E. Une plaine s'étend à perte de vue au sud. A peu près à une heure et demie de distance au S.-O., le Djebel Aïra se détache de la chaîne principale comme le Djebel Ohod, et s'avance dans la plaine.

La ville est bâtie dans la partie la plus basse de celle-ci, car elle reçoit les torrens des montagnes de l'ouest, ainsi que les eaux venant du sud et du sud-est. Dans la saison des pluies elles y forment de nombreuses mares qui sont stagnantes, et qu'on laisse évaporer graduellement. Les jardins, les arbres, et les murs très multipliés dans la plaine, y interrompent la libre circulation de l'air. Ces jardins et des bocages de dattiers entremêlés de champs cultivés,

(1) Dans ces relèvemens la variation de l'aiguille n'est pas calculée.

entourent Médine de tous côtés, et laissent seulement ouverte à la vue la partie de la plaine qui est du côté de la route de la Mecque, et où la nature rocailleuse du terrain rend toute culture impossible.

Médine se divise en ville intérieure et faubourgs. La première est de forme ovale, et a deux mille huit cents pas de circuit : elle se termine en pointe. Le château est bâti là, sur une petite éminence rocailleuse, et le tout est entouré d'un mur épais en pierre, haut d'une quarantaine de pieds, flanqué d'une quarantaine de tours et entouré d'un fossé, ouvrage des Wahhabites, qui, en plusieurs endroits, est presque comblé. Le mur est en bon état, et forme en Arabie une défense respectable; de sorte que Médine est considérée comme la principale forteresse du Hedjaz. Le mur fut construit en 360 A. H.; auparavant la ville était entièrement ouverte, et journellement exposée aux incursions des Bédouins du voisinage. Il fut rebâti à différentes époques, notamment en 900 A. H. Un fossé avait été creusé préalablement tout à l'entour en 751 A. H. Suivant Asami, il fut élevé tel qu'il existe aujourd'hui, par ordre de Soliman ibn Selim, à la fin du seizième siècle de notre ère. Trois belles portes donnent entrée dans la ville, savoir : B'ab el Masri au sud; c'est, après le B'ab el Fatou, au Caire, la plus belle que j'aie vue en Orient; B'ab es Schami, au nord, et B'ab el Djoma à l'est. B'ab es' Soghir, petite porte additionnelle dans le mur du sud, a été bouchée par les Wahhabites. Près du B'ab es' Schami, et à côté du château, on voit une niche dans le mur

de la ville; suivant la tradition, il y avait autrefois là le Mesdjed es' Sabak, petite chapelle d'où les belliqueux disciples de Mahomet avaient coutume de partir pour s'exercer à la course.

Médine est, après Alep, la ville la mieux bâtie que j'aie vue dans l'Orient; elle est entièrement en pierre; les maisons ont généralement deux étages et des toits plats. Comme elles ne sont pas blanchies, et que la pierre est de couleur brune, les rues ont un aspect sombre, et sont pour la plupart très étroites, n'ayant souvent que deux à trois pas de large; un petit nombre des principales est pavé en grands blocs de pierre, commodité qu'un voyageur s'attend peu à trouver en Arabie. Maintenant Médine a un aspect désolé; on laisse dépérir les maisons; leurs propriétaires, qui autrefois tiraient un grand profit de l'affluence des pélerins, arrivant à toutes les époques de l'année, voient leur revenu diminuer, et évitent la lourde dépense de bâtir, sachant que le loyer de leurs appartemens ne les remboursera pas de leurs avances. On aperçoit partout des maisons en ruines et des murs qui ont besoin de réparation, et Médine offre une apparence aussi affligeante que la plupart des villes de l'Orient, qui ne montrent plus qu'une faible image de leur ancienne splendeur.

La principale et la plus large rue de Médine, mène de la porte du Caire à la grande mosquée; c'est là que sont la plupart des boutiques. Une autre rue considérable nommée El Bélat, va de la mosquée à la porte de Syrie; mais beaucoup de ses maisons s'écroulent. Il y a aussi quelques boutiques; on n'en rencontre pas dans les autres parties de la ville, c'est

en quoi elle diffère de la Mecque, qui est un marché continuel. En général celle-ci ressemble à une ville arabe plus que Médîne, qui a plus d'analogie avec une ville syrienne. Je n'eus pas le temps de parcourir les différens quartiers ; cependant je vais donner les noms sous lesquels ils sont connus présentement.

Les quartiers compris entre les deux rues principales conduisant de la porte d'Egypte et de celle de Syrie à la mosquée sont : Es' Saha, Komet Hascheïfé, El Bélat, Zogag el Toual, où se trouve le mekkam ou la maison du kadhi, et plusieurs jolis jardins y sont contigus aux grands bâtimens ; Zogag el Dhorra, Sakifet Schaki, Zogag el Bakar.

Les quartiers situés au nord de la rue El Bélat, et qui s'étendent au nord de la mosquée jusqu'à la porte El Djoma, sont : El Hama'ta, Zogag el Habs, Zogag A'nkini, Zogag es' Semahédi, H'aret el Meïda, H'aret es' Scherschoura, Zogag el Bédour, H'aret el Aghaouat ; où demeurent les eunuques de la mosquée.

Les quartiers depuis la porte El Djoma, le long des parties méridionales de la ville, jusqu'à la porte d'Egypte et à la grande rue du marché, sont : Derouan, Es' Salehié, Zogag Yahou, H'aret Amed Haïdhar, H'aret Beni Hosseïn, où demeure la tribu de ce nom, H'aret es Besough, H'aret Sakifet, Er Ris'as, Zogag el Zerendi, Zogag el Kibreit, Zogag el Hadjamin, H'aret Sidi Malek, où Malek ibn Anés, fondateur de la secte des malekis, avait sa maison, et H'aret el Kamaschin.

On ne voit dans l'enceinte de la ville que peu de

grands bâtimens ou d'édifices publics. La grande mosquée est le seul temple; la médressé El Hamidié, belle école publique dans la rue El Bélat; une autre où loge le scheikh el Haram, ou gardien de la grande mosquée, dont elle est proche; un grand magasin à blé renfermant une cour spacieuse, dans la portion méridionale de la ville; un bain (c'est le seul), qui en est peu éloigné, bâti en 973 A. H., par Mohammed pacha, visir de sultan Soliman, sont tous les édifices publics que j'ai pu observer (1). Cette absence de beaux monumens m'avait également frappé à la Mecque. Les Arabes ont, en général, peu de goût pour l'architecture, et leurs chefs mêmes se contentent, dans leurs demeures, de ce qui est absolument essentiel. Les édifices publics que l'on rencontre encore dans les deux villes saintes sont l'ouvrage des sultans d'Egypte et de Constantinople, et les dépenses nécessaires que faisaient annuellement ces deux souverains pour ces deux cités étaient trop considérables pour être augmentées dans le seul but de l'ostentation. Mais la disette de bâtimens publics est compensée, à Médine, par le grand nombre de jolies maisons particulières avec de petits jardins et des puits dont l'eau est employée à l'irrigation, et remplit des bassins de marbre autour desquels, en été, les propriétaires passent les heures du milieu du jour sous des hangars élevés.

Le château dont j'ai parlé précédemment est en-

(1) Les historiens de Médine parlent de plusieurs okals ou khans publics de cette ville; mais je n'en ai vu aucun, et je ne crois pas qu'ils existent maintenant.

touré de murailles très fortes et de plusieurs tours hautes et solides. Je me présentai à la porte, la permission d'y entrer me fut refusée. Il est assez vaste pour contenir à peu près huit cents hommes; il a plusieurs salles voûtées et à l'épreuve de la bombe; s'il était défendu par une bonne garnison et bien approvisionné, il serait regardé comme imprenable pour une armée arabe, étant construit sur le roc, et par conséquent à l'abri de la mine, mais sa force serait insignifiante pour une armée européenne. Il renferme un puits profond dont l'eau est excellente. Maintenant, il n'y a sur ses tours que deux à trois canons montés; et pour défendre toute la ville, il n'en existe pas plus d'une douzaine en état de servir.

A l'ouest et au sud, s'étendent les faubourgs qui occupent plus d'espace que la ville même. Ils en sont séparés par un espace vide, étroit dans sa partie méridionale, et s'élargissant dans l'ouest devant la porte du Caire, où il forme une grande place publique dont le nom de *Monakh* indique que les caravanes y font halte. En effet, elle est toujours couverte d'une foule de chameaux et de Bédouins. On y voit plusieurs rangs de petites baraques et de hangars où se vendent des denrées, notamment du blé, des dattes, des plantes potagères et du beurre; il y a aussi beaucoup de cafés qui sont toute la journée remplis de chalands. Le côté des faubourgs qui fait face au Monakh n'a pas de muraille, mais en dehors à l'ouest et au sud, il en règne une, moins haute et moins forte que celle de la ville; elle est complétement en ruine sur plusieurs points, et défendue par

de petites tours, seulement au sud. Quatre portes mènent des faubourgs dans la campagne; elles sont petites et simplement en bois, et n'ont aucune force, excepté celle où l'on arrive par la porte du Caire, qui est plus grande et mieux construite que les autres.

La plus grande partie des faubourgs consiste en grandes cours entourées d'appartemens bas, et séparées les unes des autres par des jardins et des plantations. On les nomme *hosch* (pluriel *hischan*). Elles sont habitées par la classe inférieure de la population, par beaucoup de Bédouins qui s'y sont établis et par tous ceux qui s'adonnent à l'agriculture. Chaque hosch renferme une quarantaine de familles, et compose ainsi une espèce de hameau isolé, qui, dans les temps de troubles politiques, est fréquemment en guerre très sérieuse avec les autres. Le bétail occupe le milieu; toutes ces cours ont un puits; la seule porte d'entrée est régulièrement fermée tous les soirs. Au sud et au nord-ouest, en dedans des murs, le faubourg est entièrement composé de ces cours entourées de grands jardins. A l'ouest, vis à vis de la porte du Caire et du Monakh, le faubourg a des rues régulières et bien bâties, avec des maisons qui ressemblent à celles de l'intérieur de la ville. La large rue El Ambarié, qui la traverse, est bordée de belles maisons. C'est dans ce quartier que demeurait Tousoun pacha; il y occupait une maison particulière, tout auprès, c'est la plus belle de Médine, appartenant à Abd el Schekour, riche marchand; elle était habitée par sa mère, épouse de Mohammed Aly, et par ses propres femmes.

Les principaux quartiers des faubourgs sont H'aret el Ambarié, H'aret el Ouadjéha, H'aret es'Sahh, H'aret abou Aïsa, H'aret Masr, H'aret el Teïar, H'aret Néfisé, H'aret el Hamdié, H'aret el Scharié, H'aret el Kheïbarié, H'aret el Djafar. Beaucoup d'habitans de la cité ont leur maison d'été dans ces quartiers, où ils passent un mois dans la saison de la récolte des dattes. Chaque jardin est entouré d'un mur en terre, et plusieurs ruelles assez larges pour le passage d'un chameau chargé, traversent les faubourgs dans toutes les directions.

On voit deux mosquées dans le Mónakh : celle qu'on nomme Mesdjed Aly, ou la mosquée du cousin du prophète, remonte, dit-on, au temps où il vivait; mais l'édifice actuel a été rebâti en 876 A. H. Suivant la tradition, Aly y a souvent prié; on y fait le *khotbé*, ou la prière du vendredi, pour la commodité des habitans des faubourgs qui sont trop éloignés de la grande mosquée. La Mesdjed Omar, l'autre mosquée, à laquelle une médressé ou école publique était attachée, sert maintenant de magasin et de logement pour les soldats. L'historien de la Mecque applique à ces deux mosquées le nom de Mesdjed el Fath; il appela l'une Mesdjed el A'ala, parce qu'elle est située dans la partie la plus haute de la ville. Au seizième siècle, deux autres mosquées: la Mesdjed Aly Bekr et la Mesdjed Zobah se trouvaient de ce côté; et à cette époque, le Monakh était connu sous le nom de Djebel Sola', les Arabes attribuant celui de Djebel, ou montagne, à la moindre éminence. Du temps de ce même auteur, on comptait quinze mosquées à Médine et dans les envi-

sons; aujourd'hui toutes sont ruinées; il donne aussi les noms et l'histoire de trente-sept qui furent élevées dans les premiers siècles de l'islamisme.

On me dit que dans le quartier El Ambarié, on montre encore la maison où demeurait Mahomet; mais cette tradition paraît douteuse à beaucoup de musulmans, et cet endroit n'est pas visité comme un des lieux saints. Ici, de même qu'à la Mecque, il n'existe pas d'anciens bâtimens. Les pluies d'hiver, l'atmosphère nitreuse et humide pendant la saison pluvieuse, et la chaleur intense qui lui succède, détruisent les édifices; le mortier employé dans leur construction, étant de mauvaise qualité, les pierres cessent bientôt de tenir ensemble et le mur se détériore.

La ville est approvisionnée d'eau douce par un beau canal souterrain qui y a été amené, aux frais de sultan Solimen, fils de Sélim Ier, de Koba, village éloigné de trois quarts d'heure de marche au sud. L'eau est abondante, et dans plusieurs endroits, des escaliers conduisent à l'eau, mais on n'est pas, comme à la Mecque, obligé de la payer. Sur les bords du Monakh, un grand réservoir, revêtu en pierres et de niveau avec le canal, est constamment rempli. L'eau du canal est à une profondeur de vingt-cinq à trente pieds de la surface du sol; quoiqu'elle ne soit pas désagréable au goût, elle est cependant de mauvaise qualité. Laissée une demi-heure dans un vase, elle en couvre les parois d'une croûte blanche nitreuse; tous les voyageurs qui n'y sont pas accoutumés dès leur tendre jeunesse, se plaignent de

ce qu'elle cause des indigestions. Elle est tiède à sa source à Koba, et même conserve légèrement cette température à Médine. Il y a aussi beaucoup de puits répandus çà et là dans la ville; et j'ai déjà dit que chaque jardin avait le sien; partout où l'on creuse la terre à une profondeur de vingt-cinq à trente pieds, on trouve de l'eau en abondance; elle est assez douce dans quelques puits pour qu'on puisse la boire; ailleurs elle est complétement saumâtre. La fertilité des champs et des jardins est en proportion de la qualité de l'eau du puits qui sert à l'arrosement; l'eau saumâtre nuit à la récolte; le dattier seul réussit également bien partout.

Indépendamment de l'eau que lui fournissent les puits et l'aqueduc, Médine en est approvisionnée en hiver par le Seïl el Medina ou Seïl Batha'n, torrent considérable qui, coulant du sud au nord, traverse les faubourgs, et se perd au nord-ouest dans une vallée pierreuse (1). Une forte pluie pendant une nuit le remplit, mais il diminue aussi vite qu'il a grossi. On voit dans l'Ambarié un beau pont en pierres sur lequel on le passe dans un endroit où sa largeur est de quarante pieds. On rencontre dans les environs plusieurs torrens semblables qui remplissent beaucoup d'étangs et de terrains bas où l'eau reste souvent jusqu'en été. Ces réservoirs naturels et les puits contribuent à rendre ce canton célèbre pour l'abondance de l'eau. En effet, il surpasse peut-être sous ce rapport tout autre territoire du nord de l'Arabie,

(1) Tous les torrens des environs se perdent dans l'El Gha'ba ou El Zagha'ba, terrain bas des montagnes de l'ouest (voyez Samhoudi).

et c'est ce qui a engagé les habitans de ce pays à y former un établissement considérable, long-temps avant qu'il devînt sacré chez les musulmans, par la fuite, le séjour et la mort de Mahomet, circonstances qui ont fait nommer cette cité Médina ou Medinet en' Nebi, ville du prophète.

Les citernes y sont de peu d'usage à cause de cette grande abondance d'eau, je crois qu'il n'y en a pas plus de deux ou trois maisons où il s'en trouve; cependant il serait désirable que l'on recueillît l'eau de pluie des torrens, pour la boire, par préférence à l'eau nitreuse de Koba. Dans la saison pluvieuse, le Monakh se change en un lac, et l'espace au sud et au sud-est dans les environs de la ville se couvre d'une nappe d'eau. Les habitans voient avec plaisir ces inondations qui sont de sûrs pronostics de fécondité, parce qu'elles arrosent leurs dattiers, et même tapissent de verdure les plaines plus éloignées où les Bédouins font paître le bétail qui procure à Médine la viande et le beurre nécessaires à sa consommation.

Le précieux joyau de Médine qui place cette ville de niveau avec la Mecque et qui la lui a même fait préférer par beaucoup d'écrivains arabes (1), est la grande mosquée contenant le tombeau de Mahomet. De même que celle de la Mecque, on la nomme *El Haram* à cause de son inviolabilité, et ce nom lui est constamment donné par les habitans de Médine, mais hors de chez eux, elle est plus généralement connue sous celui de *Mesdjed en'Nebi*, la mosquée

(1) Ce sont surtout les malékites qui prétendent que Médine doit être plus honorée que la Mecque.

ou le temple du prophète; c'est lui qui l'a fondée. On voit par le plan qu'elle est située vers l'extrémité orientale de la ville, et non au milieu comme le disent souvent les historiens et les géographes arabes. Elle est plus petite que celle de la Mecque, ayant cent soixante-cinq pas de long, et cent trente de large; d'ailleurs elle est bâtie sur un semblable plan; c'est une grande cour carrée entourée de tous côtés de galeries couvertes, et ayant au centre un petit édifice (1). Ces galeries sont bien moins régulières que celles de la Mecque où les rangs de colonnes ont partout à peu près la même profondeur. Mais ici, la partie méridionale de la colonnade a dix rangs, l'occidentale quatre; la septentrionale et une partie de l'orientale seulement trois. Les colonnes mêmes n'ont pas toutes la même dimension. Dans la partie méridionale où est le tombeau du prophète, et qui est la partie la plus sainte de l'édifice, elles sont plus grandes qu'ailleurs, et ont à peu près deux pieds et demi de diamètre. Elles n'ont pas de socle; les fûts posent immédiatement à terre : on remarque dans les chapiteaux la même diversité et le même mauvais goût qu'à la Mecque, il n'y en a pas deux de semblables.

(1) Les figures de cette mosquée publiées par Niebuhr et par Mouradja d'Ohsson sont très inexactes étant probablement des copies d'anciens dessins arabes. J'avais l'intention d'en donner un plan correct, ma maladie m'en empêcha; et je ne voudrais pas me hasarder d'en faire un de mémoire. Samhoudi présente ses dimensions comme très différentes, car il dit qu'elle a 240 piques de long, 165 de large dans sa partie méridionale, et 130 dans la septentrionale. Il ajoute que le nombre des colonnes est de 296. Je ne suis pas sûr que l'édifice ait éprouvé des changemens matériels depuis le temps de cet écrivain et depuis l'incendie de l'an 886 de l'hégire; mais je ne le crois pas, et je regarde son récit comme très exagéré.

Les colonnes sont de pierre, mais étant toutes revêtues d'un enduit, il est difficile d'en déterminer l'espèce; jusqu'à dix pieds de hauteur, elles sont peintes de figures, de fleurs et d'arabesques d'un style grossier et de couleurs vives; ce qui a probablement pour but de remédier au manque de socles. Les plus proches de la partie de galerie méridionale appelée *El Rodha*, sont recouvertes de tuiles vernissées en vert et décorées d'arabesques de diverses couleurs. Ces tuiles paraissent être de fabrique vénitienne et sont de la même espèce que celles des poêles d'Allemagne et de Suisse.

Le toit de la galerie se compose d'un grand nombre de petits dômes blanchis extérieurement, de même que ceux de la Mecque. Les murs sont également blanchis intérieurement, excepté celui du sud et une partie de celui du sud-est qui sont couverts de dalles de marbre presque jusqu'au haut. Plusieurs rangs d'inscriptions en grandes lettres dorées règnent les uns au dessus des autres tout le long de ce mur et produisent un effet très brillant sur le marbre blanc. Le sol de la galerie, à l'ouest et au sud, et dans une partie du nord, est pavé grossièrement; le reste de ce dernier côté, de même que l'ensemble de la cour, est seulement sablé. Dans le sud, où le constructeur de la mosquée a prodigué tous ses ornemens, la galerie est pavée en beau marbre, et dans le voisinage du tombeau du prophète, ce pavé est en mosaïque d'un travail exquis; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre que j'aie vus dans l'Orient, de grandes et hautes croisées avec des carreaux de vitres, laissent passer la lumière à travers le mur

méridional; quelques uns sont très bien peints (1); je n'en connais pas un autre exemple dans le Hedjaz. Le long des autres murs il y a des fenêtres plus petites qui ne sont pas vitrées.

C'est près de l'angle du sud-est que se trouve le fameux tombeau, il est éloigné de vingt-cinq pieds du mur du sud, et de quinze de celui de l'est. Une grille de fer, peinte en vert, et dont la hauteur atteint à peu près le tiers de celle des colonnes, entoure la tombe et renferme un espace irrégulier d'environ vingt pas carrés dans la galerie, dont elle enveloppe plusieurs colonnes par la base, laissant la partie supérieure libre. Cette grille est d'un bon travail, imitant le filigrane et entrelacée d'inscriptions en cuivre, regardé par le vulgaire comme de l'or; toutes les parties de cet ouvrage sont tellement rapprochées les unes des autres, que les yeux ne peuvent pénétrer dans l'intérieur que par des lucarnes de six pouces carrés, placées à cinq pieds de haut. La face méridionale de cette grille, où sont les deux principales ouvertures, est légèrement revêtue d'argent, et chacune est entourée de cette inscription en caractères du même métal : *La illaha il Allah al hak al Mobin* (il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, la vérité manifeste). On entre dans cette enceinte par quatre portes, dont trois restent constamment fermées; une seule s'ouvre le matin et le soir pour que les eunuques chargés de ce soin puissent balayer le pavé et allumer les lampes. Chaque porte a

(1) L'art de peindre sur verre avec des couleurs durables semble n'avoir jamais été perdu dans l'Orient.

son nom particulier, savoir : Bab en'Nebi; Bab Errahmé; Bab et Touba; Bab Sitna Fatmé; la permission de pénétrer dans cette enceinte est accordée gratis aux gens de marque, tels que les pachas et les chefs de caravanes de pélerins; les autres peuvent l'acheter des principaux eunuques au prix d'une quinzaine de piastres, que l'on distribue entre eux; mais peu de personnes profitent de cette facilité, parce qu'elles savent qu'elles ne verront rien de plus que ce qu'elles peuvent apercevoir par les lucarnes qui sont continuellement ouvertes; ne me souciant pas d'attirer l'attention générale, je ne voulus pas non plus satisfaire ainsi ma curiosité. On distingue dans l'intérieur une tenture qui entoure le tombeau, et qui n'est éloignée de la grille que de quelques pas; cependant, je ne pus discerner d'en bas, si cette tenture, dont la hauteur égale celle de la grille, est, comme celle-ci, ouverte par en haut; les eunuques assurent qu'il s'y trouve une couverture de même étoffe que la tenture, qui est d'un riche brocard de soie de plusieurs couleurs, entremêlé de fleurs et d'arabesques en argent, avec une bande d'inscriptions en caractères d'or qui règne au milieu, de même qu'à la tenture de la ka'aba. Celle du tombeau du prophète a au moins trente pieds de haut, et seulement une petite porte au nord qui est toujours fermée; personne n'ayant la permission d'entrer dans son enceinte sacrée que les principaux eunuques qui en prennent soin, et qui pendant la nuit placent la nouvelle tenture envoyée de Constantinople, quand l'ancienne est usée ou quand un nouveau sultan monte sur le trône. L'ancienne est

expédiée à la capitale de l'empire ottoman où on s'en sert pour couvrir les tombeaux du grand sultan et des princes (1).

Selon l'historien de Médine, la tenture couvre un édifice carré de pierres noires, soutenu par deux colonnes, et dans l'intérieur duquel sont les sépultures de Mahomet et de ses deux plus anciens disciples et successeurs immédiats Abou Bekr et Omar. Suivant ce que j'ai appris ici, ces tombeaux sont également couverts d'étoffes précieuses, et en forme de catafalque, comme celui d'Abraham dans la grande mosquée de la Mecque. On dit que celui de Mahomet est placé le premier, puis celui d'Abou Bekr un peu plus haut à gauche, enfin celui d'Omar, dans la même position et la même direction, relativement à ce dernier. Celui de Mahomet est le plus grand.

L'historien dit que ces sépulcres sont des trous profonds et que le cercueil qui renferme la cendre de Mahomet est revêtu d'argent et surmonté d'une dalle de marbre avec cette inscription : « *Bismillah Allahuma salli aléi.* » (Au nom de Dieu, accorde-lui ta miséricorde.) On rapporte qu'ils n'ont pas toujours été dans leur position actuelle, et qu'ils en ont changé diverses fois.

Les contes jadis répandus en Europe sur le tombeau du prophète qui était, disait-on, suspendu en

(1) Voyez Mouradjah d'Ohsson. L'historien de Médine dit que, de son temps, la tenture se changeait tous les six ans, et que les revenus de plusieurs villages d'Egypte étaient mis de côté au Caire pour payer la fabrication de l'étoffe.

l'air, sont inconnus dans le Hedjaz; je n'en ai pas non plus entendu parler dans d'autres pays de l'Orient, quoique les récits les plus exagérés des merveilles et des richesses de ce sépulcre soient propagés par les pélerins qui ont visité Médine, et qui veulent ajouter à leur importance en racontant des histoires fabuleuses de ce qu'ils prétendent avoir vu. Les trésors du Hedjaz étaient autrefois conservés autour de ces sépultures, soit suspendus à des cordes tendues en travers de l'édifice, soit déposés dans des coffres à terre. Parmi ces derniers, on doit citer particulièrement un koran en caractères cufiques, considéré comme une relique précieuse parce qu'il avait appartenu à Othman ibn Affan. On dit qu'il existe encore à Médine, mais on peut douter qu'il ait échappé à l'incendie qui détruisit la mosquée.

Pendant le siége de Médine par les Wahhabites, les chefs de la ville s'emparèrent d'une portion considérable des trésors, notamment de tous les vases d'or, sous le prétexte de les distribuer parmi les pauvres, mais ce fut entre eux qu'ils les partagèrent. Quand Saoud eut pris la ville, il entra dans le hedjira, et pénétra derrière la tenture où il s'empara de tout ce qu'il trouva de précieux. Il en vendit une partie au schérif de la Mecque, et emporta le reste à Déraïeh. Le plus riche objet qu'il prit fut une magnifique étoile garnie en diamans qui était suspendue au dessus du tombeau du prophète; les Arabes parlent souvent de ce joyau qu'ils appellent *keu keb ed-durri*. Le hedjira renfermait toutes sortes de vases enrichis de pierres précieuses, des pendeloques, des bracelets, des colliers et d'autres ornemens envoyés

en présens de toutes les parties de l'empire ; mais donnés principalement par les pélerins opulens qui passaient par Médine. L'ensemble formait sans doute une collection d'une valeur considérable, et non pas inestimable comme beaucoup de gens sont enclins à le croire. Schérif Ghâleb estima à 100,000 piastres fortes la portion qu'il acheta. On dit que les chefs de la ville enlevèrent un quintal en vases d'or, valant au plus 50,000 piastres fortes et que Saoud emporta principalement des perles et du corail, objets qui certainement ne pouvaient être d'un prix supérieur à celui de l'achat de Ghaleb. Ainsi la valeur de la totalité peut s'être montée à 300,000 piastres fortes. Il ne paraît pas qu'on ait jamais déposé de l'argent monnayé dans le hedjira, car tous les présens faits en espèces à la mosquée étaient aussitôt répartis entre les personnes attachées à son service. Toutefois il y a de bonnes raisons de supposer que les dons des fidèles, accumulés ici depuis des siècles, s'élevaient à une somme beaucoup plus grosse que celle que je viens d'énoncer, mais il serait étrange que les gouverneurs de Médine qui furent souvent indépendans, ou même les gardiens du tombeau n'eussent pas puisé de temps en temps à ce trésor de la même manière que les olémas de la Mecque, il y a trois cents ans, dérobèrent les lampes d'or de la ka'aba, et les emportèrent hors du temple cachées dans leurs larges manches, suivant le récit de Kotobeddin l'historien.

A son arrivée de Médine, Tousoun pacha fit la recherche des vases d'or qui, revendus par les chefs

de la ville à d'autres habitans, n'étaient pas encore fondus. Il en trouva plusieurs, qu'il racheta des possesseurs pour environ 10,000 piastres fortes, et les replaça dans leur dépôt.

Le sol entre la tenture et la grille et dans toute cette partie de la mosquée, est pavé en marbre de couleurs variées formant de la mosaïque; des lampes de verre sont suspendues tout autour de la tenture; chaque soir elles sont allumées et brûlent toute la nuit. Le hedjira est couvert d'une belle coupole qui s'élève au dessus de toutes celles de la galerie et qui est visible à une grande distance de Médine; dès que les voyageurs l'aperçoivent, ils récitent certaines prières. La couverture de ce dôme est en plomb et surmontée d'un globe d'une grande dimension et d'un croissant l'un et l'autre resplendissans d'or (1).

On dit qu'ils sont d'or massif, ce qui est à peine croyable, si l'on réfléchit au peu d'inclination que même les sultans les plus riches et les plus puissans ont montré pour orner avec éclat la mosquée de la Mecque ou celle de Médine. Les Wahhabites allé-chés par l'apparence du globe, et agissant d'après leur pratique invariable de renverser toutes les coupoles érigées au dessus des tombeaux des mortels, dont Mahomet lui-même avait fait partie, essayèrent de détruire le dôme et d'abattre le globe et le crois-

(1) Le globe était doré, et le croissant avait été envoyé de Constantinople par sultan Soliman ibn Selim (voyez Asami). Le dôme et le temple tels qu'ils existent furent bâtis par Kaït beg sultan d'Egypte de 881 à 891 A. H.

sant; mais la solidité de cette construction et le plomb qui la recouvrait rendirent l'entreprise difficile. Deux des ouvriers ayant glissé de dessus le toit qui était très lisse, furent précipités en bas: alors l'ouvrage fut abandonné; circonstance citée aujourd'hui comme un miracle évident opéré par le prophète en faveur du monument qui lui est consacré.

Auprès, mais à quelques pieds de la tenture du hedjira, et en dedans du grillage qui dans cet endroit dévie un peu de sa forme carrée, est le tombeau de Fatmé, fille de Mahomet et épouse d'Aly; c'est un catafalque de forme cubique, couvert d'un brocard noir richement brodé, et sans aucun autre ornement. Toutefois les opinions sont partagées sur la question de savoir si la dépouille mortelle de Fatmé repose actuellement dans ce lieu ou dans le cimetière de Bakia, hors de la ville. En attendant que la dispute soit terminée, les pélerins sont conduits aux deux endroits, et paient chaque fois.

Dans le mur oriental de la mosquée, presque vis à vis de ce tombeau, on montre le *Mahbat Djibraïl*, petite fenêtre ouverte au lieu où, suivant la tradition, l'archange Gabriel apportait les messages du ciel à Mahomet.

La tradition musulmane dit que lorsque la trompette du jugement dernier retentira, Aïsa (Jésus-Christ) descendra du ciel sur la terre, et annoncera à tous ses habitans le grand jour du jugement; ensuite il mourra, et sera enterré dans le hedjira, à côté de Mahomet. Lorsque les morts sortiront de leurs tombeaux, tous deux se releveront ensemble, et monteront au ciel. Dans ce jour, Aïsa recevra du

Tout-Puissant l'ordre de séparer les fidèles des infidèles. En conformité de cette tradition, le point où le tombeau d'Aïsa sera placé, est désigné à travers le rideau du hedjira.

En dehors et au nord de la grille, tout près du tombeau de Fatmé, il y a dans la mosquée un banc carré, dont la surface est de quinze pieds, élevé de quatre pieds au dessus du pavé, et nommé *el Meïda* ou la table. Les eunuques gardiens de la mosquée s'y asseient, et les primats de la ville y tiennent souvent leurs conseils ou leurs principales assemblées.

Une cloison en bois, richement peinte en arabesques, se prolonge depuis le côté occidental de la grille en travers de la mosquée, parallèlement avec le mur méridional, dont elle est éloignée d'environ vingt-cinq pieds, etse termine près du Bab-es-Salam: elle s'étend ainsi depuis le hedjira sur toute la largeur de la mosquée. Elle a plusieurs petites portes; et sépare le rodha, lieu saint, de la partie où passent les pélerins, qui, en entrant par le B'ab-es'-Salam, vont au hedjira, en marchant le long des colonnes placées entre cette cloison et le mur méridional. Après le hedjira, cette partie de la colonnade du sud au nord de la cloison, est regardée comme l'endroit le plus saint de la mosquée, et appelée *El Rodha*, c'est à dire jardin, ou le jardin des vrais croyans. Ce nom lui fut donné par Mahomet qui a dit: « Entre mon tombeau et ma chaire, est un jardin des » jardins du paradis. » La chaire de la mosquée est contiguë à cette cloison vers le milieu de la distance entre le hedjira et le mur occidental de la mosquée: la dénomination de rodha appartient strictement

au seul espace compris entre cette chaire et le hedjira, quoique toute la galerie méridionale au nord de la cloison soit souvent désignée par cette appellation. C'est à cause de ce nom de rodha ou jardin que les colonnes renfermées dans son enceinte, sont peintes jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds de fleurs et d'arabesques, afin d'aider à l'imagination qui autrement ne serait pas disposée à découvrir la moindre ressemblance entre ce lieu et le jardin d'Eden. Deux *mahrab* ou niches, vers lesquels le peuple se tourne en faisant la prière, parce qu'ils indiquent exactement la direction de la ka'aba (1), sont placés de chaque côté de la chaire : ce sont trois ouvrages en mosaïque exécutés avec une grande perfection. L'une des niches fut envoyée d'Égypte, en présent à la mosquée, par Kaïd beg, l'autre par sultan Soliman ibn Selim. Le pavé du rodha est couvert d'un grand nombre de tapis venus de Constantinople, et de même qu'à la Mecque, ce sont les seuls objets d'une valeur réelle que j'aie vus dans le temple; leur prix total peut être de mille livres sterling. Les autres parties de la galerie sont revêtues de nattes.

Les fidèles se réunissent sur les tapis du rodha, parce que c'est l'endroit où ils préfèrent faire la prière : chacun peut se placer où bon lui semble, toutefois il est convenu tacitement que le premier rang près de la cloison, surtout dans le voisinage de l'imam, est destiné aux gens de marque, et quicon-

(1) Le mahrab était tourné au S.-N.-O., sans tenir compte de la variation; c'est donc cette direction qui passe pour indiquer exactement la position de la Mecque.

que n'appartient pas à cette classe ne s'y introduit pas. L'entrée du rodha près du B'âb-es'-Salam a un aspect magnifique. Les couleurs vives qui brillent de toutes parts, les colonnes vernissées, les beaux tapis, le superbe pavé, les inscriptions en lettres d'or sur le mur du sud et le grillage resplendissant du hedjira dans le fond, éblouissent la vue au premier coup-d'œil; mais après un instant de repos, on reconnaît que c'est un étalage d'ornemens de clinquant et non de richesse réelle. Quand on se rappelle que ce lieu est un des plus saints du monde musulman, et célèbre par sa splendeur, sa magnificence, ses embellissemens précieux, et qu'il est décoré avec la réunion des donations pieuses de tous les dévots de cette religion, on est encore plus frappé de son apparence mesquine. Il ne pourrait soutenir la comparaison avec la chapelle du saint le plus insignifiant d'une église de l'Europe catholique et doit servir de preuve convaincante que jamais les musulmans, à aucune époque, n'ont égalé les dévots de cette communion chrétienne, en offrandes pieuses : il n'entre pas dans mon plan de citer d'autres circonstances qui viennent à l'appui de l'opinion que quels que puissent être la superstition et le fanatisme des musulmans, ils ne sont jamais enclins à faire autant de sacrifices pécuniaires, que les catholiques ou même les protestans, pour leurs édifices religieux.

Voici les cérémonies pratiquées à la visite de la mosquée : avant d'entrer dans la ville, le pélerin doit se purifier par une ablution complète, et s'il est possible se parfumer le corps avec des substances odorantes : quand il aperçoit la coupole du hedjira, il doit

réciter à haute voix une prière; quand il veut visiter la mosquée, le mézaouar le conduit au B'ab-es'-Salam, il enjambe du pied droit le seuil de cette porte, selon l'usage suivi dans toutes les mosquées et spécialement enjoint pour celle-ci. Pendant qu'il répète des prières, il s'avance vers le rodha, où il fait une courte oraison accompagnée de quatre prosternemens, pour saluer le temple, et en même temps il récite les chapitres 109 et 112 du Koran qui sont très courts. Il passe alors par une des petites portes de la cloison du rodha, et marche lentement vers la grille du hedjira et va se placer vers la lucarne occidentale de sa façade méridionale; on la nomme *Schobak-en-Nebi*; là, les bras étendus, il adresse cette invocation à Mahomet: « *Salam aleïka ya » Mohammed, salam ya resoul illah!* » (Salut à toi Mahomet; salut à toi prophète de Dieu!) puis il continue en récapitulant une vingtaine des divers surnoms honorifiques de l'envoyé de Dieu et les fait précéder chacun des mots: « *Salam aleïk.* » Il invoque ensuite son intercession dans le ciel, et mentionne séparément les noms de tous ceux de ses parens et de ses amis qu'il désire comprendre dans ses prières; c'est pour cette raison que toute lettre adressée à un habitant de Médine finit par une prière de faire mention, au tombeau du prophète, du nom de l'écrivain. Si le pélerin est venu à Médine comme délégué d'un autre musulman, il est obligé de faire ici commémoration de ce dernier. On fait usage dans cette oraison de même qu'à toutes les visites des lieux saints de cette ville, d'une expression qui ne m'a pas paru bien calculée pour inspirer aux

fidèles des sentimens d'humanité et de charité : entre autres demandes adressées à Dieu, se trouve celle-ci : « détruis nos ennemis, et que les tourmens » de l'enfer soient leur partage ! »

Ces oraisons finies, le pélerin doit rester quelques minutes la tête appuyée contre la lucarne, en adoration silencieuse; ensuite il fait quelques pas en arrière et récite, sous la colonne voisine, vis àvis du grillage, une prière mêlée de quatre génuflexions; puis il s'approche de la seconde lucarne, du même côté, qui est, dit-on, en face de la sépulture d'Abou Bekr, et répète les mêmes prières qu'à la première lucarne, si ce n'est qu'elles sont en honneur d'Abou Bekr. Il se retire de nouveau vers la colonnade, prie, et s'avance vers la troisième lucarne de ce côté du grillage, qui est en face de la partie de la tenture derrière laquelle on dit que se trouve la sépulture d'Omar, et y recommence les mêmes cérémonies. Celle-ci achevée, le pélerin contourne l'angle sud-est du hedjira, et se présente devant le tombeau de Sitna Fatmé, où après quatre prosternemens il adresse une prière à Fatmé-e'-Zohéra, ou Fatmé l'éclatante, comme on l'appelle. Il retourne alors au rodha; où il récite une oraison pour saluer Dieu en quittant la mosquée, ce qui complète cette cérémonie; elle prend au plus vingt minutes.

A tous les endroits, où se font des prières, des gens se tiennent accroupis avec des mouchoirs étendus pour recevoir les dons des pélerins, dons qui semblent être considérés, moins comme des aumônes, que comme des redevances; du moins un pélerin bien mis pourrait difficilement se dispenser

de payer cet impôt. Des femmes se placent également devant la lucarne de Sitna Fatmé, et reçoivent de même des aumônes sur leurs mouchoirs. Les eunuques ou gardiens du temple attendent, dans le rodha, que le pélerin ait fini sa dernière prière pour le féliciter de ce qu'il a heureusement accompli le *ziara* ou la visite, et pour recevoir leur gratification; enfin le Bab-es'-Salam est constamment encombré de pauvres qui entourent le pélerin à sa sortie de la mosquée; et le portier espère aussi un présent comme une chose qui lui est due. La dépense de ma visite s'éleva en tout à quinze piastres, et j'en donnai dix à mon mézaouar; peut-être aurais-je pu en être quitte pour la moitié de cette somme.

On peut répéter les cérémonies aussi souvent qu'on le désire; mais peu de personnes s'acquittent de la totalité, excepté à leur arrivée à Médine ou à leur départ. Toutefois l'usage est d'aller chaque jour, au moins une fois, à la lucarne opposée au tombeau de Mahomet, et d'y réciter une courte oraison; beaucoup de gens le font toutes les fois qu'ils entrent dans la mosquée. C'est aussi une règle de ne jamais s'y asseoir pour une des prières journalières, sans avoir préalablement adressé une invocation au prophète, les mains levées et le visage tourné vers son sépulcre. La même pratique est usitée dans plusieurs mosquées du Levant où il y a un tombeau de saint. Les théologiens musulmans affirment que les prières récitées dans la mosquée de Médine sont particulièrement agréables à Dieu, et exhortent les fidèles à faire ce pélerinage, en leur assurant qu'une oraison récitée devant le hedjira est aussi efficace que mille

que l'on dit dans une autre mosquée, excepté celle de la Mecque.

J'ai déjà remarqué que les côtés du nord, de l'est et une partie de celui de l'ouest de la mosquée ne sont pas aussi bien bâtis que celui du sud, où sont le hedjira et le rodha. Les colonnes, dans ces parties, sont plus grêles et peintes avec moins de soin; le pavé est grossièrement fait, et on ne voit aucune décoration sur les murs blanchis, excepté sur celui de l'est, où des peintures assez médiocres des mosquées de Sainte-Sophie, de sultan Ahmed, de Bajazet Ouali et de Scutari attirent un peu l'attention. Elles sont à la détrempe, et les règles de la perspective n'y sont nullement observées. Tout le côté du nord était alors en réparation; l'ancien pavé avait été enlevé pour être remplacé par un nouveau mieux conditionné.

Le sol de la partie de la cour renfermée entre les galeries est simplement couvert de sable et de gravier. Au milieu s'élève un petit bâtiment avec un toit en voûte; c'est là qu'on garde les lampes de la mosquée. Tout auprès, un petit enclos entouré d'un grillage en bois, contient des palmiers regardés comme sacrés par les musulmans, parce que, suivant la tradition, ils ont été plantés par Fatmé. Il ne reste plus que la souche d'un autre arbre que je crois avoir été un nébek. Le Bir-en'-Nebi, puits voisin, contient de l'eau saumâtre, ce qui sans doute l'a privé de toute prétention au caractère de sainteté. Selon Samhoudi, il est nommé *Es Schamé*.

Le soir, des lampes sont allumées tout autour des galeries, notamment dans le sud, où elles sont

plus nombreuses que dans les autres parties; elles sont suspendues à des barres de fer allant d'une colonne à une autre; les eunuques et les serviteurs de la mosquée en prennent soin; pour un petit cadeau à ces derniers, les étrangers qui viennent visiter le tombeau du prophète, ont la permission d'aider à allumer les lampes, et beaucoup de pélerins s'empressent de s'acquitter de ce service, qui passe pour très méritoire, et pour lequel les eunuques leur donnent des louanges infinies; mais ils n'ont jamais la faculté de toucher aux lampes du hedjira. Des cierges de la grosseur du corps d'un homme et hauts de douze pieds sont placés de chaque côté de la chaire ou mambar, et des mahrab; on les allume tous les soirs en montant sur une échelle : ils sont envoyés de Constantinople. L'épouse de Mohammed Aly avait apporté à Médine plusieurs de ces cierges, dont elle fit don à la mosquée; leur transport depuis Yambo avait été très difficile.

La mosquée a quatre portes, savoir : 1° B'ab-es'-Salam, autrefois nommée B'ab Merouan, suivant Samhoudi; elle est à l'angle du sud-ouest, et la principale; c'est par là que le pélerin doit entrer à sa première visite. Elle est en arcade, et, par sa belle architecture, supérieure à toutes celles de la grande mosquée de la Mecque, quoiqu'elle cède à la plupart d'entre elles par la grandeur. Dans tout le Levant je n'en avais pas encore vu d'aussi magnifique. Ses flancs sont revêtus de marbre, et de carreaux de diverses couleurs vernissés; enfin un grand nombre d'inscriptions en relief en grands caractères dorés

au dessus et sur les côtés de l'arcade lui donnent un aspect éblouissant. Vis à vis de cette arcade coule une petite fontaine alimentée par l'eau du canal; les fidèles ont la coutume d'y faire leurs ablutions, à moins qu'ils ne veuillent s'acquitter de cette obligation dans la mosquée même, où il y a toujours des cruches pleines d'eau.

2°. B'ab Errhamé, autrefois B'ab Ateké, dans le mur de l'ouest. C'est par là que les morts sont apportés dans la mosquée quand les prières doivent être récitées sur le corps.

3°. B'ab ed' Djeber, souvent nommé Bab Djibraïl, et 4° B'ab el Nesa, dans le mur de l'est; la première tout prés du tombeau de Sitna Fatmé, l'autre un peu plus loin.

On monte quelques marches pour aller des rues voisines à ces portes, la cour de la mosquée étant un peu plus haute que le sol adjacent, ce qui est le contraire à la Mecque. Vers la troisième heure après le coucher du soleil, les portes sont régulièrement fermées par des portes à deux battans et revêtues de fer; on ne les rouvre qu'une heure avant l'aurore; mais les fidèles qui désirent de prier toute la nuit dans la mosquée, en obtiennent aisément la permission de l'eunuque de garde, qui couche près du hedjira. Durant le ramadhan, la mosquée reste ouverte toute la nuit.

Il y a dans les murs du nord-ouest et du nord plusieurs petites portes donnant dans la mosquée, et appartenant à des médressés ou écoles publiques, qui autrefois y étaient attachées, mais qui ont aujourd'hui perdu leur ancienne distinction. De ce

côté, les maîtres d'école sont assis avec les enfans dans une enceinte circulaire, et leur enseignent les rudimens de la lecture.

La police de la mosquée, le soin de laver le hedjira et tout l'édifice, d'allumer les lampes et de faire tout le reste du service, sont confiés à une cinquantaine d'eunuques, organisés comme ceux du Beithou'llah de la Mecque; mais ceux de Médine sont des personnages plus importans. Ils sont plus richement vêtus, quoique portant le même costume; ils ont de beaux châles de Cachemire, et des robes des plus belles étoffes de soie de l'Inde. Ils prennent de grands airs; quand ils traversent le bazar chacun s'empresse de venir leur baiser la main, et ils exercent une influence considérable dans les affaires de la ville. Ils jouissent de gros émolumens qui leur sont envoyés de Constantinople par la caravane des pélerins de Syrie; ils participent aussi aux dons faits à la mosquée, et attendent des présens de tous les hadjis riches, indépendamment des rétributions qu'ils exigent des fidèles qui visitent le hedjira. Ils vivent ensemble dans un des plus beaux quartiers de Médine, à l'est de la mosquée; on dit que leurs maisons sont les plus richement meublées de la ville. Les adultes sont tous mariés à des esclaves négresses ou abissines.

Les eunuques noirs, bien différens de ceux qu'on voit en Europe, deviennent extrêmement maigres; leurs traits sont très grossiers, on ne leur distingue que les os; leurs mains sont celles d'un squelette, et leur aspect est repoussant. A l'aide d'habillemens épais ils cachent leur maigreur; mais les os de leur

visage sont tellement saillans qu'on les distingue au premier coup-d'œil; cependant leur voix ne subit qu'un léger changement, et quelquefois même n'en éprouve aucun.

Le chef des eunuques, appelé scheikh el haram, est aussi celui de la mosquée, et le principal personnage de la ville; par conséquent il a un rang plus élevé que l'aga ou chef des eunuques de la Mecque. Il est envoyé de Constantinople, et a ordinairement appartenu au sérail du grand seigneur, qui le fait passer ici pour le punir ou l'exiler, de la même manière qu'il confère le pachalik de Djidda. Le scheikh el haram actuel avait été kislar agassi ou chef des eunuques des femmes de l'empereur Selim. Soit que ce fût la dignité de son premier emploi dont les grands du Levant conservent ordinairement le rang pendant toute leur vie, lors même qu'ils en ont été dépossédés, soit que ce fût celle de sa nouvelle charge qui lui donnât son importance, il prenait, dans toutes les occasions, le pas sur Tousoun pacha, qui, comme pacha de Djidda, était pacha à trois queues; celui-ci, toutes les fois qu'ils se rencontraient, baisait la main du scheikh el haram; c'est ce que je lui ai vu faire dans la mosquée. Sa cour, composée de même que celle du pacha, est pourtant moins nombreuse. Scn costume, très exactement représenté dans l'ouvrage de Mouradja d'Ohsson, consiste en une belle pelisse par dessus une robe de soie richement brodée et faite à la mode de la capitale, un khandjar ou poignard garni de diamans est fiché dans sa ceinture, un caouk ou bonnet élevé couvre sa tête. Ce scheikh entretenait une douzaine de chevaux. Quand il sor-

tait, un certain nombre de ferraschin ou serviteurs de la mosquée, armés de longs bâtons, marchaient devant lui.

La personne du scheikh el haram fut respectée par les Wahhabites. Lorsque Saoud prit la Mecque il permit au scheikh et à plusieurs autres eunuques de se retirer à Yambo, avec ses femmes, tout son bagage et ce qu'il possédait de précieux; mais il ne voulut pas en recevoir un autre. Les eunuques restans choisirent l'un d'entre eux pour être leur chef. Après un intervalle de huit ans, le présent chef a été envoyé de Constantinople; mais son influence sur les affaires de la ville est réduite à l'ombre de ce qu'elle fut jadis.

Un eunuque de la mosquée se croirait extrêmement offensé si quelqu'un l'appelait ainsi. Leur titre ordinaire est aga. Leur chef, de même que le pacha ou le scheikh de la Mecque, prend celui d'altesse ou *sadetkom*.

Indépendamment de ces eunuques, la mosquée compte beaucoup d'habitans de la ville parmi ses serviteurs. On les appelle ferraschin, nom indiquant que leur emploi est de tenir la mosquée propre et d'étendre les tapis. Quelques uns aident réellement aux eunuques à allumer les lampes, et à nettoyer le pavé, mais pour le plus grand nombre c'est une véritable sinécure; et plusieurs des premiers habitans de Médine appartienennt à ce corps. J'ignore comment cette charge s'obtient, pourtant je crois qu'on l'achète du scheikh el haram. Le nom de chaque ferrasch est inscrit sur les listes qui sont expédiées annuellement à Constantinople, et tous participent

aux pensions que Médine reçoit de cette capitale, et de tout l'empire turc, et qui comprennent toujours une part considérable pour les ferraschin. Il semblerait que c'est un office héréditaire, du moins il passe souvent du père au fils. Leur nombre est fixé à cinq cents; toutefois, pour l'augmenter on a, suivant d'Ohsson, eu recours à l'expédient de diviser chaque numéro en deux, en trois, en huit parts; chacune peut être conférée à un individu, qui devient ainsi un membre inférieur du corps. On peut dire que plusieurs sont des ferraschin *in partibus*, ce titre ayant été donné à de grands pélerins étrangers dispersés dans tout l'empire, et qui se trouvent très honorés de le posséder.

Beaucoup de ferraschin sont en même temps mézaouars et exercent aussi la profession très lucrative de réciter des prières pour les absens. Presque tous les hadjis de quelque conséquence passant ici font connaissance avec quelques uns de ces hommes qui ont été leurs guides pour la visite des lieux saints. De retour chez eux, ils se font une pieuse obligation d'envoyer annuellement un peu d'argent, par exemple un ou deux sequins, à leur ancien méz ouar, qui est ainsi obligé, par honneur, de dire des prières au nom du donneur, devant la lucarne du hedjira. Ces remises, enveloppées dans de petits morceaux de papier cachetés et munis d'une adresse, sont recueillies dans toutes les provinces ou les villes principales de l'Anatolie ou de la Turquie d'Europe, d'où elles viennent principalement, et sont apportées à Médine par l'écrivain des surra de Constantinople qui accompagne la caravane des pélerins, et est à la tête du

département des finances. Quelques uns des principaux ferraschin ont accaparé des villes et des provinces entières; les pélerins de ces lieux qui passent à Médine étant introduits chez eux par leurs compatriotes. Les correspondans des autres sont répandus sur tout l'empire. Les profits qu'ils tirent de ce métier et qui ressemblent à ceux des prêtres catholiques romains pour dire des messes, sont très considérables; on m'a dit que quelques uns des principaux ferraschin avaient plus de cinq cents correspondans dispersés dans toute la Turquie, et de chacun desquels ils reçoivent des rétributions annuelles dont les moindres sont d'un sequin de Venise.

Le nombre des ferraschin, de même que celui des mézaouars, est très considérable: leurs fonctions sont si aisées à remplir que pour la plupart ils vivent dans l'oisiveté; mais du temps des Wahhabites leurs profits cessèrent, et comme il n'arrivait alors que très peu de pélerins, ils furent réduits à de tristes extrémités; maintenant ils commencent à s'en remettre lentement. Ils se plaignent de ce que la longue interruption des pensions annuelles a accoutumé beaucoup de leurs anciens correspondans à retenir leurs dons, de sorte que malgré le rétablissement de la marche des caravanes, ceux-ci montrent peu d'inclination à renouveler leurs cadeaux.

La loi des Wahhabites leur défend de visiter le tombeau de Mahomet, de se tenir devant le hedjira, et d'implorer l'intercession du prophète dans le ciel. Le regardant comme un simple mortel, ils ne jugent pas son sépulcre digne d'une attention particulière. Ce fut autant la sévérité d'un principe reli-

gieux que l'amour du pillage qui porta Saoud à enlever les trésors du hedjira qui furent considérés comme trop magnifiques et trop riches pour orner une tombe. Celle-ci est restée intacte ; peut-être Saoud céda-t-il, cette fois, au sentiment national des Arabes, et aux mouvemens de componction de sa propre conscience qui ne pouvait entièrement se dépouiller de ses premières impressions ; il n'enleva ni le brocard, ni la tenture. On dit qu'il fut effrayé par des songes, qui retinrent sa main sacrilége; il respecta également la sépulture de Fatmé; mais, d'un autre côté, il renversa sans exception tous les bâtimens du cimetière public où reposent plusieurs grands saints, et détruisit même les pierres sculptées qui décoraient ces tombeaux, un simple bloc lui paraissant suffisant pour couvrir les restes des morts.

En interdisant la visite du tombeau, les Wahhabites ne songèrent jamais à discontinuer celle de la mosquée. Cet édifice ayant été construit par le prophète à l'époque mémorable de sa fuite de la Mecque, qui posa les premiers fondemens de l'islamisme, il est à leurs yeux le lieu le plus saint de la terre après le Beithou'llah. A la vérité Saoud ordonna une fois qu'aucun des nombreux pélerins turcs qui continuaient à accourir en foule d'Yambo à ce tombeau même après l'interruption du hadj régulier n'obtiendrait plus la permission d'entrer à Médine; ce qu'il fit pour empêcher ce qu'il appelait les pratiques idolâtres, et il était impossible de les abolir sans prohiber en même temps pour eux l'entrée de la mosquée : Saoud ne jugea pas à propos d'insister sur cette défense; il préféra donc de les exclure de la

ville sous le prétexte que leur conduite contraire aux convenances rendait cette mesure nécessaire. Lui-même et tous ses adhérens, visitèrent souvent avec dévotion la sainte mosquée, et dans le traité de paix que son fils Abdallah conclut avec Tousoun pacha en 1814, il fut stipulé expressément que les Wahhabites auraient la permission de visiter sans obstacle la mosquée du prophète, mais non son tombeau.

Même pour les musulmans orthodoxes, la visite de cette mosquée et du tombeau est un acte purement méritoire qui n'a rien de commun avec les obligations du hadj imposées à tous les vrais croyans; de même que la visite du temple de Jérusalem et du tombeau d'Abraham à Hébron, elle est regardée comme une action extrêmement agréable à Dieu, propre à expier beaucoup de péchés, et donne à celui qui s'en acquitte des droits à la protection du prophète et des patriarches dans le ciel : on dit que quiconque récite quarante prières dans la mosquée sera délivré après sa mort du feu et des tourmens de l'enfer. Toutefois, les saints étant souvent plus honorés que Dieu, qui, on le sait bien, n'accepte d'autre offrande qu'une conscience pure ou un repentir sincère, et par conséquent n'est pas si facile à apaiser, la visite à la mosquée de Médine est mise de pair avec celle du Beithou'llah de la Mecque, et la foule des dévots accourt avec plus de zèle et d'empressement au premier de ces sanctuaires que même à la ka'aba. Pendant toute l'année, des multitudes de pélerins arrivent de toutes les parties du monde musulman, principalement par Yambo. Les Mogrebins surtout montrent le plus de ferveur dans leur

visite, mais ils sont amenés par un autre motif. Médine renferme le tombeau de l'iman Malek ibn Anès, fondateur de la secte orthodoxe des malékites, à laquelle ils appartiennent.

La mosquée de la Mecque, ainsi que je l'ai dit, est visitée journellement par des femmes qui y viennent en pélerinage; à Médine, au contraire, on regarde comme très indécent qu'une femme entre dans la mosquée; celles qui y arrivent des pays étrangers ne viennent au tombeau que la nuit, après les dernières prières, mais celles de la ville osent à peine franchir le seuil de l'édifice. Celle qui me logeait, et qui, depuis cinquante ans, demeurait dans le voisinage, m'assura qu'elle n'y était entrée qu'une seule fois, et que celles de mauvais renom sont seules assez hardies pour y faire leurs prières. En général, on voit peu de femmes dans les mosquées de l'Orient, quoique le libre accès ne leur en soit pas interdit; parfois on en rencontre quelques unes dans les temples les plus saints, tels que l'Ahzar au Caire, où elles rendent leurs actions de grâce à la Providence de telle ou telle faveur qu'elles ont fait vœu de reconnaître de cette manière. Dans les maisons mêmes, peu de femmes, excepté les vieilles dévotes, font les prières, et on regarde comme extraordinairement accomplie celle qui les sait et qui a appris par cœur quelques chapitres du Koran. Dans le Levant, elles sont considérées comme des créatures d'un ordre inférieur, et même de doctes commentateurs du Koran leur refusent l'entrée du ciel, de sorte que leurs maris s'embarrassent fort peu qu'elles observent strictement les rites prescrits par la re-

ligion, plusieurs même en sont fâchés, parce que cela les élève à leur niveau, et on remarque que celle qui, par sa régularité à réciter les prières, peut réclamer le respect auquel elle a des droits, fait une mauvaise femme.

Il n'y a pas de pigeons sacrés dans cette mosquée, comme dans celle de la Mecque, mais la quantité de tapis de laine qui y sont étendus et sur lesquels les Arabes les plus sales s'asseient à côté des pèlerins les mieux vêtus, l'ont rendue l'habitation de prédilection de myriades d'autres animaux moins inoffensifs que les pigeons, et véritable fléau de tous les fidèles ; ceux-ci les rapportent dans leurs logemens, qui sont ainsi infestés de vermine.

Cette mosquée étant beaucoup plus petite que celle de la Mecque, et les eunuques y faisant strictement la police, on n'y est pas autant tourmenté par les mendians et les vagabonds. Il semblerait aussi que le tombeau de Mahomet inspire aux Médinaouis plus de crainte et un respect plus religieux que la ka'aba aux Mekkaouis ; sentiment qui les empêche de s'en approcher avec des idées de frivolité ou par simple passe-temps ; c'est pourquoi on s'y conduit beaucoup plus décemment que dans l'enceinte du Beithou'llah.

De même qu'à la Mecque, un grand nombre de khatibs, d'imams, de muezzims et d'autres personnes appartenant au corps des olémas sont attachés à la mosquée. Les olémas passent pour être plus savans que leurs confrères de l'autre ville, et ceux des temps passés ont écrit plusieurs ouvrages précieux ; mais aujourd'hui, il y a ici moins d'apparence de savoir qu'à la Mecque. Dans mes visites à la mosquée, je n'y

ai jamais vu un Arabe natif enseignant une science quelconque, et je n'y ai rencontré qu'un petit nombre de pélerins turcs expliquant dans leur langue des livres de religion à quelques auditeurs, dont ils tiraient de faibles rétributions pour les aider à retourner chez eux. Tousoun pacha, le seul de sa famille qui ne soit pas un athée décidé, assistait fréquemment à ces leçons, et s'asseyait dans le cercle des assistans. On m'a dit qu'on faisait des cours publics dans la médressé El Hamdié, mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier le fait. Je crois qu'il n'y a pas, dans tout l'empire musulman, une ville de la grandeur de Médine où on ne fasse pas un cours dans chaque mosquée; les nombreuses fondations pieuses destinées spécialement à cet objet, et dont beaucoup d'olémas jouissent sans en remplir les obligations, prouvent que jadis il en était de même ici.

La mosquée de Médine, de même que celle de la Mecque, possède des propriétés et des rentes dans toutes les parties de l'empire. Son revenu annuel est partagé entre les eunuques, les olémas, et les ferraschin. Les dépenses journalières d'éclairer et de réparer le temple sont calculées de manière à représenter la totalité des frais. Comme à l'exception des objets précieux renfermés dans le hedjira, aucun trésor en argent monnayé n'a jamais été conservé dans le Haram, il en résulte un double avantage pour les Médinaouis ; un grand nombre gagne une existence agréable, et tous sont exempts des dangers et des brouilleries intestines qui sans doute surviendraient si l'on savait qu'en s'emparant de la mosquée on saisirait une somme considérable. Ils sont

passés, dans l'Orient, ces jours où un trésor public pouvait être déposé dans un lieu assez sacré pour le mettre à l'abri du pillage. La plus petite partie du revenu de toutes les fondations publiques est employée au soulagement des pauvres ou à l'objet pieux auquel il était originairement destiné; il sert uniquement à soudoyer une nuée de paresseux hypocrites qui n'ont d'autre motif pour acquérir une teinture de savoir que l'espérance de participer aux profits illégaux qui reviennent aux gardiens ou aux agens de ces institutions.

L'approche de la mosquée, de même que celle de la plupart des édifices publics du Levant, est obstruée de tous côtés par des maisons particulières; de sorte que dans quelques parties il ne reste qu'une rue entre celles-ci et les murs de la mosquée, tandis que dans d'autres les maisons sont adossées aux murs et les cachent. Trois ou cinq minarets, je n'ai pas noté le nombre précis, s'élèvent sur différens côtés de l'édifice; on dit que l'un d'eux est placé sur l'endroit d'où Bellal l'Abissin, muezzim de Mahomet et l'un de ses grands favoris, appelait les fidèles à la prière.

L'histoire succincte de cette mosquée que je vais donner, est tirée de Samhoudi, historien de Médine.

« La mosquée de Médine fut fondée par Mahomet lui-même, c'est pourquoi on l'appele Mesdjed-e'-Nebi (mosquée du prophète). Quand, obligé de s'enfuir de la Mecque, il arriva à l'emplacement où est maintenant Médine, c'était alors un établissement d'Arabes nommé *Yatreb* et entièrement ouvert. Sûr de se trouver au milieu d'amis, il acheta le terrain où son chameau s'était d'abord arrêté, il l'entoura de murs de terre sur lesquels il plaça un

toit de feuilles de palmier soutenu par des troncs de cet arbre en guise de colonnes ; il agrandit bientôt cette petite chapelle, et en fit un édifice dont les fondemens étaient en pierre. Au lieu du mahrab ou de la niche qui dans les mosquées montre le côté vers lequel les fidèles doivent se tourner en faisant leurs prières, Mahomet y plaça une grosse pierre; posée d'abord dans la direction du nord vers Jérusalem, elle le fut ensuite vers la ka'aba de la Mecque dans la seconde année de l'hégire quand l'ancien kibleh fut changé.

Omar ibn el Khatab élargit la mosquée, avec des murs en terre et en branchages de palmier, et au lieu de troncs de cet arbre il fit des colonnes en terre. Il entoura d'un mur le hedjira ou le lieu où avait été déposé le corps de Mahomet, et qui n'était auparavant fermé que de branches de palmier. La cour entourée par les murs de la mosquée fut augmentée en l'an 17 ; elle eut alors cent quarante piques de long et cent vingt de large.

Othman construisit les murs en pierre de taille ; il renouvela les colonnes de terre, renforçant les nouvelles de cercles de fer, et fit le toit en sadj bois précieux de l'Inde, la cour fut agrandie ; elle eut cent soixante piques de long et cent cinquante de large ; six portes y donnèrent accès.

Oulid à qui Damas doit la belle mosquée (*Djama el Ammouaï*) agrandit encore le Medsjed-e'-Nebi en 91. Jusque alors les maisons où les femmes, la fille et les parens de Mahomet avaient demeuré étaient contiguës au hedjira au delà de l'enceinte de la mosquée, sur laquelle elles avaient des portes parti-

culières. Malgré la vive opposition qu'il rencontra, Oulid obligea ces femmes de sortir de leurs maisons qu'il leur paya un bon prix, puis il rasa ces habitations, et alongea le mur de la mosquée de ce côté. L'empereur byzantin avec qui il était en paix, lui envoya de Constantinople des ouvriers qui travaillèrent au nouveau bâtiment (1); plusieurs qui étaient chrétiens se comportèrent très indécemment, suivant ce qui est raconté: l'un d'eux entre autres, au moment où il souillait le tombeau du prophète, fut tué par une pierre qui tomba du toit. On plaça dans la mosquée des colonnes en pierre à chapiteaux dorés. Les murs furent revêtus de marbres, ornés avec variété et en partie dorés; l'ensemble du bâtiment fut ainsi complétement renouvelé.

« Vers l'an 160, le khalife El Mohdi élargit l'enceinte et lui donna deux cent quarante piques de long; la mosquée conserva ces dimensions pendant plusieurs siècles.

» Hakem bam'r Illah, l'insensé roi d'Égypte, qui depêcha un émissaire, pour détruire la pierre noire de la ka'aba, fit aussi une tentative infructueuse pour enlever le tombeau de Mahomet de la mosquée de Médine et le transporter au Caire. En 557, du temps d'El Malek el Adel Noureddin, roi d'Égypte, deux chrétiens déguisés furent découverts à Médine, ils avaient creusé un passage souterrain allant d'une maison voisine au hedjira d'où

(1) Makrizi, dans sa notice des divers souverains qui ont fait le pélerinage, dit que l'empereur grec qu'il ne nomme pas envoya cent ouvriers à Oulid, avec un présent de cent mille mithkals d'or; et quarante charges de petites pierres taillées pour un pavé en mosaïque.

ils avaient emporté beaucoup d'objets d'un grand prix. Appliqués à la torture, ils avouèrent qu'ils avaient été envoyés exprès par le roi d'Espagne; leur témérité leur coûta la vie. Ensuite Noureddin entoura le hedjira d'une tranchée qu'il remplit de plomb, afin de prévenir de semblables tentatives.

» En 655, peu de mois après l'éruption d'un volcan voisin de la ville, la mosquée fut réduite en cendres, mais on sauva de l'incendie les Korans déposés dans le hedjira. Cet accident fut imputé aux Persans sectateurs de Beni Hosseïn qui avaient alors la garde du temple. L'année suivante, la restauration en fut commencée aux frais du khalife Mostasen Billah, ibn el Montaser Billah, et par Mothaffer Schams eddin Youssouf, seigneur de l'Yemen; elle fut achevée par El Dhaher Bibars, sultan d'Égypte, en 687. Le dôme au dessus du tombeau fut érigé en 678. Plusieurs rois d'Égypte embellirent et agrandirent successivement l'édifice jusqu'en 886. Cette année-là, un incendie occasioné par la foudre, le détruisit de nouveau et complétement; tous les murs de la mosquée, une partie de ceux du hedjira, le toit et cent vingt colonnes tombèrent; tous les livres de la mosquée furent anéantis; mais il paraît que le feu épargna l'intérieur du tombeau dans le hedjira. Kaïd beg, roi d'Égypte, à qui ce pays et le Hedjaz doivent un grand nombre d'ouvrages publics, rebâtit entièrement la mosquée, en 892, telle qu'on la voit présentement. Il envoya trois cents ouvriers du Caire. L'intérieur du hedjira fut nettoyé, on trouva dans l'intérieur trois fosses profondes et pleines de gravois; mais l'auteur de cette histoire qui entra dans

l'enceinte, n'y vit pas des traces de sépultures. On eût beaucoup de peine à constater le lieu où celle de Mahomet avait été placée dans l'origine. Les murs du hedjira furent bâtis alors, et la grille en fer fut placée à l'entour comme elle l'est aujourd'hui. Une coupole la surmonta de nouveau; les portes furent réparties comme elles le sont maintenant. Une nouvelle chaire fut envoyée du Caire, et toute la mosquée prit sa forme actuelle. Depuis l'époque précitée, il n'y a eu que quelques changemens peu importans faits par les empereurs ottomans de Constantinople. »

J'ai déjà dit que des jardins et des plantations entourent Médine et ses faubourgs de trois côtés, et à l'est et au sud s'étendent à une distance de six ou huit milles. Ils consistent principalement en bocages de dattiers, et en champs de froment et d'orge; ceux-ci sont ordinairement entourés de murs en terre, et renferment de petites maisons habitées par les cultivateurs. Les plus proches de la ville sont bien bâties, ayant souvent un vestibule soutenu par des colonnes; à côté un appartement voûté, et en dehors, devant la façade, un réservoir revêtu en pierres. Elles servent de maisons de plaisance à beaucoup de familles de citadins qui ont la coutume d'y passer une couple de mois dans la saison la plus chaude. Peu de bocages de dattiers, à l'exception de ceux qu'on voit dispersés dans les champs, sont clos; la plupart ne sont arrosés que par les pluies d'hiver et les torrens. Les jardins sont très bas, car la terre est enlevée des parties du centre et entassée autour des murs, de manière à laisser l'espace destiné à l'agriculture enfoncé d'une douzaine de pieds au dessous de la sur-

face de la plaine; cette pratique a pour objet de trouver un meilleur terrain, l'expérience ayant montré que la couche supérieure est beaucoup plus imprégnée de sel et bien moins propre à la culture que l'inférieure. Nulle part il n'y a un grand développement d'industrie; beaucoup de terres restent en friche, et celles-mêmes qui sont en culture ne sont pas exploitées avec intelligence. Plusieurs emplacemens sont complétement arides, et la nature saline du sol empêche les semences de germer. Le terrain du côté du village de Koba et au delà vers le sud et l'est est, dit-on, très bon et sans aucun mélange salin, par conséquent, sa valeur l'emporte sur celle des champs voisins de la ville que j'ai vus, après les pluies, complétement couverts d'une croûte de sel, déposée en partie par les eaux, et produite en partie par des évaporations du sol sur les points plus élevés où l'eau n'arrivait pas.

La plupart des jardins et des plantations appartiennent à des habitans de la ville; les Arabes qui les cultivent et qu'on nomme *Naouakhiléh* sont presque tous des fermiers. On distingue la propriété des jardins en *moulk* et en *ouakf;* le premier nom indique qu'ils sont possédés par un particulier; le second, qu'ils appartiennent à la mosquée, ou à une médressé, ou à quelque fondation pieuse, desquelles les Médinaouis les tiennent à bail à terme très long, puis les louent à termes plus courts aux cultivateurs. Ces biens ne sont soumis à aucune espèce d'impôt, immunité dont je crois que toutes les oasis fertiles du Hedjaz jouissaient avant l'invasion des Wahhabites; dès que ceux-ci furent maîtres de Médine, ils

assirent une taxe sur les terres suivant leur usage. Les champs furent estimés d'après leur produit non en blé, mais en dattes, le nombre des dattiers dans chaque champ étant ordinairement proportionné à la fertilité du terrain et aussi à sa récolte en grain. Sur chaque erdeb de dattes, le collecteur wahhabite des contributions prenait la part fixée soit en nature, soit en argent, suivant le prix du marché. Ces mesures firent que les Wahhabites furent haïs à Médine bien plus qu'à la Mecque, dont les habitans n'avaient pas de champs à taxer et où l'impôt que les Wahhabites avaient établi fut abandonné, ainsi que je l'ai déjà remarqué, au schérif, ancien gouverneur de la ville. D'ailleurs, les Mekkaouis faisaient le commerce dont ils pouvaient, en tout temps, tirer quelque profit, indépendamment de ceux que leur procurait l'affluence des pélerins étrangers. Les Médinaouis, au contraire, n'étant que de chétifs commerçans, et leurs principaux moyens de subsistance dépendant des pélerins, des rétributions annuelles, envoyées de Turquie, ou de leurs terres, ils se voyaient obligés de renoncer entièrement aux premières, et privés d'une partie des bénéfices des dernières. D'ailleurs les Wahhabites montraient bien moins de respect pour le tombeau du prophète que pour le Beithou'llah de la Mecque. Il n'est donc pas étonnant que le nom de ces sectaires soit exécré par les Médinaouis et chargé des épithètes les plus outrageantes.

On cultive dans les champs (1), autour de Médine, beaucoup plus d'orge que de froment; le pain d'orge

(1) On les nomme ici *belad*, pluriel *boldan* : on dit le *belad* d'un tel.

compose la principale nourriture de la classe inférieure. On le récolte au milieu de mars; le produit est peu abondant, mais le grain est de bonne qualité; il se vend au marché de Médine quinze pour cent plus cher que celui d'Égypte. On cultive aussi du trèfle. Après la moisson, le champ reste en jachère jusqu'à l'année suivante, car bien que l'eau des puits (1) suffise à une seconde irrigation, le terrain est trop maigre pour qu'on le cultive de nouveau sans l'épuiser entièrement. On ne sème pas d'avoine ici, non plus que dans aucun autre canton du Hedjaz. Les arbres fruitiers se trouvent principalement du côté du village de Koba. On dit que le raisin et surtout les grenades sont d'une qualité excellente; il y a aussi des pêches, des bananes, et dans les jardins de Koba, quelques pastèques et des plantes potagères, telles que navets, épinards, poireaux, oignons, carottes et haricots, mais en très petite quantité. Le nebek qui produit le lotus, espèce de jujube, est très commun dans la plaine de Médine ainsi que dans les montagnes voisines: on en apporte une quantité incroyable au marché de cette ville; les classes inférieures en font leur principal aliment.

Mais la production la plus importante est la datte. La qualité supérieure de celles des environs de Médine est célèbre dans toute l'Arabie. Les dattiers croissent soit dans les enclos où ils sont arrosés en

(1) Chaque champ ou jardin a son puits d'où l'eau est tirée dans de grands seaux de cuir, par des ânes, des vaches ou des chameaux. Je ne crois pas qu'il y ait des champs qui ne soient pas régulièrement arrosés; dans aucun on n'abandonne les graines à la seule chance des pluies d'hiver.

même temps que les graines des jardins, ou bien dans la plaine, où ils ne reçoivent d'autre irrigation que celle des pluies. Les fruits de ces derniers, quoique moins abondans, sont les plus estimés. Beaucoup de dattiers épars dans la campagne ont poussé spontanément, mais chacun a son propriétaire. Ils sont généralement moins hauts que ceux d'Égypte, nourris par le terrain gras de ce pays, cependant leur fruit est bien plus sucré et plus savoureux.

Divers voyageurs ont déjà parlé des usages nombreux auxquels presque toutes les parties du dattier sont employées, ce qui le rend aussi précieux pour l'Arabe sédentaire, que le chameau l'est pour le Bédouin. Mahomet, dans une des maximes qu'on lui attribue, compare l'homme vertueux et généreux à ce bel arbre. « Il se tient droit devant le Seigneur ; » dans toutes ses actions, il reçoit l'impulsion qu'il » reçoit d'en haut, et toute sa vie est consacrée au » bien de ses semblables (1). » Les habitans du Hedjaz, de même que les Égyptiens, emploient les feuilles, l'écorce extérieure et intérieure du tronc, et de la substance charnue de la partie inférieure des feuilles au point où elles sortent du sommet de la tige ; de plus ils nourrissent leur bétail avec le noyau du fruit, après l'avoir fait tremper dans l'eau pendant deux jours, pour l'amollir ; ils le donnent aux chameaux, aux vaches et aux moutons au lieu d'orge. On dit qu'il est beaucoup plus nourrissant que ce grain. Dans quelques

(1) Voyez aussi le psaume I, verset 3 : « Et il sera comme un arbre » planté près des cours d'eau qui donnera son fruit dans sa saison. »

boutiques de Médine, on ne vend que des noyaux de dattes; des mendians ne font autre chose, dans les principales rues, que ramasser ceux qu'on y jette. Dans le Nedjd, les Arabes broient ce noyau pour le même usage, mais ceux du Hedjaz n'ont pas cette coutume.

On trouve à Médine, ainsi que dans toutes les autres vallées fertiles de ce pays, différentes variétés de dattes; chaque lieu a en quelque sorte la sienne qui ne croît pas ailleurs. On m'a dit qu'on en distinguait près de cent, dans le voisinage immédiat de la ville. L'auteur de la description de Médine en cite cent trente. Parmi les plus communes, on compte le djebéli, qui est la moins chère, et je crois universellement répandu dans le Hedjaz; le héloua, le héleïa, qui n'est pas plus gros qu'une mûre; il tire son nom de sa douceur extraordinaire qui ne le cède pas à celle des meilleures figues de Smyrne; quand il est sec, il est, de même que ce fruit, couvert d'une croûte saccharine. Les Médinaouis racontent que Mahomet accomplit un grand miracle avec cette datte; il en plaça en terre un noyau qui aussitôt prit racine, poussa, et, en quelques minutes, devint un arbre couvert de fruits. On cite un autre miracle de la variété nommée el sihani : l'arbre qui la porte adressa au prophète, qui passait sous son ombre, le *salam aleïkôm*, très intelligiblement. Le birni passe pour le plus salubre; c'est certainement le plus facile à digérer, Mahomet le préférait; il conseillait aux Arabes d'en manger, tous les jours, sept avant le déjeûner. Le djelébi est la variété la plus rare; il a trois pouces de long et un de large, un goût très agréable, quoique moins doux que celui

du héleïa. Il paraît qu'il ne croît pas facilement, car il n'y a pas plus de cent arbres de cette sorte, et ils sont moins féconds que tous les autres. On ne les rencontre que dans les bosquets de Médine et d'Yambo el Nakhel. Le prix du birni est de vingt paras le *keilé*, mesure contenant au moins cent vingt dattes, tandis que huit djelébis coûtent vingt paras. Ceux-ci sont très recherchés des pélerins, qui ordinairement en rapportent quelques uns pour en faire présent à leurs amis, comme venant de la ville du prophète. On fabrique à Médine, pour les emporter, de petites boîtes qui en renferment une centaine.

Les dattes formant l'objet le plus essentiel de la nourriture des classes inférieures de Médine, leur récolte est attendue avec le même empressement et avec les mêmes réjouissances publiques que la vendange l'est en Europe, Si elle manque, ce qui arrive souvent, parce qu'il est rare que les arbres produisent abondamment trois ou quatre ans de suite, ou bien parce qu'ils sont dévorés par les sauterelles, une tristesse universelle se répand parmi la population, comme si on redoutait une famine.

Une variété des dattes de Médine dont j'ai oublié le nom, reste parfaitement verte, quoique mûre et sèche; une autre conserve une couleur de safran brillante; on les enfile et on en fait des cordons qui se vendent dans tout le Hedjaz, où on les nomme *kalaïd es' scham* (colliers du nord); les jeunes enfans les portent fréquemment au cou. Les premières dattes se mangent au commencement de juin; alors elles sont appelées *rotab;* mais la récolte générale se fait à la fin de ce mois : en Égypte

elle a lieu un mois plus tard. Les Arabes préparent les dattes de diverses manières; ils les font cuire dans du lait ou griller avec du beurre, ou bien ils les réduisent en une pulpe épaisse après les avoir fait bouillir dans l'eau, et versent du miel dessus. Ils disent qu'une bonne ménagère doit fournir journellement à son époux, pendant un mois, un plat de dattes accommodées différemment.

Un arbre commun dans les jardins de Médine est l'ithel, espèce de tamarisc que l'on cultive pour la dureté de son bois, dont les Arabes font les selles de leurs chameaux, et tous les manches de leurs ustensiles qui doivent avoir de la force.

Le terrain de ces jardins est rarement uni, et la culture souvent interrompue par des tas de rochers. Au nord-ouest et à l'ouest de la ville, la plaine est tellement rocailleuse qu'elle défie toutes les tentatives d'amélioration. Le sol est argileux et mêlé d'une portion considérable de craie et de sable; sa couleur est d'un blanc grisâtre; ailleurs il offre une terre franche jaune dont la substance ressemble beaucoup à la terre bolaire; de petits morceaux coniques de cette dernière, longs d'un pouce et demi, séchés au soleil et suspendus à un bout de ruban, sont vendus aux pélerins. On raconte que Mahomet guérit de la fièvre un Bédouin des Beni Hareth, et plusieurs autres, en leur lavant le corps avec de l'eau dans laquelle il avait fait dissoudre un peu de cette terre, et les pélerins s'empressent d'emporter chez eux un souvenir de ce miracle. Cette terre est tirée d'une fosse creusée dans un lieu nommé El Medschounié, et voisin de Médine.

Tous les endroits rocailleux, ainsi que le faîte inférieur de la chaîne des montagnes septentrionales, sont couverts d'un lit de roche volcanique; elle est de couleur noire bleuâtre, très poreuse, très pesante et dure, non vitrifiée, semblable à des scories; elle contient fréquemment dans ses cavités de petits corps blancs de la grosseur d'une tête d'épingle que je n'ai jamais trouvés cristallisés. Cette roche et les particules éparses à sa surface donnent à la plaine une couleur complétement noire. Je n'ai pas rencontré de lave, quoique la nature du terrain semblât indiquer fortement le voisinage d'un volcan. Si je m'étais mieux porté, j'aurais fait des excursions aux jardins les plus éloignés pour chercher des échantillons de minéraux; mais les premiers temps de mon séjour furent employés à lever le plan de Médine et à recueillir des renseignemens sur ses habitans, ensuite, je fus incapable de prendre le moindre exercice; ce ne fut qu'après mon retour au Caire, qu'ayant acheté une description de Médine, dont je n'avais pu trouver un seul exemplaire, non plus que de celle de la Mecque, dans le Hedjaz, j'y lus la relation d'un tremblement de terre et d'une éruption volcanique qui arrivèrent dans le voisinage immédiat de Médine vers le milieu du treizième siècle. Ayant ensuite pris des informations, j'appris d'un Médinaoui établi au Caire, que l'emplacement du torrent de lave se voit encore à peu près à une heure de distance à l'est de la ville. Je me souviens que durant mon séjour, étant un jour allé avec mon mézaouar au Djebel Ohod, je lui dis que le pays me paraissait avoir été brûlé par le

feu; mais je ne reçus de lui qu'une réponse insignifiante : et ensuite, dans la ville, je ne pus obtenir nulle indication, ni la moindre information propre à faire supposer que j'étais si près d'un phénomène naturel aussi intéressant.

Voici quelques extraits de l'ouvrage dont je viens de parler; j'ai pensé qu'ils pourraient intéresser le lecteur.

« Le premier du mois de djomad el akhir de l'an 654 A. H., on ressentit dans la ville un léger tremblement de terre; le 3, une secousse plus forte se fit sentir pendant le jour. Vers deux heures de la nuit suivante, des secousses violentes et répétées réveillèrent les habitans, elles augmentèrent de force pendant la matinée et continuellement par intervalles jusqu'au 6 du mois. Beaucoup de maisons et de murs s'écroulèrent. Le vendredi matin, un bruit épouvantable se fit entendre, et vers midi le feu fit éruption. Dans l'endroit où il sortit de terre, il s'éleva d'abord une fumée qui obscurcit complétement le ciel. Vers la fin du jour, les flammes furent visibles dans l'est de la ville; c'était une masse de feu d'un volume immense qui offrait l'apparence d'une grande ville avec des murs, des créneaux et des minarets montant vers le ciel. Il sortit de cette flamme un torrent de feu rouge et bleu accompagné de roulement de tonnerre. Les vagues enflammées, roulaient devant elles des rochers entiers, et plus loin les entassaient en monceaux très hauts. Le torrent s'approchait de la ville, quand la Providence envoya un vent frais qui arrêta sa marche de ce côté. Toute la population de Médine passa la nuit dans la grande mosquée; la réverbération du

feu changea les ténèbres en jour. Le torrent de feu se dirigea au nord et se termina au Djebel Oua'ira, montagne située dans l'Ouadi el Schaltat, qui est un peu à l'est du Djebel Ohod (à deux milles et demi de Médine). Pendant cinq jours, la flamme ne cessa pas de s'élever, ni le torrent de brûler pendant trois mois. La chaleur empêchait tout le monde de s'en approcher. Il détruisit tous les rochers, mais comme c'était le territoire sacré de Médine où le prophète avait ordonné qu'aucun arbre ne fût coupé dans un certain espace, il épargna tous les arbres qu'il rencontra dans son cours. La longueur entière de ce torrent fut de quatre *farsakh* (douze milles); sa largeur d'un farsakh et un quart (quatre milles); sa profondeur de huit ou neuf pieds. La vallée de Schaltat fut complétement obstruée, et la partie où cet encombrement existe encore, a reçu de cette circonstance le nom d'El Sched. La flamme fut aperçue à Yambo et à la Mecque. Un Arabe de Teïma (petite ville du désert, à six ou huit jours de route au nord-est de Médine) écrivit pendant la nuit une lettre, à la lueur que la flamme produisait à cette distance.

» La même année, une grande inondation du Tigre, détruisit la moitié de Bagdhad, et dans le dernier mois, le temple de Médine fut brûlé jusqu'aux fondemens.

» Les Arabes étaient préparés à être témoins de cette conflagration, car ils se souvenaient de ces paroles de Mahomet que le jour du jugement n'arrivera que lorsqu'on apercevra dans le Hedjaz un feu qui fera briller le cou des chameaux. »

D'après le récit qui précède, il faut chercher le

courant de lave à peu près à une heure de distance à l'est de Médine. Les produits volcaniques qui couvrent le voisinage immédiat de la ville et la plaine à l'ouest, sont probablement dus à des éruptions antérieures du même volcan; car il n'est pas parlé dans la relation de pierres lancées par le cratère à une distance considérable, et toute la plaine de l'ouest jusqu'à l'Ouadi Akik, éloignée de trois milles, est couverte des produits volcaniques précédemment décrits. Je ne doute pas que des volcans semblables n'aient existé sur d'autres points de la grande chaîne de montagnes. Le grand nombre de sources chaudes qu'on rencontre à presque toutes les stations de la route de Médine à la Mecque, autorise une telle conjectu re.

Un passage de l'extrait que je viens de donner m'engage à présenter une observation. Suivant le strict précepte de Mahomet, la partie du territoire de Médine qui environnait cette ville dans un cercle de douze milles, ayant pour bornes au sud le Djebel Aïré, et au nord le Djebel Thor (petite montagne derrière le Djebel Ohod), devait être considérée comme sacrée, personne n'y devait être mis à mort, excepté les agresseurs et les ennemis dans le cas de défense personnelle, ou les infidèles qui la souillaient; on ne devait pas tuer de gibier, ni couper des arbres, dans ce canton saint. Mais aujourd'hui cette interdiction n'est nullement observée: on y abat des arbres, on y tue du gibier; des rixes sanglantes arrivent dans la ville même; et quoique le sectateur avoué d'une religion autre que l'islamisme, n'ait pas la permission de franchir les portes de la ville, toute-

fois, pendant que j'y séjournai, ainsi qu'à Yambo, plusieurs Grecs chrétiens, employés dans le commissariat de l'armée de Tousoun pacha, campèrent à moins d'une portée de canon de Médine, avant de partir pour le quartier général du pacha, qui se trouvait alors dans la province de Kasim.

CHAPITRE XVII.

NOTICE DE QUELQUES LIEUX VISITÉS PAR LES FIDÈLES DANS LE VOISINAGE DE MÉDINE.

Le même jour que le pélerin a rempli ses premières obligations à la mosquée et au tombeau, il visite ordinairement le cimetière de la ville, en mémoire du grand nombre de saints qui y sont enterrés. Il est en dehors des murs près du Bab Djoma et porte le nom d'*El Bekia*. Un espace de plusieurs centaines de pieds est clos d'un mur qui au sud rejoint le faubourg, et ailleurs est entouré de bocages de dattiers. En réfléchissant à la sainteté des personnes dont les corps y reposent, il paraît très mesquin, et c'est peut-être le cimetière le plus sale et le plus misérable d'une ville du Levant de la grandeur de Médine. On n'y voit pas une seule belle tombe, ni même un seul grand bloc de pierre avec des inscriptions, couvrant une sépulture; ce ne sont que

des tas grossiers de terre, entourés de quelques pierres. Les Wahhabites sont accusés d'avoir saccagé les tombeaux et pour le prouver on montre les ruines de coupoles, et de petits bâtimens qui autrefois surmontaient les sépulcres d'Othman, d'Abbas, de Sitta Fatmé, et des tantes de Mahomet et que ces sectaires ont renversés; cependant ils n'auraient pas détruit certainement les simples tombeaux en pierre, puisqu'ils les ont épargnés à la Mecque et ailleurs. Ce cimetière doit avoir été dans un état aussi triste avant la conquête des Wahhabites qu'il l'est maintenant; et on peut en attribuer la cause à l'esprit de chicheté des Médinaouis qui sont très peu enclins à faire de la dépense pour honorer les restes de leurs compatriotes célèbres. Tout cet emplacement n'offre qu'un amas confus de terre, de larges fosses, et de décombres, sans une seule pierre sépulcrale régulière; le pélerin est conduit à plusieurs tombeaux où on lui fait réciter des prières pour les défunts. Beaucoup de gens n'ont pas d'autre profession que de se tenir aux aguets pendant toute la journée près chacun des principaux tombeaux, avec un mouchoir étendu, pour attendre les pélerins qui viennent les visiter; c'est le privilége exclusif de quelques ferraschin et de leurs familles qui se sont partagé entre eux les sépulcres : chacun y prend son poste; on y envoie son domestique à sa place.

Les principaux personnages qui y reposent sont : Ibrahim fils de Mahomet, mort encore jeune; Fatmé sa fille, qui, suivant l'opinion de plusieurs, fut enterrée ici et non dans la mosquée; plusieurs femmes de Mahomet; son père nourricier; Fatmé

fille d'Asad, et mère d'Aly; Abbas ibn Abd el Motalleb; Othman ibn Affan l'un des successeurs immédiats de Mahomet, qui réunit en un volume les feuilles éparses du Koran; les martyrs ou schohada, comme on les nomme, qui furent tués ici sous Yezid ibn Moavia par l'armée des hérétiques dont Moslim le commandant, vint de Syrie en l'an 60 ou 62, et saccagea la ville; les habitans avaient reconnu pour chef le rebelle Abdallah ibn Hantala; Hassan ibn Aly, dont le corps seul est ici, sa tête ayant été envoyée au Caire où elle est conservée dans la belle mosquée El Hassamia; l'imam Malek ibn Anés fondateur de la secte des malékites. En effet, Médine est si riche en reliques de grands saints, qu'elles ont presque perdu leur importance individuelle, tandis que celle d'un seul des personnages que je viens de nommer suffirait pour faire la célébrité de toute autre ville musulmane. Pour donner une idée de la formule d'invocation adressée ici aux restes des saints, je vais transcrire celle qui est récitée, les bras levés, après avoir fait une courte prière de deux rikats, sur le tombeau d'Othman ibn Affan : « Que » la paix soit avec toi, ô Othman! que la paix soit » avec toi, ô ami de l'élu! que la paix soit avec » toi, qui as réuni les feuilles du Koran! Puisses-tu » mériter le contentement de Dieu! Puisse Dieu » ordonner que le paradis soit ta demeure, ton lieu » de repos, ton habitation et ton logement! Je dé» pose en ce lieu, ô Othman, la profession de foi qui » se perpétuera de ce jour au jour du jugement : il » n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est » son serviteur et son prophète. »

Les Médinaouis enterrent tous leurs morts dans ce cimetière et dans des tombeaux aussi grossiers que ceux de ces saints; des branches de palmier sont fichées en terre sur la sépulture, et changées tous les ans à la fête du ramadhan, quand la famille vient visiter le sépulcre de ses parens où elle reste quelquefois plusieurs jours.

Visite au Djebel Ohod. L'un des principaux *ztara* ou lieux que l'on visite par dévotion à Médine, est Ohod où se trouve le tombeau de Hamzé oncle de Mahomet. Le mont Ohod forme une partie de la grande chaîne dont il se détache en s'avançant dans la plaine de manière qu'il est presque isolé. On y va à pied en trois quarts d'heure. Dans la quatrième année de l'hégire, quand Mahomet eut fixé sa demeure à Médine, les Koreïsch idolâtres commandés par Abou Sofian envahirent ce canton et se postèrent sur cette montagne. Mahomet sortit de la ville et leur livra, avec des forces très inégales, la plus terrible bataille où il se soit jamais trouvé : son oncle Hamzé fut tué ainsi que soixante-quinze de ses disciples; lui-même fut blessé, mais il perça de sa lance un des hommes les plus braves du parti opposé, et finit par remporter une victoire complète. Le tombeau de Hamzé et des soixante-quinze martyrs, comme on les appelle, est le premier objet de la visite au Djebel Ohod.

Je partis de Médine à pied, avec mon mézaouar, par la porte de Syrie, en compagnie de plusieurs musulmans, parce qu'on regardait comme dangereux d'y aller seul à cause des voleurs bédouins. La visite de ce lieu se fait ordinairement le jeudi. On passe devant l'endroit où campent les pèlerins de Syrie et

où plusieurs puits ainsi que des réservoirs revêtus en pierre et à moitié ruinés, leur fournissent de l'eau pendant les trois jours qu'ils restent ici, soit en allant à la Mecque, soit en revenant. Un peu plus loin, on voit *El Koreïn* joli kiosque, avec une coupole; il est également à moitié détruit; le chef de la caravane y loge communément. Plus loin la route est parfaitement unie; on aperçoit des dattiers épars et des champs qui ne sont cultivés que lorsque la pluie tombe abondamment. A peu près à un mille de la ville on rencontre un édifice ruiné, en pierres et en briques; on y récite une courte prière en mémoire de ce que Mahomet endossa ici sa cotte de mailles, pour aller combattre l'ennemi. Plus loin une grande pierre s'offre aux regards; suivant la tradition, Mahomet s'y appuya pendant quelques minutes en se rendant à l'Ohod; on recommande au pélerin de presser son dos contre cette pierre, et de réciter le fatéha ou le premier chapitre du Koran.

En approchant de la montagne nous traversâmes un torrent venant de l'est ou du sud-est, et dont l'eau avait deux pieds de profondeur; c'était le reste des pluies tombées cinq jours avant. En se gonflant, il s'élève quelquefois si haut qu'on ne peut le passer et qu'il inonde tout le pays qui l'entoure. A l'est de ce torrent, le chemin qui conduit à la montagne est stérile, pierreux et un peu montant; sur sa pente on voit une mosquée entourée d'une douzaine d'habitations en ruines; c'étaient autrefois des maisons de plaisance des riches Médinaouis. Tout auprès il y a une citerne remplie de l'eau du torrent. La mosquée est de forme carrée, petite, mais solide-

ment construite. Sa coupole fut renversée par les Wahhabites. Ils épargnèrent le tombeau de Hamzé et de ses principaux compagnons Mésab ibn Omeïr, Djabar ibn Schemmas, et Abdallah ibn Djahsch. Ces sépultures sont dans une petite cour, et comme celles du Bakia ne consistent qu'en monceaux de terre, entourés de quelques pierres. Il y a de plus un petit portique qui sert de mosquée; on y récite une courte prière, ensuite les pélerins s'avancent vers les tombeaux, où ils répètent quarante fois le chapitre du Koran, intitulé : *Yaseïn* ou celui qu'on nomme *El Khalas*, qui est très court, puis ils invoquent l'intercession de Hamzé et de ses amis auprès du Tout-Puissant, pour qu'ils obtiennent pour le pélerin et toute sa famille, la foi, la santé, la richesse et la destruction entière de leurs ennemis. Suivant l'usage, on donne à chaque coin de l'argent aux gardiens de la mosquée et des tombeaux, au muezzim, à l'imam et à d'autres.

Un peu plus loin, vers la montagne qui n'est qu'à une portée de fusil, une petite coupole marque le lieu où Mahomet fut atteint, dans la mêlée, d'une pierre qui lui cassa quatre dents de devant, et le renversa à terre (1). Ses partisans crurent qu'il était tué; mais l'ange Gabriel apparut à l'instant et annonça que le prophète vivait encore. A une petite distance de cette coupole qui, de même que les autres, a été démolie, on voit les tombeaux de douze autres disciples du prophète qui furent tués dans la bataille;

(1) Ce fait est rapporté à cet endroit, quoique les historiens du prophète ne soient pas d'accord entre eux sur ce sujet.

leur ensemble forme un tas de gravois et de pierres où il n'est plus possible de distinguer leurs sépultures respectives. On récite encore des prières ici avec le passage du Koran, relatif à ceux qui ont péri en combattant: « Ne crois pas que ceux qui ont été » tués dans la guerre avec les infidèles soient morts; » non, ils vivent, et leur récompense est avec leur » Seigneur. » Maxime encore employée pour encourager de nos jours les soldats turcs dans leurs batailles avec les Européens.

L'Ohod est composé de granit de diverses couleurs. Je trouvai aussi sur ses flancs du silex, mais je n'y vis pas de lave. La totalité de la montagne a environ quatre milles de long de l'ouest à l'est. Ayant été le théâtre de la fameuse bataille qui contribua tant à affermir le parti de Mahomet et sa nouvelle religion, il n'est pas surprenant que le Djebel Ohod soit un objet de vénération particulière. Les Médinaouis croient qu'au jour de la résurrection générale il sera transporté dans le paradis, et que lorsque le genre humain paraîtra devant Dieu pour être jugé, c'est sur cette montagne qu'il se rassemblera, comme sur le local le plus convenable. Celle d'Aïra située au sud-ouest de Médine, à peu près à la même distance que l'Ohod, aura en ce jour terrible un sort moins digne d'envie. Comme elle refusa de l'eau au prophète qui, s'étant égaré dans ses vallées, souffrait de la soif, elle sera, en punition de son inhospitalité, précipitée dans l'enfer.

Les Médinaouis visitent fréquemment l'Ohod, et dressent leurs tentes dans les maisons ruinées : ils y passent quelques jours ; ce sont surtout des conva-

lescens qui dans leur maladie ont fait vœu de sacrifier une brebis en honneur de Hamzé s'ils guérissent. Une fois l'an, je crois que c'est en juillet, la population de Médine y vient en foule et y reste trois jours; c'est apparemment le temps de la fête du saint. Alors il s'y tient un marché : cette visite forme un des principaux amusemens publics de la ville.

Koba. Tous les pélerins vont visiter dans ce village voisin le lieu où Mahomet s'arrêta d'abord en venant de la Mecque. Il est situé au sud de Médine à une distance d'à peu près trois quarts d'heure de marche. On y va par une plaine qu'ombragent des dattiers nombreux et que du sable blanc couvre en plusieurs endroits. A une demi-lieue de la ville commencent des jardins qui se prolongent sur un espace de cinq à six milles de circuit, et forment peut-être le canton le plus fertile et le plus agréable du Hedjaz septentrional. On voit dans ces jardins, tous entourés de murs et arrosés par des puits multipliés, des arbres fruitiers de toutes les espèces, à l'exception du poirier et du pommier qui, je crois, ne poussent pas en Arabie. C'est ici que Médine s'approvisionne de fruits; les citronniers et les orangers, les grenadiers, les bananiers, les vignes, les pêchers, les abricotiers et les figuiers, sont plantés au milieu des dattiers et des nebek, et forment des bocages aussi touffus qu'en Syrie et en Égypte; leur ombrage fait de Koba un lieu délicieux. Le *khéroa* (ou ricin) y est également très commun. Ce village est fréquemment visité par les Médinaouis. Ils y font continuellement des parties pour y passer la journée et beaucoup de mala-

dès y sont amenés pour jouir du bienfait d'une atmosphère plus fraîche.

Au milieu de ces vergers s'élève la mosquée de Koba, entourée d'une quarantaine de maisons; c'est un bâtiment chétif et très délabré. On visite dans son intérieur plusieurs lieux saints à chacun desquels on fait une courte prière de deux rikats, et on y ajoute des invocations en honneur du lieu. On va d'abord au Mobrak el Naka : c'est la place même où le chameau femelle sur lequel Mahomet était monté en fuyant de la Mecque, s'accroupit et ne voulut plus se relever, avertissant ainsi son maître de s'y arrêter; Mahomet y resta donc quelques jours avant d'entrer à Médine. Ce fut pour consacrer cet endroit que Mahomet lui-même fonda la mosquée avec des pierres non unies entre elles; l'année suivante, Benou Ammer ibn Ouof en fit un bâtiment régulier; mais celui qui existe aujourd'hui est de construction moderne. Plus loin on montre le point où Mahomet se tint un jour, après sa prière, et aperçut distinctement la Mecque, et tout ce que les Koreïsch y faisaient; troisièmement le lieu où le passage du Koran relatif aux habitans de Koba fut révélé à Mahomet : « Un temple, dès ses premiers » jours, fondé en piété; là, tu es le mieux placé » pour la prière; là vivent des hommes qui aiment » à être purifiés, et Dieu aime ceux qui sont » purs. » On découvre dans ce passage une allusion à la propreté personnelle vraiment extraordinaire des habitans de Koba, notamment dans certains actes d'ablution.

Je ne vis aucune inscription dans cette mosquée;

à l'exception des noms que les pèlerins y avaient écrits sur les murs blanchis ; usage que les voyageurs levantins se permettent aussi souvent que les Européens, et ils y ajoutent souvent des vers des poëtes qu'ils préfèrent ou des phrases du Koran. La mosquée forme une galerie étroite autour d'une petite cour où se trouve le Mobrak el Naka, surmonté d'une coupole haute d'environ six pieds.

En sortant de la mosquée nous fûmes assaillis par une légion de mendians. A peu de distance, au milieu du groupe des maisons, s'élève le Mesdjed Aly, petite chapelle en honneur d'Aly, cousin de Mahomet. On montre tout auprès l'Aïn Ezzeska, puits avec une petite chapelle construite à côté de son ouverture. Mahomet aimait beaucoup à venir s'y asseoir, au milieu des arbres avec ses disciples, pour jouir du plaisir de voir l'eau sortir en ruisseau limpide, objet qui, encore aujourd'hui, est un attrait puissant pour les peuples de l'Orient, et qui, avec l'addition d'un seul arbre, est peut-être le seul trait de paysage qu'ils admirent. Un jour que le prophète était assis en ce lieu, son anneau tomba dans le puits : il fut impossible de le retrouver : la supposition qu'il y est encore rend ce puits fameux. L'eau est tiède à sa source ; elle y a un goût légèrement sulfureux qu'elle perd dans son cours ultérieur. Elle est réunie avec celle de plusieurs autres fontaines dans le canal qui approvisionne Médine, et dont le cours constant est entretenu par diverses rigoles d'eau de puits. Omar el Khatab conduisit le premier la source à Médine; mais le canal actuel fut construit aux frais de sultan Soliman, fils de

Selim Ier, vers 973 A. H. C'est une construction souterraine très solide. Ce canal et celui de la Mecque sont les ouvrages d'architecture les plus curieux du Hedjaz. Près de la mosquée de Koba on voit un bâtiment élevé par sultan Mourad pour des derviches. Un peu au delà du village, on aperçoit, sur le chemin de Médine, le Mesdjed Djoma, petite chapelle bâtie sur le lieu où les Médinaouis vinrent au devant de Mahomet à son arrivée.

El Kèbletin. Les pélerins visitent un lieu ainsi nommé et situé, à peu près à une heure de marche au nord-ouest de Médine. Je n'y suis pas allé : on m'a dit qu'il consistait en deux colonnes grossières; ce fut là que Mahomet, dans le septième mois de sa fuite, changea le *kibléh* ou la direction vers laquelle on doit se tourner en faisant la prière. Jusqu'alors ses adhérens, de même que les Bédouins juifs, avaient Jérusalem pour kibléh. Alors Mahomet remplaça cette cité par la ka'aba : c'est à cela que fait allusion ce beau passage du Koran : « Dis : » à Dieu appartient l'Orient et l'Occident; il dirige » quiconque il lui plaît dans le chemin de la piété; » maxime écrite pour convaincre les musulmans que de quelque côté qu'ils se tournassent dans leurs prières, Dieu était devant eux. Il y a près de ce lieu une petite chapelle ruinée.

Ce sont là les seuls endroits que visitent les pélerins. Le pays autour de Koba et vers le sud-est de Médine, offre plusieurs territoires presque aussi beaux que celui de Koba, et qui, en été, sont des lieux de récréation pour les habitans de la ville; mais je crois que nulle part on ne voit de villages;

on n'y rencontre que des maisons isolées ou de petits groupes d'habitations, épars au milieu des dattiers.

CHAPITRE XVIII.

HABITANS DE MÉDINE.

De même que les Mekkaouis, les Médinaouis sont pour la plupart des étrangers que le tombeau du prophète et les profits qu'il assure à quiconque en est voisin ont attirés dans ce lieu. Il n'y reste qu'un petit nombre de descendans de ces familles arabes qui s'y trouvaient quand Mahomet y arriva en fuyant de la Mecque, on n'y rencontre que des colonies venues de tous les points de l'empire musulman. J'appris qu'on n'y voyait plus qu'une dizaine de familles pouvant prouver par des généalogies ou par des traditions authentiques leur descendance des Arabes qui y demeuraient dans le principe, que les écrivains musulmans nomment El Ansar, et qui à l'époque de la venue de Mahomet étaient principalement composées des tribus d'Aou et de Khezerdj ; ce sont de pauvres gens menant la vie de paysans dans les faubourgs et les jardins. Le nombre des schérifs issus de Hassan, petit-

fils de Mahomet, est considérable; mais la plupart ne sont pas originaires de Médine; ils y sont venus de la Mecque pendant les guerres que firent les schérifs pour en acquérir la possession. Ils appartiennent presque tous à la classe des olémas; on ne voit parmi eux que très peu de militaires. Ils comptent dans leurs rangs la petite tribu des Beni Hosseïn, descendue de Hosseïn, frère de Hassan. Ils passent pour avoir été autrefois très puissans à Médine, où ils s'étaient approprié la principale portion des revenus de la mosquée. Suivant Samhoudi, ils étaient, dans le treizième siècle, les gardiens privilégiés du tombeau du prophète; ils sont présentement réduits à une douzaine de familles qui sont encore rangées parmi les plus considérables et les plus riches de la ville. Ils occupent un quartier particulier, et gagnent beaucoup, surtout avec les pélerins persans. Ils sont généralement regardés comme hérétiques de la secte persane d'Aly, et comme pratiquant en secret les cérémonies des schiites, quoiqu'en public ils professent la doctrine des sunnites. Cette opinion est trop commune, et affirmée par trop de gens respectables pour être révoquée en doute; mais les Beni Hosseïn jouissent d'un crédit puissant dans la ville, se conforment extérieurement, avec beaucoup de ponctualité, aux principes orthodoxes, et par conséquent ne sont pas inquiétés.

On dit publiquement que ce qui reste des Ansars, et la plupart des Arabes qui cultivent les champs et les jardins du voisinage, partagent la même hérésie. Les derniers, appelés *Nouakhélés*, nom désignant qu'ils vivent au milieu des dattiers, sont nombreux

et belliqueux. Ils ont opposé une résistance déterminée aux Wahhabites, et, dans toutes les dissentions civiles, se sont montrés supérieurs aux habitans de la ville. On dit qu'ils descendent d'Yezid, fils de Moavia, qui prit et saccagea Médine en l'an 60 de l'hégire. Ils ne se marient qu'entre eux, et manifestent dans toutes les occasions un grand esprit de corps. Plusieurs professent publiquement la doctrine des schiites dans leurs bosquets, mais se montrent sunnites quand ils viennent à la ville. Quelques uns se sont établis dans les faubourgs où ils exercent seuls la profession de boucher. J'ai quelquefois entendu que dans les querelles on les traitait tout haut d'hérétiques et de *raouafedh*, et ils ne cherchaient pas à le nier. Dans le désert de l'est, à trois ou quatre journées de marche de Médine, on trouve une tribu entière de Bédouins nommée Beni Aly, qui sont tous schiites. C'est un sujet d'étonnement que les deux villes les plus saintes du monde musulman orthodoxe soient entourées l'une de seïdites, l'autre de schiites, sans qu'il ait été fait aucune tentative pour les éloigner.

On compte aussi parmi les anciennes familles de Médine quelques descendans des Abassides réduits maintenant à une grande pauvreté; on les désigne par la dénomination de *khalifié*, indiquant que leur origine remonte aux khalifes.

La population de Médine, presque entièrement composée de familles d'origine étrangère, offre le même mélange qu'à la Mecque. Il ne se passe pas d'année sans que de nouveaux colons viennent l'augmenter; chaque caravane de pélerins qui traverse

cette ville, y laisse quelques voyageurs qui s'y arrêtent d'abord avec l'intention d'y rester un ou deux ans au plus, mais qui s'y fixent pour toujours. Les descendans de Turcs du nord y sont très nombreux; mais la plupart des habitans font remonter son origine à des étrangers venus de l'Yemen et du Hadramaut, de la Syrie, de l'Égypte et des pays barbaresques. Scheikh Sad-Eddin el Kurdi, mon mézaouar, était ainsi nommé parce que son grand-père était un Kurde. La maison où je demeurais appartenait à Seïd Omar, schérif de la tribu de Yafaï, de l'Yemen : ses ancêtres s'étaient établis à Médine depuis plusieurs siècles. On y trouve également des Indiens, mais bien moins qu'à la Mecque. De même que dans cette ville ce sont des droguistes et des détailleurs. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui fasse en gros le commerce des marchandises de son pays. Ainsi qu'à la Mecque ils forment une petite colonie distincte par son costume et ses usages, ne se mariant ou ne se mêlant que rarement avec le reste de la population.

Tous les habitans qui appartiennent aux autres nations sont devenus, à la seconde et à la troisième génération, Arabes par les traits et le caractère; néanmoins ils se distinguent des Mekkaouis, étant moins bruns, et formant ainsi un chaînon intermédiaire entre les peuples du Hedjaz au sud, et les Syriens au nord; ils ont les traits un peu plus gros, la barbe plus touffue et le corps plus robuste que les Mekkaouis; mais la physionomie, l'expression et les traits du visage sont les mêmes dans les deux villes.

Quant au costume, les Médinaouis se rapprochent plus des Turcs que de leurs voisins du sud; très peu portent le *béden*, ou manteau arabe sans manches; même les gens plus pauvres ont des robes longues avec un *djubbé* ou manteau de dessus en drap, ou bien un *abba* à raies brunes et blanches comme en Syrie et dans tout le désert. On voit ici plus de calottes rouges de Tunis et de souliers turcs qu'à la Mecque, où les hommes de la classe inférieure ont des calottes blanches et des sandales. Les habitans aisés s'habillent bien, ils ont des manteaux de bon drap, de belles robes, et en hiver de bonnes pelisses apportées de Constantinople par la voie du Caire; j'en vis beaucoup dans les mois de janvier et de février, saison qui est bien plus froide ici, dans les déserts de l'Arabie, que les Européens ne le supposeraient. On peut dire qu'en général les Médinaouis se mettent bien mieux que les Mekkaouis, quoique bien moins proprement; mais ici il n'y a pas de costume national; dans les temps froids, les pauvres se couvrent avec telle espèce de vêtement qu'ils peuvent se procurer à bas prix dans les ventes publiques à l'encan; souvent on aperçoit un homme affublé de l'habillement de trois ou quatre pays différens, arabe jusqu'à la ceinture, soldat turc à la poitrine et aux épaules. Les gens riches déploient beaucoup d'ostentation dans leur mise, et rivalisent à qui brillera le plus sous ce rapport. J'ai vu ici plus d'habits neufs, même après la clôture des fêtes annuelles, que je n'en avais observé dans toute autre pays du Levant. De même qu'à la Mecque, les schérifs ne font pas usage de la couleur verte; ils n'ont

que de simples turbans de mousseline blanche; mais ceux de la Turquie septentrionale qui se sont établis ici depuis peu de temps, ont conservé la marque distinctive de leur noble extraction.

Avant la conquête des Wahhabites, quand les habitans étaient exposés à de fréquentes rixes sanglantes entre eux, ils ne sortaient qu'armés du *djombié* ou coutelas arabe recourbé; maintenant on en aperçoit bien peu, mais chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, porte à la main une longue et lourde canne, celles des riches ont une pomme en argent; d'autres sont armées de pointes de fer, ce qui en fait une arme formidable que les Arabes manient avec beaucoup de dextérité. Les femmes s'habillent comme celles de la Mecque; celles de la classe inférieure ont des robes bleues, et celles de la haute classe des *mellayés* de soie.

Les Bédouins des faubourgs et des environs sont habillés absolument comme ceux du désert de Syrie; ils ont une chemise, un abba, un keffié sur la tête, un ceinturon de cuir où leur couteau est fiché, et des sandales. Ceux-mêmes qui se sont fixés à demeure, forment une classe à part qui ne se mêle pas avec le reste des habitans. Ils conservent leur costume, leur langue, leurs usages, et vivent dans leurs maisons de la même manière que sous leurs tentes dans le désert. De tous les peuples de l'Orient, les Bédouins sont peut-être ceux qui ont le plus de répugnance à abandonner leurs habitudes nationales. On en voit en Syrie, en Égypte, dans le Hedjaz, qui depuis des siècles ont des demeures fixes et sont devenus cultivateurs, mais ils n'ont adopté qu'un petit

nombre des usages des paysans et s'enorgueillissent toujours de leur nom de Bédouins.

Les Médinaouis n'ont pas les mêmes moyens de gagner leur vie que les Mekkaouis. Quoique leur ville ne soit jamais entièrement vide de pèlerins étrangers, cependant on n'y voit pas ce concours immense qui rend la Mecque si peuplée pendant plusieurs mois et qui en fait le marché de tous les pays de l'Orient. Les pèlerins qui viennent à Médine sont rarement des marchands, ou du moins n'y arrivent pas pour y faire des affaires de commerce; ils laissent leur gros bagage sur la côte. Même les marchands syriens, qui passent avec la grande caravane, ne font pas souvent du trafic, à moins que ce ne soit pour quelques charges de chameau de fruits secs ou de tabac. Le commerce de Médine est borné à la consommation de la ville et à la vente de vêtemens et de provisions aux Bédouins du voisinage. Ces objets arrivent par Yambo et sont apportés presque exclusivement d'Égypte. Peu de gros marchands sont établis à Médine, on n'y connaît que le commerce en détail, et quiconque a des capitaux les place en marchandises, suivant l'usage général de la Syrie et de l'Égypte où il n'existe pas d'établissemens publics tels que les banques, ou des compagnies de commerce, ou des fonds nationaux, qui donnent l'intérêt de l'argent. La loi turque interdit rigoureusement le prêt à intérêt; quand même il en serait autrement, quel est le gouvernement ou la classe d'habitans, à qui les gens du pays voulussent confier des sommes considérables? Le placement des capitaux en terres est également sujet à de grands ris-

ques (1). On prend ordinairement le parti de former une association avec des petits négocians ou avec des détailleurs, et on obtient ainsi une part dans leurs bénéfices; mais cela occasione autant de tracas que si l'on faisait soi-même le commerce, parce qu'on est obligé d'avoir constamment des comptes ouverts avec les associés et de les surveiller sans relâche. L'usure est en usage; au Caire, par exemple, l'intérêt annuel est de trente à cinquante pour cent; mais peu de Turcs se livrent à ces opérations qui sont réprouvées par l'opinion. L'usure est entièrement dans les mains des Juifs et de chrétiens, le rebut de l'Europe.

Dans l'état actuel et déplorable de la société en Orient, rien peut-être ne produit un effet plus désastreux sur l'esprit et sur la prospérité des habitans

(1) Un décret de Mohammed Aly publié en 1813 rend l'achat des terres en Egypte impraticable. Il statue que tous les multezim ou propriétaires de terres qui avaient une part dans la possession des villages et des biens-fonds et qui formaient une classe d'hommes vivant de leurs rentes dans les villes de province, recevront à l'avenir leur revenu annuel du trésor du pacha, où ils avaient à souffrir toutes sortes d'humiliations et d'injustices. La totalité du sol de l'Egypte est déclarée propriété du gouvernement, ou, en d'autres termes, de Mohammed Aly qui en abandonne la culture aux fellahs aux conditions que lui-même impose. Récemment, des fellahs qui tenaient à bail cinq mille acres de terres appartenant au village de Damkour près du Caire, en furent privés, parce qu'elles furent considérées comme propriété publique, le pacha désirant y semer du trèfle pour sa cavalerie. En Syrie les propriétés territoriales assujettissent aussi leur possesseur à de grands inconvéniens; il est tourmenté par tous les gouverneurs du pays et par chaque soldat qui passe; son revenu souffre des extorsions du pacha, qui ordinairement frappent plus lourdement sur le cultivateur que sur le capitaliste; s'il ne surveille pas constamment ses paysans, ceux-ci le trompent et lui font perdre tous ses profits.

que la nécessité de continuer pendant toute leur vie des affaires sujettes aux soucis et aux chances. L'espérance qui sourit à un Européen, la perspective de jouir dans sa vieillesse des bénéfices de son travail pendant ses jeunes années, sont inconnues à l'habitant de l'Orient. S'il se retire des affaires, il s'expose à un danger réel, puisque cette démarche le signale à un gouverneur rapace, comme possédant des richesses. La double influence du régime turc et de la religion musulmane, a engendré une hypocrisie si universelle, qu'à peine un seul sectateur de l'islamisme, dont l'air tranquille pendant qu'il fume sa pipe, couché sur un sofa, donne l'idée de la satisfaction et de l'apathie les plus complètes, ne souffre pas intérieurement tous les tourmens de l'envie, de l'avarice non satisfaite, de l'ambition, ou de la crainte de perdre son bien mal acquis.

Des voyageurs qui traversent rapidement l'Orient, sans en connaître la langue, ou qui ne fréquentent guère que des personnes intéressées à ne pas se montrer sous leur vrai caractère, sont trompés continuellement par le maintien imposant des Turcs, leurs manières patriarcales, leurs discours solennels; et cependant ils tourneraient en ridicule un Français qui, après quelques mois de séjour en Angleterre, et ignorant la langue de ce pays, prétendrait avoir une connaissance compétente du caractère des Anglais et de leur constitution : mais ils devraient faire attention qu'il est bien plus aisé à un Français de juger une nation européenne voisine, qu'à aucun Européen de juger les nations de l'Orient, dont les mœurs, les idées et les notions sont si dis-

semblables des siennes. Quant à moi, un long séjour parmi les Turcs, les Syriens et les Égyptiens, m'autorise à déclarer qu'ils sont totalement dénués de vertu, d'honneur et d'équité, et encore plus de charité ou d'indulgence; on ne rencontre de l'honnêteté que chez les pauvres et les idiots. De même que les Athéniens de l'antiquité, les Turcs connaissent peut-être ce qui est juste et louable, mais ils le laissent pratiquer aux autres, bien que, ayant toujours de belles maximes sur le bout des lèvres, ils s'efforcent de se persuader qu'il se conduisent d'après ce qu'elles prescrivent. Ainsi le Turc se regarde comme un bon musulman, parce qu'il n'omet aucune des prières et des ablutions ordonnées par la loi, et qu'il implore fréquemment de Dieu le pardon de ses péchés.

A Médine beaucoup de monde se livre à de petites affaires commerciales principalement en vivres, ce qui est très lucratif, parce que cette ville dépend pour la subsistance des caravanes d'Yambo qui arrivent rarement avec régularité, circonstance qui occasione des variations continuelles dans le prix des denrées. Il en résulte une fâcheuse conséquence en ce que les marchands de blé réussissent quelquefois à établir un monopole, parce qu'il n'en reste que dans leur magasin, les petits marchands ayant été obligés de vendre. Quand la venue des caravanes est long-temps retardée, le prix du blé monte à un taux énorme, et les chefs de la ville étant intéressés dans ces sortes d'affaires, on ne peut guère supposer que les magistrats aient la volonté d'y intervenir.

Après le commerce des denrées, celui qui se fait

avec les Bédouins du voisinage est le plus considérable ; ils approvisionnent la ville de beurre, de miel, objet très essentiel dans la cuisine du Hedjaz, de brebis, de charbon ; ils prennent en retour du blé et des vêtemens. Leur arrivée à Médine n'est pas non plus très réglée, et si deux tribus sont en guerre l'une contre l'autre, la ville est pendant un mois, pour sa subsistance, à la merci de quelques gros marchands qui sont approvisionnés des choses dont on a besoin. A mon arrivée, on ne pouvait se procurer du beurre au marché et le blé était de cinquante pour cent plus cher qu'à Yambo; bientôt après il manqua entièrement ; à une autre époque ce fut le sel ; il en fut de même du charbon ; en général, le marché des denrées était très mal organisé.

Dans d'autres villes du Levant, par exemple à la Mecque et à Djidda, le mothéseb est l'officier public chargé de surveiller la vente des denrées, d'empêcher qu'elles ne montent à des prix exorbitans, et de fixer un maximum à tous les marchands de subsistances, afin que leur profit soit raisonnable et non excessif. Mais il n'en est pas ainsi à Médine, parce que le mothéseb n'y jouit d'aucune autorité. Dans un quartier de la ville le blé coûte vingt pour cent plus cher que dans un autre, il en est de même de toutes les autres choses, de sorte que les étrangers qui ignorent ces particularités supportent un dommage réel. Durant mon séjour, les communications avec Yambo étaient entretenues par une caravane d'à peu près cent cinquante chameaux, qui arrivait à Médine tous les quinze jours, et par de petites troupes de marchands bédouins qui avaient de cinq à dix

chameaux et venaient tous les cinq ou six jours. La plus grande partie de leurs charges était destinée à l'armée de Tousoun pacha; le reste consistait en marchandises et en denrées; toutefois la quantité de celles-ci n'était pas proportionnée aux besoins de la ville. J'appris d'une personne bien informée que la consommation journalière de Médine était de trente à quarante erdebs ou vingt-cinq à trente-cinq charges de chameau du Hedjaz. On dit que le produit des champs qui entourent cette cité suffit à peine à sa consommation pour quatre mois; elle dépend donc, pour le reste de l'année, d'Yambo ou des arrivages d'Égypte. En temps de paix, l'abondance règne; mais récemment, depuis que l'armée turque y a été cantonnée, les Bédouins craignent de confier leurs chameaux aux mains des Turcs, et l'approvisionnement n'est plus au niveau des besoins de la ville. Il en est résulté de grands inconvéniens pour les habitans; ils ont considérablement réduit leur consommation en blé, et mangé jusqu'au dernier grain de leurs approvisionnemens. Tousoun pacha avait commis l'imprudence de s'emparer d'une grande quantité de chameaux de Bédouins et de les obliger de suivre son armée, ce qui leur avait causé une si grande frayeur qu'avant l'arrivée de Mohammed Aly, on craignait la famine, faute de bêtes de somme. Le pacha s'efforça de rétablir la confiance, et quelques Bédouins commencèrent à revenir avec leurs animaux. . . . .

En temps de paix il arrive aussi des caravanes de blé du Nedjd, notamment du territoire de Cassïm; mais elles avaient été également interrompues. J'ap-

pris que l'arrivage des denrées venant d'Yambo avait cessé pendant plusieurs années après la prise de Médine par les Wahhabites, parce que Saoud leur chef désirait favoriser les habitans du Nedjd ses sujets, et que dans cet intervalle Médine tira tous ses approvisionnemens de cette contrée et de ses propres campagnes. Les denrées y devinrent très chères; les classes inférieures vécurent presque entièrement de dattes et de pain d'orge très grossier; le nombre de ceux qui pouvaient se procurer un peu de beurre était très restreint, et encore moins pouvaient avoir de la viande. Le fruit du nebek, qui mûrit au commencement de mars, remplaça les dattes et fut presque leur seule nourriture pendant plusieurs mois; on en voyait de grands tas dans les marchés et un individu pouvait en obtenir assez pour sa subsistance en échange d'une valeur d'un penny en blé que les Arabes recevaient au lieu d'argent. Les plantes potagères cultivées dans les jardins le sont principalement pour l'usage des étrangers; elles n'ont pas beaucoup de goût: les Arabes ne les aiment pas, ceux qui ont visité d'autres pays sont les seuls qui en mangent, les autres ne recherchent que les oignons frais, les poireaux et l'ail.

Pendant les deux ou trois mois que dure la récolte des dattes, ou de juillet en septembre, car les diverses espèces mûrissent à des époques différentes, la classe inférieure des habitans de Médine ne se nourrit que de ce fruit, et pendant le reste de l'année, elle continue à le manger sec. Ainsi sa récolte a ici la même importance que celle du froment en Europe, et quand elle manque, elle cause une ca-

lamité générale. « Quel est le prix des dattes à la Mecque ou à Médine? » est toujours la première question adressée à un voyageur par un Bédouin qui le rencontre sur un chemin. Il arrive à Médine une quantité considérable de ces fruits, de cantons éloignés, notamment de Ferâ', vallée fertile que possède la tribu des Beni A'amer; elle est à trois ou quatre journées de distance et à autant de Rabegh dans les montagnes.

Quoique les affaires commerciales soient assez générales, cependant on ne voit qu'un petit nombre d'habitans s'en occuper ostensiblement. Ils sont, pour la plupart cultivateurs, ou dans les classes supérieures propriétaires de terres ou desservans de la mosquée. On désire beaucoup de posséder des champs et des jardins, parce que la qualité de propriétaire foncier est très honorable, et quand la récolte des dattes est abondante, les champs donnent un gros revenu. Si j'en juge d'après deux exemples qui m'ont été cités, il est, dans les années ordinaires, de douze à seize pour cent sur le prix d'achat. On a calculé que l'an passé il fut de quarante pour cent, et toujours le propriétaire donne au cultivateur la moitié du produit en nature. Les classes moyennes ne peuvent placer leurs petits capitaux en jardins, parce qu'un intérêt de seize à vingt pour cent serait insuffisant pour elles. Quiconque fait le commerce dans le Hedjaz avec un fonds peu considérable, veut qu'il ne lui rapporte pas moins de cinquante pour cent par an. Ces sortes de gens, en trompant les étrangers, réussissent à doubler leur capital. C'est pourquoi les terres ne sont achetées que par ceux qui, par le tra-

ou par le revenu qu'ils tirent de la mosquée ou des pèlerins, ont déjà gagné une fortune considérable.

La principale ressource des Médinaouis consiste dans la mosquée et dans le pèlerinage. J'ai déjà parlé des ferraschin et de leurs profits; il faut ajouter à cette sorte de gens un grand nombre d'autres attachés au temple, dont les charges sont des sinécures, et qui participent aux revenus du Haram; une foule de mezaouars et presque tous les maîtres de maisons qui louent des appartemens aux pèlerins. Indépendamment d'une part dans les revenus de la mosquée, ses desservans dans toutes les classes ont leur surra ou rétribution annuelle apportée de Constantinople et du Caire, et tous les habitans jouissent de donations annuelles du même genre, qui sont également désignées par le nom de surra; il est vrai que ces salaires ne sont pas toujours distribués avec régularité, et que beaucoup de personnes de la classe la plus pauvre à qui ils furent destinés dans l'origine en sont privées aujourd'hui. Toutefois les sommes parviennent à Médine et y entrent en circulation (1). De cette manière, beaucoup de familles sont entièrement entretenues par les surra, et reçoivent par an jusqu'à cent et deux cents livres sterling sans rien faire. Les Médinaouis disent que, sans ces rétri-

(1) Kaïd Beg sultan d'Egypte, après avoir rebâti la mosquée en 881 A. H., appropria un revenu annuel de 7,000 erdebs à l'usage des habitans de Médine; l'Égypte devait le fournir. Sultan Soliman ibn Selim accorda 5,000 erdebs pour le même objet. (Voyez Kotobeddin et Samhoudi.)

bustans, la ville ne tarderait pas à être abandonnée aux propriétaires de terres et aux cultivateurs; cette considération fut sans doute le motif qui dans le principe fit établir ces surra, ainsi que les nombreux ouakfs ou les fondations pieuses, qui, dans toutes les provinces de l'empire turc, sont attachés aux villes ou aux mosquées. Maintenant le surra est mal appliqué et ne sert qu'à nourrir un essaim de fainéans, tandis que les pauvres sont laissés dans le dénûment, et que l'industrie ne reçoit pas le moindre encouragement.

Quant à l'industrie, Médine est même au dessous de la Mecque, car on n'y trouve même pas les artisans les plus indispensables; le petit nombre que l'on y en voit est des étrangers qui ne font que passer. Il n'y a qu'un seul tapissier et un seul serrurier; les charpentiers et les maçons sont si rares qu'il faut en faire venir d'Yambo pour réparer une maison. Quand on a besoin d'ouvriers pour une mosquée, ils sont envoyés du Caire ou même de Constantinople, ainsi que cela arriva, durant mon séjour, qu'un maître-maçon de cette dernière ville était occupé à raccommoder le toit de l'édifice. C'est l'Égypte qui fournit jusqu'aux plus minces objets. Quand j'étais à Médine on n'y faisait même pas des cruches. Il y a quelques années, un Damascenien y établit une manufacture de cet objet indispensable, mais il avait quitté la ville, et les habitans étaient réduits à la nécessité de se servir de leurs cruches à moitié brisées, ou d'en faire venir à grands frais de la Mecque. Les fers à cheval et les clous sont apportés d'Égypte et d'Yambo; enfin on ne voit ni tein-

tarier, ni tanneur, ni ouvrier en cuir, ni tisserand. Dans ma description de la Mecque j'ai imputé à l'indolence des indigènes du Hedjaz et à leur aversion pour tout travail des mains leur dégoût général pour l'exercice des métiers ; mais la même remarque n'est pas applicable à Médine, où les laboureurs et les jardiniers, quoiqu'ils ne soient pas très habiles à tirer parti de la terre, sont néanmoins très laborieux, et pourraient s'occuper dans la ville de travaux qui les fatigueraient moins que ceux des champs ; je crois qu'il faut attribuer le manque d'artisans au peu de cas que les Arabes en font ; l'orgueil de ceux-ci étant souvent plus fort que leur cupidité et les empêchant de faire apprendre un métier à leurs enfans. Ils ont probablement hérité cette aversion des Bédouins leurs ancêtres, qui, suivant ce que j'ai observé, excluent tous les artisans de leurs tribus, et regardent ceux qui s'établissent dans leur camp comme étant d'une caste inférieure, ne s'associant ni ne contractant jamais d'alliances matrimoniales avec eux. C'est tout différent dans d'autres parties de l'Orient, en Syrie et en Égypte, où les corporations d'artisans sont presque aussi respectées qu'elles le furent dans le moyen âge en France et en Allemagne. Un maître-artisan y égale entièrement, pour le rang et la considération, un marchand de la seconde classe ; il peut prendre une femme dans les familles respectables de la ville, et a ordinairement plus d'influence dans son quartier qu'un marchand dont la fortune vaut trois fois la sienne. Les premiers empereurs turcs firent tout ce qui était en leur pouvoir pour protéger l'industrie et les arts ; il y a cin-

quante ans qu'ils étaient encore florissans en Syrie et en Égypte, mais maintenant ils sont sur le déclin dans le premier de ces pays, excepté peut-être à Damas; en Égypte ils sont réduits au degré le plus bas parce que, si Mohammed Aly attire à son service des ouvriers anglais et italiens qui ne travaillent que pour son compte et dont aucun ne prospère, il opprime l'industrie des indigènes en se réservant le monopole des produits et en employant lui-même la plupart des artisans moyennant un salaire qui ne s'élève qu'aux deux tiers de ce qu'ils auraient gagné en s'occupant pour leur propre compte ou pour celui des particuliers.

Les seules personnes industrieuses que l'on trouve à Médine sont les pélerins pauvres, surtout ceux de Syrie, qui y sont nombreux, et qui s'efforcent, par un travail assidu, d'acquérir assez d'argent pour payer la dépense de leur retour dans leurs foyers. A leur départ, la ville reste souvent sans aucun artisan pendant un temps fort long. Durant mon séjour, il n'y avait qu'un seul homme qui lavât le linge; quand il s'en alla, tous les pélerins étrangers furent obligés de faire eux-mêmes cette besogne, parce que les femmes arabes consentent rarement à s'en charger. Dans de telles circonstances, un voyageur ne peut s'attendre à trouver la moindre commodité à Médine; l'argent même ne lui procure pas les choses dont il a besoin. Toutefois il y a ici une classe d'hommes qui sont aussi utiles qu'à la Mecque; je veux parler des pélerins nègres du Soudan; ces *tekaïrné*, comme on les appelle ici, viennent presque tous à Médine, parce que la secte orthodoxe

des malékites, à laquelle ils appartiennent, a un plus grand respect pour Mahomet que les trois autres. On peut dire que les nègres, généralement peu instruits, adorent le prophète, et le placent, sinon au même niveau que Dieu, du moins très peu au dessous de lui. Ils visitent le tombeau du prophète avec un sentiment religieux mêlé de crainte, et sont intimement convaincus que les prières qu'ils récitent en se tenant debout devant la lucarne du hedjira, seront exaucées tôt ou tard. Un pélerin nègre me demanda un jour, après un court entretien dans la mosquée, si je connaissais les prières qu'il devrait adresser à Mahomet pour que cet envoyé de Dieu lui apparût en songe, parce qu'il voulait lui faire une question particulière, et lorsque je lui eus avoué mon ignorance, il me dit que le prophète s'était montré ici à plusieurs de ses compatriotes. Quand ils sont absens de Médine, ou ne s'y trouvent qu'en petit nombre, il est impossible de s'y procurer du bois, même pour de l'argent, car eux seuls vont en couper dans les montagnes voisines. Ils gagnent beaucoup par ce moyen. Ils servent aussi de portefaix; ceux qui ne sont pas en état de supporter des travaux qui exigent de la force, font de petits chapeaux ou des paniers en feuilles de dattier. Ordinairement ils vivent ensemble dans les cabanes d'El Menakh, et y restent jusqu'à ce qu'ils aient amassé assez pour retourner chez eux. Sur une cinquantaine que j'ai vue ici, il n'y en avait pas plus de deux ou trois qui, faute de pouvoir s'occuper, demandassent l'aumône. En général, les mendians sont bien plus rares ici qu'à la Mecque; et, parmi les

étrangers, ce sont de même des Indiens. Bien peu de pélerins viennent ici sans avoir l'argent nécessaire, ou sans être certain d'y gagner leur vie par leur travail, la distance de la mer étant plus grande qu'à la Mecque, et la route du désert étant redoutée par les indigènes. On peut calculer que sur la quantité des pélerins qui visitent la Mecque, un tiers seulement vient à Médine. La caravane d'Egypte passe rarement par cette dernière ville (1). Du reste, on y voit des pélerins pendant toute l'année, parce que la loi n'a pas fixé d'époque particulière pour visiter le tombeau du prophète, et ils y restent ordinairement quinze jours ou un mois. Ils y sont le plus nombreux pendant les mois qui suivent l'excursion à l'A'rafat, et pendant le mois de rabia-el-thani, au douzième jour duquel on célèbre la fête de Mouled el Nebi ou de la naissance de Mahomet.

Les Médinaouis se dédommagent de la rareté des mendians dans leur ville en allant mendier ailleurs. Ceux qui ont reçu quelque éducation, qui savent lire et écrire, font une fois ou deux dans leur vie le voyage de Turquie en mendiant. Ils vont ordinairement à Constantinople, où par le moyen des hadjis turcs qu'ils ont connus dans leur patrie, ils s'introduisent chez les grands personnages, représentent leur pauvreté et reçoivent des présens considérables en argent et en habits, parce que leur qualité de natifs de Mé-

(1) Quand la caravane d'Egypte passe à Médine, c'est toujours en revenant de la Mecque; alors, de même que celle de Syrie, elle n'y reste que trois jours; en allant du Caire à la Mecque, cette caravane ne traverse jamais Médine.

dine et de voisins du tombeau du prophète les fait bien accueillir. Quelques uns remplissent les fonctions d'imams dans les maisons des grands. Après un séjour d'une couple d'années, ils convertissent en marchandises les aumônes qu'ils ont recueillies et rentrent chez eux avec un capital considérable. Il y a peu de Médinaouis de cette classe qui n'aient pas fait une fois le voyage de Turquie. J'en ai vu plusieurs au Caire; ils s'y logeaient chez des gens avec lesquels ils n'avaient fait qu'une connaissance très légère, et ne tardaient pas à devenir extrêmement désagréables par leurs demandes continuelles et leur impudence. On en trouve dans presque toutes les grandes villes de Syrie, d'Anatolie et de la Turquie européenne. Beaucoup d'entre eux apprennent quelque peu de turc pour effectuer leur voyage et pour exercer chez eux la profession de mézaouar; ils se font un point d'honneur de persuader aux pélerins turcs qu'ils sont Turcs et non Arabes, quelque peu d'affection qu'ils aient pour les premiers.

Les Médinaouis sont généralement moins gais et moins vifs que les Mekkaouis; ils sont plus sérieux et plus austères dans leur maintien, bien moins cependant que les Turcs du nord; ils ont l'extérieur plus religieux que leurs voisins du sud, et sont plus exacts qu'eux dans l'observance des rites sacrés; on respecte bien plus la décence publique à Médine qu'à la Mecque; toutefois, le moral de la population paraît être à peu près au même niveau dans les deux villes : on y use des mêmes moyens pour tromper les pélerins, les vices qui déshonorent les Mekkaouis règnent également ici, et la rigidité religieuse n'a

pu exclure l'usage des liqueurs enivrantes. Elles sont préparées par les nègres, de même que le vin de palme, qui se fait en versant de l'eau sur les dattes et en laissant fermenter le mélange. En somme je crois les Médinaouis aussi dépravés et plus grands hypocrites que les Mekkaouis; mais comme ils s'efforcent de se rapprocher, pour le caractère, des Turcs du nord, ils renoncent au petit nombre de bonnes qualités qu'on peut louer chez les Mekkaouis.

En m'exprimant ainsi sur le compte des Médinaouis, je me fonde non pas seulement sur l'expérience que j'ai pu acquérir pendant mon court séjour dans leur ville, mais aussi sur les renseignemens que m'ont fournis plusieurs d'entre eux que j'ai rencontrés dans tous les cantons du Hedjaz. Ils m'ont semblé, comme les Mekkaouis, aimer beaucoup la dépense. Il n'y avait à Médine que deux ou trois habitans qui passaient pour posséder une fortune de dix à douze mille livres sterling, dont la moitié était placée en terres, et l'autre engagée dans le commerce. La famille d'Abd el Schékour était regardée comme la plus riche. Les autres négocians n'ont, en général, que de très petits capitaux, par exemple quatre à cinq cents livres sterling, et la plupart des gens attachés à la mosquée, ou tirant leur subsistance de pensions ou des pélerins, dépensent jusqu'à la dernière pièce la totalité de leur revenu. A leur extérieur, on les croirait plus riches que les Mekkaouis, parce qu'ils sont mieux vêtus, mais il n'y a pas la plus légère comparaison à établir entre la masse des biens qui se trouvent dans chacune des deux villes.

On dit que les Médinaouis vivent chichement dans leur intérieur pour ce qui concerne la nourriture, mais leurs maisons sont bien meublées, et ils dépensent beaucoup en habits. Les esclaves ne sont pas aussi communs ici qu'à la Mecque; toutefois on y en trouve beaucoup d'Abissins, et quelques femmes de cette nation sont mariées à des habitans. Les femmes des cultivateurs et des habitans des faubourgs servent comme domestiques dans les familles des citadins, principalement pour moudre du blé avec les moulins à bras. Les femmes de Médine se comportent avec beaucoup de décence et ont généralement la réputation d'être bien plus vertueuses que celles de la Mecque et de Djidda.

Les familles qui possèdent des jardins dépensent beaucoup pour régaler leurs parens et leurs amis, chacune à son tour, à leurs maisons de campagne : tous ceux qui composent la famille, hommes et femmes, s'y réunissent. On dit qu'au printemps, ces sortes de fêtes sont portées très loin, et que les Médinaouis rivalisent entre eux sous ce rapport, de sorte que l'on sait dans le public si telle personne a donné, durant cette saison, plus ou moins de ces parties de campagne que ses voisins. Quelques familles passent toute l'année à leurs jardins; de ce nombre était celle d'un santon qui demeurait dans un délicieux petit enclos au sud de la ville. Cet homme est tellement renommé pour sa sainteté, qu'un jour Tousoun pacha lui baisa les mains. Ainsi que beaucoup de pélerins, je lui rendis visite. Il était assis dans un réduit voûté ou une grande niche contiguë à la maison; il n'en bougeait jamais. Il l'emportait en poli-

tesse sur tous les saints que j'avais vus auparavant et n'avait pas de répugnance à parler des choses terrestres. J'avais entendu dire qu'il possédait quelques ouvrages historiques que peut-être il serait disposé à vendre; mais quand je lui adressai des questions sur ce sujet, il me répondit qu'il ne s'occupait que de la connaissance de la loi, du Koran et de sa langue. Il me donna un narghilé pour fumer et me régala d'un plat de dattes, produit de son jardin; en prenant congé de lui, je plaçai une piastre forte sous le tapis sur lequel il était assis, usage reçu, suivant ce qu'on me dit, dans ces sortes d'occasions. Il m'accompagna jusqu'à la porte du jardin et m'invita à répéter ma visite.

Fumer avec le narghilé, ou la pipe persane, n'est pas si général ici qu'à la Mecque; les pipes communes y sont plus en usage que dans les autres parties du Hedjaz, le climat y étant plus froid. On y boit une quantité prodigieuse de café. Dans les jardins, on achète des fruits en les payant avec des grains de café aussi bien qu'avec de l'argent. On n'aime pas autant le thé en Angleterre et en Hollande, que le café en Arabie.

Les habitans de Médine n'ont pas de chevaux. A l'exception du scheik el haram et d'un petit nombre de gens de sa suite, je crois que personne n'y en entretient. En général, ces cantons de l'Arabie sont pauvres en chevaux, parce qu'il n'y a pas de bons pâturages pour ces animaux. Au contraire, les Bédouins du désert au nord et au nord-est de Médine en ont de grandes troupes. Les jardins de la ville pourraient leur fournir la pâture. Autrefois, quand elle était ha-

bitée par des hommes belliqueux, ils entretenaient des chevaux et entreprenaient des expéditions contre les Bédouins avec qui ils étaient en guerre. Aujourd'hui l'esprit des Médinaouis est plus pacifique. Ils vendirent le peu de chevaux qu'ils avaient quand les Wahhabites s'emparèrent de leur ville, afin d'échapper au service militaire auquel les cavaliers sont principalement assujettis dans les possessions de ces sectaires. Quelques unes des plus riches familles avaient des mulets et des dromadaires. Les ânes sont très communs, surtout chez les cultivateurs, qui s'en servent pour apporter à la ville le produit de leurs champs. Ils sont plus petits que ceux de la Mecque et du Hedjaz. Les besoins de l'armée turque ont causé une grande diminution dans le nombre des chameaux que les cultivateurs entretenaient auparavant. Ceux-ci les ont vendus, de crainte qu'ils ne fussent mis en réquisition. Les Bédouins du désert de l'est, à trois ou quatre journées de distance de Médine, sont riches en chameaux. Un détachement de cavalerie de Tousoun pacha, envoyé de ce côté, durant mon séjour, en ramena sept cents qui furent pris dans le seul camp de la tribu des Beni Hétim.

Il est digne de remarque que Médine est, de toutes les villes de l'Orient que j'ai vues, la seule d'où les chiens soient exclus; on ne leur permet jamais de passer la porte intérieure; ils sont contraints de rester dans les faubourgs. On me dit que les gardiens des différens quartiers se réunissent une fois l'an, pour expulser ceux de ces animaux qui auraient pu se glisser dans la ville sans être aperçus. L'appréhension qu'un chien ne pénètre dans la mosquée et n'en

souille la sainteté, a probablement donné naissance à cette mesure; cependant ils sont tolérés à la Mecque.

On remarque, parmi les moutons du voisinage, une petite espèce qui a la peau tachée de blanc et de noir; elle est aussi connue dans les environs de la Mecque; les étrangers l'achètent à cause de sa petitesse et l'emportent chez eux comme une curiosité de la Terre sainte. Au Caire, les grands personnages ont dans leurs maisons de ces petits animaux; ils les font peindre en rouge avec le henné et leur mettent au cou un collier avec des grelots pour amuser les enfans.

Je crois que les Médinaouis n'ont d'autre temps de réjouissances publiques que les jours de fêtes ordinaires, excepté le Mouled el Nebi, ou jour de la naissance du prophète, le 12 du mois rabia-el-thani; il est regardé comme une fête nationale, les boutiques sont fermées pendant le jour, et chacun met ses plus beaux habits. Le matin, de bonne heure, les olémas et une foule nombreuse s'assemblent dans la mosquée; l'un des khatibs, après un court sermon, lit un récit des actions de Mahomet depuis sa naissance jusqu'à sa mort; ensuite les auditeurs, ou du moins les principaux personnages, sont régalés de limonade ou d'eau de réglisse. Les musulmans zélés passent en prières la nuit de la veille. L'épouse de Mohammed Aly, qui, après avoir fait le pélerinage de la Mecque, vint ici visiter le tombeau du prophète, et voir son fils Tousoun pacha, resta la plus grande partie de la nuit à faire ses dévotions dans la mosquée; ensuite elle regagna une maison qu'elle avait choisie

exprès tout près de la porte du temple; son fils lui fit une courte visite, puis la laissa reposer, et ordonna qu'on lui étendît au milieu de la rue un tapis sur lequel il dormit devant le seuil de la demeure de sa mère, offrant ainsi un exemple de respect et d'humilité qui fait autant d'honneur au caractère du fils qu'à celui de la mère, puisqu'elle a pu lui inspirer de tels sentimens. L'épouse de Mohammed Aly est une femme très respectable et très charitable sans ostentation. Je crois que son fils Tousoun est le seul de la famille qui soit doué de sentimens généreux; les autres sont corrompus par les vices nombreux inséparables de la qualité de grand personnage turc. Il a donné en plusieurs occasions des preuves d'idées élevées; ses ennemis même ne peuvent nier sa valeur, sa libéralité, son amour filial et son bon naturel. On doit regretter que, pour les facultés intellectuelles, il soit aussi inférieur à son père et à son frère Ibrahim qu'il leur est supérieur pour le moral. Sa mère s'était montrée ici dans toute la pompe d'une reine de l'Orient; ses dons au temple et aux pauvres la firent regarder par le peuple comme un ange envoyé du ciel. Elle apporta à son fils des présens d'une valeur d'environ 25,000 livres sterling; on remarquait entre autres douze habillemens complets, depuis le plus beau châle de Cachemire jusqu'à la pantoufle; une bague en diamant du prix de 5,000 livres, et deux belles esclaves géorgiennes. Il y avait aussi, parmi les femmes de sa suite, une esclave géorgienne d'une grande beauté, et possédant des talens peu communs; Mohammed Aly l'avait épousée récemment à la Mecque; mais comme

elle n'avait pas encore eu d'enfans, elle était regardée comme très inférieure pour le rang à la mère de Tousoun, qui avait trois fils pachas (1). Cette esclave géorgienne avait appartenu au kadhi de la Mecque; il l'avait amenée de Constantinople. Mohammed Aly ayant entendu ses femmes faire l'éloge de sa beauté et de ses talens, obligea le kadhi, qui ne se souciait guère du marché, de la lui céder pour une somme de 50,000 piastres; et bientôt après il lui présenta un contrat de mariage.

Je ne puis pas donner de grands détails sur les usages particuliers aux Médinaouis, ayant eu si peu d'occasions de les fréquenter. Je puis cependant dire que, dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, ils ne se conforment pas à ce qui se pratique généralement dans le reste de l'Orient. Je crois que c'est la seule ville où les femmes ne font pas entendre des hurlemens et des cris à la mort d'un des membres de la famille. Or, on sait que c'est un usage général dans le Levant, et que même, dans quelques contrées, on loue pour cela des femmes qui n'ont pas d'autre moyen de gagner leur vie; on les paie à tant par heure, et elles s'efforcent de gagner leur salaire en poussant les cris les plus déchirans. Rien de semblable ne se fait ici, quoique cette coutume soit reçue dans d'autres parties du Hedjaz; on rougirait même de se laisser aller à de tels cris. Un père

(1) Imaïl pacha est le frère cadet d'Ibrahim et de Tousoun. On dit qu'Ibrahim n'est pas fils de Mohammed Aly, et que celui-ci l'adopta quand il épousa sa mère, veuve d'un aga de la Cavala, sur la côte de l'Archipel, ville où le pacha d'Egypte est né.

de famille mourut dans une maison voisine de celle où je demeurais, et avec laquelle elle communiquait. Son décès arriva à minuit, et son fils unique, par un sentiment tout naturel, éclata en pleurs et en lamentations. J'entendis alors sa mère s'écrier : « Pour » l'amour de Dieu! mon fils, ne crie pas! Quelle » honte de crier! Tu vas nous rendre la fable de » tout le voisinage. » Après quelques momens, elle parvint à apaiser le pauvre enfant.

Il y a également ici une coutume nationale observée aux funérailles : le cercueil, en sortant de la maison du défunt, est porté sur les épaules de quelques uns de ses parens ou de ses amis; les autres les suivent. Quand le cortége s'avance dans la rue, chaque personne qui s'y trouve ou qui y passe, s'empresse de remplacer les porteurs pendant un instant : cela se fait sans s'arrêter, et la bière passe ainsi d'épaule en épaule jusqu'au lieu de la sépulture. Si l'on pouvait supposer pour un moment que cet usage simple et touchant est dû à un mouvement de véritable sensibilité, il prouverait qu'on en montre plus ici qu'aux pompes funèbres en Europe. Mais dans le Levant tout se fait conformément aux anciens usages; celui-ci tire sans doute son origine d'une impulsion d'affection ou d'un sentiment de piété et de devoir chez ceux qui l'introduisirent, mais il est devenu de nos jours une simple formalité.

Les femmes, à Médine, ne prennent jamais le deuil, et sous ce rapport elles s'éloignent de l'usage observé en Égypte. Beaucoup de voyageurs ont avancé qu'on ne porte point de vêtemens de deuil

dans le Levant; mais cette assertion est fausse, ou du moins ne s'applique pas à l'Égypte ni à une partie de la Syrie. Il est vrai que les hommes ne mettent jamais des habits de deuil, parce que ce serait contraire à l'esprit de la loi musulmane; néanmoins, dans toute l'Égypte, les femmes en portent dans l'intérieur des maisons; leur costume, dans cette occasion, consiste à se teindre les mains en bleu avec de l'indigo, à se couvrir la tête d'un *bourko* ou voile noir, et à suivre ainsi le convoi dans les rues; elles ajoutent à cela, si elles en ont le moyen, une jupe et même une chemise noire. Elles continuent à se montrer ainsi pendant sept jours ou quinze, parfois même quarante jours.

Quant à l'état de l'instruction, j'ajouterai que les Médinaouis passent pour être des olémas plus accomplis que les Mekkaouis, quoique, ainsi que je l'ai dit précédemment, ils n'aient que très peu d'écoles publiques. Plusieurs habitans vont étudier les sciences musulmanes à Damas et au Caire, chacune de ces villes ayant des fondations pieuses à cet effet. De même qu'à la Mecque, il n'y a pas à Médine de marché public pour les livres. Les seuls ouvrages que je vis exposés en vente se trouvaient dans des boutiques de fripiers près du Ba'b-es'-Salam. On dit qu'il y a plusieurs belles bibliothèques particulières; j'en visitai une dans la maison d'un scheikh, où trois mille volumes au moins étaient entassés; mais je ne pus les examiner. Ces bibliothèques, ainsi que cela arrive souvent dans l'Orient, sont des ouakf, c'est à dire ont été données par leur fondateur à une mosquée, ou, par substitution, à une famille,

de sorte qu'elles ne peuvent être aliénées. On dit que les Wahhabites ont emporté beaucoup de charges de livres.

Malgré mes recherches réitérées, je ne pus découvrir ici, non plus qu'à la Mecque, personne qui eût écrit l'histoire de son temps ou celle des Wahhabites, ou seulement pris des notes succinctes sur ce sujet. Il me sembla qu'en général la littérature ne florissait pas plus à Médine que dans les autres parties du Hedjaz, et que la seule occupation des habitans était de gagner de l'argent et de le dépenser en jouissances sensuelles.

Le langage de Médine est moins pur que celui de la Mecque; il se rapproche plus de celui de l'Égypte; les Syriens qui y sont établis conservent pendant plusieurs générations une teinte de leur dialecte national. On entend fréquemment des Médinaouis articuler quelques mots de turc. Les jardiniers et les laboureurs du voisinage ont un dialecte et certaines phrases particulières que les citadins tournent en ridicule.

CHAPITRE XIX.

GOUVERNEMENT DE MÉDINE.

Depuis le commencement de l'islamisme, Médine a toujours été considérée comme une principauté particulière. Quand le Hedjaz tomba sous la domination des khalifes, Médine fut gouvernée par des officiers qu'ils nommaient, et qui ne dépendaient nullement du gouverneur de la Mecque. Au déclin de la puissance des khalifes, les chefs de Médine se rendirent indépendans, et exercèrent dans le Hedjaz septentrional le même pouvoir que ceux de la Mecque dans la partie méridionale de cette contrée. Quelquefois ces derniers réussirent à étendre temporairement leur autorité sur Médine : il paraît même que dans les quinzième et seizième siècles elle fut bien établie; mais souvent cette ville dépendit des puissans sultans d'Égypte, quand ils s'emparèrent de la souveraineté de la Mecque. Lorsque la maison ottomane fut montée sur le trône, l'empereur Sélim I[er] et son fils Soliman, qui en général s'occupèrent plus de la prospérité du Hedjaz qu'aucun de leurs prédécesseurs, jugèrent nécessaire de s'assurer

de Médine qui est la clef de cette contrée, et qui devenait si importante pour la grande caravane des pélerins; ils y placèrent une garnison turque composée de janissaires et de spahis, sous le commandement d'un aga qui fut le gouverneur militaire de la ville, tandis que le gouvernement civil demeura dans les mains du scheikh el haram ou aga el haram, préfet du temple. Celui-ci devait avoir le même rang qui appartient aux pachas dans les autres villes, et il devait entretenir une correspondance régulière avec la capitale de l'empire. Ce mode de gouvernement subsista jusqu'à l'invasion des Wahhabites, si l'on excepte un court espace de quelques années vers la fin du dix-septième siècle, pendant lequel toute la ville et le scheikh el haram tombèrent sous la juridiction du schérif de la Mecque. Un aga, à la tête d'une petite garnison, était en possession du château; l'intendant du temple, qui avait aussi une petite troupe de soldats, était le chef nominal de la ville. Mais de grands abus s'étaient introduits depuis la fin du dix-huitième siècle; le commandant militaire n'était plus choisi par les sultans, c'était sa troupe qui le nommait; il n'y avait plus de soldats turcs; il ne s'y trouvait plus que les descendans de ceux qui y avaient été envoyés originairement, et qui s'étaient mariés avec des femmes arabes. Cet aga était devenu le véritable maître de la ville, et son parti était composé des principales familles. Il n'avait d'autres soldats que la populace, et était élu par les officiers de la garnison, dont les emplois se maintenaient par succession dans leurs familles, tels qu'ils avaient été établis autrefois, quoique la plupart

d'entre eux eussent renoncé au service militaire. Cette tribu de soldats, désignée par le nom de *Merabeteïn*, avait été augmentée pour fortifier le parti de l'aga, et ses priviléges s'étendaient à beaucoup d'autres habitans de la ville, ainsi qu'à des étrangers qui s'y étaient fixés. Ils avaient droit à une part dans les salaires annuels réglés par les sultans pour le paiement de la garnison, et expédiés régulièrement de Constantinople. Ils avaient de plus usurpé une partie des surra ou des pensions destinés à la mosquée et à toute la ville.

L'aga el haram, ainsi que le kadhi envoyé chaque année de Constantinople, étaient devenus des personnages absolument nuls. Le premier était ordinairement un eunuque qui ne savait pas un mot d'arabe, et pour qui cette place était plutôt un exil honnête qu'un avancement. Le revenu qu'il recevait de la capitale de l'empire, quoique assez beau, ne lui permettait pas d'entretenir une troupe assez nombreuse pour marcher l'égal de son rival l'aga de la ville. Bientôt il n'eut plus d'autre emploi que celui de garde du temple et de commandant des eunuques et des ferraschin. Mais l'aga de la ville lui-même n'était pas entièrement le maître; plusieurs des chefs des différens quartiers jouissaient d'une grande autorité; les schérifs avaient leur chef particulier; on le nommait *scheickh es' sadat;* son pouvoir était considérable. Il résultait de tout cela un désordre extrême. Quelquefois la population de la ville, celle des faubourgs et les jardiniers se battaient pendant des mois entiers. Dans l'intérieur même, il survenait souvent des rixes sanglantes entre les ha-

bitans des différens quartiers; dans ces occasions, ils élevaient des barricades dans les rues, et tiraient les uns sur les autres du haut de leurs toits. On a cité des exemples de gens tirant même dans la mosquée sur leurs ennemis pendant qu'ils y étaient en prières.

Depuis une vingtaine d'années, un nommé Hassan avait été élu aga du château, ce qui lui avait valu le surnom d'El Kalaï. Né dans les derniers rangs de la population, son adresse extrême, ses ruses et sa hardiesse l'avaient élevé à cet emploi. C'était un homme de très petite taille, boiteux, et néanmoins très robuste. On dit que sa voix, quand il était en colère, effrayait même les plus résolus. Après plusieurs années d'une lutte obstinée, ce Hassan était parvenu à concentrer en lui seul toute l'autorité et à exercer une vraie tyrannie. Il entretenait à son service une garde composée d'habitans de la ville, de Bédouins et de Mogrebins, et d'ailleurs il avait pour lui toute la populace. Il s'était permis des actes de l'injustice la plus révoltante; il opprimait les pélerins, leur extorquait de l'argent, confisquait les biens de tous les étrangers qui décédaient à Médine, retenait pour lui seul les surra envoyés de Constantinople. Il amassa ainsi de grandes richesses. On cite de lui des traits de cruauté et de brutalité qui couvrent son nom d'infamie. Une riche veuve, âgée, et sa fille, étant arrivées de Constantinople pour visiter le tombeau du prophète, il la fit arrêter et la força de l'épouser; deux jours après, on la trouva morte; il s'empara de sa succession, et peu de temps après il contraignit la fille à céder à ses désirs. Des plaintes

nombreuses furent adressées à Constantinople contre ce monstre; mais le grand sultan n'était pas assez puissant pour le déposséder; et quand la caravane de Syrie arrivait, Hassan montrait une attitude si imposante, que les chefs des pélerins ne pouvaient rien entreprendre contre lui. Il leur suscitait de grands obstacles, et on attribua généralement à ses manœuvres la nécessité où se trouva la dernière caravane de Damas de retourner en Syrie, après avoir essayé de continuer son voyage, postérieurement à la conquête des Wahhabites.

Lorsque ces sectaires commencèrent à faire des incursions dans le Hedjaz, et à diriger leurs troupes contre Médine, Hassan se conduisit avec plus de violence. Pendant les deux ou trois années qui précédèrent la prise de cette ville, ses vexations ne connurent plus de frein; souvent il infligea les châtimens les plus rigoureux à des personnes qui riaient entre elles quand il passait, prétendant que c'était sa marche mal assurée qui causait leur gaîté. Pendant la nuit les boutiques étaient volées par les Arabes à son service, qui faisaient la patrouille dans les rues en bandes nombreuses, et il était impossible d'obtenir justice contre ces brigands. Quand il reconnut l'impossibilité de tenir plus long-temps contre les Wahhabites, tous les Bédouins du voisinage et la Mecque même s'étant soumis, il rendit la ville à Saoud, à condition d'en conserver le commandement, ce qu'il obtint; mais une garnison de Wahhabites occupa le château. L'aga du temple et tous les Turcs demeurant à Médine furent obligés d'en sortir. Ne pouvant plus alors se conduire avec

la même iniquité qu'auparavant, il affecta un zèle extrême pour la nouvelle doctrine, et tourmenta les habitans en les obligeant, avec la sévérité la plus scrupuleuse, à se conformer aux préceptes de la croyance des Wahhabites. Saoud montra beaucoup moins de respect pour Médine qu'il n'en avait eu pour la Mecque. Il avait laissé le revenu de cette dernière cité dans les mains du schérif, et les habitans furent exempts du *zékat*, ou tribut que les autres sujets wahhabites payaient à leur chef : Saoud renonça à ses droits en faveur de Ghaleb. Il n'en fut pas de même à Médine; les habitans, qui auparavant avaient ignoré ce que c'était que des impôts, excepté la légère contribution qu'ils payaient pour leurs terres, furent horriblement foulés; et Hassan, ainsi que les collecteurs nommés par Saoud, s'empressa de lever, à quelque prix que ce fût, les taxes imposées par les Wahhabites.

Les caravanes de pélerins cessèrent d'arriver. Il n'en venait plus qu'un très petit nombre par Yambo. Bientôt Saoud interdit le passage de la ville à tous les Turcs; par conséquent, les surra furent retenus. Dans ces conjonctures, les Médinaouis, accablés de malheurs, devinrent exaspérés contre les Wahhabites.

Quand Mohammed Aly prépara sa première expédition contre le Hedjaz, une forte garnison fut placée dans le château de la Mecque : elle consistait principalement en Bédouins belliqueux du Nedjd et des provinces méridionales sous le commandement de Medheïan, que Saoud avait nommé scheikh de la tribu de Harb; Hassan déploya un grand zèle pour la

cause commune, et après la première défaite de Tousoun pacha à Djedeïdé, il fut confirmé dans son emploi. Tousoun pacha étant revenu avec une armée plus considérable, Hassan, qui prévit ses succès, négocia avec lui. Il reçut la promesse d'être continué dans sa place, pourvu qu'il favorisât la prise de la ville par les Osmanlis. Dès qu'ils se présentèrent aux portes, il se joignit à eux, et fut bien accueilli d'Ahmed Bonaparte, qui commandait les troupes turques. Bientôt la ville fut prise, et le château se rendit par capitulation. Mais après que le parti wahhabite eut été totalement anéanti dans ces cantons, Medheïan, à qui un sauf-conduit avait été promis, et Hassan el Kalaï furent pris et envoyés par la voie du Caire à Constantinople, où ils périrent, comme le dernier du moins l'avait mérité, quoique ses crimes ne puissent jamais excuser la trahison de ceux qui l'arrêtèrent.

Bientôt après l'aga de la mosquée, qui était le kislar agassi du sultan Selim, revint et recouvra en partie son autorité; mais le pouvoir réel était entre les mains du gouverneur turc. Vers la fin de 1814, Tousoun pacha arriva ici pour prendre le gouvernement de la ville, avant d'aller attaquer le Nedjd; je l'y trouvai à mon arrivée. Il ne gouvernait pas mal parce que ses intentions étaient bonnes, et les habitans l'aimaient beaucoup à cause de sa générosité et de sa dévotion. Mais d'ailleurs il se conduisit d'une manière tout à fait impolitique : il effraya les Bédouins en saisissant leurs chameaux; aussitôt les vivres furent coupés à la ville, qui éprouva une disette complète; ses soldats ne tardèrent pas à commettre des excès, qu'il négligea de faire cesser par

des châtimens. Après son départ il fut remplacé, au mois d'avril 1815, par son père Mohammed Aly, qui, mieux conseillé par son expérience, s'occupa immédiatement à réparer les fautes de son fils.

Médine continue à être gouvernée par un commandant turc : c'était, il y a peu de mois, un Ecossais, Thomas Keith ou Ibrahim aga, dont j'ai déjà parlé comme étant le trésorier de Tousoun pacha. L'autorité ecclésiastique, ainsi que les intérêts et l'administration financière de la mosquée étaient confiés à l'aga el haram, qui avait à son service soixante à quatre-vingts soldats, mélange de Turcs, d'Arabes, de Mogrebins et de Médinaouis. Le personnage le plus important après lui était le kadhi, qui, du temps des Wahhabites, avait été obligé d'évacuer le pays. Le scheikh des schérifs ou sadat, ainsi que d'autres scheikhs de la ville, continuaient à jouir de beaucoup de considération; je crois qu'en définitive les Médinaouis ont moins d'aversion que les autres habitans du Hedjaz pour les Turcs, leurs maîtres actuels, quoiqu'ils ne soient certainement pas raccommodés cordialement avec eux.

Avant l'invasion des Wahhabites, le schérif de la Mecque avait ici un officier d'un rang inférieur pour percevoir quelques droits légers sur les plantes potagères, la viande et les autres denrées apportées au marché; c'était le seul impôt de ce genre que payassent les Médinaouis, et le dernier vestige de la juridiction que le schérif de la Mecque exerçait autrefois sur leur ville, et que dans les temps modernes il avait entièrement perdue. Schérif Ghaleb n'y jouissait d'aucune autorité; cependant je crois,

bien que je n'en sois pas sûr, qu'il continuait à prendre le titre de chef de Médine, et que cette ville était encore regardée par la Porte comme faisant partie du Hedjaz soumis au commandement de ce schérif.

Plusieurs auteurs arabes recommandables assurent que Médine, étant située au delà du versant oriental de la grande chaîne des montagnes, appartient au Nedjd, et non au Hedjaz : cette opinion paraît être bien fondée, si l'on prend en considération les limites naturelles ; mais, dans l'acception ordinaire du mot, le long de la côte, ainsi qu'à la Mecque et à Médine, cette dernière ville est supposée tenir au Hedjaz, quoique les Bédouins de l'intérieur donnent un sens entièrement différent à cette appellation.

CHAPITRE XX.

CLIMAT ET MALADIES DE MÉDINE.

Je trouvai, pendant les mois d'hiver, le climat de Médine beaucoup plus froid que celui de la Mecque. Cependant la neige y est inconnue, quoique des vieillards se souvinssent d'en avoir vu sur les montagnes du voisinage. Les pluies d'hiver n'ont pas d'époque fixe, elles tombent par intervalles, et en orages violens qui durent souvent un jour entier, ou peut-

être deux seulement : quelquefois un hiver entier se passe sans qu'il pleuve plus d'une fois, à l'exception de quelques ondées passagères. Alors il survient une disette générale. Les Médinaouis disent que trois ou quatre averses sont nécessaires pour arroser la terre, parce que dans ce cas, les torrens inondent tout le pays, notamment les pâturages des Bédouins. On ne sait ici ce que c'est que ces pluies continues pendant une semaine ou plus long-temps, qui sont si fréquentes en Syrie. Après chaque ondée, qui dure vingt-quatre heures, le ciel s'éclaircit, et l'on jouit d'un beau temps de printemps durant plusieurs semaines. Les derniers orages arrivent ordinairement en avril, mais des averses passagères ne sont pas rares même dans le cœur de l'été.

Les Médinaouis et plusieurs étrangers assurent que la chaleur de cette dernière saison est plus forte ici que dans les autres cantons du Hedjaz; je n'ai pu en juger par moi-même. J'ai déjà dit que la nature saline de la terre et de l'eau, les mares d'eau de pluie stagnante autour de la ville, et peut-être les exhalaisons et les vapeurs produites par les bocages touffus de dattiers dans le voisinage, rendent l'air de Médine peu favorable à la santé.

Les fièvres sont les maladies les plus communes : beaucoup d'habitans même y sont sujets; les étrangers qui séjournent ici quelque temps y échappent rarement, surtout au printemps. Yahya Effendi, médecin de Tousoun pacha, me dit, quand j'étais malade, qu'il donnait ses soins à quatre-vingts personnes attaquées de la fièvre; il paraît qu'il fut plus heureux dans la cure de tout ce monde-là qu'avec

moi. Les fièvres sont presque toutes intermittentes, et laissent après elles un grand affaiblissement : les rechutes sont très redoutées. Quand je sortis, après ma guérison, je trouvai les rues remplies de convalescens dont le visage montrait que j'avais dans la ville de nombreux compagnons de malheur. Si ces fièvres ne sont pas guéries dans un certain temps, elles occasionent souvent dans l'estomac et dans les jambes des grosseurs et des engorgemens, que l'on a beaucoup de peine à faire cesser. Les Médinaouis ne s'inquiètent pas beaucoup de ces fièvres intermittentes, auxquelles ils sont accoutumés, et qui leur sont rarement funestes; mais il n'en est pas de même des étrangers. Dans quelques saisons, elles prennent un caractère épidémique, et l'on a vu quatre-vingts personnes en mourir dans une semaine : heureusement ces cas sont peu communs.

On dit que les dyssenteries sont rares. Les maladies bilieuses et la jaunisse sont très fréquentes. Il paraît qu'en général la mortalité est bien plus grande ici que dans les autres parties du Levant que j'ai visitées. Mon logement était voisin de l'une des principales portes de la mosquée par où l'on fait passer les morts pour lesquels on doit réciter des prières. Je pouvais entendre de mon lit de douleur les exclamations de : *La illah il Allah*, dont cette cérémonie est accompagnée. Pendant les trois mois que je gardai la chambre, un convoi au moins, et souvent deux passaient sous mes fenêtres. Si on prend pour terme moyen trois corps portés chaque jour dans la mosquée par cette porte ainsi que par les autres, indépendamment des pauvres Arabes qui meurent

dans les faubourgs, et pour lesquels on fait des prières dans la mosquée du Monakh, il en résultera à peu près douze cents décès par an dans cette petite ville, dont je crois que la population est au plus de seize à vingt mille ames, mortalité qui ne peut être compensée par les naissances, et qui, depuis long-temps, aurait dépeuplé Médine si l'arrivée continuelle des étrangers ne remplaçait pas ces pertes. Sur le nombre que je viens d'énoncer, je compte dix à douze mille ames pour la ville même, et le reste pour les faubourgs.

CHAPITRE XXI.

VOYAGE DE MÉDINE A YAMBO.

21 avril 1815. Notre petite caravane s'étant réunie l'après-midi près de la porte extérieure de la ville, nous sortîmes à cinq heures du soir : c'était la même porte par laquelle j'étais entré trois mois auparavant : j'étai alors plein de santé et de force, me livrant à l'espérance d'explorer, en retournant en Égypte, des parties du désert inconnues et intéressantes; maintenant, épuisé par une maladie de langueur, abattu, découragé, je ne formais plus d'autre vœu que celui d'arriver bientôt dans un lieu amical et salubre, où je pourrais rétablir ma santé.

Le terrain qui, de ce côté, mène à Médine est rocailleux. A peu près à une distance de trois quarts d'heure de marche, on rencontre une descente escarpée, courte, bordée de rochers, et pavée pour faciliter le passage des caravanes. Nous marchions au S.-O. $\frac{1}{4}$ S. En une heure on parvint au lit de l'Ouadi el Akik, torrent qui, par les dernières pluies, avait reçu une augmentation si considérable des montagnes voisines, qu'il ressemblait à une rivière large et profonde ; nos chameaux n'osèrent pas le traverser. Le temps étant beau, nous espérions que le lendemain matin il aurait beaucoup diminué, et, en conséquence, nous campâmes à El Madderidjé, lieu situé sur ses bords. Il y a là un petit village ruiné dont les maisons en pierre étaient bien bâties, un petit birket ou réservoir; et, à côté, un puits en ruines. Les habitans cultivent des champs sur les rives de l'Ouadi Akik ; mais les incursions des Bédouins les avaient obligés de se retirer.

L'Ouadi Akik a été célébré par les poëtes arabes (1). Ses bords sont ornés d'un grand nombre d'aschour qui, en ce moment, étaient en fleur. Nous fûmes accompagnés jusque-là par beaucoup de Médinaouis qui voulaient faire honneur à l'un des mouftis de la Mecque, venu pour visiter leur ville

(1) Suivant Samhoudi ce torrent se termine dans l'El Ghaba ou Zaghaba, terrain bas à l'ouest de Médine, dans les montagnes, et où tous les torrens de ce canton se déchargent. Il dit aussi que sur la rive orientale de ce torrent se trouvait le Kasr el Meradjel, petit château arabe. En allant de là vers le Ghaba, le torrent traverse le canton d'El Nakia. Le Zi'l Haleïfé, station des caravanes, avec un petit château et un réservoir qui fut rebâti en 861 A. H., était situé sur les bords de l'Ouadi Akik. C'était peut-être Madderidjé.

et retournant dans ses foyers ; il comptait se séparer de notre caravane à Ssafra. Il avait avec lui plusieurs femmes et des tentes. Mes autres compagnons de voyage étaient de petits marchands de Médine allant à Djidda, pour y attendre l'arrivée des navires de l'Inde ; enfin, un riche négociant de Mascat que j'avais vu à la Mecque, où il faisait son pélerinage : il avait dix chameaux pour porter ses femmes, ses petits enfans, ses domestiques et son bagage ; à chaque station, il dépensait des sommes considérables en aumônes. Il me parut, sous tous les rapports, un Arabe généreux et respectable.

22 avril. Le torrent avait diminué : l'après-midi on le traversa ; pendant une heure on voyagea dans une vallée étroite, en remontant le long de ses bords. Au bout d'une heure et demie, on le quitta ; la plaine s'ouvrait à l'est, on la nomme ici Esselselé ; on marchait à l'O.-S.-O. Les pierres éparses à la surface du sol étaient calcaires. Au bout de trois heures et demie, on entra de nouveau dans la montagne et pendant toute la nuit on en suivit les vallées qui descendent en pente douce. Au point du jour, on passa dans la plaine d'El Fereïsch, où j'avais campé la veille de mon entrée à Médine. Après une marche de douze heures et demie, on fit halte dans la partie supérieure de l'Ouadi es Schobada (1).

A peine nous avions déposé notre bagage qu'un orage affreux éclata ; des coups de tonnerre épouvantables se succédaient sans relâche, les éclairs em-

(1) Les distances de ce voyage ne sont pas exactement d'accord avec celles que j'ai données en allant à Médine, mais j'ai pensé que je devais les citer telles que je les trouve notées dans mon journal.

brasaient l'atmosphère, la pluie tombait à torrens. L'Ouadi fut inondé dans un instant. Nous craignîmes d'être contraints d'y passer la journée entière. Je trouvai un abri dans la tente du négociant de Mascat. L'après-midi, la tempête cessa : nous partîmes à deux heures, et au bout d'une heure on passa devant le tombeau des martyrs de Schobada, compagnons de Mahomet. On continua à descendre lentement l'Ouadi, principalement dans la direction du S.-S.-O. Au haut de cette vallée, commence le granit ; les rangs supérieurs de cette chaîne sont calcaires. Après cinq heures de marche, on sortit de l'Ouadi. Pendant la nuit, on passa devant les plaines de Schab el Hal et de Nasié ; au bout de treize heures et demie, on campa au milieu des montagnes, dans l'Ouadi Medik, large vallée qui est sur la route de Nazié à Djédeïdé, éloignée de deux heures de la première, et où nous avions passé pendant la nuit dans mon voyage précédent. J'appris que l'on rencontre des chèvres sauvages, et que les panthères sont communes dans la partie septentrionale de ces montagnes, entre Médine et la mer.

24 avril. Quelques Arabes de la tribu de Beni Salem cultivent ici des champs de dhourra arrosés par l'eau d'une belle source qui jaillit d'une fente des montagnes où elle forme plusieurs petits bassins et de jolies cascades ; depuis les montagnes de Taïf, je n'avais pas bu de si bonne eau. On partit l'après-midi ; il plut beaucoup depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Il y avait dans la caravane plusieurs personnes malades et convalescentes, notamment des femmes, et toutes se plaignaient. Pendant la nuit

j'avais éprouvé une forte attaque de fièvre; j'en fus repris aujourd'hui, et cela dura jusqu'à Yambo. Ce qui m'incommodait le plus, c'est que je transpirais abondamment pendant la nuit, et que vers le point du jour je ressentais des accès de frisson. La caravane ne pouvant faire halte à cause de moi, je n'avais pas le moyen de changer de linge. De plus nous étions obligés de camper sur un terrain humide, et comme les chameliers étaient peu nombreux, je ne pouvais éviter d'aider à charger les chameaux, mon Bédouin étant un des drôles les plus méchans et les plus paresseux que j'eusse jamais rencontrés chez cette nation.

On suivit pendant deux heures et demie les sinuosités de la vallée jusqu'à El Kheïf où commence l'Ouadi Djedeïdé; le commandant du poste turc stationné dans ce lieu, nous demanda des nouvelles du quartier général; il n'en avait pas reçu de Médine depuis quinze jours. Les Turcs pendant leur campagne dans le Hedjaz, n'avaient établi nulle part des courriers partant régulièrement. Tousoun pacha resta souvent quatre mois à Médine sans être informé de l'armée commandée par son père: et ce dernier n'obtenait ordinairement des renseignemens de la Mecque et de Djidda que par le moyen des caravanes; rarement des exprès étaient dépêchés et encore moins existait-il une communication suivie par terre entre le Caire et la Mecque. C'est non seulement sur ce point, mais aussi dans beaucoup d'autres détails de la guerre, que les meilleurs généraux turcs montrent un manque incroyable d'activité ou de prévoyance qui surprend même les Bédouins, et doit

exposer les opérations de ces militaires à des chances défavorables toutes les fois qu'ils rencontrent un ennemi plus vigilant et égal en force.

Le camp des soldats à Kheïf était complétement inondé, et toute la largeur de la vallée couverte d'un torrent rapide. On marcha sans s'arrêter ; au bout de trois heures on passa devant Djedeïdé, puis à Dar el Hamra où les Arabes avaient cultivé plusieurs champs nouveaux depuis mon passage, au mois de janvier précédent. L'abondance des pluies était un pronostic certain d'une année féconde ; les habitans de tous les lieux que nous rencontrions sur la route ne manquaient jamais de demander à nos guides si tel et tel endroit du pays haut était bien humecté par la pluie. En sept heures on atteignit Ssafra. La partie de la caravane qui allait à la Mecque se sépara ici de nous ; elle n'avait loué ses chameaux que pour cette portion de la route et avait le projet d'en prendre d'autres pour continuer son voyage ; ceux qui l'avaient suivie jusque-là vinrent avec nous à Yambo. Tous ceux qui sont employés aux transports entre la côte et Médine, appartiennent à la tribu des Harb.

On ne resta que quelques minutes vers minuit à Ssafra pour prendre du café dans une cabane, et on continua à marcher à l'ouest de la route par laquelle j'étais venu de la Mecque. Des plantations touffues de dattiers forment une ligne non interrompue de chaque côté de la vallée étroite où nous descendions lentement. Au bout de neuf heures et demie nous passâmes à El Ouaset, village bâti au milieu des dattiers, et entouré de vastes jardins. A chaque pas on

rencontre des sources ou des puits d'eau vive. Un peu au delà de ce village, on laisse la vallée à droite et on gravit une montagne escarpée, parce que ce chemin est plus court que par la vallée; celui de la montagne était raide et rocailleux : nos guides nous obligèrentà aller à pied; ce ne fut pas sans peine que je réunis mes forces pour atteindre au sommet; de là on descendit par une pente moins rude, et après douze heures de marche, on se retrouva dans la vallée près de Djedid, petit village. La montagne que nous venions de franchir porte le nom de Theniet Ouaset. La vallée que nous avions laissée à droite, tourne à l'ouest en décrivant des sinuosités et renferme plusieurs autres villages; j'entendis nommer les suivans : Hosseïnié, près de l'Ouaset; plus bas Fara et Baraké dans le voisinage de Djedid. Au dessous de l'Ouaset, la vallée est regardée comme appartenant à l'Ouadi Beber, et au dessus de cette montagne, à Ssafra. Djedid n'a que peu de dattiers et de champs : ce village est dans une plaine que le torrent traverse après avoir arrosé les plantations de la partie supérieure de l'Ouadi. On continua à marcher dans cette plaine, pendant une heure dans la direction du S. 50 O. Au bout de treize heures on entra dans une chaîne de montagnes se prolongeant à l'ouest; c'est la même dont j'ai parlé, dans mon voyage à Médine, comme se détachant de la grande chaîne près du Bir es' Scheikh. Nous avancions dans une vallée large, sablonneuse et un peu sinueuse, qui, après une marche très fatigante de quatorze heures et demie, nous amena à Béder.

25 avril. Béder, nommé aussi Béder Honeïn, est

une petite ville dont les maisons bâties soit en pierres, soit en terre, ont meilleure apparence que celles de Ssafra, quoiqu'elles soient moins nombreuses; elle est ceinte d'un misérable mur en terre, ruiné en plusieurs endroits. Un ruisseau abondant traverse Béder; il a sa source dans les montagnes que nous venions de traverser et coule dans un canal en pierre; il arrose de vastes bocages de dattiers, ainsi que des jardins et des champs situés au sud-ouest de la ville; quoiqu'à une certaine distance de son origine, son eau est un peu tiède. El Asami, l'historien de la Mecque, dit qu'El Ghouri sultan d'Egypte fit construire à Béder un beau réservoir pour les pélerins; je ne l'ai pas vu et j'ignore s'il subsiste encore.

Béder est dans une plaine bornée au nord et à l'est par des montagnes escarpées, au sud par des coteaux rocailleux, à l'ouest par des collines de sable mobile. La caravane des pélerins s'y arrête ordinairement. L'emplacement où ils avaient campé près de la porte de la ville, quatre mois auparavant, était encore couvert de carcasses de chameaux, de haillons, de fragmens d'ustensiles brisés. Béder est célèbre dans l'histoire d'Arabie par la bataille que Mahomet y livra, dans la seconde année de l'hégire, aux Koreïsch supérieurs en force et venus au secours d'une riche caravane attendue de Syrie qu'il voulait attaquer. Quoique très malade, j'allai à pied, avec le pélerin de Mascat, au champ de bataille où nous guida un habitant de Béder. Au sud et à peu près à un mille de distance de cette ville, au pied des coteaux, on voit les tombeaux de treize compagnons du prophète, tombés en combattant à ses côtés. Ce ne sont que des tas de terre, entourés d'un

mur en pierres sèches, et rapprochés les uns des autres. Les Koreïsch, suivant ce que nous dit notre guide, étaient postés sur les coteaux derrière les tombeaux; Mahomet avait partagé sa petite troupe en deux corps; il s'avança avec l'un dans la plaine contre l'ennemi et confia la réserve à Aly ibn Abou Taleb, en lui ordonnant de se poster sur les collines de sable à l'ouest; la bataille ne pouvait être gagnée sans l'intervention du ciel : trois mille anges, avec Gabriel à leur tête, furent envoyés au secours de Mahomet. Les treize hommes dont il a été question tout à l'heure furent tués dès le premier choc; le prophète, serré de près, se cacha derrière un grand rocher, qui s'ouvrit miraculeusement pour le recevoir et lui procura le moyen d'attendre sa réserve; alors il fit une seconde attaque, et, grâce à ses auxiliaires célestes, remporta la victoire, sans perdre un seul homme, tandis que soixante-dix de ses adversaires mordirent la poussière. Une poignée de cailloux ou de terre que sa main, ou suivant le Koran, que Dieu jeta au visage de ses ennemis, leur fit prendre la fuite. Après qu'il eut forcé leur position, il se reposa un peu sur une pierre, qui, sensible à cet honneur, prit aussitôt la forme d'un siége. On montre encore le rocher et la pierre, qui dans tous les cas produisent le bon effet d'exciter la charité des voyageurs envers les pauvres de Béder; ceux-ci se rassemblant là dès qu'une caravane arrive. La position de la troupe d'Aly, sur le coteau lointain, celle du détachement de Mahomet tout près de l'ennemi, et la plaine au delà de ce coteau, où la caravane de S rie continua sa marche pendant le combat, servent à

expliquer ce passage du Koran qui fait allusion à ces circonstances : « Tu étais du côté le plus proche de la vallée, et eux du côté le plus éloigné, et la caravane était au dessous. » (Surat viii.) Cependant je ne puis pas bien comprendre ce passage, d'après l'interprétation ordinaire, et je crois plutôt que par le mot *rekb*, qui est pris ici comme synonyme de caravane, il faut entendre la troupe de cavaliers commandée par Aly dont la position, bien que sur un coteau, était, relativement à Beder, en bas, parce que le terrain descend doucement. Plusieurs petites coupoles qui avaient été élevées en ce lieu furent détruites par les Wahhabites. En retournant au village nous entrâmes dans une mosquée qui est au sud et qu'on nomme Medsjed el Ghemamé, bâtie sur le lieu où Mahomet, se trouvant un jour exposé aux rayons du soleil, pria Dieu de l'en préserver par un nuage, ce qui lui fut accordé à l'instant. Cet édifice est mieux bâti et plus grand que je ne l'aurais supposé dans un lieu aussi pauvre que Beder.

Le marché offre les mêmes objets que celui de Ssafra : j'y vis des melons d'eau cueillis dans les jardins ; le négociant de Mascat acheta, à mon insu, cinq livres de baume de la Mecque : c'était tout ce qui en restait à vendre ; il comptait en faire un présent à l'imam de Mascat. Il était aussi falsifié que celui qu'on m'avait montré à Ssafra. La population de Beder est principalement composée de Bédouins de la tribu de Sobh qui fait partie des Harb ; quelques uns se sont fixés ici, d'autres y ont seulement leurs boutiques, et retournent tous les soirs aux tentes de

leur famille dans les montagnes des environs. Béder étant très fréquenté par les Bédouins et par les voyageurs, les maisons y sont très recherchées : une petite boutique sur la place du marché, est louée vingt piastres fortes par an. Quelques familles de schérifs se sont aussi arrêtées ici à demeure et les pélerins qui passent leur paient des rétributions considérables.

Le soir, plusieurs centaines de chameaux appartenant aux Bédouins vinrent s'abreuver au ruisseau; ils étaient principalement conduits par des femmes qui entrèrent librement en conversation avec nous. Les Beni Harb établis à Djedeidé, à Ssafra et à Béder donnent leurs filles en mariage à des étrangers et même à des colons; quelques soldats turcs séduits par la beauté des filles bédouines s'étaient fixés ici et les avaient épousées. L'un deux était un Arnaute qui parlait bien l'arabe, et qui, accoutumé à la vie sauvage des montagnards belliqueux, avait le projet de suivre sa femme dans les montagnes. Celles des environs sont remplies d'une prodigieuse quantité d'aigles (*rakham*); on en voyait constamment des centaines planer autour de nous; quelques uns s'abattaient de temps en temps et enlevaient la viande de nos assiettes.

26 avril. On avait passé à Béder toute la journée du 25. Pendant la nuit des habitans firent la garde autour de notre caravane, ce qui leur valut de notre part une petite récompense. Ce lieu est infesté de voleurs et nous étions campés hors la ville. On partit dans la soirée en se dirigeant au N. 45 O. Au bout de trois quarts d'heure, on arriva aux collines de sable dont il a été question précédemment; leur plus

haut sommet a été nommé Khouz Aly, en mémoire de la position qu'Aly occupa pendant la bataille de Béder. On traversa ces collines pendant une demi-heure, et ce ne fut pas sans difficulté, le sable étant très profond; puis on descendit dans la grande plaine à l'ouest, qui s'étend jusqu'au rivage de la mer; on arrive de Béder en une nuit à Bereïké, petit port, situé au sud d'Yambo, et très fréquenté par les navires. La plaine où on pénétra par l'O. 1. N. est couverte de buissons. Pendant la nuit nous aperçûmes les feux de divers camps de Bédouins. On rencontra deux pèlerins nègres, partis seuls d'Yambo : ils souffraient beaucoup de la soif; on leur donna à manger et à boire et on leur indiqua les camps des Bédouins. Ces voyageurs entreprenans peuvent trouver sans boussole leur chemin à travers les déserts; à leur départ on leur montre la direction de la route, ils la suivent en ligne droite, la nuit et le jour, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur destination. Après une marche de dix heures depuis Béder, on campa, au point du jour dans la plaine à Adheïba, lieu où croissent beaucoup de petits acacias.

27 avril. Ce matin, j'étais très mal à mon aise. Des vomissemens violens et des sueurs abondantes avaient rendu pour moi la nuit qui venait de se passer une des plus désagréables de mes voyages. Aujourd'hui une querelle avec mon guide au sujet des vivres augmenta ma fièvre, peut-être le relâchement de nerfs causé par ma dernière maladie y contribua. A notre droite à peu près à une distance de six heures au nord, une chaîne de hautes montagnes file vers la mer; plus près de nous une chaîne

plus basse suit la même direction. La plaine où nous campions est sablonneuse, et couverte de petits cailloux et de pétrosilex. On part l'après-midi; pendant quatre heures et demie, on se dirige au N.-O. 14 N.; on n'aperçoit plus ni arbres ni arbrisseaux; quelques arbustes des terrains salans indiquent seuls le voisinage de la mer; un peu plus loin, la terre se couvre d'une croûte de sel et l'air est fortement imprégné des vapeurs de la mer. Au bout de sept heures et demie, on revit dans la plaine quelques arbres entremêlés d'espaces incrustés de sel. Au bout de quatorze heures, après avoir voyagé toute la nuit sur un mauvais terrain, nous aperçûmes Yambo au lever du soleil, et après une marche lente de quinze heures et demie on arriva aux portes de cette ville; un peu avant on traversa un bras de mer; l'eau était alors basse, mais quand la marée est haute, il s'étend à une distance considérable dans l'intérieur.

CHAPITRE XXII.

DESCRIPTION D'YAMBO.

J'eus un peu de peine à trouver de la place dans un des khans ou okal, car ils étaient remplis de soldats qui, après la dernière expédition contre les Wahhabites méridionaux, avaient reçu la permission de retourner au Caire : ils arrivaient de Djidda et de la Mecque; il y avait aussi beaucoup de pèlerins qui de retour de Médine avaient le projet de s'embarquer pour Suez et pour Cosseir. Du nombre de ces derniers était l'épouse de Mohammed Aly : quatre navires étaient préparés pour transporter son escorte, sa suite et son bagage. Ayant déposé mes effets dans un appartement aéré sur la terrasse d'un okal, j'allai au port pour m'informer des moyens de passer en Égypte. Je ne tardai pas à apprendre que c'était impossible pour le moment. Des ordres positifs avaient été donnés pour que personne, à l'exception des soldats, ne s'embarquât : trois ou quatre navires prêts à faire voile avaient déjà été retenus pour eux, quinze cents d'entre eux, y compris beaucoup de pèlerins turcs qui payaient

pour militaires, parce qu'ils étaient armés et vêtus comme des soldats, attendaient encore une occasion de partir.

Pendant que j'étais assis dans un café près du port, trois enterremens passèrent à de courts intervalles l'un de l'autre; en ayant témoigné ma surprise, j'appris que, depuis peu de jours, beaucoup de monde était mort de la fièvre. On m'avait dit, à Béder, qu'une fièvre d'un mauvais caractère régnait à Yambo, mais j'avais fait peu d'attention à cette nouvelle. Durant le reste de la journée, je vis encore d'autres convois funèbres; cependant je n'avais pas la plus légère idée de la cause à laquelle tant de décès pouvaient être attribués. Enfin le soir, retiré dans mon appartement qui dominait sur une partie considérable de la ville, j'entendis de tous les côtés les cris déchirans qui dans tout le Levant accompagnent le dernier soupir d'un ami ou d'un parent. Dans ce moment une pensée se présente à mon esprit, et je me dis que cette maladie est peut-être la peste; j'essaie en vain de bannir mes craintes ou de les oublier dans le sommeil; les lamentations me tiennent éveillé toute la nuit.

Descendu le matin de bonne heure dans l'okal où beaucoup d'Arabes buvaient leur café, je leur fis part de mes appréhensions; mais je n'eus pas plutôt prononcé le mot de peste qu'ils me demandèrent, d'un ton de reproche, si j'ignorais que le Tout-Puissant avait pour toujours exempté de ce fléau le saint territoire du Hedjaz. Un tel argument n'admet pas de réplique chez les musulmans. Je sortis donc, cher-

chant quelque Grec chrétien, car la veille j'en avais vu plusieurs dans la rue; je reçus d'eux la confirmation de mes inquiétudes. Depuis huit jours la peste avait éclaté; pendant plusieurs mois elle avait ravagé le Caire; elle avait emporté une portion considérable de la population de Suez; deux navires partis de ce port avec des cargaisons de coton l'avaient apportée à Djidda d'où elle s'était communiquée à Yambo. Auparavant elle ne s'était jamais manifestée dans le Hedjaz, du moins de mémoire d'homme: ainsi les habitans avaient de la peine à se persuader qu'un tel événement pût arriver, notamment dans un temps où les cités saintes avaient été reconquises sur les Wahhabites. Jamais les relations avec l'Égypte n'avaient été aussi actives que dans ce moment; il n'était donc pas surprenant que ce fléau eût été introduit dans le Hedjaz. Tant qu'il ne mourut que dix à quinze personnes par jour, les Arabes de la ville ne purent croire que la maladie fût la peste, quoique la vue des bubons sur les cadavres et les progrès rapides du mal qui durait rarement plus de trois ou quatre jours, eussent pu les convaincre de la vérité.

Cinq ou six jours après mon arrivée, la mortalité s'accrut; le nombre des décès fut de quarante à cinquante par jour, ce qui est prodigieux pour une ville de cinq à six mille ames. Alors une terreur panique se répandit parmi les habitans; peu disposés à se soumettre aussi patiemment au danger que les Turcs dans toutes les autres contrées du Levant, ils s'enfuirent pour la plupart dans la rase campagne et la ville devint déserte; mais la maladie poursuivit les fugitifs qui avaient campé près les uns des autres;

aussi ne trouvant pas de remède au mal, beaucoup revinrent. Ils excusèrent leur fuite en disant : « Dieu » dans sa miséricorde nous envoie cette maladie » pour nous appeler en sa présence, mais nous con- » naissons notre indignité, c'est pourquoi nous pen- » sons qu'il vaut mieux l'éviter pour le moment et » la fuir ; » raisonnement que j'ai souvent entendu répéter.

Si j'eusse eu la force nécessaire, j'eusse probablement suivi leur exemple, mais je me sentais extrêmement faible et incapable du moindre effort ; comment aurais-je pu fuir dans le désert ? Je pensai aussi que je pourrais échapper à la maladie en restant enfermé dans ma chambre, et je me flattai de l'espoir de retourner bientôt en Égypte ; je fus encore déçu en ce dernier point. Peut-être en faisant quelques présens et usant de moyens de corruption aurais-je réussi à m'embarquer ; mais les bâtimens prêts à mettre à la voile étaient excessivement encombrés et pleins de soldats malades, de sorte que le séjour dans la ville infectée était préférable au départ avec semblable compagnie. Quelques jours après, j'appris qu'un petit bateau ouvert, où il n'y avait pas de troupes, était prêt à partir pour Cosseir ; je m'arrangeai aussitôt pour y obtenir passage, il différa de mettre à la voile de jour en jour, jusqu'au 15 de mai que je quittai Yambo après y être resté dix-huit jours au milieu de la peste.

Ce furent peut-être le mauvais état de ma santé et la petite fièvre dont j'étais tourmenté presque sans relâche, qui me sauvèrent, puisque, malgré toutes mes précautions, je fus exposé plusieurs fois à l'in-

fection. La grande rue d'Yambo était bordée de malades à l'article de la mort qui demandaient la charité; un Arabe était mourant dans la cour de l'okal où je demeurais; le maître de cette maison perdit une sœur et son propre fils; assis sur mon tapis, il me raconta que cet enfant était mort dans ses bras, la nuit précédente. L'imprudence de mon esclave contrariait d'ailleurs toutes mes mesures de précaution. Plusieurs fois je ne le vis pas le matin; lui ayant demandé la cause de son absence, il me dit qu'il était allé aider à laver le corps des morts. Les pauvres qui expiraient pendant la nuit, étaient exposés le matin sur des bières le long du rivage de la mer, et on les lavait avant de les porter à la mosquée pour que les prières y fussent récitées pour eux; mon esclave regardait comme une œuvre méritoire de se joindre à ceux qui rendaient ce pieux service; on en avait chargé des pèlerins nègres qui se trouvaient à Yambo. Je lui dis de rester à l'avenir au logis à cette heure-là pour préparer mon déjeûner; mais je ne pouvais l'empêcher de sortir dans d'autres momens, ni m'en dispenser moi-même, et il était presque impossible de passer dans le bazar sans toucher des gens infectés, ou au moins des personnes qui avaient été en contact immédiat avec eux.

Le sentiment du danger qui me menaçait alors est bien plus vif maintenant que je n'ai rien à craindre qu'il ne le fut quand j'y étais exposé. Après les quatre ou cinq premiers jours, je me familiarisai presque avec l'idée de la peste, et je comparai le petit nombre des hommes qui mouraient chaque jour, avec la masse des habitans restans. Je voyais tant de

personnes conserver leur bonne santé malgré les communications les plus intimes avec les défunts, que la crainte de la contagion diminua beaucoup chez moi, et l'exemple agit si puissamment sur l'esprit qu'en observant l'indifférence absolue des étrangers qui étaient alors à Yambo, je commençai à être presque honteux d'avoir moins de courage qu'ils n'en montraient. Toutefois le mal paraissait avoir un caractère très malin; peu de personnes attaquées du fléau échappèrent : il en fut de même à Djidda. Les Arabes n'avaient recours à aucun médicament. J'entendis dire que quelques personnes avaient été saignées, et que d'autres avaient été guéries par l'application d'un emplâtre-vésicatoire au cou; mais ces cas étaient très rares, et la masse n'imita pas ces exemples. Comme on a la coutume d'enterrer les morts quelques heures après leur décès, deux hommes que l'on supposait décédés furent enterrés vivans, durant mon séjour à Yambo; l'insensibilité dans laquelle ils tombèrent quand la maladie fut à sa crise, avait été prise pour la mort; l'un d'eux donna des signes de vie pendant qu'on le déposait dans le tombeau, il fut sauvé; le sépulcre de l'autre ayant été ouvert, quelques jours après, pour y faire entrer le corps d'un de ses proches parens, on le trouva les mains et le visage ensanglantés, et son linceul déchiré par les efforts qu'il avait faits pour se lever. En voyant ce spectacle, le peuple dit que le diable, n'ayant pu blesser l'ame de cet homme, avait défiguré ainsi son corps.

Le gouverneur d'Yambo prit beaucoup de peine pour que le nombre exact des décès dans la ville ne fût

pas connu ; mais les exclamations solennelles de « *la illaha ill'Allah!* » qui annoncent les funérailles d'un musulman, frappaient les oreilles d'un bout de la ville à l'autre ; je comptai quarante-deux convois dans un jour.

Pour les pauvres, la peste devient une véritable fête; toute famille qui en a le moyen, tue un mouton à la mort d'un de ses membres, et le lendemain tout le voisinage, hommes et femmes, est régalé dans la maison ; les femmes entrent dans les appartemens, et consolent toutes celles de la famille ; s'exposant, à chaque moment, à l'infection. C'est à cet usage, plus qu'à toute autre cause, qu'il faut attribuer la rapidité des progrès de la peste dans les villes musulmanes, puisque, dès que la maladie éclate dans une famille, elle ne manque jamais d'être transmise à tout le voisinage.

Les Européens et même les chrétiens du Levant croient communément que la religion musulmane interdit à ses sectateurs toute mesure de précaution contre la peste ; cette opinion est erronée. A la vérité l'islamisme défend de fuir cette maladie quand elle a pénétré dans une ville ou dans un pays, mais il avertit en même temps de ne pas entrer dans un lieu où elle a éclaté ; en conséquence, il ne veut pas que l'on s'enferme chez soi et que l'on coupe toute communication avec le reste de la ville infectée, parce que c'est comme si on prenait la fuite ; il favorise les mesures de quarantaine pour empêcher que le mal ne soit porté ailleurs ou n'attaque les étrangers à leur arrivée. Toutefois la croyance à la prédestination est si profondément et si universellement

enracinée dans l'esprit des nations du Levant, que nulle part on n'adopte les plus simples mesures de précaution. Les exemples innombrables, quoique extraordinaires, de gens épargnés par la peste, quoiqu'ils aient été en contact intime avec cette maladie, les confirment dans l'idée qu'elle n'est pas contagieuse; et leur prophète Mahomet leur a déclaré « que la peste est causée par les attaques hostiles du » démon contre le genre humain, et que ceux qui en » meurent sont des martyrs. » Tous les musulmans sont fermement persuadés qu'un ange invisible de la mort, armé d'une lance, en touche les victimes qu'il destine à la peste, fussent-elles cachées dans les réduits les plus secrets. Un tronc de palmier était étendu dans une rue d'Yambo; on observa que beaucoup de gens qui l'avaient enjambé, n'avaient pas tardé à être pris de la peste; on crut donc que le démon y avait choisi son poste de prédilection, pour blesser les passans; c'est pourquoi les Arabes prenaient un détour afin d'éviter leur ennemi, quoiqu'ils fussent persuadés qu'il était très léger à la course et pouvait les rattraper partout où ils allaient.

Les chrétiens et les Francs échappent à la maladie en se renfermant dans leurs maisons, mais cette mesure ne fournit qu'un faible argument contre l'idée générale; le retard que l'on apporte à la prendre et les imprudences occasionnent toujours une légère mortalité, même parmi eux: ensuite ces cas sont cités pour démontrer la folie de ceux qui essaient de s'opposer aux décrets de la Providence. D'ailleurs, beaucoup de chrétiens, dans l'Orient, suivent les maximes des Turcs et, imbus de leurs

notions sur la prédestination regardent comme superflu d'avoir recours à des moyens de garantir leur sûreté. Les Turcs négligent tant de préceptes prescrits par leur religion, qu'il ne serait peut-être pas difficile, dans ce cas, de leur faire adopter des opinions raisonnables, et d'autant plus que le Koran est silencieux sur ce point; néanmoins nulle mesure particulière ne peut être prise ni strictement observée aussi long-temps que chaque individu sera intimement persuadé de leur folie et de leur inefficacité. Si ce n'était pas une conviction générale, il y a long-temps que les Turcs eux-mêmes auraient trouvé, malgré leurs doctrines religieuses, le moyen de recourir à des prophylactiques, ainsi que les Arabes faisaient maintenant dans le Hedjas; et leurs olémas leur auraient fourni des *fetvas* et des textes de la loi en faveur de ce que leur bon sens les aurait engagés à faire. Le hadith ou la tradition sacrée rapporte ce mot de Mahomet: « Fuis le lépreux, comme tu fuis » le lion. »

Quant aux moyens d'empêcher l'importation de la peste, par l'établissement de quarantaines régulières, le cas est différent, parce que cela dépend entièrement du gouvernement. Les musulmans les plus orthodoxes et les plus fanatiques, ceux des états barbaresques, ont adopté ce système; et les réglemens de la quarantaine sont observés aussi rigoureusement dans leurs ports que dans ceux des Européens sur les côtes septentrionales de la Méditerranée. Il est très fâcheux que ce système n'ait pas été introduit dans l'empire ottoman; cela peut être attribué plutôt à des motifs d'intérêt qu'au fanatisme

religieux. Je n'ai visité ni Constantinople ni les ports de l'Archipel; mais je sais qu'il serait aisé aux gouverneurs de la Syrie, et encore plus au gouverneur de l'Égypte, d'employer leur autorité pour soumettre la côte à un système de quarantaine, sans craindre la moindre opposition de la part de leurs administrés. Cependant les gouvernemens de la Syrie doivent être guidés par la Porte dans ces sortes de matières; ils n'essaieraient guère d'établir des quarantaines sans l'autorité de leur souverain. Mohammed Aly a souvent agi en opposition directe aux ordres de la Porte, même pour des objets touchant les intérêts pécuniaires de son maître, et l'on peut croire que ce n'est pas seulement par la crainte de lui déplaire qu'il n'a pas écouté les conseils et les remontrances que lui ont adressés amicalement les puissances européennes à ce sujet; en même temps ses principes relâchés sur la religion sont trop connus pour qu'on suppose que la bigoterie l'empêche de céder à leurs sollicitations.

Pendant quatre années successives, de 1812 à 1816, la peste a, chaque printemps, exercé des ravages en Égypte, et toujours Mohammed Aly, sa famille et ses principaux officiers, se sont enfermés soigneusement dans leurs palais, et ont causé ainsi plus de scandale au peuple que par l'établissement d'une quarantaine régulière. Désirant toutefois passer aux yeux des Européens pour un homme à idées libérales et exempt de préjugés, il a réellement ordonné, en 1813 et 1814, que l'on fondât un lazaret à Alexandrie. La manière honteuse dont on s'y est pris prouve clairement qu'il ne

souhaitait pas sincèrement préserver ses sujets de l'horreur de l'infection, et tout le plan fut bientôt abandonné. Mes recherches et l'opinion de beaucoup de Turcs, qui jugent les opérations de leur gouvernement bien mieux qu'on ne le suppose, m'ont conduit à croire que le grand-seigneur ainsi que ses pachas tolèrent la peste dans leurs états, parce que les nombreux décès remplissent leurs coffres; quant à l'Égypte, je pense que c'est incontestablement la cause secrète. Les villes commerçantes du Caire, d'Alexandrie, de Damiette sont remplies de négocians étrangers, et des gens de toutes les contrées de l'Orient y sont établis; conformément à la loi, les biens de toute personne qui n'a pas de proches héritiers pour les réclamer, échoient au beit el mal, caisse destinée autrefois à un but utile aux sujets, mais aujourd'hui entièrement à la disposition particulière des gouverneurs; aussi une grande mortalité fait tomber des sommes considérables dans les mains de ceux-ci. Le préfet de chaque quartier d'une ville doit, sous les peines les plus sévères, informer le gouvernement du décès de tout étranger ou de tout individu sans héritier qui meurt dans son ressort; on saisit non seulement les biens de ces personnes, mais aussi ceux des gens dont les héritiers, quoique connus, sont absens dans les pays étrangers, et qui en retour ne jouissent d'autre privilége que de celui d'adresser des réclamations inutiles à ce même gouverneur qui convertit à son propre usage les revenus du beit el mal. Les injustices les plus criantes sont commises relativement aux biens des personnes décédées tant durant la peste que dans

d'autres temps; et le kadhi avec les olémas, une foule d'officiers et d'employés subalternes, partagent ces dépouilles illégales; le bien des officiers de l'armée et de beaucoup de soldats est également séquestré à leur mort. D'après un calcul modéré, la peste qui cette année en Egypte a enlevé dans la seule ville du Caire quarante mille ames, a grossi de vingt mille bourses ou dix millions de piastres les coffres du pacha, somme assez considérable pour étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur d'un Turc; un gouverneur de cette nation ne réfléchit jamais que la population a diminué, et que par conséquent les revenus réguliers ont baissé, parce que ce gouverneur calcule seulement la conséquence immédiate d'un événement, et pourvu que lui-même soit sain et sauf et que sa richesse augmente, il s'inquiète peu du sort de ses sujets. Comme la peste désole rarement les campagnes, et par conséquent n'enlève pas les laboureurs à la terre, ses effets sont moins redoutés par le pacha. Il ne sera jamais convaincu que la politique et l'humanité conseillent d'écarter les causes de la peste, que lorsqu'il aura vu une province entière dépeuplée et les champs qui lui fournissent ses revenus complétement déserts (1).

Il semblerait que Constantinople et le Caire sont dans le Levant les deux grands réceptacles de la

(1) Le peu de soins pris par le gouvernement d'Egypte pour conserver la vie de ses sujets, est démontré d'une manière également étrange par la négligence avec laquelle la petite-vérole est traitée : cette maladie cause dans la Haute-Egypte des ravages aussi grands que ceux de la peste qui désole rarement ces provinces méridionales. Les nom-

peste, se la communiquent mutuellement, puis l'envoient aux autres pays. Je ne suis pas en état de décider jusqu'à quel point les remontrances énergiques et réunies des puissances de l'Europe pourraient engager le grand seigneur à adopter des mesures de salubrité pour sa capitale et à assurer la sécurité des populations de la Turquie européenne et de l'Anatolie; mais je ne doute pas que des observations fermes de la part du gouvernement anglais feraient écouter au pacha d'Egypte la voix de l'humanité, et ainsi deviendraient salutaires à l'Egypte de même qu'à la Syrie et aux possessions britanniques dans la Méditerranée.

Les ravages de la peste étaient encore plus déplorables à Djidda qu'à Yambo, car il y mourait deux cent cinquante personnes par jour. Beaucoup d'habitans s'enfuirent à la Mecque, croyant être à l'abri dans cet asile sacré; mais ils emportèrent la maladie avec eux et un grand nombre de Mekkaouis moururent, quoique dans une proportion moindre qu'à Djidda. Le kadhi de cette dernière ville, qui était un Arabe, s'échappa, avec tous ses olémas, et se réfugia à la Mecque; Hassan pacha gouverneur de la ville sainte lui ordonna, sous peine de mort, de retourner immédiatement à son poste; le pauvre juge mourut en chemin. La principale rue marchande de Djidda fut

breuses représentations adressées à Mohammed Aly en faveur de l'introduction de la vaccine ont été inutiles, quoique s'il eût voulu prendre des renseignemens, il eût pu apprendre qu'en 1813, seulement dans la petite ville d'Esné, près de deux cent cinquante personnes tant adultes qu'enfans furent victimes de la petite-vérole dont la violence est bien plus intense dans ces climats qu'en Europe.

entièrement désertée, plusieurs familles furent absolument détruites. Il y avait alors un grand nombre de marchands étrangers dans cette ville, et leurs biens augmentèrent les trésors de Mohammed Aly. Des témoins occulaires m'ont raconté qu'on ne faisait autre chose à Djidda que transporter des corps morts au cimetière, et les effets précieux des défunts à la maison du commandant. Médine, de même que le pays entre Yambo et Djidda, furent exempts de la peste.

Je dois faire mention ici d'une coutume particulière des Arabes. Quand le fléau fut parvenu à son plus haut degré d'intensité à Yambo, les habitans arabes promenèrent dans les rues un chameau femelle couvert de toutes sortes d'ornemens, de plumes, de grelots; arrivés au cimetière, ils l'égorgèrent et en jetèrent la chair aux vautours et aux chiens. Ils espéraient que la peste dispersée dans la ville se réfugierait dans le corps du chameau et qu'en immolant cette victime ils se débarrasseraient tout d'un coup de la maladie. Les Arabes rirent beaucoup de cet expédient, mais il produisit au moins le bon effet d'inspirer de la confiance aux gens de la classe inférieure.

La ville d'Yambo est bâtie sur la côte septentrionale d'une baie profonde qui offre un bon mouillage aux navires, parce qu'une île située à l'entrée la protège contre la violence des vents. Les bâtimens se placent tout contre la terre et le port est assez vaste pour contenir les flottes les plus considérables. La ville est partagée en deux par un petit bras de mer; la partie la plus considérable est exclusivement nommée

Yambo, l'autre, plus occidentale, et appelée *el kad*, est surtout habitée par des marins. Toutes deux ont la mer devant elles et sont ceintes ailleurs d'un mur très long, très fort, et mieux bâti que ceux de Djidda, de Taïf et de Médine. Il est flanqué de plusieurs tours; les habitans l'ont élevé pour se défendre contre les Wahhabites, parce que les anciens remparts qui n'entouraient qu'une partie de la ville étaient ruinés. La surface comprise dans la nouvelle enceinte a une étendue double de celle qu'occupent les habitations; c'est dans l'espace vide que se trouvent le cimetière, les lieux de campement des caravanes, les places d'armes pour exercer les troupes; le reste ne consiste qu'en un terrain vague. L'étendue des murs exigerait une garnison nombreuse pour combattre sur tous les points; la population entière d'Yambo, pourvue d'armes, n'y suffirait pas; mais les ingénieurs du Levant ont toujours estimé la force d'une place d'après le développement de ses fortifications; c'est conformément à ce système que la vieille ville d'Alexandrie a été entourée récemment d'un mur épais et d'un fossé profond qui demanderaient au moins vingt-cinq mille hommes pour leur défense.

Yambo a deux portes; savoir, Bab-el-Médina à l'est, et Bab-el-Masri au nord. Les maisons sont plus mal bâties que dans les autres villes du Hedjaz. Un très petit nombre des pierres qui entrent dans leurs constructions offre une surface unie. La pierre est calcaire, remplie de fossiles, d'une couleur très blanche, ce qui rend la vue de la ville très fatigante pour l'œil. La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-

chaussée. Il n'y a de grands bâtimens que trois à quatre mosquées mal construites, quelques khans publics à demi ruinés, et la maison du gouverneur, chétif édifice sur le bord de la mer.

Yambo est une ville complétement arabe; très peu d'étrangers y sont établis; on n'y compte que deux ou trois détailleurs indiens, au lieu des nombreuses colonies de ce peuple établies à la Mecque, à Djidda et à Médine; tous les marchands sont arabes, à l'exception de quelques Turcs qui se fixent ici temporairement. La plus grande partie de la population appartient à la tribu bédouine des Djeheïné, qui vit au nord le long du bord de la mer; beaucoup ont pris des demeures fixes; plusieurs familles de schérifs, originaires de la Mecque, se sont mêlées avec eux. Les Yambaouis conservent les mœurs et le costume des Bédouins. Ils coiffent leur tête du keffié ou mouchoir de soie rayé de vert et de jaune, ils couvrent leurs épaules d'un abba blanc, et par dessous d'une robe de toile de lin bleue, ou de toile de coton, ou d'étoffe de soie coloriée; une ceinture de cuir la serre autour du corps. Les diverses branches de la tribu des Djeheïné établies ici ont chacune leurs scheikhs; elles se querellent aussi souvent que cela leur arriverait si elles étaient campées en rase campagne, et observent dans leurs hostilités et pour la vengeance du sang les mêmes lois que les Bédouins.

Les principales occupations des Yambaouis sont le commerce et la navigation; ils ont une cinquantaine de navires occupés au trafic de la mer Rouge, et les montent avec leurs esclaves. Les communications entre Yambo et l'Égypte sont très fréquentes.

Beaucoup d'Yambaouis sont établis à Suez et à Cosseïr, quelques uns au Caire et à Kenè, dans la Haute-Égypte, d'où ils font le négoce avec leur ville natale; d'autres commercent avec les Bédouins du Hedjaz et sur les côtes du golfe Arabique jusqu'à Moeïleh, et vont dans les camps échanger les denrées venues d'Egypte contre du bétail, du beurre et du miel, qu'ils vendent à Yambo avec un gros bénéfice.

Les Yambaouis sont bien moins civils que les Djiddaouis ou les Mekkaouis, ils montrent plus de grossièreté, et quelquefois même ils se conduisent comme des sauvages; mais, d'un autre côté, ils ont des mœurs plus réglées, sont moins vicieux, et jouissent d'une très bonne réputation dans tout le Hedjaz. Quoique nul d'entre eux ne soit opulent, ils paraissent généralement être plus aisés que les Mekkaouis mêmes. Presque toutes les familles considérables d'Yambo ont une maison de campagne dans la fertile vallée nommée Yambo-el-Nakhel, ou Kara-Yambo, ou Yambo-el-Berr, située au pied des montagnes, à six ou sept heures de distance dans le nord-est. Elle ressemble à celles de Djedeïdé (1) et de Ssafra, où croissent des dattiers et où il y a des champs de blé. Elle a une longueur de douze lieues, et renferme une douzaine de hameaux épars sur les pentes des monts. Le principal est Soueïga, où se tient le marché, et où

(1) Une route difficile conduit de l'Yambo-el-Nakhel à Djedeïdé à travers les montagnes et passe au nord du grand chemin.

réside le scheïkh des Djeheïné, reconnu comme tel par les Bédouins de cette tribu et par les habitans d'Yambo.

La vallée est cultivée exclusivement par les Djeheïné qui s'y sont fixés et y restent toute l'année, ou bien n'y descendent qu'au temps de la récolte des dattes, font faire les travaux par des journaliers, et campent dans les montagnes. C'est aussi à l'époque de cette récolte que tous les Yambaouis qui ont des jardins viennent y passer un mois. On cultive là tous les fruits dont le marché d'Yambo est approvisionné. On m'a dit que les maisons y étaient bâties en pierre, et avaient meilleure apparence que celles de Djedeïdé. Les Yambaouis regardent cette vallée comme leur demeure primitive, de laquelle la ville et le port sont des colonies. La route des pélerins d'Egypte passe par l'Yambo-el-Nakhel, d'où ils vont en une nuit à Béder. Ainsi cette caravane ne touche jamais à Yambo; cependant, à leur retour de la Mecque, plusieurs hadjis prennent à Mastoura la route d'Yambo, afin de faire quelques affaires dans cette ville, puis rejoignent la caravane à une journée de marche au nord.

Le commerce d'Yambo consiste principalement en denrées, on n'y trouve pas de grands magasins de marchandises; néanmoins, on voit dans les boutiques quelques objets d'habillement venus de l'Inde et de l'Egypte. Les propriétaires de navires ne sont pas négocians, comme ceux de Djidda, ils se bornent à transporter les cargaisons; cependant ils emploient toujours une portion de leurs bénéfices à de petites spéculations mercantiles. Le transport des

marchandises à Médine occupe beaucoup de monde, et tous les négocians de cette ville ont leurs agens parmi les Arabes d'Yambo. En temps de paix, la caravane de Médine part tous les quinze jours; mais récemment, le manque de chameaux la forçait de ne partir que tous les mois. Souvent il se présente des occasions pour aller par terre à Djidda et à la Mecque, et quelquefois à Oudjeh et à Moeïleh, stations fortifiées de la caravane d'Egypte sur le golfe Arabique. Les Yambaouis sont des contrebandiers hardis; aucun de leurs navires n'entre dans le port sans qu'une partie considérable de son chargement ne soit envoyée furtivement à terre pour ne pas payer les droits, qui sont énormes. Des détachemens de vingt à trente hommes bien armés se rendent la nuit au port pour protéger le débarquement, et, s'ils sont découverts, résistent souvent à force ouverte aux officiers de la douane.

Les environs de la ville sont complétement stériles; on ne voit ni arbres, ni verdure en dedans, ni autour des murs. Au delà du terrain salant contigu à la mer, la plaine couverte de sable se prolonge jusqu'aux montagnes. On en distingue, dans le nord-est, une très haute, d'où la grande chaîne tourne plus à l'ouest vers Béder : je crois que c'est le mont Redoua, dont les géographes arabes font souvent mention; Samhoudi le place à une journée de marche d'Yambo et à quatre journées de Médine. A peu près à une heure à l'est d'Yambo, on rencontre un groupe de puits d'eau douce, on les nomme *Aseïlia*, ils servent à arroser quelques champs de melons. Les Bédouins y campent quelquefois : dans ce moment,

un corps de cavalerie turque avait dressé ses tentes près de ces puits.

Il y a dans la ville plusieurs puits d'eau saumâtre, il n'y a pas une seule citerne; l'eau potable est fournie par de grandes citernes éloignées de cinq minutes de la porte de Médine, et alimentées par l'eau de pluie. De petits canaux ont été creusés dans les plaines voisines pour amener à ces réservoirs les torrens produits par les pluies; ils sont bien construits sous terre, et vastes; quelques uns sont assez grands pour procurer de l'eau à toute la ville pendant plusieurs semaines; ils appartiennent à des familles dont les ancêtres les ont fait bâtir, elles vendent l'eau à un prix fixé par le gouverneur qui exige une redevance de chacune d'elles. Cette eau est excellente, bien meilleure que celle des autres villes du Hedjaz où les habitans ne sont pas assez industrieux pour faire des citernes semblables. Quand les pluies d'hiver viennent à manquer, les Yambaouis souffrent beaucoup et sont obligés d'aller remplir leurs outres aux puits d'Aseïlia.

Yambo dépendait autrefois du gouvernement du schérif de la Mecque, qui aurait dû partager les recettes de la douane avec le pacha turc de Djidda. Ghaleb se les appropria exclusivement; il avait ici un visir ou gouverneur, avec une garnison d'une soixantaine d'hommes. Il paraît que l'autorité de cet officier se bornait à percevoir les droits de douane, et que les Yambaouis étaient réellement régis par leurs propres scheikhs, et jouissaient de beaucoup plus de liberté que les habitans de la Mecque et de Djidda. Le schérif était obligé de ménager la puissante tribu

des Djeheïné, et quand un Yambaoui souffrait une persécution injuste, il s'enfuyait vers sa parenté dans le désert; le tort qu'il éprouvait était vengé sur des gens ou sur des caravanes du schérif, jusqu'à ce que le différend fût arrangé.

Quand Saoud chef des Wahhabites attaqua la partie septentrionale du Hedjaz, ses premiers efforts, qui se dirigèrent contre les Beni Harb et les Beni Djeheïné, furent considérablement aidés par la haine et l'animosité constantes de ces deux puissantes tribus l'une contre l'autre, elles se faisaient fréquemment la guerre. Les Djeheïné ayant fait leur soumission et l'Yambo-el-Nakhel ayant reçu une garnison de soldats wahhabites, Saoud assaillit Yambo pour la première fois en 1802 avec des forces considérables; il resta campé devant les murs pendant quelques semaines et essaya plusieurs fois d'emporter la place d'assaut. Après qu'il se fut retiré, les Yambaouis bâtirent par l'ordre du schérif leurs fortifications actuelles et en supportèrent toute la dépense. Le schérif Ghaleb ayant fini par reconnaître l'autorité de Saoud, qui prit possession de la Mecque, Yambo tint encore pendant plusieurs mois; enfin ce ne fut qu'après qu'une forte armée eut fait des préparatifs pour l'attaquer de nouveau, et après que le visir eut pris la fuite, que les Yambaouis envoyèrent à Saoud un messager pour capituler, et en même temps adoptèrent sa doctrine. Les Wahhabites ne placèrent pas de garnison dans la ville; le schérif continua à y tenir un gouverneur, mais le collecteur d'impôts des Wahhabites y vint, et les habitans qui, à l'exception des droits de douane, n'avaient auparavant été assujettis à aucune contri-

bution trouvèrent que le gouvernement des Wahhabites les opprimait extrêmement.

Dans l'automne de 1811, lorsque l'armée turque sous les ordres de Tousoun, effectua son dernier débarquement près d'Yambo, les habitans étaient très disposés à secouer l'autorité du schérif et des Wahhabites; les officiers du Ghaleb et de Saoud s'enfuirent après que le commandant nommé par le premier eut fait un simulacre de résistance pendant deux jours avec une poignée de soldats; car il ne tarda pas à voir que les Yambaouis n'avaient pas envie de se battre. La ville ouvrit ses portes; de légers désordres furent commis par la soldatesque turque. Depuis ce moment Yambo a une garnison et est devenu le dépôt du commissariat de l'armée employée contre les Wahhabites dans le voisinage de Médine. Les soldats étant loin du pacha et de son fils se conduisirent d'une manière beaucoup plus désordonnée qu'à Djidda ou à la Mecque. Chaque bimbaschi ou commandant d'une compagnie qui débarqua ici avec son monde, prit pendant son séjour le commandement de la ville; tandis que Sélim Aga, le vrai gouverneur, n'ayant avec lui que très peu de troupes, voyait son autorité réduite à rien. Plusieurs rixes eurent lieu durant mon séjour et les habitans étaient extrêmement exaspérés. Un officier turc tua d'un coup de pistolet, en plein jour, au milieu de la rue, un jeune Arabe auquel il faisait depuis quelque temps des propositions infâmes; il commit ce meurtre du plus grand sang-froid, pour se venger du refus de la victime, puis se réfugia dans la demeure d'un bimbaschi, dont les soldats furent

appelés pour défendre l'assassin contre la fureur de la populace : les parens du jeune Arabe coururent à Médine pour demander à Mohammed Aly pacha la tête du meurtrier ; je partis d'Yambo avant que cette affaire fût terminée.

Tous les Yambaouis sont armés, quoiqu'ils se montrent rarement ainsi en public, et ils portent ordinairement un gros gourdin à la main. Très peu d'entre eux ont des chevaux ; les Djeheïné établis dans l'Yambo-el-Nakhel en ont de très beaux de la race du Nedjd, mais en petit nombre. Chaque famille a des ânes pour aller chercher de l'eau. On se ressent ici plus que dans les autres villes du Hedjaz du manque de domestiques et de journaliers. Aucun Yambaoui ne se livre à un travail manuel, s'il a la moindre chance de pourvoir à sa subsistance par un autre moyen. Des paysans égyptiens restés sur cette côte après leur pélerinage, et obligés de gagner de l'argent pour payer leur passage en retournant chez eux, servent comme porte-faix et journaliers, apportent du bois et de l'eau. J'ai vu payer une piastre et demie à un homme pour porter une charge à une distance de quinze cents pieds du rivage à une maison.

Nulle part dans le Hedjaz, les denrées ne sont à aussi bon marché qu'à Yambo ; comme l'eau y est bonne, et que l'air paraît y être plus salubre qu'à Djidda, le séjour pourrait en être supportable, si ce n'était à cause de la quantité incroyable de mouches qui infestent cette partie de la côte. Personne ne sort sans avoir à la main un éventail de paille pour chasser ces insectes ; il est absolument impossible de manger

sans en avaler quelques uns qui entrent dans la bouche au moment qu'on l'ouvre. Il en passe des nuages au dessus de la ville, ils s'établissent à bord des navires qui sortent du port, et y restent pendant tout le voyage.

CHAPITRE XXIII.

VOYAGE D'YAMBO AU CAIRE.

Je m'embarquai à Yambo, le 15 mai, dans la matinée, sur un sambouk ouvert ou grand bateau destiné pour Cosseïr où il devait charger du blé; le raïs ou capitaine était fils du propriétaire habitant d'Yambo. J'étais convenu de cinq piastres fortes pour mon passage et celui de mon esclave; les pèlerins en paient ordinairement deux et on n'en exige qu'une des pauvres et des domestiques.

Le gouvernement ne donnait qu'une demi-piastre par tête pour le transport des soldats. Comme l'associé du commandant d'Yambo avait une part dans ce bateau, on lui permit de partir sans prendre de militaires, et le raïs m'avait dit qu'il n'avait qu'une douzaine de passagers arabes. En me faisant payer deux piastres de plus que le prix ordinaire, il m'avait

promis que j'aurais un petit espace à l'arrière pour moi seul. Quand j'arrivai à bord, je reconnus qu'il m'avait trompé; il s'y trouvait plus de trente passagers, principalement Égyptiens et Syriens, et une douzaine de matelots. Le raïs, son frère cadet, le pilote et le maître, s'étaient établis dans le réduit placé derrière le gouvernail, et pour lequel j'avais fait mon arrangement. Retourner à Yambo, séjour de la mort, n'était pas prudent, et comme je n'aperçus dans le bateau aucune apparence de peste, je me résignai à mon sort sans entamer une dispute inutile.

Nous fîmes voile à l'instant en serrant de près la côte. Le soir, je m'aperçus que ma situation était pire que je ne l'avais supposée en entrant; une demi-douzaine de malades dont deux avaient un violent délire étaient couchés au fond du bateau; le jeune frère du raïs, qui avait sa place à côté de moi, était payé pour soigner les malades; l'un d'eux mourut le lendemain et son corps fut jeté à la mer. Il n'était plus douteux que la peste ne régnât à bord de ce petit navire, quoique les matelots prétendissent que c'était une maladie différente. Le troisième jour, le frère du raïs se plaignit d'un grand mal de tête et insista pour être débarqué. Nous étions alors dans une petite baie; le raïs céda aux demandes du jeune homme, et convint avec un Bédouin de ce canton de le ramener sur son chameau à Yambo: j'ignore son sort ultérieur.

La seule précaution que je pus prendre contre l'infection, fut de déposer mon bagage autour de moi de manière à former une espace isolé où j'avais assez de place pour être assis à mon aise; cependant

j'étais obligé de me trouver à chaque instant en contact avec mes compagnons de voyage. Très heureusement la maladie ne s'étendit pas ; un autre passager mourut cinq jours après notre départ ; après cela, il n'y eut plus de nouveaux décès, quoique plusieurs passagers fussent attaqués de la maladie ; je ne puis affirmer positivement que ce fut la peste, parce que je n'examinai pas les cadavres; cependant tout contribua à me le faire croire. Le mal de mer continuel et le vomissement que les passagers éprouvèrent, furent peut-être pour eux une opération salutaire de la nature.

Quant à moi, l'état de ma santé fut très mauvais pendant tout le voyage et je fus fréquemment tourmenté par la fièvre qu'augmentait le manque total de commodité. J'éprouvais du dégoût pour toute espèce de nourriture, excepté pour le bouillon. Chaque fois que nous entrions dans un port, j'achetais un mouton aux Bédouins afin d'avoir un plat de soupe, et en distribuant la viande aux gens du navire, j'obtenais leur bienveillance, de sorte que dans toutes les occasions ils me traitaient bien, et je pouvais réclamer leur aide lorsque j'en avais besoin, soit pour élever chaque matin un auvent temporaire, soit pour remplir nos outres à terre.

Voici notre manière de naviguer : tous les soirs, on entrait dans un port où l'on passait la nuit et on se remettait en route au point du jour. Si l'on savait qu'il n'y avait ni anse, ni port assez proches pour qu'on pût y arriver, avant le coucher du soleil, avec le vent qui régnait, on s'arrêtait quelquefois à un mouillage, un peu après midi. Par malheur, le canot

avait été emporté par une forte lame, dans un voyage précédent ; par conséquent nous ne pouvions pas débarquer souvent, excepté dans les lieux où il y avait d'autres navires dont nous empruntions les canots, parce que nous jetions ordinairement l'ancre dans des endroits où l'eau était profonde. Les matelots montraient bien peu de courage. Dès qu'i ventait bon frais, ils serraient les voiles, la crainte d'un coup de vent leur faisait chercher un refuge dans un port, et jamais nous ne parcourions plus de vingt-cinq à trente-cinq milles par jour. Une grande pièce à eau de forme carrée était la seule à bord, elle en contenait assez pour la consommation de trois jours et ne servait qu'à l'équipage. Chaque passager avait son outre, et quand nous arrivions à une aiguade, les Bédouins accouraient sur le rivage et nous vendaient l'eau de leurs outres. Comme il arrive quelquefois que les navires sont pris par des calmes dans une baie éloignée des puits, ou que les vents contraires les empêchent de la quitter, l'équipage est exposé à beaucoup souffrir de la soif ; car jamais on n'a une provision d'eau pour plus de trois ou quatre jours.

Pendant les trois premiers jours, nous naviguâmes le long d'une côte sablonneuse, entièrement stérile et inhabitée; les montagnés continuaient à être à une certaine distance dans l'intérieur. A trois journées par terre et par mer d'Yambo, suivant le calcul commun, s'élève le Djebel Hassani, montagne dont la mer baigne le pied, puis en allant au nord, la rangée inférieure des montagnes est, dans le voisinage de la plage, habitée par quelques Bédouins. Les camps

des Djeheïné s'étendent jusqu'à ces monts; au nord et jusqu'à El Oudéjh, station des pélerins, dont le nom se prononce el Ousch, on trouve les demeures des Bédouins Heteïm. Vis à vis du Djebel Hassani, il y a plusieurs îles, et la mer est, notamment dans ce parage, remplie de bancs de sable et de rochers de corail qui s'élèvent presque jusqu'à sa surface; leurs diverses couleurs donnent à l'eau, quand on la regarde de loin, toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Au printemps, après les pluies, quelques unes de ces îles sont habitées par les Bédouins de la côte qui y mènent paître leurs troupeaux tant qu'il s'y trouve de la pâture; ils ont de petits canots et sont des pêcheurs très actifs. Ils salent le poisson, et le transportent dans leurs embarcations à Yambo ou à Cosseïr, ou bien le vendent aux navires qui passent. Une de ces îles, nommée El Harra, appartient aux Beni Abs, tribu de Bédouins autrefois puissante et maintenant réduite à quelques familles; ils vivent mêlés avec les Beni Heteïm et sont de même qu'eux en très mauvais renom parmi leurs voisins. Sur une autre île, on voit le tombeau d'un saint appelé Scheikh Hassan el Mérabet, il est entouré de bâtimens bas et de cabanes où demeure une famille de la tribu des Beni Heteïm, à laquelle appartient la garde du sépulcre. Comme la route des navires arabes passe souvent tout près de cette île, ils y envoient fréquemment un canot porter à ses habitans quelques mesures de blé, ou du beurre, du biscuit et du café, parce que les marins arabes regardent Scheikh Hassan comme le patron de ces parages. Quand nous fûmes vis à vis, notre reïs fit un grand pain qu'il mit cuire dans la cendre, et en dis-

tribue un morceau à toutes les personnes du bord, qui le mangèrent en honneur du saint; ensuite il nous régala d'une tasse de café.

En général, les matelots arabes sont très superstitieux; ils ont une horreur extrême pour certains parages, non parce qu'ils les croient les plus dangereux, mais parce qu'ils sont persuadés que des esprits malfaisans, habitant parmi les rochers de corail, peuvent attirer les navires vers les bancs de sable et par là causer leur perte: c'est par cette raison qu'avant de prendre leur repas ils ne manquent jamais de jeter dans la mer une poignée de farine, disant que les habitans de l'eau doivent aussi avoir leur morceau, parce qu'autrement ils empêcheraient la marche du bâtiment. Notre reïs oublia une fois de payer ce tribut, mais s'en étant souvenu, il ordonna qu'on fit un pain et qu'on le lançât dans la mer.

Tous les jours nous rencontrions des navires venant d'Égypte, et le soir il y en avait trois ou quatre mouillés avec nous dans la même baie. Des querelles pour l'eau surviennent fréquemment dans ces occasions, et les bâtimens sont souvent obligés d'attendre un ou deux jours que les Bédouins en apportent une quantité suffisante sur le rivage. On peut se procurer partout avec facilité du beurre, du lait, du miel, des brebis, des chèvres, du poisson salé, du bois de chauffage, des brins d'arak, buisson dont les Arabes font leurs brosses à dents et que les Bédouins ramassent sur cette côte; on donne en échange de ces objets du tabac et du blé. Les Bédouins sont des voleurs déterminés et souvent viennent pendant la nuit à la nage jusqu'aux navires pour

épier l'occasion de les piller : l'eau est mauvaise partout, excepté à Oudjéh et à Dhoba. Oudjéh, dont on estime la distance au nord du Djebel Hassan à trois jours de marche, est un château sur le chemin des pélerins à trois lieues dans l'intérieur. Tout auprès il y a une source d'eau excellente; on trouve aussi des puits abondans d'eau passable dans le voisinage de la petite baie qui sert de port au château et qui par cette raison est nommée Mars el Oudjéh. Des soldats mogrebins tiennent garnison dans le château que l'on disait être bien approvisionné. Plusieurs sont mariés à des femmes bédouines et font un petit trafic de vivres avec les navires qui passent.

Les montagnes voisines d'Oudjéh sont habitées par les Bili, tribu des Bédouins. Au nord d'Oudjéh et à peu près à deux journées au sud de Mouïléh, on rencontre le mouillage de Dhoba renommé pour ses puits excellens. Les navires jettent l'ancre dans une grande baie, qui est l'un des meilleurs ports de cette côte ; les puits sont à une distance d'une demi-heure dans l'intérieur, sous l'ombrage d'une groupe de dattiers et de doum. La caravane des pélerins d'Égypte passe par ce lieu; un réservoir a été bâti pour son usage. Les navires qui vont de Cosseïr à Yambo viennent généralement reconnaître ce point, et continuent ensuite leur navigation le long de la côte vers le sud. A deux journées au nord de Dhoba, on trouve le château et le petit village de Mouïléh sur le territoire des Bédouins Hoveïtat et O'mra'n; nous en passâmes à une certaine distance, toutefois je pus apercevoir de grandes plantations de palmiers près du rivage. Ce que l'on appelle le château me parut être

un bâtiment carré et situé dans la plaine, tout près de la mer. On distingue de loin la position de Mouïléh, à une haute montagne qui s'élève par derrière, et dont les trois cimes aiguës qui dépassent toutes les autres sont visibles de 60 à 80 milles; on me dit qu'en hiver, par un temps clair, on pouvait les voir de Cosseïr au moment du lever du soleil. Mouïléh est le lieu principal de cette côte entre Akaba et Yambo. Ses habitans, qui sont pour la plupart Bédouins, ont des demeures fixes, et trafiquent en bétail et en poisson avec Tor et Yambo; ce marché est très fréquenté par leurs compatriotes de l'intérieur. C'est le seul endroit de cette côte où il se tienne régulièrement un marché, et où l'on trouve toujours des vivres, ce qui est d'un grand secours pour les navires retardés par les vents contraires. Comme les denrées sont très chères dans le Hedjaz et à très bon marché en Egypte, les bâtimens qui vont du premier de ces pays à Cosseïr ou à Suez ne prennent jamais que l'approvisionnement qui leur est absolument nécessaire; mais la traversée, qu'ils ne calculent ordinairement qu'à vingt jours, est souvent d'un mois et quelquefois même de deux.

De la rade de Mouïléh on distingue nettement le Ras abou Mohammed, pointe méridionale de la péninsule du Sinaï. Les bâtimens partant d'Yambo pour Cosseïr vont généralement attaquer ce cap ou l'une des îles situées en avant, puis font route au sud vers leur destination; ils suivent cette marche afin de profiter des vents de nord qui soufflent pendant neuf mois de l'année dans cette partie du golfe Arabique, et ils préfèrent cette manière ennuyeuse, mais

sûre de serrer la côte de près, qui leur permet souvent de profiter de la brise de terre, aux dangers et aux fatigues de gagner au large et de naviguer contre le vent ou de traverser le golfe en se dirigeant en droiture de Djidda ou d'Yambo sur Cosseïr; très peu de pilotes de cette mer connaissent les ports de la côte d'Afrique au sud de ce dernier, ainsi que les Bédouins qui l'habitent et qu'ils craignent beaucoup.

En arrivant au Ras Mohammed, ils mouillent près de l'une des petites îles ou entrent dans le port de Scherm, et ils y attendent le vent favorable qui les porte ordinairement à Cosseïr en un jour ou deux. Quant à nous, il ne nous survint aucun événement désagréable pendant notre traversée, quoique le vent, qui fut rarement bon, nous eût forcés une fois de rester trois jours au même mouillage; je crus souvent que le navire allait se briser en voyant le pilote le conduire à travers les écueils des rivages. Ces gens montrent dans cette manœuvre une expérience consommée et autant de hardiesse qu'ils manifestent de pusillanimité en pleine mer.

Après une traversée de vingt jours, nous arrivâmes le 4 de juin dans le voisinage du Ras abou Mohammed; le bateau fut amarré pour la nuit par des grappins à des rochers de corail, sous le vent d'une petite île devant le promontoire; le pilote comptait partir le lendemain matin.

Sachant que l'on rencontrait toujours dans le port de Scherm des Bédouins qui transportent les voyageurs par terre à Tor ou à Suez, je demandai que l'on me débarquât. La route de là au Caire était beaucoup plus courte que celle de Cosseïr, et l'état pré-

caire de ma santé exigeait que je quittasse au plus tôt le navire où j'étais très mal à mon aise et où les craintes de la peste n'étaient pas encore dissipées, quoique personne n'y fût mort depuis quinze jours : quatre piastres fortes données au reïs et une au pilote les engagèrent à se détourner un peu de leur route, et le lendemain matin nous entrâmes dans le port de Scherm.

Scherm est à quatre ou cinq heures de distance du Ras abou Mohammed ; de grands navires peuvent mouiller dans ce port qui est sûr et commode, situé à l'entrée du golfe d'Akaba, et le meilleur de la côte occidentale de ce bras de mer. Sous ce nom de Scherm ou Scheroum au pluriel, on comprend deux ports à un demi-mille de distance l'un de l'autre et également bons ; néanmoins celui du sud est le plus fréquenté. Comme il y a dans le voisinage un puits abondant, tous deux sont souvent visités par les navires qui vont dans le Hedjaz ou qui en viennent ; et les passagers désireux d'éviter le voyage du golfe de Suez, qui durant les vents de nord est souvent très long, débarquent ici ; ils gagnent ensuite, sur les chameaux des Bédouins, Tor ou Suez. Ces Bédouins qui demeurent dans les montagnes aperçoivent de loin les navires et à leur arrivée se dépêchent de descendre à la côte pour offrir leurs services. Jadis quand les pachas d'Égypte n'exerçaient qu'un pouvoir nominal sur les Bédouins du voisinage, les Arabes de Tor étaient très redoutés par les marins ; ils exigeaient d'eux un tribut régulier quand ils entraient dans leurs ports, et les tourmentaient de toutes les manières. Maintenant Mohammed Aly a réussi,

par le moyen du commandant de Suez, à effrayer ces Bédouins; leur conduite est très amicale, et on voyage avec eux en toute sûreté; mais si un navire fait naufrage sur ces côtes ou sur les îles voisines, événement assez commun, ils maintiennent leur ancien droit de piller la cargaison.

Dans la soirée, un navire chargé de soldats et parti d'Yambo, six jours avant nous, entra dans le port; le chef de cette troupe et quatre ou cinq militaires furent débarqués pour aller par terre au Caire; le lendemain matin les deux bâtimens poursuivirent leur voyage vers Cosseïr. Il ne fut pas difficile de louer des chameaux; il y en avait là plus d'une trentaine qui étaient prêts; nous partîmes dès le soir, et formâmes deux détachemens; l'un qui prit les devants était formé de soldats, et le second qui le suivit à un intervalle de deux heures se composait de moi, de mon esclave, et de deux pélerins de Damas qui saisirent avec joie cette occasion d'abréger leur voyage. Nous parcourûmes pendant une heure et demie une vallée où nous fîmes halte pour la nuit.

Le 6 juin, on continua de voyager dans des vallées stériles, entre des rochers escarpés, généralement granitiques; vers midi, on s'arrêta sous la saillie d'un roc qui nous procura de l'ombre. Les Bédouins allèrent chercher de l'eau, qui était excellente à El Hamra dans les montagnes à l'ouest. Une pauvre femme vivait absolument seule, avec deux chèvres, dans cette vallée. La sécurité la plus parfaite règne même parmi les Bédouins de ce canton, et n'est interrompue que par la conduite scandaleuse des soldats turcs qui y passent. Connaissant bien ces gens,

par une longue expérience, j'avais refusé de me joindre à leur troupe. Nous étant remis en route, dans la soirée, nous rencontrâmes un petit garçon bédouin servant de chamelier à la bande qui nous devançait. Son chameau qui portait un militaire n'ayant pu marcher aussi vite que les autres, le cavalier, furieux de ce retard, donna un coup de sabre à l'animal pour hâter son pas; le petit garçon, lui ayant adressé des remontrances et saisi le licou, reçut également une estafilade à l'épaule, et comme il persistait à ne pas lâcher prise, le brigand lui tira un coup de fusil; le petit bonhomme s'enfuit et attendit notre venue. Nous entendîmes à quelques milles de distance les imprécations du soldat et nous le trouvâmes qui allait à pied derrière le chameau. Prévoyant une rixe, j'avais chargé mon fusil et mes pistolets. Quand il m'aperçut en tête de ma troupe, le Turc accourut aussitôt vers moi et me cria de descendre de mon chameau et de prendre le sien : je lui ris au nez, et lui répondis en turc que je n'étais pas un fellah à qui il pût parler de cette manière. Alors, conformément à l'usage de ces militaires qui s'imaginent que quiconque n'est pas de leur corps doit obéir à leurs commandemens, il se tourna vers mon esclave et lui enjoignit de descendre, jurant qu'il allait tirer sur l'un de nous s'il ne se conformait pas à cet ordre. A ces mots, je pris mon fusil et lui assurai qu'il était chargé avec de la poudre excellente, et enverrait une balle à son cœur, plutôt que le sien au mien. Durant cette altercation, son chameau s'écarta un peu dans une vallée latérale; craignant pour son bagage, il courut après l'animal et nous poursuivîmes notre marche.

Comme il ne pouvait nous suivre dans le sable, il me tira de loin un coup de fusil, auquel je répliquai aussitôt et ainsi finit la bataille. Plus loin nous rencontrâmes ses compagnons qui avaient mis pied à terre, je leur dis que leur ami était resté en arrière à cause de l'embarras que son chameau lui avait causé; ils lui dépêchèrent tout de suite un de leurs Bédouins pour le ramener; nous allâmes camper dans une vallée hors de la route et le petit Bédouin nous y rejoignit, ne se souciant pas d'être vu par les autres soldats.

Nous dirigeâmes ensuite notre marche de manière à ne pas nous retrouver avec ces militaires; mais, deux jours après, je rencontrai mon homme à Tor. Comme il craignait que je ne portasse plainte contre lui au gouverneur de Suez, qui était dans cette ville, il vint à moi d'un air riant, et me dit qu'il espérait que tout ressentiment entre nous était évanoui, n'ayant tiré le coup de fusil que pour appeler ses compagnons à son aide à cause de son chameau. Je lui répondis que mon intention avait été toute différente, et que je regrettais beaucoup de l'avoir manqué; il se mit à rire et s'en alla. Il n'y a pas au monde d'êtres plus insolens, plus arrogans, et en même temps plus vils et plus lâches que les soldats turcs; quand ils s'attendent à ne pas rencontrer de résistance, ils se conduisent de la manière la plus hautaine et la plus tyrannique, et, dans le moindre accès de colère, ne se font nul scrupule de tuer une personne inoffensive; mais quand on leur tient tête, ou quand ils redoutent quelque mauvaise conséquence de leurs actions, il n'est pas de bassesse à laquelle ils ne se soumettent

à l'instant. Dans mon voyage en Égypte, du Caire à Assouan, que je fis entièrement par terre, j'eus plusieurs affaires de ce genre avec des soldats : je conseille aux voyageurs de traiter constamment ces gens-là avec beaucoup de hauteur, parce qu'ils attribuent la plus légère condescendance à la crainte, et alors leur manière d'agir devient insupportable.

Le 6 juin, nous avions marché pendant près de neuf heures; le 7, nous parcourûmes les vallées pendant deux heures et demie; arrivés à une haute montagne, je fus obligé de mettre pied à terre. J'eus beaucoup de peine à atteindre au sommet, car mes forces étaient épuisées, ayant eu le frisson toute la nuit. Nous employâmes deux heures à franchir la montagne et à descendre dans la vallée de l'autre côté. Du sommet, nous découvrîmes en plein le golfe d'Akàba. La partie supérieure de cette montagne est de granit, et l'inférieure de grünstein. L'après-midi, nous débouquâmes de cette chaîne dans la plaine de l'ouest, qui s'abaisse doucement vers le golfe de Suez : on fit halte après dix heures de marche.

8 juin. En trois heures et demie, nous arrivâmes à Tor; tout y était dans un mouvement extraordinaire. L'épouse de Mohammed Aly pacha que j'avais rencontrée à presque toutes les stations de ma route, était entrée dans ce port quelques jours auparavant, et comme le vent du nord soufflait avec force, elle était descendue à terre, afin d'aller par terre à Suez. Son propre frère Moustafa beg, l'un des principaux officiers du pacha, et le gouverneur de Suez étaient venus à sa rencontre ; ses tentes étaient dressées tout près du village; il fallait près de cinq

cents chameaux pour transporter à Suez sa suite et son escorte militaire, et comme on ne pouvait pas se procurer promptement cette quantité, elle était retenue depuis une semaine entière à Tor.

Je me décidai à passer quelques jours dans ce lieu uniquement afin de recouvrer la force suffisante pour le voyage du Caire ; mais quand j'appris que la peste désolait encore Suez et la capitale de l'Égypte, je changeai de plan et je résolus de passer quelques semaines à Tor, jusqu'à ce que la saison de la maladie eût cessé. Je m'aperçus bientôt que ce petit village est un triste séjour : il est bâti dans une plaine sablonneuse, tout près du bord de la mer, sans aucun abri contre les rayons du soleil; quelques bouquets de dattiers s'élèvent à une certaine distance par derrière. Les maisons sont misérables; des myriades de mouches et de moustiques obstruent les entrées de toutes les habitations, j'y passai une nuit; les Bédouins m'ayant dit, le lendemain, qu'à une heure de distance, il y avait un autre petit village, dans une position élevée, avec des jardins et une abondance d'eau excellente, je me déterminai à y aller demeurer.

Tor est entouré d'un mur à demi ruiné; on y voit les restes d'un château; il passe pour avoir été construit par sultan Sélim Ier, qui fortifia tous les postes avancés de son empire. Les Français songèrent à le rebâtir, mais ils quittèrent l'Égypte avant d'avoir commencé le travail. Deux petits villages à peu près à un mille de distance de chaque côté de Tor, sont peuplés d'Arabes, tandis que ce lieu n'est habité que par des Grecs au nombre d'une vingtaine de familles

avec un prêtre qui relève de l'archevêque du mont Sinaï. Ces gens gagnent leur vie en vendant des provisions aux navires qui jettent l'ancre ici pour faire de l'eau; elle est excellente; on la prend dans des puits. Les denrées sont deux fois aussi chères ici qu'au Caire; les habitans de Tor les vont chercher à Suez dans leurs petits bateaux. Ils sont parcimonieux et deviendraient riches, si le passage des soldats turcs ne s'y opposait; car la rapacité de quelques uns de ces militaires leur enlève souvent, dans un seul jour, les profits d'une année entière. Le pacha n'a pas ici de garnison.

9 juin. Le matin, ayant fait une provision suffisante de vivres à Tor, je me rendis sur mon chameau à El Ouadi qui est le village dont j'ai parlé plus haut. Je n'eus pas de peine à trouver un logement et je reconnus avec plaisir que mes espérances n'étaient pas déçues; ce village est composé d'une trentaine de maisons entourées de jardins et de bocages de dattiers. Je louai la moitié d'une maison à demi ouverte; je l'avais couverte de feuilles de palmier, et j'avais à côté un enclos planté de palmiers, de nebeks, de grenadiers et d'abricotiers, dont l'ombrage donnait une fraîcheur délicieuse; il y avait au centre un puits dont l'eau est excellente; pour le moment mes souhaits étaient accomplis. Les habitans du village, qui pour la plupart sont des Bédouins devenus sédentaires, ne pouvaient me supposer aucun motif suspect d'être venu me loger au milieu d'eux; voyant que j'avais à peine la force de me tenir sur mes jambes, ils me traitèrent avec beaucoup de bonté, et de petits présens de viande et d'autres den-

nées que je leur distribuai m'assurèrent bientôt leur bienveillance; et je ne pus qu'être satisfait de leur conduite; jouissant donc d'un repos complet, et du bon air de la montagne sur laquelle ce village est situé, mes forces ne tardèrent pas à revenir.

Depuis quatre ans que j'avais quitté la société de mes amis M. Barker et M. Masseyk et les délicieux jardins d'Alep, je ne m'étais jamais trouvé si bien qu'à El Ouadi. Dès le premier jour que je passai dans cette retraite, ma santé éprouva une amélioration considérable. Pensant qu'un léger exercice me serait salutaire, je montai sur un chameau et j'allai à Hamma'm, lieu où il y a des eaux thermales, au delà de la montagne, au nord de Tor et à une demi-heure de marche d'El Ouadi. Plusieurs sources chaudes jaillissent de la roche qui est calcaire; un toit a été construit au-dessus de la principale qui est visitée par tous les Bédouins du voisinage. Quelques bâtimens à demi ruinés, et probablement aussi anciens que le château de Tor démoli, offraient jadis un asile aux personnes qui fréquentaient ces sources; leur chaleur est modérée, et l'eau paraît être fortement imprégnée de nitre; à côté de ces sources, il y a de vastes plantations de dattiers; jamais je n'en ai vu dont la végétation fût plus belle et plus vigoureuse; ils forment un bois si touffu, qu'on a de la peine à y trouver son chemin. Ces dattiers appartiennent aux Bédouins de la presqu'île, qui viennent ici avec leurs familles, au temps de la récolte des fruits. Cependant le bocage le plus considérable est la propriété des prêtres grecs du mont Sinaï; l'un d'eux y demeure dans une tour isolée au milieu des Arabes; c'est un

véritable ermite, étant le seul habitant permanent de ce lieu. La crainte des Bédouins le tient enfermé pendant des semaines entières dans son donjon où l'on n'entre que par une échelle; un homme qui chaque semaine lui apporte de l'eau est le seul qui l'approche. Ce prêtre est placé ici comme jardinier du couvent, mais l'expérience a montré l'inefficacité de toutes les tentatives pour préserver les arbres du pillage des Bédouins; les fruits ont donc été abandonnés au premier venu; de sorte que ce bosquet, dont le produit est souvent d'une valeur de quatre à cinq mille piastres, devient une propriété publique.

J'éprouvais un peu de difficulté à me procurer de la viande à Ouadi; les moutons sont très rares dans la presqu'île et aucun Arabe n'est enclin à vendre les siens. Un troupeau avait été envoyé de Suez à Tor pour l'approvisionnement de l'épouse de Mohammed Aly et de sa suite, je fus obligé de payer douze piastres pour un petit chevreau.

La seconde semaine de mon séjour à El Ouadi améliora beaucoup ma santé; je n'étais pas complétement rétabli, mais pour le moment je désirais seulement recouvrer assez de force pour faire le voyage du Caire, où je devais trouver les moyens de me guérir complétement. Je souhaitais d'autant plus de hâter mon départ, qu'on disait que les Bédouins qui, ayant des chameaux, ne les avaient pas encore livrés pour le transport des femmes du pacha, allaient bientôt quitter ce canton avec des charges de charbon pour le Caire; alors il aurait été difficile de se procurer des bêtes de somme. Depuis dix-huit mois, je n'avais pas reçu de lettres d'Europe et j'étais impatient d'arri-

ver au Caire où je savais que j'en trouverais plusieurs. Je n'ignorais pas non plus que la peste aurait presque cessé vers l'époque de mon arrivée, c'est à dire à la fin de juin, parce qu'elle cède toujours à l'influence de la saison chaude. En conséquence, je louai deux chameaux pour douze piastres fortes.

Les Arabes de ces cantons ont établi des coutumes particulières relativement aux transports; parmi ceux de la presqu'île, la tribu des Sovaléha a le droit d'en faire la moitié et l'autre est partagée entre les Mezeïné et les Aleïgat. Ayant besoin de deux chameaux, l'un devait être fourni par un Sovaléha et l'autre par un Mezeïné ou par un Aléïgat. S'il arrive qu'il n'y ait pas sur le lieu des hommes de chacune de ces trois tribus, on arrange aisément l'affaire avec l'une d'elles, et les autres n'ont pas de réclamation à élever; mais si plusieurs se trouvent à la fois sur le lieu, il survient inévitablement des querelles entre elles, et celle qui conduit le voyageur est toujours obligée de donner une petite somme aux deux autres pour les faire taire. La même loi ou coutume marque certaines limites qui, une fois franchies par le voyageur et par son guide, ne laissent plus aux compatriotes de ce dernier de prétentions au transport. La limite au nord de Tor est à moitié chemin entre ce lieu et El Ouadi. Le Bédouin qui m'avait amené de Tor ici, avait passé cette barrière furtivement et à l'insu de ses amis; ils nous poursuivirent quand ils nous aperçurent sur la route, mais nous avions dépassé la borne avant qu'ils nous rejoignissent; j'étais ainsi tombé en partage à mon guide. Lorsque je m'informai à El Ouadi d'un nouveau guide pour le Caire, on me dit

que personne ne pouvait se charger de moi sans en aviser le Bédouin qui m'avait conduit ici de Tor sur son chameau et sans obtenir sa permission. En conséquence, je l'envoyai chercher, et, comme ses chameaux n'étaient pas présens, il céda son droit à un autre pour deux piastres fortes; je partis donc avec celui-ci. Les disputes relatives au loyer des animaux pour les transports sont très singulières, et quelquefois très embrouillées et difficiles à décider; le voyageur reste complétement passif, et il n'a pas beaucoup à craindre qu'on le trompe, puisque le prix du loyer est toujours connu publiquement et qu'il ne peut jamais perdre plus d'une piastre forte.

Je quittai El Ouadi le 17 de juin. Notre route passait sur une plaine élevée bornée à l'est par les hautes cimes des monts Sinaï, et à l'ouest par une chaîne basse de collines calcaires qui séparent cette plaine de la mer avec laquelle elles courent parallèlement sur une longueur de cinq à six heures de marche. Cette plaine, complétement stérile et dont le sol est graveleux, se nomme El Ka'a, elle est mal famée chez les Bédouins parce qu'elle manque de sources et que sa position y rend la chaleur excessive; en effet, aujourd'hui nous souffrîmes beaucoup d'un des vents les plus chauds que j'aie jamais éprouvés. Nous fîmes halte vers midi sans avoir un seul arbre pour nous abriter de son ombre. Un manteau de Bédouin attaché à quatre perches me servit de tente; à peine me préservait-il des rayons du soleil : mes deux guides et mon esclave s'enveloppèrent dans leurs manteaux et s'endormirent. Au lieu de produire la transpiration, l'air brûlant du semoun bouche tous les pores; le

soir je fus repris de la fièvre, et depuis ce moment j'en ressentis des accès irréguliers jusqu'à mon arrivée au Caire. Le soir, nous campâmes dans l'El Ka'a.

18 juin. Ce matin, nous entrâmes dans l'Ouadi Féiran; nous le suivîmes jusqu'à la mer; ensuite nous longeâmes le rivage jusqu'au soir que nous atteignîmes El Merkhar, puits situé vis à vis de la baie de Birket Faraoun.

19 juin. Nous continuons à marcher le long de la mer, puis nous entrons dans l'Ouadi Taïbé, laissant à gauche les montagnes qui se prolongent jusqu'au rivage et au milieu desquelles se trouve le bain nommé Hamam Sidna Mousa. La vallée de Taïbé est remplie d'arbres qui étaient flétris faute de pluie. Arrivés à son extrémité, nous montons sur une plaine haute, nous passons devant l'Ouadi Osaït, et nous dormons cette nuit dans l'Ouadi Gharendel.

20 juin. Après avoir passé devant la source saumâtre de Houara nous traversons une plaine stérile; à midi nous atteignons l'Ouadi Ouardan, et nous campons le soir dans l'Ouadi Séder. Nous faisions de longues journées et nous marchions même pendant quelques heures de la nuit, afin d'arriver à Suez assez à temps pour nous joindre à la caravane qui se préparait à conduire au Caire les femmes du pacha.

21 juin. Dans la matinée, nous passons à Ayoun Mousa et l'après-midi nous entrons dans Suez; la caravane allait partir; le soir, elle se mit en route sous la protection d'une forte escorte; elle comptait à peu près 600 chameaux; on marcha toute la nuit.

22 juin. On s'arrêta le matin à El Hamra, station des pèlerins entre le Caire et Adjeroud. Les fem-

mes du pacha avaient amené avec elles, du Hedjas, deux carrosses dans lesquels elles voyagèrent de Tor à Suez, le chemin étant très facile partout; on leur en envoya deux autres du Caire à Suez; il y avait dans ce nombre un élégant barouche anglais tiré par quatre chevaux; ces dames y entrèrent à Suez, elles les quittaient de temps en temps pour des litières ou des palanquins magnifiques portés par des mulets.

On se remit en route le soir; on voyagea toute la nuit, et le 23 au matin on atteignit Birket el Hadj; ainsi on était arrivé de Tor à ce lieu en six jours, marche forcée qui, par la chaleur de la saison, me fatigua extrêmement. Plusieurs grands personnages du Caire étaient venus jusqu'ici au devant de la caravane; les dames du pacha voulurent y passer quelques jours au milieu des bosquets de dattiers. Incapable par mon extrême faiblesse de repartir le même jour, quoique je ne fusse qu'à quatre heures de distance du Caire, je passai ici la nuit; et, le 24 juin au matin, je rentrai dans cette capitale, après une absence de près de deux ans et demi. J'appris que deux lettres que j'avais écrites de Médine n'étaient pas parvenues à mes amis qui me croyaient mort. La peste avait cessé; quelques chrétiens avaient déjà rouvert leurs maisons; mais il me sembla que le grand nombre des décès avait répandu une tristesse extrême dans la ville.

La joie que j'éprouvai de mon retour au Caire fut beaucoup augmentée par les lettres flatteuses et encourageantes que je reçus d'Angleterre; mais ma santé était trop mauvaise pour que je me livrasse entièrement au plaisir que me causait mon succès. Les

médecins du Caire appartiennent à la même engeance de charlatans européens si communs dans les autres contrées du Levant; ils me firent avaler des livres entières de quinquina, et mon mal empira; ce ne fut que deux mois après que je me trouvai complétement rétabli à Alexandrie où j'étais allé rendre une visite à M. le colonel Misset résident de la Grande-Bretagne en Egypte: je lui avais déjà de nombreuses obligations; ses bontés et ses attentions et l'exercice régulier que je prenais à cheval, contribuèrent plus que tout le reste à ma guérison; un voyage agréable dans la Basse-Egypte et sur le lac Menzaleh me rendit ma vigueur qui depuis n'a heureusement pas diminué.

SUPPLÉMENT.

N° I.

STATIONS DE LA CARAVANE DES PÈLERINS NOMMÉE HADJ EL KESBI, A TRAVERS LE PAYS MONTAGNEUX ENTRE LA MECQUE ET SANA'A DANS L'YÉMEN.

La Mecque.

1er jour, Schédad. Quelques baraques à café.

2e. Koura, petit village sur le sommet de la montagne de ce nom.

3e. Taïf.

4e. A'bbasa, dans le territoire des Arabes Thékif.

5e. Melaoui Djedara, territoire des Arabes Beni Sad.

6e. Mekhra, aux Arabes Nasser. Le principal village des Beni Sad est Lagham; celui des Nasser est Sour, à une journée de distance au nord des limites les plus reculées du Zohran. On trouve aussi dans ce canton Bedjeïlé, village fortifié.

7e. Esserrar, aux Arabes Thékif.

8e. Behrahrah sur l'extrémité septentrionale du Zohran, territoire habité par des Arabes du même nom. Le Zohran est un des cantons les plus fertiles de la chaîne des montagnes, quoique ses villages soient séparés l'un de l'autre par des intervalles de rochers nus. Il est habité par les Beni Malek et les Beni Ghamed, tribus

des Zohran. Bakroudj, chef de ceux-ci, après avoir bravement résisté à Mohammed Aly pacha, fut pris par surprise au mois de mars 1815, et cruellement mis en pièces par ordre du général turc.

9e. Ouadi Aly, dans le même territoire.

10e. Meschnié, sur les limites méridionales du Zohran.

11e. Raghdan, marché des Arabes Ghamed.

12e. Korn el Maghsal, aux Arabes Ghamed.

13e. Al Zahéra, aux mêmes Arabes. Ces deux tribus des Zohran et des Ghamed possèdent le Hedjaz, c'est à dire les montagnes et les territoires contigus dans le Téhama, ou la plaine occidentale vers la mer, ainsi que la plaine supérieure dans l'est. Le chef-lieu des Ghamed est Mokhoua, ville qu'il faut bien se garder de confondre avec Mokha.

14e. El Roheïa, à la puissante tribu des Schomram.

15e. Adama, aux mêmes Arabes.

16e. Tabala, aux mêmes Arabes qui s'étendent des deux côtés des montagnes, dans l'ouest, et dans la plaine à l'est.

17e. El Hasba, marché des Arabes Schomram.

18e. El A'sabeli, village à la tribu de ce nom.

19e. Beni Schéfra, marché de la tribu du même nom, autrefois réunie aux A'sabeli; mais formée par le chef des Wahhabites en une tribu distincte.

20e. Schat ibn Arif.

21e. Sedouan; ce lieu et le précédent sont habités par les Arabes Ahl el Arif.

22e. El Matsa,

23e. Ibn Ma'an, appartiennent tous deux aux Arabes Ibn Katlan.

24e. Ibl, dans le territoire de la puissante tribu des Asir.

25e. Ibn el Schaïr, aux mêmes Arabes.

26e. Dahban, aux Arabes Kahtan, l'une des tribus les plus puissantes du désert oriental.

27e. Derb ibn el Okeïda; ouadi habité par les Refeïdha, tribu des Asir; ils ont beaucoup de chevaux.

28e. Derb Selman, aux Refeïdha.

29°. Ouakascha, aux Arabes Abida. Dans leur territoire se trouve la ville d'Arin, au milieu d'un canton très fertile et au sud de laquelle les Arabes ont dans les montagnes quelques chameaux, et beaucoup de brebis et de chèvres, les Bédouins les appellent Schouaoui, ou Ahl Schah, ou Ahl Bul.

30°. Ouadi Ia'oud, aux Arabes Abida.

31°. Haoud ibn Ziad, aux mêmes Arabes.

32°. Thohran, territoire et marché de la tribu des Ouada'a.

33°. Kéradh, aux mêmes Arabes.

34°. Roghafa, aux Arabes Sahhar.

35°. Dohian, aux mêmes Arabes.

36°. Sa'da, aux mêmes Arabes. C'est de ce lieu que part la caravane ou le hadj el kesbi, ainsi nommée de son chef ou émir qualifié kesbi. Les pélerins de tous les cantons intérieurs de l'Yemen se réunissent à Sa'da. Cette ville grande, mais bien déchue, est célèbre dans l'Arabie Heureuse pour avoir donné naissance à Yahya ibn Hosseïn, principal promoteur de la secte des zeïdites, qui a de nombreux sectateurs dans ce pays. Récemment un nouveau saint a paru à Sa'da: il se nomme Saïd Ahmed, et est très révéré par les zeïdites, qui le traitent de ouli ou saint même pendant sa vie. Sa'da est gouverné par des Arabes. La puissance des Wahhabites s'est étendue jusqu'ici. Au sud de Sa'da, en allant vers Sana'a, le pays est habité par des Arabes, sous la domination de l'imam de Sana'a.

37°. A'schemié, à la tribu de Sofian.

38°. Un souk ou marché des Arabes Bekil.

39°. Un autre souk de la même tribu. Les Arabes Bekil et Hasched vivant dans ce canton servent dans l'armée de l'imam de Sana'a; beaucoup d'entre eux vont dans l'Inde, dont les princes indigènes les préfèrent à tous les autres soldats. Tipou Sahib en avait plusieurs centaines à son service. Ils s'embarquent généralement à Scheher, dans le Hadramaut; maintenant leur destination principale est le Guzerat et le Cotch.

40°. Ghoulet Adjib, aux Arabes Haschéd.
41°. Reïda, aux Arabes O'mra'n.
42°. Aïal Sorah, aux Hamdan.
43°. Sana'a. On compte, de la Mecque jusqu'à cette ville, quarante-trois jours de marche très lente, parce que les pélerins font, pour la plupart, la route à pied.

N° II.

DES PAYS QUE TRAVERSENT LES PÉLERINS KESBI ET DES USAGES EXTRAORDINAIRES DE QUELQUES TRIBUS ARABES.

La route des pélerins Kesbi passe continuellement à travers les montagnes du Hedjaz et de l'Yemen; d'un côté, ils ont la plaine de l'est, et de l'autre le Téhama ou la plage maritime. Souvent il faut franchir des cols dangereux sur le sommet des montagnes. L'eau abonde; il y a des puits, des sources et des ruisseaux; tout le pays est bien peuplé, quoiqu'il ne soit pas cultivé partout; on ne trouve des champs enclos et des arbres que dans le voisinage de l'eau. A chaque station des pélerins il y a un village; presque tous ces villages sont bâtis en pierre et habités par les tribus originaires de ces montagnes, et répandues aujourd'hui dans les plaines voisines. Plusieurs de ces tribus, telles que les Zohran, les Ghamed, les Schomram, les Asir et les Abida, peuvent chacune mettre sur pied six à huit mille hommes munis d'armes à feu; ce sont presque tous des fusils à mèche; il n'y a pas beaucoup de chevaux dans ces montagnes, néanmoins les tribus des Kahtan, des Reseïdha et des Abida, qui habitent aussi la plaine,

ont l'excellente race de Koheïl. Cette contrée produit non seulement assez pour nourrir ses habitans, mais les met en état d'exporter une grande quantité de café, de blé, de haricots, de raisins, d'amandes, d'abricots secs, et autres fruits.

On dit que le café ne croît pas au nord de Meschnié dans le pays des Zohran; la qualité de son fruit s'améliore à mesure qu'on s'avance vers le sud; le meilleur café est celui de Sana'a. Le raisin est commun dans ces montagnes; il forme une partie de la nourriture ordinaire des Arabes; on le porte aux villes de la côte ainsi qu'à Djidda et à la Mecque, où l'on s'en sert pour faire une espèce de vin. On met les raisins dans des cruches que l'on remplit d'eau et que l'on enterre pendant un mois entier que dure la fermentation. La plupart des autres fruits sont cultivés dans ces montagnes où l'eau est abondante en tout temps, et le climat tempéré. Il est tombé quelquefois de la neige, et l'eau a gelé jusqu'à Sa'da. Les Arabes achètent leurs vêtemens de coton au marché du Tehama, ou à ceux de la côte; les pélerins qui passent leur vendent quelques drogues, des épiceries et des aiguilles, et poursuivent leur voyage avec une sécurité parfaite, du moins depuis que les Wahhabites ont subjugué tout le pays, en réduisant, après plusieurs batailles sanglantes, les scheikhs hostiles qui ont été contraints de payer un tribut annuel.

La plupart des Arabes, au sud du Zohran, appartiennent à la secte des zeïdites; ils vivent dans des villages; ils sont principalement ce qu'on nomme des hadhar, c'est à dire des hommes sédentaires et non des Bédouins; mais, comme ils ont des troupeaux nombreux, ils descendent aux époques des pluies, dans les plaines de l'est qui leur procurent de gras pâturages pour les vaches, les chameaux et les brebis. Ils se procurent des vêtemens, des drogueries, des ustensiles et d'autres objets, aux ports de l'Yemen, où ils vendent des fruits secs, des dattes, du miel, du beurre, du café en grain. Ils échangent, avec les Bédouins de l'est, du dhourra pour du bétail. La piastre espagnole a cours parmi eux; mais dans leurs marchés tout est évalué par mesures de blé. Les habits

de ces Bédouins consistent généralement en toile de coton, tissus de laine et cuir.

Avant que les Wahhabites leur enseignassent la véritable doctrine musulmane, ils ne savaient guère de leur religion que la profession de foi: *la illaha ill'Allah, oua Mohammed resoul Allah!* Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu. Ils ne pratiquaient pas non plus les rites prescrits par la loi; les El Merekedé, branche de la grande tribu des Asir, se conformaient encore à une ancienne et singulière coutume de leurs ancêtres; quand un étranger venait loger sous leurs tentes ou dans leurs maisons, ils lui donnaient une femme de la famille, et ordinairement l'épouse de l'hôte pour lui tenir compagnie pendant la nuit; mais jamais les jeunes vierges n'étaient sacrifiées à ce barbare système d'hospitalité. Si l'étranger se rendait agréable à sa belle compagne, il était traité le lendemain matin par son hôte avec toutes sortes d'attentions, et, à son départ approvisionné de vivres suffisans pour le reste du voyage. Au contraire, si par malheur il ne plaisait pas à la dame, il se trouvait que le lendemain son manteau avait besoin d'une pièce, parce qu'elle en avait coupé un morceau en signe de mépris. Dès que l'aventure devenait publique, le pauvre voyageur était chassé avec ignominie par toutes les femmes et tous les enfans du village ou du camp. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les Wahhabites forcèrent les Merekedé à renoncer à cette coutume; comme il survint ensuite une sécheresse pendant deux ans, ceux-ci regardèrent ce malheur comme une punition du ciel pour avoir abandonné les usages louables de l'hospitalité suivis par leurs ancêtres.

Pendant mon voyage parmi les Bédouins de Syrie, j'avais souvent entendu parler de l'existence de cette coutume extraordinaire chez la tribu des Merekedé, mais je ne pouvais ajouter foi aisément à un rapport si opposé aux idées que nous avons sur le respect que les Arabes professent pour l'honneur des femmes; cependant je ne puis douter plus long-temps de la chose, puisqu'à la Mecque et à Taïf, des gens qui avaient été témoins du fait m'ont unanimement attesté sa réalité.

Avant la conquête des Wahhabites, l'usage des Asir était de conduire au marché leurs filles nubiles, parées de tous leurs atours, et là crier, en marchant devant elles : *Man ischteri el a'adera?* (qui veut acheter la vierge?) Le mariage, arrangé quelquefois à l'avance, était toujours conclu sur la place du marché, et nulle fille ne pouvait se marier d'une autre manière.

On m'a dit que les panthères et les loups sont très communs dans ces montagnes, mais qu'on n'y rencontre pas de lions. Les Arabes de ces cantons ont de belles races de mulets et d'ânes.

N° III.

ROUTE DE TAIF A SANA'A.

Cet itinéraire me fut communiqué par un pauvre homme, qui, en 1814, était allé avec sa femme de Sa'da à la Mecque. Il était natif des environs de Sana'a. Depuis plusieurs années le pélerinage ou le hadj el keshi se trouvait interrompu ; or, cet homme n'étant pas en état de payer le passage par mer jusqu'à Djidda, prit une route qui, même dans ces conjonctures critiques, est praticable pour quiconque peut passer pour pélerin sans éveiller des soupçons. Il fut partout traité avec hospitalité. En entrant dans un village, il allait à la mosquée et récitait un chapitre du Koran : alors les habitans lui demandaient qui il était et lui fournissaient abondamment de la farine ; du lait, des raisins, de la viande et d'autres denrées. Il ne fut arrêté par des voleurs qu'en approchant de l'armée

turque de Mohammed Aly; des soldats lui enlevèrent toutes ses provisions. Il ne put pas marquer exactement la marche de chaque jour, parce qu'il ne se rendait pas immédiatement d'un lieu à un autre, attendant quelquefois plusieurs jours, pour avoir des compagnons de voyage; il y employa en tout trois mois. Il gagna sa vie à la Mecque en chantant, devant les logemens des pélerins riches, des vers en honneur du prophète et du pélerinage. Voici sa route.

El Taïf. — Beni Sa'd, Arabes. — Nassér, Arabes. — Beghilé ou Bedjelé, marché. — Réhah, marché. — El Mandak, dans le pays des Zohran. — El Beka'a, dans le même pays. — Raghdan, dans le territoire des Arabes Ghamed. — Arabes Ghamed. — Sollebat, habité par ces mêmes Arabes et par les Khotham, tribu ancienne qui florissait dans le commencement de l'islamisme. — Schomran, Arabes. — Bel Korn. — Ibn Dohman, tribu arabe. — Ibn El Ahmar, tribu arabe. — Ibn El Asmar, tribu arabe. — Ici le pays est nommé d'après les habitans, ce que le voyageur n'avait pas oublié, quoiqu'il ne se souvînt pas toujours du nom des villages où il avait passé dans le territoire de chaque tribu. — Asir: cette tribu est présentement réunie avec les trois précédentes, sous un même chef. — El Tami, chef des Asir, fut l'antagoniste le plus ferme de Mohammed Aly; sa principale résidence était El Tor, château-fort sur une plaine haute entourée de montagnes; il en avait un plus petit à El Tobah, ville éloignée de quatre à cinq journées de Gonfodé sur la côte du golfe Arabique.

Dans le territoire des Asir, le pélerin passa par les villages suivans: Schekrateïn, Ed Dahié, Schohata et Ed-Djef; jusque-là le voyageur avait toujours marché sur le sommet des montagnes; ensuite il continua sa route le long des vallées composant la chaîne inférieure des coteaux qui coupent la plaine orientale.

Refeïdha, Arabes. — Abida, Arabes. — Harradja, ville dans le territoire des Arabes Senhan où l'on trouve aussi la fertile vallée de Raha. — Homra, lieu habité par les Arabes Senhan; à une journée à l'ouest, est situé l'Ouadi Nedjran,

appartenant à la tribu des Yam. — Thohran, habité par la tribu des Ouada'a; ce lieu est dans le haut des montagnes, mais les Ouada'a occupent aussi les vallées inférieures. — Ba'ghem, tribu arabe; à l'est demeure la puissante tribu des Arabes Kholan. — Dohhian, à la tribu des Sahhar. — Sa'da. De ce lieu à Sana'a les stations les plus usitées sont: Beït Medjahed. — Djorf. — Kheiouan et Houth, toutes deux sur le territoire de la tribu des Hasched. — Zibeïn. — O'mra'n. Sana'a. Sept journées de Sa'da à Sana'a.

N° IV.

NOTICES RELATIVES AU PAYS AU SUD DE LA MECQUE.

J'ai déjà décrit la route de la Mecque à Taïf. A quatre heures de marche au sud-est de Taïf, on trouve Lié, ouadi avec un ruisseau, de beaux jardins et beaucoup de maisons le long du cours d'eau. A peu près à deux heures au sud de Lié, on voit dans la montagne le célèbre château de Bisel, bâti par Othman el Medhaïfé, dernier chef des Arabes du Hedjaz, lequel fut fait prisonnier dans les environs, dans l'automne de 1812. Ce fut là que Mohammed Aly pacha, en janvier 1815, livra une bataille décisive à toutes les troupes des Wahhabites réunies. Au delà de Laïé on voyage dans les montagnes pendant près de deux heures, puis on descend dans la grande plaine de l'est, où, à une distance de sept à huit heures de Lié, et à douze de Taïf, est située la petite ville de Kolakh: le quartier-général de l'armée turque y fut établi pendant plusieurs mois en 1814. C'est un lieu ouvert, sans arbres, ni enclos, mais il y a beaucoup de puits. Il est à l'est-sud-est

de Taïf. Dans le voisinage de Lié et de Kolakh, habitent les Arabes de la tribu des O'sama qui fait partie de la grande tribu des Ateïbé. Entre Kolakh et Taraba, hors de la route directe, est situé Abila, jadis la résidence de Medhaïfé. Le chemin le plus fréquenté du Nedjd au Zohran et de là aux ports de l'Yemen, passe par Kolakh. En continuant à marcher dans la plaine au delà de Kolakh, dans une direction plus méridionale, pendant à peu près dix-huit heures, on arrive à la ville de Taraba, comme la nomment les habitans de Taïf et de la Mecque, ou Toroba selon la prononciation des Bédouins. Un soldat qui avait une montre me dit qu'il avait compté trois heures de marche entre Taïf et Taraba. Cette ville est aussi grande que Taïf et remarquable par ses plantations qui fournissent le pays voisin de dattes. Elle est remarquable par la résistance qu'elle opposa aux armes de Mohammed Aly jusqu'en janvier 1815; alors elle fut obligée de se rendre. Elle est entourée de bocages de palmiers et de jardins arrosés par de nombreux ruisseaux : à peu de distance s'élèvent des coteaux au pied desquels les Arabes cultivent du dourrah et de l'orge ; les habitans sont de la tribu de Bégoum et ont pour scheikh Ibn Korschan. Ghalié, veuve d'un scheikh, a immortalisé son nom en consacrant ses biens à la défense de la ville et en prenant une part active aux conseils des chefs. Le pays autour de Taraba et au delà jusqu'à Kolakh est habité par les Ateïbé, la plus nombreuse tribu arabe du Hedjaz. Les Bégoums avaient entouré Taraba d'un mur, et élevé quelques tours ; aujourd'hui une garnison turque y est placée, parce que c'est la position principale et le grand passage entre le Nedjd et l'Yemen.

En suivant la route au sud de Taraba, à l'est de la grande chaîne des montagnes, sur un terrain inégal entrecoupé de nombreux ouadis, on arrive, au bout de deux jours, à Ranié, ville habitée par la tribu arabe des Sabia', dont le scheikh est Ibn Katnan, personnage distingué par sa bravoure dans la guerre contre les troupes du pacha. A trois ou quatre journées de Ranié, on rencontre la ville de Beïsché ; l'espace intermédiaire est habité par la tribu des Beni Oklob. Beïsché,

la position la plus importante entre Taïf et Sana'a, est dans un territoire très fertile et extrêmement riche en dattiers. L'armée turque de Mohammed Aly, avec les Bédouins ses alliés, s'élevant en tout à dix ou douze mille hommes, y trouva des vivres suffisamment pour une halte de quinze jours, et pour l'approvisionnement d'une marche de plusieurs jours vers le sud. Les Arabes nomment Beïsché la clef de l'Yemen; elle est sur une des grandes routes du Nejd à ce pays. On disait que les chameaux très chargés allant de la Mecque dans l'Yemen n'en pouvaient pas prendre une autre; et que le long de la côte maritime, au delà de Beïsché, il y a un passage facile à l'ouest, à travers la grande chaîne de montagnes. Plusieurs batailles furent livrées à Beïsché entre schérif Ghaleb et Saoud, général des Wahhabites; celui-ci ayant remporté la victoire, bâtit trois châteaux dans les environs, et en donna la garde à Ibn Schobkan; il le nomma également chef de la tribu des Beni Salem, habitans de Beïsché, qui pouvaient fournir huit à dix mille mousquets. Ensuite Ibn Schobkah combattit vaillamment l'armée turque. Je crois que, dans les anciens temps, les schérifs de la Mecque possédaient au moins une autorité nominale sur tout le pays de Taïf à Beïsché. On lit dans l'histoire d'Asami plusieurs exemples de schérifs résidant momentanément à Beïsché et ayant des Beni Salem pour auxiliaires dans leur armée.

Beïsché est dans une vallée large, dont la longueur est de six à huit heures de marche et où les ruisseaux, les puits et les jardins abondent. Les maisons y sont mieux bâties qu'à Taïf, et éparses dans tout l'ouadi. Le principal château est très fort, entouré de murs hauts et solides, et d'un fossé. A trois ou quatre journées à l'est et au sud-est de Beïsché, la plaine est couverte de nombreux campemens d'Arabes Kahtan, tribu très ancienne qui florissait long-temps avant Mahomet dans les siècles de l'idolâtrie. Des Beni Kahtan émigrèrent en Egypte où l'historien Masoudi les vit; ils habitaient Assouan. Les Wahhabites ne vainquirent que très difficilement cette tribu qui cependant conçut pour eux un attachement qu'elle a conservé. Les Beni Kahtan possèdent d'excellens pâturages et

élèvent beaucoup de beaux chevaux : le grand nombre de leurs chameaux est devenu proverbial en Arabie. Cette tribu est divisée en deux branches principales : les El Sahama, et les El A'asi. En décembre 1814, les Kahtan firent une incursion vers Djidda, et enlevèrent tout le bagage d'un corps de cavalerie turque posté là pour protéger la route entre cette ville et la Mecque ; de nombreuses bandes de ces Arabes font quelquefois pâturer leurs bestiaux dans le Nedjd.

De Beïsché à Arin, dans le pays des Arabes Abida, la distance est de cinq jours de marche suivant la manière de voyager des Arabes, mais de six ou sept, suivant celle des pélerins kesbi. Beïsché est à peu près à deux journées des montagnes de l'ouest. Le voyage de Beïsché au territoire de Zohran exige au moins quatre jours ; tous les Arabes de Taraba à Beïsché, et de là vers l'ouest, sont sédentaires ou laboureurs ; ceux du sud et de l'est sont Bédouins ou nomades errans.

A quatre ou cinq journées au sud-est de Beïsché, demeurent, en hiver, les Arabes Douaser ; en été, ils se transportent dans les pâturages plus fertiles du Nedjd, dont les limites les plus proches ne sont qu'à huit jours de route. Ils n'ont pas de chevaux, mais ils fournissent aux Wahhabites, dans leurs guerres, à peu près trois mille cavaliers montés sur des chameaux. On dit que ces Douaser sont de très grande taille et presque noirs. Autrefois ils allaient vendre à la Mecque des plumes d'autruches aux pélerins du nord, et beaucoup de colporteurs de cette ville venaient chez eux en hiver pour échanger des cotonnades contre ces plumes.

A côté des Douaser, mais je ne puis pas assurer dans quelle direction, vivent les Beni Kelb, Bédouins sur lesquels on débite beaucoup de fables absurdes dans le Hedjaz ; on dit, par exemple, que les hommes ne parlent jamais l'arabe, mais aboient comme des chiens ; idée due peut-être à leur nom de *Kelb* qui signifie un chien. Toutefois on convient que leurs femmes parlent l'arabe ; néanmoins il est certain que l'étranger qui s'arrête à leurs tentes est régalé par les femmes et non par les hommes.

A moitié chemin entre l'Ouadi Douaser ou les pâturages

d'hiver du Domaser et Sana'a, à une petite journée à l'est de Thohran, territoire des Arabes Ouada'a; et à quatre ou cinq journées de Sa'da, est situé l'Ouadi Nedjran sur la première des grandes chaînes de montagnes. C'est une vallée fertile entre des monts inaccessibles, où les défilés sont si étroits que deux chameaux ne peuvent y passer à la fois. Cette vallée est arrosée par des ruisseaux et abonde en dattiers. Elle est habitée par les Beni Yam, ancienne tribu qui s'est distinguée récemment par son opposition aux Wahhabites : elle est composée de colons et de Bédouins. Les premiers sont schiites ou comme les Persans hérétiques, sectateurs d'Aly; tandis que les Bédouins sont pour la plupart sunnites ou musulmans orthodoxes. Ces derniers sont subdivisés en deux tribus, les Okman et les El Mara, plus faibles que les sectateurs d'Aly et souvent en querelle avec eux; cependant les deux partis se réunissent lorsque le Hedjaz est attaqué par un ennemi étranger. Les colons peuvent mettre sur pied à peu près quinze cents hommes, armés de mousquets. Ils repoussèrent deux fois Saoud, chef des Wahhabites, qui avait soumis toutes les autres tribus arabes, excepté les Beni Sobh, de la famille des Harb, dans le nord du Hedjaz. Les Beni Yam conclurent une espèce de traité avec les Wahhabites, et eurent la permission de faire annuellement le pélerinage. Quelques uns visitent le tombeau d'Aly à Meschehed Aly, toutefois ce voyage est accompagné de grands risques, car leur zèle religieux leur coûterait la vie s'ils étaient découverts sur la route, et cela arrive fréquemment, parce que l'accent particulier de leur dialecte les trahit. Quiconque est allé faire ses dévotions au tombeau d'Aly est regardé comme un saint dans le Nedjram.

Quand un homme de cette tribu des Beni Yam entreprend un voyage, il envoie sa femme dans la maison d'un ami qui, suivant ce qu'on dit, doit en tout remplacer le mari pendant son absence, et la lui rendre à son retour. On peut remarquer ici que le nom de *Nedjram el Yemen* est mentionné dans le catéchisme des Druses où l'on trouve cette question : « Le » Nedjram de l'Yemen est-il ruiné ou ne l'est-il pas ? » Les tanneries du Nedjram sont célèbres dans toute l'Arabie.

Les cantons les moins montagneux au sud de la Mecque, dont il est question ici, ne sont, même en temps de paix, accessibles que pour les Bédouins ou pour les marchands bédouins, et n'ont pas de communication régulière avec la Mecque par la voie de caravanes. Les habitans du Nedjd traversent continuellement ce territoire pour aller chercher du café, et pendant la domination des Wahhabites, il n'y avait pas d'autre chemin ouvert entre l'Yemen et les provinces septentrionales de l'Arabie. Ce pays jouit rarement de la paix, les montagnards étant ennemis des pasteurs qui vivent dans les cantons inférieurs, et souvent en querelle entre eux. Ils sont tous très belliqueux, néanmoins les Wahhabites ont réussi à apaiser leurs dissentions intestines.

Le pays au sud de la Mecque, près de la côte maritime, à l'ouest de la chaîne des montagnes, est plat et entrecoupé de collines qui disparaissent graduellement à mesure qu'on s'approche de la mer, dont le rivage présente une plaine unie dans presque toutes les directions à une distance de plusieurs heures. En temps de paix, la route de terre est très fréquentée par les caravanes qui suivent soit la côte tout près des ports, soit le pied des montagnes. La première ne fournit pas beaucoup d'eau. Le premier lieu habité, au sud de Djidda, est Leith, petit port à quatre journées de distance; les habitans l'abandonnèrent par la crainte que leur causaient les montagnards. Ils appartiennent à la tribu des Beni Harb, nombreuse et puissante dans le pays entre la Mecque et Médine. Il y a sur cette côte beaucoup de camps des Arabes Heteïm. De Leith au territoire des Zohran dans les montagnes, le voyage est de trois jours et demi; de ce lieu à Schagga, petite ville, on compte une journée; de là à Doga, la distance est la même. Doga est près de la région montagneuse, c'est un marché considérable; mais ses maisons ou plutôt ses cabanes ne sont construites qu'en broussailles et en roseaux. Les habitans sont presque tous des schérifs, parens de ceux de la Mecque auxquels ils ont souvent accordé un asile dans leurs dernières guerres civiles. Il faut un jour pour aller de Doga à Gonfode, port connu. A une journée et demie au sud

de Gonfodé, on trouve Hali, petit port situé sur la frontière méridionale du territoire, appartenant au schérif de la Mecque, qui avait des officiers pour les douanes dans ces deux ports. En 1805 ou 1806, Othman el Medhayfé, chef wahhabite, enleva Gonfodé au schérif, et toute la côte de là à Djidda tomba sous le joug des Wahhabites. En 1814, les troupes turques de Mohammed Aly pacha essayèrent de s'y établir, mais elles en furent bientôt délogées avec une perte considérable par Tami scheikh des Asir; cependant Gonfodé fut repris en 1815 par Mohammed Aly en personne, après son expédition contre Tami.

Le voyage de Djidda à Gonfodé, le long de la côte, est de sept jours de marche assez lente. Une autre route plus orientale de Djidda à Leith est un peu montagneuse; et on y rencontre de l'eau en abondance; tandis que sur celle qui longe la côte on ne trouve qu'un puits entre les deux villes.

L'autre chemin de la Mecque à l'Yemen, le long de la base occidentale des grandes montagnes, est très fréquenté en temps de paix; chaque semaine il arrive des caravanes, principalement de Mokhoua qui est à quinze heures de distance de Doga et à une journée du territoire des Zohran dans les montagnes. Mokhoua est une grande ville à neuf journées de marche lente de la Mecque; ses maisons sont en pierre; c'est le marché où les cultivateurs du territoire des Zohran et des cantons voisins vendent les produits de leur travail aux marchands de cette ville qui les envoient à la Mecque et à Djidda. Le pays autour de Mokhoua est très fertile et habité par les Beni Selim, les Beni Seidan et les Beni Aly; les deux dernières tribus s'étaient soumises aux Wahhabites, Tami les commandait. Il y a aussi à Mokhoua beaucoup de Beni Ghamed. En temps de paix le commerce entre cette ville et la Mecque est très considérable. Peut-être un tiers de l'approvisionnement de la cité sainte en blé de toutes les sortes vient de Mokhoua. La route par laquelle ces deux villes communiquent ensemble traverse principalement des vallées, et seulement un petit nombre de collines; on y rencontre des villages dont les cabanes sont habitées par des Bédouins et par des agriculteurs.

Pendant les deux premiers jours, on voyage sur le territoire des Djehadélé, dont la limite au sud est l'Ouadi Lemlem, vallée fertile avec des sources. Au delà, demeurent les Beni Fahem, ancienne tribu aujourd'hui beaucoup diminuée; ils sont célèbres dans tout le Hedjaz pour avoir conservé la pureté de leur langage à un plus haut degré que les autres tribus; et quiconque entend parler un de leurs petits garçons est convaincu qu'ils méritent cet éloge.

Le pays à l'ouest de la grande chaîne de montagnes jusqu'à la mer porte le nom de Tehama: appellation qui, du moins dans cette partie de l'Arabie, est donnée non pas à une province en particulier, mais généralement à toutes les terres comparativement basses situées vers la côte maritime; les Bédouins l'étendent au nord jusqu'à Yambo. Les habitans du Tehama sont pauvres, excepté ceux qui font le commerce, parce que cette contrée a peu de terrains fertiles et moins de pâturages que les montagnes où les pluies sont plus abondantes. Dans tout le Tehama inférieur, il n'y a quelquefois que trois ou quatre jours de pluie dans une année. Les Bédouins du Tehama, au sud de la Mecque, s'étaient presque tous retirés dans les montagnes, quand Mohammed Aly envahit le Hedjaz. Ce n'était point par crainte des Turcs; c'était parce que, dans un état de choses aussi précaire, les tribus faibles n'étaient pas, dans un pays ouvert, à l'abri d'attaques à l'improviste des Bédouins maraudeurs appartenant à des tribus ennemies et puissantes; durant la domination des Wahhabites, celles-ci n'avaient pas osé montrer leur esprit d'inimitié; mais maintenant il se déchaînait impatiemment. Parmi les Bédouins du Tehama, il y a beaucoup de tribus des Beni Heteïm, la plus répandue de toutes en Arabie.

Le grand désert à l'est de Beïsché et de l'Ouadi Douaser, et au sud du Nedjd, désert qui s'étend vers l'est jusqu'aux frontières de l'Oman, est nommé par les Bédouins *Roba' el Khali* (la demeure vide ou abandonnée). Comme il ne s'y trouve pas un seul puits, on n'y voit pas une ame en été; mais en hiver après les pluies, lorsque les sables produisent de l'herbe, toutes les grandes tribus du Nedjd, du Hedjaz et de l'Yemen

mènent paître leurs troupeaux dans les parties de ce désert limitrophes de leurs pays respectifs. Le terrain sablonneux est très fréquenté par les autruches, que les Arabes Douaser tuent. Plusieurs Bédouins m'ont assuré que beaucoup de cantons du Roba' el Khali n'ont pas encore été explorés, parce que dans l'est, même en hiver, il n'offre pas la moindre végétation. Le seul coin habitable de cette immense étendue de sable, est l'Ouadi Djebrin. C'est par là que passe le chemin que les Arabes du Nedjd suivent en hiver pour aller dans le Hadramaut : c'est un terrain bas avec des dattiers et des puits ; cependant les maladies pestilentielles empêchent les hommes d'y établir leur demeure. Les dattes sont cueillies par les voyageurs.

N° V.

STATION DE LA CARAVANE DES PÈLERINS DU CAIRE A LA MECQUE.

La notice qu'on va lire se rapporte à la route de la caravane en 1816 ; mais auparavant, selon ce que m'apprennent les auteurs arabes, les stations étaient souvent différentes.

La caravane se rassemble plusieurs jours à l'avance à El Hassoua, lieu à peu près à une heure de distance à l'est des jardins du Caire, et ensuite va à Birket el Hadj, à quatre heures de marche ; elle y reste deux jours. Elle en part le 27 du mois de Schoval, et ne voyage que la nuit, se mettant généralement en mouvement à quatre heures après midi, et s'arrêtant peu de temps après le lever du soleil, à la station où elle reste campée jusque dans la soirée.

De Birket el Hadj.

1re nuit, à Dar el Hamra.

2e, à A'djéroud. On reste ici tout le jour et la nuit suivante. La caravane est approvisionnée d'eau par Suez, celle d'A'djéroud étant très mauvaise.

4e, à Rous el Navatir, plaine dans la montagne; il n'y a pas d'eau, on n'y passe que quelques heures.

5e, à l'Ouadi Tih, à l'entrée du désert de ce nom; on y fait halte pendant quelques heures; il n'y a pas d'eau.

6e, au château de Nakhel; ici on se repose tout le jour, et la nuit suivante, des marches forcées; on y fait provision d'eau, et on part dans la seconde soirée.

8e, à el Alaïa, où l'on ne s'arrête qu'une heure, parce qu'il n'y a pas d'eau.

9e, à Sath el Akaba, sommet de la chaîne occidentale de l'Akaba; il y a un petit village; le chemin pour gravir sur la montagne et pour en descendre est très mal aisé. En partant de cette station, on marche pendant toute une nuit pour descendre vers les défilés étroits conduisant à la plaine et au château d'Akaba.

10e. On y reste le jour et la nuit.

12e, à Thaher el Homar; terrain rocailleux, mauvaise eau, dattiers nombreux.

13e, à Schorafa; très longue vallée stérile, sans eau.

14e, à Moghaïr Schaïb. Beaucoup de puits d'eau douce; des plantations de dattiers et des arbres épars au milieu des rochers rendent cette station l'une des plus agréables de la route, mais elle est infestée de voleurs.

15e, à Ayoun el Kassab, plaine avec des dattiers et de l'eau; elle appartient au territoire de Moueïléh.

16e, à El Moueïléh; bons pâturages et bonne eau. La caravane s'y arrête pendant la nuit et y reste jusqu'au lendemain soir.

18e, à Selma; bonne eau.

19e, à Cala't Ezlam.

20e, à El Astabel, ou Astabel Antar; on n'y trouve de l'eau

que dans quelques trous creusés dans le sable de la vallée.

21e, à Cala't el Oudjéh; bonne eau. La halte dure jusqu'à la soirée du lendemain,

23e, à Akra, très longue marche; on arrive à Akra dans la soirée; l'eau y a une odeur très désagréable. On part après une heure de repos.

24e, à El Houra, appelé aussi Dar el Aschreïn, parce que c'est la vingtième station depuis le Caire. Entre Akra et Houra, on trouve El Hank, vallée sans eau. Il y a beaucoup d'arbres à Houra, ainsi que des arak, arbrisseau dont les pélerins coupent des branches pour s'en servir comme de brosses à dents. L'eau y est mauvaise, et sa qualité fortement apéritive.

25e, à Nabt.

26e, à El Kedkeïra, où la caravane s'arrête une heure, ensuite elle marche le reste du jour, toute la nuit et le lendemain jusqu'au soir.

27e, à Yambo el Nakhel, on y reste pendant la nuit.

29e, à Béder; on y reste cette journée et la nuit, et on part le lendemain matin; on arrive le soir à El Ca'a, où l'on s'arrête jusqu'au soir.

31e, à Râbegh.

32e, à Djereïnat.

33e, à A'cabet e' Souker.

34e, Kholeïs.

35e, à Asfan.

36e, à l'Ouadi Fatmé.

37e, à la Mecque.

Le voyage dure trente-sept jours; on marche pendant trente et une nuits; les haltes prennent sept jours.

N° VI.

NOTICES GÉOGRAPHIQUES DU PAYS AU NORD ET A L'EST DE MÉDINE.

Les stations de la caravane de Damas à Médine sont bien connues. Le canton le plus intéressant sur cette route en Arabie paraît être le Hedjer ou Medaïen Saléh, à sept journées au nord de Médine. Ce territoire, suivant plusieurs passages du Koran, qui a un chapitre intitulé *Hedjer*, était habité par les Beni Thamoud, hommes de taille gigantesque, dont les habitations furent détruites parce qu'ils refusèrent d'obéir aux avertissemens du prophète Saléh. Le Hedjer a une étendue de plusieurs milles; le terrain en est fertile, arrosé par beaucoup de puits et par une rivière; il renferme de vastes camps de Bédouins. Saoud, chef des Wahhabites, avait le projet d'y bâtir une ville. Ses olémas l'en détournèrent, en lui déclarant que ce serait une impiété que de rétablir un lieu que le Tout-Puissant avait anéanti dans sa colère. Une montagne peu considérable borne cette fertile plaine à l'ouest à peu de distance du point où les pélerins ont coutume de camper.

On voit dans cette montagne de grandes cavernes, ou des habitations creusées dans le roc avec des figures d'hommes et de divers animaux sculptées, de petites colonnes de chaque côté des entrées; et, si j'en dois croire le témoignage des Bédouins, de nombreuses inscriptions au dessus des portes;

mais je suis enclin à penser que les Arabes ont pris des ornemens de sculpture pour des lettres. Le roc est de couleur noirâtre, probablement de nature volcanique, car dans le voisinage il y a un puits dont l'eau est tiède. Ma maladie à Médine et la débilité qui s'ensuivit m'empêchèrent de visiter ce lieu d'où j'aurais pu aller en ligne directe à Akaba à l'extrémité du golfe oriental de la mer Rouge.

Les Bédouins appellent territoire de Scheffa tout le pays entre Hedié et Oela, station plus septentrionale des pélerins. Ils nomment Essafhâ tout l'espace compris entre le Schaffa et Akaba el Scham ou Akaba de Syrie, qui est aussi une station. Cet Akaba peut être regardé proprement comme marquant la limite de l'Arabie et de la Syrie. Là une montagne escarpée s'étend à plusieurs journées à l'ouest, vers le golfe arabique, et à l'est vers l'intérieur du désert. Au nord de cette montagne, on entre dans la plaine haute ou supérieure qui se prolonge jusqu'à Damas. Entre l'Akaba de Syrie et celui d'Egypte, il existe un autre passage à travers la même montagne; on le nomme *Ba'b el Nedjd* (la porte du Nedjd), parce que c'est par là que les Bédouins de la Syrie méridionale ou les *Ahl el Schëmal*, comme les appellent les Bédouins d'Arabie, passent en allant dans le Nedjd. Quand les Wahhabites font des excursions contre les Bédouins, ils laissent de fortes gardes dans ces cols, afin d'assurer leur propre retraite.

La route des pélerins pour aller de Médine directement en Syrie, n'est pas très fréquentée, même en temps de paix. Quelquefois un petit nombre de marchands bédouins va par ce chemin à Damas avec des chameaux chargés de café; mais il est infesté par des bandes errantes des tribus de Beni O'mra'n et des Hovéitat, qui demeurent dans les montagnes de l'ouest, et descendent fréquemment dans la plaine pour piller les voyageurs. La route la plus suivie, au Nord de Médine, est vers le pays de Cassïm qui, ainsi que je l'ai déjà dit, approvisionne cette ville de toutes sortes de denrées en temps de paix. Le chemin du Cassïm passe entre celui des pélerins d'un côté, et la route directe à Deraïeh, capitale des Wahhabites, de l'autre. A Mé-

dine on m'indiqua souvent la position du Cassïm et du Nedjd; j'ai constamment trouvé qu'elle était :

Cassïm.	E. ½ N.	de Médine.
Deraïeh.	E. ¼ E.-S.	

Entre la route des pélerins et celle du Cassïm, il y en a une troisième menant directement de Médine dans la province de Djebel Schammar; en temps de paix, elle est très fréquentée; mais la plus ordinairement suivie pour aller de Médine au Djebel Schammar est par le Cassïm; quoique plus longue de deux jours que la précédente, elle est moins fatigante pour les chameaux, parce que l'eau y est abondante, tandis qu'elle est rare sur l'autre.

Les caravanes allant de Médine au Cassïm passent par les stations suivantes :

Médine. La route passe à l'est du Djebel Ohod; à une heure de marche au delà des jardins, on trouve El Areïdh, emplacement ouvert avec le tombeau d'un santon surmonté d'une coupole. Il y a à côté un puits appelé Bir Rascheïd.

A trois heures de là, est El Hafna, avec le lit d'un torrent.

19 heures. Soueïder. Depuis Hafna, le chemin est rocailleux et absolument sans eau. Il y a deux montées difficiles pour les chameaux. Soueïder est entre deux montagnes, et a plusieurs puits d'eau saumâtre, simplement creusés en terre; on y voit des doum. Entre Médine et Soueïder, le pays est habité par les Arabes Mezeïné ou Omzeïné de la tribu des Beni Harb, et par les Héteïm et les Beni Safar, de la même tribu.

4 heures. Vallée avec des puits et des doum.

7 heures. Hanakié, dans la plaine, avec beaucoup de mares et de puits d'eau douce creusés en terre; ici on trouve constamment de l'eau à une certaine profondeur. On y voit des ruines d'un ancien château d'architecture sarrasine; des dattiers y croissent. Cette position importante est fréquemment visité par les tribus bédouines.

6 heures. Abou Khescheïb. Depuis Hanakié la route tra-

verse une plaine sablonneuse. Abou Khescheïb est entre deux montagnes ; il y a de bonne eau de puits.

12 heures. El Heïmedj. Il y a de l'eau douce et de l'eau saumâtre.

8 heures. El Maouat. Chemin sablonneux, avec des montagnes basses, pas d'arbres. L'herbe appelée *adjerf* y croît. Les pâturages des Beni Harb s'étendent jusqu'à Heïmedj, où commencent ceux des Arabes Meteïr. El Maouat a la meilleure eau de toute la route; c'est un lieu sablonneux dans une gorge des montagnes.

16 heures. El Badjé. Depuis Maouat on voyage entre des montagnes dans une plaine sablonneuse, et sans eau; la chaîne à gauche porte le nom de Ta'âié. le Badjé est un territoire étendu avec des arbres, des herbages et des puits d'eau douce et d'eau saumâtre.

3 heures. Nefoud ou Gherek ed Dhessem. Ce dernier nom lui vient des sables profonds dont est composée la plaine, sur une longueur de quatre heures de marche; ensuite la route devient sablonneuse et moins difficile, parce qu'elle est couverte de cailloux.

14 heures. Djerdaouié, plaine avec des puits de bonne eau.

7 heures. Dât, première ville du Cassïm. En tout cent heures depuis Médine.

De Dât à Rass l'une des principales villes du Cassïm, quatre à cinq heures; de Rass à Khabara cinq heures, et de Khabara à Schebeïbé quatre heures.

D'après les voyages de nuit des Bédouins, cent nuits sont égales à dix ou onze marches de jour. Le voyage dont je viens d'exposer le détail fut effectué par l'armée de Tousoun pacha pendant la nuit. On mit trois jours à aller de Médine à Hanakié et huit jours de là à Dât. Une personne de la cour de Tousoun pacha mesura la distance avec sa montre. Les caravanes chargées de blé, sont généralement dix à onze jours en chemin entre Médine et Rass.

Le Cassïm, canton le plus fertile du Nedjd, commence à Dât. Le nom de Nedjd signifiant terrain haut ou élevé, est

donné à ce pays par opposition à Tehama ou terrain bas appliqué à la côte maritime. Le Cassïm paraît être un territoire de forme oblongue, ayant une étendue de trois à quatre journées de marche de l'ouest à l'est, et de deux journées de largeur du sud au nord. On y compte plus de vingt-six petites villes ou villages bien peuplés, bâtis sur un terrain cultivé et arrosé par l'eau de puits nombreux. La ville principale est Bereïda où réside le scheikh El Cassïm; c'est un vieillard nommé El Hedjeïlan, jadis ennemi des Wahhabites, aujourd'hui converti à leur doctrine. Les environs de Rass produisent le plus de blé. Cette partie du Cassïm voisine de Rass et de Dât est la plus proche de Médine. En temps de paix des caravanes arrivent régulièrement tous les mois de Rass à Médine. L'armée de Tousoun pacha trouva des vivres en abondance dans le petit nombre des villages du Cassïm qu'elle occupa.

Le lieu le plus considérable du Cassïm est A'neïzi; on dit qu'il est aussi grand que Siout dans la Haute-Égypte, qui, suivant l'estimation des Français, contenait trois mille maisons. Aneïzi a des bazars, et est habité par de gros marchands arabes. Les plus remarquables des autres villes et villages sont : Es' Schenamé, Balgha, Heschaschié, El Helalié, El Bekeïrié, Batah el Nebhanié, Aschébeïbé, Ayoun, Kouar et Mozneb.

De petites tribus des A'nezé, des Ateïbés dont le chef-lieu est sur les montagnes du Hedjaz habitées par les Beni Harb; des Méteïr et d'autres, campent toute l'année dans les plaines du Cassïm, qui fournissent d'excellens pâturages.

Le pays entre le Cassïm et Deraïeh, capitale du Nedjd, est presque entièrement désert : il est appelé El Ouschem : de l'extrémité occidentale du Cassïm à Deraïeh, la distance est de cinq journées. Le dernier village du Cassïm, de ce côté, est Mozneb; ensuite commence l'Ouadi San, large vallée sablonneuse avec des pâturages, qui se prolonge à plusieurs journées vers Deraïeh, à travers l'Ouschem.

Près de Deraïeh, le Nedjd est appelé El Aredh, canton qui en fut autrefois séparé, mais qui aujourd'hui est regardé comme lui appartenant. L'Aredh est moins fertile que le Cas-

sim, qui lui fournit une partie de ses approvisionnemens. Deraïeh sa principale ville a toujours été un lieu remarquable; elle s'est beaucoup accrue depuis qu'elle est devenue le siége principal de la puissance et de la doctrine des Wahhabites. Sa position relativement à Médine me fut souvent indiquée et je trouvai qu'elle est à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. de cette ville, en ne tenant pas compte de la variation; le Cassim est à l'E. $\frac{1}{4}$ N. de Médine.

Deraïeh est dans une vallée dont les issues au N. et au S. sont très étroites : un seul chameau peut y passer à la fois. Les maisons, dont beaucoup sont en pierres, sont bâties sur les pentes des deux montagnes, la vallée étant partout très resserrée. Cette ville n'est par murée. On peut se faire une idée du nombre de ses habitans d'après le rapport des Bédouins, qui disent qu'elle fournit au chef des Wahhabites 3000 hommes armés de mousquets; ils sont composés de différentes tribus, notamment de celle des Mekren, rameau des Mesalikh, qui font partie de la grande famille des A'nezé. Tous les habitans du Nedjd font remonter leur généalogie à quelque ancienne tribu bédouine; ainsi ceux de Rass prétendent qu'ils descendent des Beni Yam, qui vivent aujourd'hui dans le Nedjram en Yemen. La petite tribu des Beni Lam, alliée à ceux du même nom sur les rives du Tigre, mais qui n'est pas comme eux de la secte d'Aly, et la faible tribu des Essehoun, demeurent dans l'Aredh et campent rarement au delà de ses limites.

Des puits fournissent l'eau à Deraïeh. Ibn Saoud, dernier chef des Wahhabites, découvrit une source derrière la maison qu'il avait fait bâtir et voulut persuader au peuple que Dieu l'avait inspiré dans cette occasion. Cette habitation est située sur la montagne à une dizaine de minutes de marche de la ville; elle est spacieuse, mais n'a pas d'appartemens magnifiques. Tous les membres de la famille qui sont mariés ont leurs chambres particulières; il y en a beaucoup d'autres pour les hôtes dont la maison est constamment remplie, parce que tous les chefs des tribus venant à Deraïeh pour affaires sont invités à loger dans le manoir ou le palais du scheikh. Il n'y a pas dans cette ville de khans ou hôtelleries, de sorte que chaque étranger va demeurer chez un habitant;

l'hospitalité de ceux de Deraïeh est passée en proverbe. Les environs de la ville sont stériles et ne produisent que quelques dattiers. Deraïeh reçoit principalement ses denrées de Dhoroma, grand village bien peuplé à une journée de route vers l'est-nord-est; il y a des jardins et des vergers bien arrosés par le moyen de puits nombreux.

De Deraïeh à la Mecque on compte une distance de onze à douze longues journées de marche de caravane. À trois journées au delà de Deraïeh, on trouve des terres cultivées et de petits villages arabes; le reste de la route traverse un pays désert jusqu'à l'Ouadi Zeïmé à deux journées de la Mecque. La distance de Rass en Cassim à la Mecque est également calculée à douze jours de marche. Cette dernière route abonde plus en eau que la précédente et passe également par l'Ouadi Zeïmé.

Un chemin va directement du Nedjd aux montagnes du Hedjaz; j'emploie ici ce mot dans le même sens que les Bédouins et je l'applique aux montagnes au sud de Taïf; ce chemin va également au pays de Beïsché et dans l'Yemen; il passe par le village de Darié à l'extrémité méridionale du Nedjd, sur la grande route du Cassïm à la Mecque. Le chemin de Dérié à Beïsché file à quatre ou cinq journées de marche à l'est de la Mecque. Entre Dérié et Taraba, dont j'ai parlé précédemment, on trouve El Bacarra, pays de pâturages avec beaucoup de puits, et lieu de halte très connu de tous les Bédouins de ces contrées. Il appartient à la tribu des Kereïschat, rameau des Arabes Sabia qui habitaient Ranié.

Le Nedjd est célèbre dans toute l'Arabie pour ses excellens pâturages, qui abondent, même dans ses déserts, après la pluie; ses plaines sont fréquentées par des bandes innombrables de Bédouins qui y demeurent presque toute l'année, et qui achètent des habitans du blé et de l'orge. Durant la saison pluvieuse, ces Bédouins se retirent vers l'intérieur du désert, où ils restent jusqu'à ce que l'eau des pluies réunie dans les terrains creux, soit consommée par leurs troupeaux. Avant les Wahhabites, les pâturages du Nedjd appartenaient exclusivement aux Anezé, que j'ai déjà cités comme

formant la tribu de Bédouins la plus nombreuse de l'Arabie. Un grand nombre fréquentait ce territoire au printemps, et en écartait toutes les autres tribus, excepté les puissans Meteir qui vivent dans le désert entre le Cassim et Médine. Ceux-ci se renforçaient par leur alliance avec les Arabes Kahtan, tandis que les A'nezé étaient aidés par les Beni Schaman. Une haine invétérée subsistait entre les deux tribus; chaque printemps elle occasionait une grande effusion de sang, et interrompait tout commerce avec le Hedjaz: les deux partis levaient des contributions sur les habitans sédentaires du Nedjd; mais cet usage a été aboli par les Wahhabites dont le chef perçoit un tribu régulier; il a réconcilié les partis ennemis et ouvert les pâturages du Nedjd à toutes les tribus des Wahhabites qui veulent y venir. Un Bédouin m'a assuré que dans un jour de marche on peut y voir vingt camps de différentes tribus, tant est grande la sécurité maintenue par le chef des Wahhabites, qui se montre inexorable pour le châtiment des voleurs.

On élève dans les beaux pâturages du Nedjd, une race excellente de chameaux; ces animaux y sont plus nombreux que dans toute autre province d'Arabie d'égale étendue. Les Arabes appellent ce pays *Om el Bel* (la mère des chameaux) et viennent de toutes parts pour compléter leurs propres troupeaux; Il en approvisionne constamment non seulement le Hedjaz, mais aussi la Syrie et l'Yemen; un de ces utiles quadrupèdes de qualité ordinaire, se vend à peu près dix piastres fortes dans le Nedjd. Ce pays fournit aussi une race de chevaux, superbe et si remarquable que ceux du sang arabe le plus pur sont appelés *Kheïl Nedjadi* (chevaux du Nedjd). Mais la domination des Wahhabites a occasioné une diminution de cette race, parce que beaucoup d'Arabes ont vendu leurs meilleurs chevaux dans des pays étrangers, de crainte d'être forcés à suivre le chef des Wahhabites, qui, dans ses guerres, avait fréquemment besoin de cavalerie.

Toutefois le Nedjd est souvent sujet à la disette, à cause du manque de pluie et par conséquent d'herbage qui en est la suite. Il ne tarde pas à en résulter des dommages pour le bétail des

Bédouins; ceux-ci s'attendent rarement dans ce pays à plus de trois ou quatre années successives d'abondance, quoique la famine absolue ne survienne guère qu'une fois en dix ou peut-être en quinze ans. Elle est généralement accompagnée de maladies épidémiques très semblables à la peste, et consistant en fièvres violentes, mais sans bubons, qui sont fatales à beaucoup de monde.

Le Nedjd est habité par de petites tribus de Bédouins qui n'en sortent jamais et par des Arabes sédentaires qui s'unissent à eux par des mariages, et font souvent, comme marchands, le voyage de Damas, de Bagdhad, de Médine, de la Mecque et de l'Yemen ; ils exportent des chameaux et des abbas ou manteaux de laine dont les meilleurs se fabriquent à El Hassa ; ils prennent en échange à Bagdhad du riz, récolté sur les rives du Tigre, et des objets de vêtemens, notamment des keffiés ou mouchoirs de coton, de laine ou de soie à raies vertes et jaunes; les Bédouins les mettent sur leurs bonnets : à la Mecque, ils se procurent du café, des drogues et des parfums dont ils font un grand usage, surtout de *l'ârez* qui vient de Mokha. En général un esprit mercantile règne dans le Nedjd, où les marchands sont riches et mieux famés pour leur honnêteté que la plupart des commerçans du Levant. Les colons y sont armés de mousquets et composent la meilleure partie de l'infanterie wahhabite ; ils remportent communément l'avantage sur les Bédouins qui envahissent leurs moissons ou leurs pâturages ; et comme le salpêtre se trouve dans le Nedjd, chaque famille fait annuellement sa provision de poudre.

Il y a dans le Nedjd beaucoup d'anciens puits revêtus en pierres et attribués par les habitans à une race primitive de géans. Ils ont généralement de vingt-cinq à trente brasses de profonfondeur, et appartiennent, pour la plupart, à des particuliers, qui exigent une certaine redevance des tribus dont les troupeaux viennent s'y abreuver. On y voit aussi de nombreux restes d'anciens bâtimens de construction très massive et de grandes dimensions, mais complétement ruinés. On les impute à une tribu primitive ou peut-être fabuleuse d'Arabes, les Beni Tamour, des ouvrages supposés desquels on trouve

aussi des vestiges dans les déserts de Syrie à l'est des plaines du Hauran.

On rencontre dans le Nedjd au moins quelques familles de toutes les tribus de Bédouins de l'Arabie, parce que c'est là que les fugitifs se réfugient pour échapper à leurs ennemis. Ce pays, en effet, n'est pas seulement le siége du gouvernement wahhabite, il paraît aussi être le plus important de tous les territoires intérieurs de l'Arabie, par sa fertilité et sa population, sa position centrale et la facilité des communications avec les autres provinces. Pour connaître parfaitement les Bédouins, il serait nécessaire de les examiner dans le Nedjd, où leurs mœurs n'ont pas éprouvé de changement par l'effet des conquêtes, et conservent toute leur pureté originaire; elles n'ont pas non plus été gâtées par l'affluence des étrangers; car, excepté la caravane des pélerins venant de Bagdhad, jamais étranger n'a traversé le Nedjd. Cette raison me fait considérer cette contrée et les montagnes entre Taïf et Sana'a comme les portions les plus intéressantes de l'Arabie et comme fournissant plus d'objets de recherches à un voyageur que toute autre partie de la presqu'île.

A l'est de Deraïeh, vers le golfe Persique, le pays est appelé Zedeïr jusqu'aux limites de la province d'el Hassa, à six journées de distance de Deraïeh; pendant trois jours, on ne rencontre pas d'eau. Le territoire de Hassa ou el Ahsa est célèbre par ses puits nombreux et se prolonge, pendant deux jours de route, parallèlement à la côte maritime; et dans l'intérieur, son extrémité en est éloignée de 50 ou 60 milles; sa largeur est à peu près de 35. L'abondance des eaux permet aux Arabes d'y cultiver du trèfle avec lequel ils nourrissent leurs plus beaux chevaux. Le chef des Wahhabites y envoie, à chaque saison, tous les siens.

La ville d'el Hassa, bâtie par les Karmates dans le dixième siècle, est bien peuplée; quelques riches marchands y demeurent. Elle a des murs flanqués de tours, et fut défendue avec succès contre le pacha de Bagdhad en 1797. C'est une des principales places fortes des Wahhabites, et leur chef tire de son fertile territoire la plus grande partie de son revenu. Son

port est Akir, petite ville sur le golfe Persique, très fréquentée par les Arabes de Mascat, et par les pirates de la tribu des Kovàsem ou Djovasem qui habitent le port de Ras el Kheïmé. Les abbas fabriqués à el Hassa sont très recherchés dans toute l'Arabie et la Mésopotamie; ils coûtent de dix à cinquante piastres fortes la pièce.

Le territoire d'el Hassa renferme une vingtaine de villages; les principaux Bédouins qui les habitent sont les Beni Khaled, tribu répandue dans plusieurs cantons de l'Arabie, les Arabes Bischer, tribu des A'nezé, et les el Rab. On y trouve aussi, de même que dans le Nedjd, quelques Beni Hossein.

Entre el Hassa et Basra, l'eau est abondante; le chemin de Deraïeh à Bagdhad passe par les provinces de Cassïm et de Djebel Schammar, il prend la direction de l'Ouest parce qu'en suivant la ligne droite on ne trouve pas d'eau dans le désert. Arrivé à Kouar, petite ville sur la frontière du Cassïm du côté du Djebel Schammar, à huit journées de Deraïeh, le voyageur va en un jour à Kahfé, village dans le canton de Djebel Schammar; il continue pendant deux jours à traverser les parties cultivées de cette province jusqu'au puits de Schabeiké qui est sur la frontière de ce côté; de là il va en un jour à Liné, fameux pour ses puits nombreux et abondans, qui fournirent de l'eau à toute l'armée wahhabite: ce lieu est très fréquenté par les A'nezé. Un puits situé dans le désert entre le Nedjd et l'Euphrate donne le soufre nécessaire aux manufactures de poudre de cette province.

De Liné le voyageur, après avoir parcouru pendant trois jours un désert sans eau, parvient au puits de Schebekkà et de là en un jour à la ville de Mesched Aly. C'est la route d'été; en hiver quand l'eau des pluies est réunie dans des mares le long du chemin, les Arabes vont, du puits de Schebekka, par la route appelée *derb Bereïdha*; c'était celle de la caravane des Khalifes, quand ils allaient en pélerinage. Il s'y trouve beaucoup de réservoirs revêtus en pierre; les Khalifes les construisirent pour procurer de l'eau aux pélerins; la route va en droiture de Mesched Aly au Djebel Schammar sans toucher à Liné. On évalue la distance de Mesched Aly au

Djebel Schammar à huit jours de marche; le voyageur qui va de Bagdhad au Nedjd passe toujours par le tombeau d'Aly. Cette route est très fréquentée, notamment par les Arabes Akeïl de Bagdhad; plusieurs sont du Nedjd, et y vont souvent comme colporteurs. Tous les Bédouins arabes établis dans les faubourgs de Bagdhad sont compris sous le nom d'Akeïl. Ce fut autrefois une tribu puissante, mais elle a bien dégénéré.

La route du Nedjd à Damas passe aussi par la province de Djebel Schammar, ou, comme on la nomme communément, de Djebel, qui est montagneuse au nord-est du Cassim, dans l'est-nord-est de Médine. Ses habitans sont les Beni Schammar, tribu puissante; quelques uns ont passé dans la Mésopotamie. Ibn Aly, leur scheikh, est un ferme soutien du gouvernement wahhabite. On dit qu'ils peuvent réunir sept mille hommes armés de mousquets; de même que leurs voisins du Nedjd, ils cultivent les dattiers en les arrosant avec l'eau que des chameaux tirent des puits par le moyen de seaux de cuir. Une des principales villes du Djebel Schammar est el Mestadjeddé; on dit que la plus considérable est el Haïl, et ensuite Kefar.

Du Djebel Schammar à Damas, la route passe par le canton de Djof qui en est à cinq jours de marche. On voyage dans des sables profonds, sans autre eau que celle qui est fournie par le puits de Schakeik à quatre journées du Djebel Schammar et à une du Djof. Je ne crois pas que, dans aucune autre partie de l'Arabie, fréquentée par les caravanes, il y ait une route d'égale longueur entièrement sans eau, comme celle du Djebel Schammar à Schakeik, laquelle est de quatre journées. Les puits de ce dernier endroit appartiennent aux Rouâlla de la tribu des A'nezé; quiconque veut aller de la Syrie méridionale dans le Nedjd doit nécessairement passer par ici. Il n'y a pas du tout d'eau au sud du Djof, en ligne droite vers Khaïbar et Médine; en conséquence, cette route n'est pas très suivie. Les Arabes qui vont du Djof à Médine doivent passer par Schakeik, le Schammar et le Cassim, en prenant un détour.

Comme je me trouvai à Médine dans un temps de guerre

où les Bédouins de l'est et du nord animés de sentimens hostiles ne venaient pas dans cette ville, je ne pus obtenir autant de renseignemens que si la paix eût régné. Dans les temps paisibles, de petites caravanes de Khaïbar et de Teïmé arrivent fréquemment à Médine. Khaïbar est très connu dans l'histoire d'Arabie pour avoir été le théâtre des premières guerres des musulmans sous Mahomet, Aly et leurs successeurs. On dit qu'elle est à quatre ou cinq jours de marche de Médine, quelques uns n'en comptent que trois; le chemin passe entre celui des pélerins de Damas et celui du Cassim. Dans les périodes tranquilles, les Arabes de Khaïbar viennent vendre leurs dattes à Médine. On dit que leur teint est plus foncé que celui des Bédouins leurs voisins, ce qui peut être attribué à la situation basse de ce lieu. Khaïbar est à peu près à six heures de distance de la route des pélerins de Syrie, et je crois au nord-est de Médine. Il paraît que jadis il faisait partie du territoire du schérif de la Mecque. Lorsque le schérif Hassan Abou Nema fut installé en 966 A. H., ses états, suivant ce que nous apprend Asami, comprenaient la Mecque, Taïf, Gonfodé, Haly, Yambo, Médine et Khaïbar. Ce lieu est aujourd'hui habité par les Aoulad Aly, tribu des A'nezé, qui compte à peu près trois cents cavaliers, et dont le scheïkh Aleïda se distingua dans la guerre des Wahhabites. Une autre horde des Aoulad Aly vit dans le désert près du Hauran, au sud de Damas. Il y a aussi à Khaïbar des camps des Aoulad Soleïman tribu des Arabes Bischer, appartenant également aux A'nezé, mais les Aoulad Aly possèdent le sol et les plantations de dattiers.

Une colonie de juifs établie autrefois à Khaïbar est entièrement disparue. On croit généralement à la Mecque et à Médine que leurs descendans y existent encore, pratiquant exactement les obligations de leur religion; mais ayant pris des informations précises sur ce sujet à Médine, je reconnus que cette opinion n'était nullement fondée; il n'y a pas non plus de juifs dans les parties septentrionales du désert d'Arabie. Ceux qui étaient autrefois établis dans cette contrée appartenaient à la tribu des Beni Koreïta (Caraïtes). Ils vinrent à Médine après la prise de Jérusalem par Nabuchodo-

nosor ; alors Kerb ibn Hassan el Hemiari, l'un des rois Toba de l'Yemen qui s'étaient emparés de la Mecque, fit une incursion vers Médine, qu'il assiégea, et en s'en retournant emmena avec lui dans l'Yemen plusieurs Beni Koreïta. Ce furent les premiers juifs qui s'établirent dans ce pays, et leurs descendans existent encore à Sana'a (1).

La petite ville de Teïmé est à trois jours de marche de Khaïbar, ainsi que du Hedjer, dans la direction de l'est. Elle est habitée par les A'nezé et abonde en dattes. Elle n'appartient ni au Nedjd, ni au Cassim, mais de même que Khaïbar, était un état bédouin indépendant, avant l'époque des Wahhabites. Ces petits cantons, dans l'intérieur du désert de l'Arabie, ressemblent aux oasis de celui de Libye, et servent de points de communication entre les Bédouins et les pays voisins qui sont cultivés. Les Bédouins qui les habitent sont agriculteurs, et pour la plupart petits marchands vendant à leurs frères errans dans le désert les objets qu'ils ont achetés de la première main dans les villes de Syrie ou d'Arabie. En commençant au nord par la ville de Deïr sur l'Euphrate, on peut suivre une ligne de ces oasis formant des pointes qui s'avancent vers le désert jusqu'à Médine dans le sud. Deïr, Sokhné, Tadmor (Palmyre) Djof, Ma'an, Oula, Khaïbar et Teïmé sont tous habités par des Bédouins qui cultivent la terre et forment une classe intermédiaire entre les Bédouins et les paysans. Ces positions seraient très importantes pour quiconque voudrait subjuguer ou au moins contenir les Bédouins ; et ils acquerraient une importance bien plus grande si on s'en servait comme de moyens d'inspirer à toute la nation des Bédouins des sentimens plus bienveillans envers les habitans de la Syrie et du Hedjaz.

(1) *Histoire de Médine* par Samhoudi.

N° VII.

ADDITION A LA DESCRIPTION DU BEITHOU'LLAH OU DE LA MOSQUÉE DE LA MECQUE. T. I, P. 217.

La loi défend de répandre du sang soit dans la Mosquée, ou dans la ville de la Mecque, soit dans un petit espace autour de cette cité ; il n'est pas non plus licite d'y couper des arbres ni d'y tuer du gibier. Ce privilége de la Mosquée est généralement respecté dans les cas de délits ordinaires, et beaucoup de criminels se réfugient en conséquence dans le Beithou'llah ; mais il est de même violé fréquemment. J'ai vu les soldats de Mohammed Aly poursuivre un déserteur, le saisir et l'arracher de la tenture de la Ka'aba à laquelle il s'était cramponné ; et l'histoire de la Mecque cite de nombreux exemples d'hommes tués dans la Mosquée, entre autres Djazan ibn Barakat, schérif de la Mecque, qui fut assassiné en faisant la promenade autour de la Ka'aba. Des combats sanglans, par exemple en 817 A. H., ont même été livrés dans son enceinte sacrée, qui offre dans toute la ville l'espace le plus libre pour les escarmouches. Des cavaliers y sont souvent entrés, et y ont passé toute la nuit. Ainsi on peut dire que le privilége est généralement inutile dans les cas où il serait le plus nécessaire, tels que ceux où il devrait protéger des fugitifs contre un oppresseur puissant. Quant à la sainteté du territoire, elle n'est que nominale et paraît avoir été peu respectée, même dans les premiers temps de l'islamisme. L'étendue de ce territoire sacré est diversement déterminée par les trois historiens que je possède, et qui étaient Mekkaouis. Les quatre imams ou fondateurs des sectes orthodoxes ne sont pas non plus d'accord sur ce sujet. Aujourd'hui le privilége du territoire sacré semble presque oublié ; il a été traversé dans toutes les directions par des chrétiens infidèles employés dans l'armée de Mohammed Aly, ou de Tousoun Pacha, et qui, bien qu'ils ne

aient pas entrés dans la Mecque, sont allés au mont A'rafat. En opposition formelle avec les préceptes de Mahomet, on coupe aujourd'hui du bois dans les montagnes derrière la Mecque, et on n'empêche personne de chasser dans les vallées voisines. La plaine de l'A'rafat est seule respectée, et jamais on n'y abat des arbres. Le territoire sacré ou, comme on le nomme, *Hedoud el Haram* (les limites du Haram), est regardé généralement comme compris entre les lieux où l'on prend l'ihram en approchant de la Mecque; ce sont Hadda à l'ouest, Asfan au nord, Ouadi Mohrem à l'est, et Zat Ourk au sud. Ali bey a représenté ce territoire sur sa carte, comme une province particulière ou un canton sacré nommé *Belad el Haramein*; mais dans le fait, jamais une telle province n'a existé, et le titre de Belad el Haramein est donné non à cet espace sacré, mais au territoire de la Mecque et à celui de Médine.

N° VIII.

OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES.

Beaucoup de mots arabes qui ne sont plus en usage ailleurs et qui ne se trouvent que dans les bons auteurs, beaucoup d'expressions même du Koran, dont on ne se sert plus autre part, sont employés dans la conversation ordinaire par les habitans de la Mecque, qui conservent, au moins en partie, le langage original des Koreisch. Des tribus de Bédouins voisines, surtout celles de Fahm et de Hodeïl, parlent un dialecte encore plus pur et exempt de provincialisme et de fautes grammaticales. J'ai souvent assisté aux leçons données par un scheikh dans la mosquée. Indépendamment de l'arabe qu'il savait parfaitement comme sa langue maternelle, il avait fait au Caire des études approfondies; jamais je n'entendis mieux parler l'arabe. Il se glorifiait de faire sonner

toutes les voyelles, non seulement en lisant, mais aussi dans la conversation, et chaque mot qu'il prononçait pouvait être noté comme étant d'une pureté exemplaire.

C'est à leur commerce étendu avec les étrangers que l'on doit attribuer la corruption du dialecte des Mekkaouis, comparé à celui des Bédouins du voisinage, quoiqu'il serve de modèle, pour la douceur, aux Syriens et aux Égyptiens. Dans la manière de prononcer, les Mekkaouis imitent la pureté de celle des Bédouins; chaque lettre est articulée d'une manière précise et distincte. Ils prononcent le *kief* comme un *k* et le *caf* comme le *gamma* des Grecs; toutefois dans le service divin à la mosquée et en lisant le Koran, ils expriment cette lettre avec l'aspiration gutturale qui lui est donnée en Syrie, et qui par conséquent est regardée comme la prononciation véritable. Le *djim* est prononcé *djem*, mais dans les montagnes du sud, et dans l'intérieur de l'Yemen, on lui donne le son de *ghim* comme au Caire. La prononciation gutturale de l'*Eliph*, souvent négligée ailleurs, est strictement observée à la Mecque. La seule faute de prononciation que commettent les habitans de cette ville, tient à ce que, de même que les Bédouins, ils appuient trop sur la dernière syllabe des mots qui en ont deux : ainsi ils disent Zăhāb, Săfār, Lăhēm, Mătār, Săbī, etc.

Les habitans de l'Yemen que je vis à la Mecque prononçaient et parlaient l'arabe presque aussi bien que les Mekkaouis; ceux de Sana'a avaient un langage pur, mais avec un accent rude; celui du Hedjaz, de même que celui des Bédouins, est aussi doux que la langue le permet.

On a dit que les dialectes de l'arabe différaient beaucoup l'un de l'autre, et Michaelis, l'un des plus célèbres orientalistes, assure que celui du Hedjaz est aussi dissemblable de celui des Mogrebins que le latin de l'italien; un noble schérif voyageur fait une distinction tranchée entre le maure et l'arabe, prétendant qu'il comprend le dernier et non le premier; même l'exact et judicieux Niebuhr semble avoir eu des idées erronées à ce sujet; mes recherches m'ont conduit à une opinion très différente. Il existe certainement dans l'arabe

une grande diversité de dialectes, plus grande peut-être que dans toute autre langue; mais malgré la vaste étendue de pays où il est parlé, de Mogador à Mascat, quiconque a appris un de ces dialectes comprendra aisément tous les autres. Quant à la prononciation, quiconque peut épeler correctement n'éprouvera pas beaucoup d'embarras de la diversité des sons et se familiarisera bientôt avec elle. Le même sens est souvent exprimé par des termes différens, mais cela s'applique plutôt aux substantifs qu'aux verbes. Beaucoup de mots usités dans un pays ne le sont pas dans un autre; ainsi le pain s'appelle *khobs* en Syrie et *aïsch* en Egypte; ces deux mots sont vraiment arabes, langue riche en synonymes; cependant le dialecte syrien conserve encore ce qui est devenu suranné dans celui d'Egypte. Je pourrais montrer mot par mot, d'après les exemples donnés par Niebuhr, des dialectes d'Egypte et du Hedjaz, qu'il ne s'y trouve pas un seul provincialisme. Si les Egyptiens disent *okod* et les Arabes *edjités*, ils emploient chacun de véritables mots arabes pour exprimer la même chose; l'un est plus commun en Arabie, l'autre en Egypte; tous deux sont bien compris par quiconque s'est mêlé à la foule ou a reçu seulement une éducation ordinaire. Un Mogrebin nomme un cheval *aoud*; l'arabe de l'est *hoszan*; mais beaucoup de poëtes se servent du premier de ces mots, qui aujourd'hui est inconnu du vulgaire en Egypte. Cette variation dans les termes vint probablement des divers établissemens des tribus, chacune ayant son vocabulaire particulier, on sait que Feïrouz Abadi rassembla les matériaux de son célèbre dictionnaire (le *kamous*), en allant d'une tribu à une autre. Les Arabes en se répandant dans les pays conquis emportèrent avec eux leurs idiomes, mais le fond de la langue continua d'être connu de quiconque savait lire ou écrire.

La prononciation peut avoir éprouvé l'influence de la nature des différens pays, conservant sa douceur dans les vallées basses de l'Egypte et de la Mésopotamie, et devenant rude dans les montagnes froides de la Barbarie et de la Syrie. Autant que j'ai pu le savoir, la plus grande différence existe entre les Mogrebins de Maroc et les Bédouins du Hedjaz près

de la Mecque ; mais leurs dialectes respectifs ne diffèrent pas plus entre eux que l'allemand d'un paysan de Souabe ne diffère de celui d'un saxon. J'ai entendu plusieurs doctes syriens avouer qu'ils ignoraient beaucoup de mots bédouins usités par les tribus de l'intérieur du désert, notamment par les A'nezé, qui, d'un autre côté, ne comprennent pas certains mots de la langue des villes en Syrie ; mais les besoins et les usages d'un Bédouin sont si dissemblables de ceux d'un citadin, que souvent l'on ne peut pas trouver des termes pour exprimer les idées de l'autre.

Quant à la prononciation, la meilleure est celle des Bédouins d'Arabie, des Mekkaouis et des habitans du Hedjaz ; puis celle de Bagdhad et de l'Yemen est la plus pure. Au Caire elle est pire que dans le reste de l'Égypte ; ensuite je place celle des Arabes de Libye qui ont une teinte de celle des Mogrebins mêlée avec l'égyptienne. Après cela, vient l'arabe parlé dans les plaines orientales et occidentales de la Syrie, à Damas, à Alep, et sur la côte maritime ; puis le dialecte des montagnards de Syrie, tant Druses que chrétiens ; puis celui de la côte de Barbarie, de Tripoli et de Tunis ; enfin la prononciation rude des Marocains et des Fezanis, qui ont des sons différens de tous les autres, et se subdivisent en plusieurs dialectes. Toutefois les Arabes du revers oriental de l'Atlas, à Tafilet et à Draa, prononcent leur langue mogrebine avec moins de rudesse que leurs voisins de l'Ouest ; mais je dois avouer que de tous les dialectes arabes, aucun ne me paraît aussi désagréable et aussi corrompu que celui des jeunes freluquets chrétiens du Caire et d'Alep.

N° IX.

NOTICE TOPOGRAPHIQUE DE LA VALLÉE DE LA MECQUE ET DE SES MONTAGNES, EXTRAITE DE L'HISTOIRE D'AZRAKI ET INDIQUANT LES NOMS ASSIGNÉS A CHAQUE LOCALITÉ (1).

Les différentes montagnes formant la chaîne méridionale de la vallée de la Mecque sont : Djebel Fàdéh, sur la partie inférieure du Djebel Kobeïs, la plus proche de la ville; el Khandamé, qui fait également partie du Djebel Kobeïs; Djebel el Abiadh nommé Mestebezra par les Arabes idolâtres, il appartient aussi au Djebel Kobeïs; Mozazem; Corn Meskalé, faîte inférieur du Schàb A'amer; Djebel Benkan (de même); Djebel Yakian sur le côté du Schàb A'amer, Djebel el A'aredj, près du précédent; Djebel el Motabekh ou Schàb A'amer, ainsi nommé parce que les rois Toba de l'Yemen, quand ils envahirent la Mecque, y établirent leurs cuisines; Schàb Abbou Dobb; Schàb è Szafa ou Djebel Raha; Schàb Beni Kenané; Schàb el Khar; Schàb Athmen.

Au nord, on trouve : el Hazoura; le marché de la Mecque y était jadis : el Djethmé; Zogag el Nàr; Beith el Ezlam; Djebel Zerzera, nommé el Caïm, dans le temps du Djehelié c'est à dire avant l'islamisme Djebel Omar, nommé Da A'asir, à la même époque; Djebel Adkhar (2) nommé el Mozhébat ou el

(1) On peut remarquer ici que les Bédouins actuels continuent à donner à la plus chétive colline, à un rocher saillant ou à une petite plaine un nom distinct et particulier, circonstance qui souvent rend l'histoire de l'Arabie très obscure, parce que les noms ont changé dans la suite des temps.

(2) El Adkhar est un arbuste ou une plante que les Mekkaouis mêlent au mortier dans la construction de leurs maisons. El aadhad est un arbre épineux commun en Arabie.

Aradhad, dans le temps précité. Djebel el Hazna; Schàb Arni; Theniet Keda Batn zi Taoua; Djebel el Mokta, Fah, vallée au delà de la porte de Djidda; el Momdéra; el Moghesch, d'où l'on a extrait le marbre blanc employé dans la mosquée; el Herroura; Istar; Mokbaret el Nesséra, cimetière des chrétiens; Djebel el Beroud; Theniet el Beïdha; el Haschas; Da el Medouar; Djebel Moslim; Ouadi zi Taoua; Theniet om el Harth; Djebel abi el Keït; Fèdj; Schàb Aschras; Schàb el Motalleb; Zat Khalilim; Djebel Kabsch; Djebel Rabha; el Bagheïbagha; Djebel Keïd; el Ark; Z'at el Hantal; el Akla; Schab el Irnié; el Alkà; Schab el Leben; Melhet el Ghoraba; Melhet el Herouth; Kaber el Abd.

Au dessous de la Mecque on voit: Adjiad ou Djiad; Ras el Insan, entre le Djebel Kobeïs et Adjiad; Schàb el Katem, près d'Adjiad; Djebel Khalifè; Djebel Orab; Djeber Omar; Ghadaf; el Mokbar; el Lahdjé; el Cadfadé; Zat el Lahà; Zou Merah; el Selfeïn; es Dokhadekh; Zou el Schedid; Zat é' Selim; Adhat el Nabt, ainsi nommé d'après des Nabathéens qui y demeuraient et qui avaient été envoyés par Moavia ibn Aly Sofiam pour faire du mortier à la Mecque; Om Kerdan.

Au nord du Ma'ala; Djebel Deïlami; Djebel Scheïb; Djebel Habeschi; Schàb el Mokbera; Abou Dedjané; Djebel el Liam; el Ghorab; Schàb el Akhnés, nommé aussi el Khaouardj ou el Gheïschoum; el Ca'ad.

Sur le chemin du côté de la Mecque: el Mofdjer ou el Khoder; Schàb Haoua; el Réhab; Zou el Araké; el Ambara nommé Semira dans le Djèhelié; E'Seder.

Sur la route du Djebel Thor au sud de la Mecque: Zat el Lakhob; Zat Ardja; El Caflié; Thor; el Bana.

MATÉRIAUX

POUR UNE HISTOIRE DES WAHHABITES.

INTRODUCTION.

Des notions contradictoires et erronées sur les Wahhabites ont été répandues dans le petit nombre de relations publiées jusqu'à présent sur ces sectaires remarquables. Je pense donc que des faits qui les concernent et que j'ai puisés aux meilleures sources d'information auxquelles j'ai pu avoir accès dans le Levant, seront intéressans pour beaucoup de lecteurs. Toutefois je dois regretter que, durant mon séjour dans le Hedjaz, ce pays fut, à cause de la guerre avec Mohammed Aly, fermé aux habitans du Nedjd, car c'étaient ceux de tous les Arabes qui étaient le plus en état de me communiquer des détails fidèles et exacts sur les Wahhabites, tandis que les Bédouins de la classe commune qui avaient embrassé la nouvelle doctrine, étaient en général d'une ignorance profonde sur ses dogmes et ses préceptes véritables.

On peut définir brièvement la religion et le gouvernement des Wahhabites, en disant que c'est un

puritanisme musulman, et un gouvernement bédouin, dans lequel le grand chef est à la fois le directeur politique et religieux de la nation, exerçant son autorité de la même manière que les successeurs de Mahomet, sur leurs compatriotes convertis à l'islamisme. On a déjà entendu parler du fondateur de cette secte. Abd el Wahab, Arabe instruit qui avait visité diverses écoles des principales villes du Levant, coutume assez générale parmi ses compatriotes, même à présent, se convainquit par tout ce qu'il avait observé dans ses voyages que la religion primitive de l'islamisme avait été entièrement corrompue et obscurcie par des abus, et que la plupart des peuples de l'Orient, notamment les Turcs, pouvaient être regardés, avec raison, comme des hérétiques.

Mais les doctrines et les opinions nouvelles ne reçoivent pas un accueil plus favorable dans l'Orient que dans l'Occident, et on ne fit nulle attention à Abd el Wahab, jusqu'au moment où, après avoir longtemps erré dans l'Arabie, il se retira avec sa famille à Deraïeh; Mohammed ibn Saoud, qui était alors le principal personnage de cette ville, devint son premier disciple et épousa sa fille. On voit par là que ces deux familles ne doivent pas être prises l'une pour l'autre. Abd el Wahab était par sa naissance de la tribu de Temin et de la horde des el Wahabé. Les Beni Temin sont presque tous cultivateurs dans le Nedjd, leur principale demeure est à el Haouta, village à cinq journées de marche au sud de Deraïeh, dans la direction de l'Ouadi Douaser; Abd el Wahab y était né. Une autre colonie des Temin habite la ville de Kefir dans la province de Djebel

Schammar, elle descend des familles qui s'enfuirent de Haouta, afin d'éviter les conséquences de la vengeance du sang; une troisième colonie est composée de laboureurs sous la juridiction du pacha de Bagdhad dans des villages entre Helléh et Mesched Aly. Les Beni Temin sont renommés pour leur haute stature, leur large tête et leur barbe épaisse, caractères qui les distinguent des autres Bédouins.

Quant à la famille de Saoud fondateur politique du gouvernement wahhabite, elle est de la tribu des Mesa'likh, branche des Aouald Aly, et appartient par conséquent aux A'nezé. Saoud était de la horde des Mokren ou Medjren suivant la prononciation bédouine de ce nom; cette horde des Mesa'likh s'était établie à Deraïeh et y avait acquis du crédit; ce fut à eux que s'adressa Abd el Wahab. Mohammed ibn Saoud fut le premier qui prit le titre d'Emir, mais sa troupe était alors si faible, qu'à la première escarmouche avec des ennemis, il n'avait avec lui, suivant ce qu'on m'a dit, que sept hommes montés sur des chameaux.

Raconter l'histoire de cette secte, est rappeler des faits semblables à ceux qui arrivent journellement dans le désert; une tribu est heureuse, devient puissante, fait du butin et étend son influence sur ses voisines. Par des tentatives et des efforts persévérans Abd el Azis et Ibn Saoud fils et petit-fils de Mohammed le premier chef, réussirent à porter leurs armes dans les coins de l'Arabie les plus éloignés et pendant qu'ils propagèrent leurs principes religieux, ils établirent une suprématie de pouvoir qui était conforme à ces préceptes; ils ensei-

gnaient aux Arabes à reconnaître dans la même personne le chef spirituel et temporel, comme aux premiers temps de l'islamisme. Je vais résumer leur histoire, quoique je ne puisse pas donner avec exactitude beaucoup de dates antérieures à la campagne de Mohammed Aly. Mais il paraît nécessaire d'expliquer d'abord les principes sur lesquels étaient fondés la religion et le gouvernement.

Les doctrines d'Abd el Wahab n'étaient pas celles d'une nouvelle religion; ses efforts ne tendaient qu'à réformer les abus chez les sectateurs de l'islamisme, et à répandre la foi épurée parmi les Bédouins, qui, bien que musulmans de nom, étaient aussi ignorans en religion qu'indifférens aux devoirs qu'elle prescrit. Partageant le sort ordinaire des réformateurs, il fut mal compris par ses amis et par ses ennemis. Ceux-ci entendant parler d'une secte nouvelle qui accusait les Turcs d'hérésie, et montrait pour Mahomet leur prophète beaucoup moins de vénération qu'eux-mêmes n'en avaient, n'eurent pas de peine à se persuader qu'une nouvelle croyance était prêchée, et que par conséquent les Wahhabites étaient non seulement des hérétiques, mais même des cafirs ou infidèles. Ils furent confirmés dans cette opinion d'abord par les artifices de Ghaleb schérif de la Mecque, secondement par l'alarme qui s'éleva parmi tous les pachas voisins. Le schérif de la Mecque, qui avait déjà été un ennemi déterminé de la puissance progressive des Wahhabites, avait un grand intérêt à élargir la brèche entre les nouveaux sectaires et l'empire ottoman : il répandit donc avec adresse et sans relâche le bruit que les Wahhabites étaient

sans relâche le bruit que les Wahhabites étaient réellement des infidèles, afin de rendre inutiles toutes les tentatives de négocier avec eux. Les pachas de Bagdhad, de Damas et du Caire, qui étaient les plus proches des Bédouins si redoutés, ne montrèrent pas moins d'empressement à représenter sous les couleurs les plus noires les desseins de ces ennemis des abus des Turcs et aussi, comme ils l'inféraient en conséquence, de la religion de ce peuple. Chargés de conduire ou d'envoyer une escorte pour accompagner les caravanes de pélerins allant aux cités saintes, ils étaient donc intéressés à grossir les dangers de la route, afin d'avoir une excuse si un accident survenait à la caravane, ou un prétexte de la retenir; ce qui était l'objet de leur désir, parce que le départ des caravanes assujettit tous ces pachas à de grandes dépenses. Il faut ajouter à ces faits les plaintes de beaucoup de pélerins qui, étant allés par mer à Djidda et à la Mecque, avaient souffert de l'insolence des soldats wahhabites et dans quelques occasions n'avaient pu achever leur voyage aux villes saintes. A leur retour ils exagéraient leurs mésaventures, par conséquent les détails qu'ils fournissaient sur les Wahhabites ne pouvaient être donnés avec impartialité.

Il n'est donc pas surprenant que dans tout le Levant on ait cru généralement que les Wahhabites s'efforçaient d'établir une religion entièrement nouvelle et qu'ils traitaient les Turcs avec un redoublement de cruauté, parce que ceux-ci étaient des musulmans; d'ailleurs la conduite de la plus grande partie des Wahhabites n'était pas propre à invalider cette opi-

nion. C'étaient ces mêmes Bédouins qui, avant de connaître le wahhabisme, ignoraient presque entièrement l'islamisme et n'en avaient maintenant que des notions très imparfaites. Il était donc probable que la nouvelle doctrine leur semblerait une nouvelle religion, surtout lorsqu'ils seraient instruits des divers usages et des maximes des pèlerins turcs et des Arabes habitans des villes, et les compareraient avec leurs propres notions. L'esprit de fanatisme que leur chef entretenait par tous les moyens en son pouvoir ne leur permit pas d'établir des distinctions bien précises dans une matière dont ils n'avaient que des idées très incomplètes ; et ceci explique suffisamment pourquoi ils accusaient les Turcs d'être infidèles et pourquoi ceux-ci leur renvoyaient cette imputation. Le petit nombre de Syriens et d'Égyptiens intelligens qui, ayant fait le pèlerinage, avaient eu l'occasion de converser avec les sectaires instruits, étaient vraisemblablement convaincus que la croyance des Bédouins était celle de l'islamisme, et quoique les opinions des deux partis ne s'accordassent pas sur tous les points, ils sentaient toutefois l'injustice de traiter les Wahhabites d'infidèles. Mais le témoignage de ces personnes, si jamais elles osèrent le donner sans s'exposer à l'accusation d'être de mauvais musulmans, était inutile au milieu de la clameur générale, et surtout après 1803, année dans laquelle les caravanes du hadj furent finalement interrompues ; alors prévalut universellement l'opinion que les Wahhabites étaient des ennemis décidés de la religion musulmane. M. Rousseau, dans deux traités succincts sur les Wahhabites écrits à Bagdhad

et à Alep vers 1808 (1), affirme positivement que les Wahhabites ont une nouvelle religion, et que, bien qu'ils reconnaissent le Korân, ils ont entièrement aboli le pèlerinage de la Mecque : c'était certainement l'opinion vulgaire à Alep vers cette époque; mais il aurait été possible d'obtenir des renseignemens plus exacts de pèlerins judicieux, et même de Bédouins de cette ville; il est surprenant que cela n'ait pas eu lieu, puisque l'auteur avait l'intention de donner une notice spéciale des Wahhabites, et qu'il annonce qu'il a reçu une partie de ses informations *du chapelain de Saoud*, ce qui indique un emploi de la cour de ce chef dont il ne m'est pas possible de me figurer exactement la nature.

Depuis que l'armée de Mohammed Aly s'est établie dans le Hedjaz, et que les intrigues du schérif Ghaleb sont devenues vaines, des communications directes ayant été ouvertes avec les chefs des Wahhabites ainsi qu'avec ceux d'un rang inférieur, et les caravanes de pèlerins ayant repris leur ancien chemin, le caractère réel des Wahhabites est mieux connu, même dans les parties lointaines de l'empire turc; enfin la reconnaissance que les habitans de la Mecque manifestent envers leurs maîtres temporaires produira probablement une impression très favorable sur l'esprit de tout pèlerin qui y prend des informations sur la secte nouvelle.

S'il fallait d'autres preuves pour constater que les Wahhabites sont des musulmans très orthodoxes,

(1) Le premier est la *Description du Pachalik de Bagdhad*, le second un mémoire dans les *mines de l'Orient*.

leur catéchisme les fournirait. Quand Saoud prit possession de la Mecque, il distribua aux habitans des exemplaires de ce livre, et ordonna que les écoles publiques l'apprissent par cœur. On n'y trouve que ce que le Turc le plus orthodoxe doit admettre comme vérité. Saoud avait l'idée absurde que les habitans des villes étaient élevés dans une ignorance entière de leur religion, c'est pourquoi il désira que ceux de la Mecque fussent instruits de ses premiers principes. Cependant ce catéchisme ne contenait que ce que les Mekkaouis savaient déjà, et quand Saoud reconnut qu'ils avaient plus d'instruction que ses prosélytes, il s'abstint de le répandre parmi eux.

On verra que les principales doctrines des Wahhabites sont conformes à celles qu'on enseigne dans les autres parties de l'empire musulman. Le Koran et la *Sunna* ou les traditions de Mahomet sont reconnus comme comprenant la loi fondamentale; les opinions des meilleurs commentateurs du Koran sont respectées, bien qu'elles ne soient pas suivies implicitement. Néanmoins dans leur tentative d'exposer les pratiques primitives et les dogmes purs du premier fondateur de l'islamisme et de ses disciples, comme établis sur ces lois, les Wahhabites furent naturellement conduits à condamner un grand nombre d'opinions erronées et d'altérations qui s'étaient glissées dans l'islamisme tel qu'il est enseigné aujourd'hui, et aussi à indiquer les cas multipliés dans lesquels les Turcs agissent en contradiction directe avec les préceptes qu'ils regardent comme indispensables. Je ne suis pas qualifié, par une connaissance suffisante de la controverse, à présenter à mes lecteurs des détails

complets sur ce sujet, ainsi je me bornerai à citer quelques exemples qui sont considérés comme les points essentiels de la dispute entre les deux partis; les Wahhabites reprochent aux Turcs d'honorer le prophète d'une manière qui approche de l'adoration et d'en user de même envers la mémoire de plusieurs saints. Il semble qu'à cet égard ils ne se trompent pas beaucoup. Les Turcs, en reconnaissant que le Koran est leur loi révélée, étaient obligés de croire implicitement les nombreux passages où il est déclaré expressément que Mahomet est un mortel comme eux; mais leur amour fanatique pour leur prophète n'a pu se contenter de cet aveu modeste; leurs savans ont prouvé, à l'aide de sophismes subtils, que le prophète, quoique mort et enterré, n'avait point partagé le sort commun des mortels; mais qu'il vivait encore et que son accès auprès du Très-Haut, dont il était tendrement aimé, lui donnait la facilité de protéger et de recommander tous ses fidèles adhérens. Quoique les Turcs n'adressent jamais de prières distinctes à leur prophète, cependant ils prononcent son nom comme s'ils l'invoquaient, de la même manière que nous disons : « O Seigneur! » et c'en était assez pour leur attirer les reproches sévères des Wahhabites. De plus ils visitaient son tombeau avec la même dévotion que le grand temple de la Mecque, et se tenant debout devant ce monument ils proféraient tout haut leurs invocations impies, comme les appellent les Wahhabites; de sorte qu'ils méritaient justement l'appellation flétrissante d'infidèles qui associent une divinité inférieure au Très-Haut.

Beaucoup de scheikhs ou saints sont respectés de la même manière, mais non pas au même degré. Dans chaque ville de Turquie il y a plusieurs tombeaux, et dans presque tous les villages il y en a au moins un d'un saint renommé à qui sa vie exemplaire, c'est à dire sa grande finesse ou son hypocrisie, et quelquefois son vaste savoir, avaient procuré la réputation de sainteté. Leurs compatriotes ont pensé qu'il leur importe d'honorer leur mémoire en élevant au dessus de leur sépulture de petits édifices avec des coupoles ou des toits en voûte, et d'offrir, plus particulièrement dans ces bâtimens, leurs prières à Dieu, persuadés que le saint deviendrait par là plus enclin à seconder leurs supplications devant le trône du Tout-Puissant. Effectivement les saints musulmans sont autant vénérés que ceux de l'église catholique, et passent pour faire autant de miracles que ces derniers. Les peuples du Levant sont extrêmement attachés à leurs scheikhs, et dans chaque ville et chaque village on célèbre annuellement, à un jour fixé, une fête en honneur de son patron spécial (1). Les Wahhabites déclaraient que tous les hommes étaient égaux aux yeux de Dieu; que même les plus vertueux ne pouvaient intercéder auprès de lui; et que par conséquent c'était un péché d'invoquer les saints défunts et d'honorer leurs dépouilles mortelles, plus que celles de toute autre personne.

(1) Autrefois les saints étaient aussi vénérés dans le désert que dans les villes. Les Bédouins avaient la coutume d'immoler des victimes en honneur d'un saint, et de visiter son tombeau d'une manière peu différente des sacrifices des païens à leurs idoles.

Partout où les Wahhabites portèrent leurs armes, ils détruisirent les dômes et les tombeaux ornés : circonstance qui servit à enflammer le fanatisme de leurs disciples et à marquer une distinction tranchée entre eux et leurs adversaires ; c'est ce que chaque fondateur de secte a toujours eu pour politique constante d'établir et ce qui était d'autant plus nécessaire avec la masse générale des Wahhabites incapables de juger exactement des autres points de la dispute.

Détruire les coupoles et les tombeaux des saints devint le goût de prédilection des Wahhabites. Dans le Hedjaz, l'Yemen, la Mésopotamie et la Syrie, c'était toujours le premier résultat de leurs victoires; et comme souvent le toit des mosquées était en forme de dôme on les accusa de renverser aussi ces temples. A la Mecque, ils ne laissèrent pas subsister une seule coupole, sur le tombeau d'un Arabe célèbre; celles-mêmes qui couvraient le lieu de la naissance de Mahomet et de ses petits-fils Hassan et Hosseïn, de son oncle Abou Ta'leb et de sa femme Khadidjé, furent toutes abattues. Pendant qu'ils procédaient à ces actes de démolition on les entendait s'écrier : « Que Dieu fasse miséricorde à ceux » qui ont démoli et non pas à ceux qui ont érigé ces » monumens ! » Les Turcs qui apprenaient ces dévastations, croyaient naturellement qu'elles étaient commises par un manque de respect pour ceux à l'honneur de qui ces édifices avaient été élevés, et par mépris de leur sainteté. Le grand dôme qui surmonte le tombeau de Mahomet à Médine était destiné à partager un sort semblable. On a vu, dans mon

Voyage dans le Hedjaz, ce qui empêcha les ordres de Saoud d'être exécutés.

La négligence de la plupart des Turcs dans l'observance de leurs lois religieuses, excepté pour ce qui concernait la prière, les ablutions ou le jeûne, fut un autre sujet des censures du fondateur des Wahhabites. Les aumônes aux pauvres, enjointes par la loi, les réglemens somptuaires institués par Mahomet; la sévérité et l'impartialité dans l'administration de la justice, qui distinguaient si éminemment les premiers Khalifes; l'esprit belliqueux que la loi ordonne de maintenir constamment contre les ennemis de la foi ou les infidèles; l'abstinence de tout ce qui peut enivrer, du commerce illégal avec les femmes, des pratiques contraires à la nature et de beaucoup d'autres étaient autant des préceptes non seulement omis, mais violés ouvertement et impunément par les Turcs modernes. La conduite scandaleuse de beaucoup de pélerins qui souillaient les cités saintes par leurs plaisirs infâmes; la licence effrénée que le chef des caravanes permettait à la débauche, et tous les vices qui marchent à la suite de l'orgueil et de l'égoïsme; les actes nombreux de trahison et de fraude dont les Turcs se sont rendus coupables, étaient regardés par les Wahhabites comme les traits marquans du caractère des musulmans non réformés, et présentaient un triste contraste avec la pureté de morale et de mœurs à laquelle eux-mêmes aspiraient, et avec l'humilité dont le pélerin doit être pénétré en approchant de la sainte ka'aba. Attaché avec enthousiasme aux doctrines primitives de sa religion, justement indigné de voir

ces doctrines corrompues par les musulmans actuels, et ressentant peut-être un vif dépit d'avoir été traité avec mépris dans les villes turques, quand il prêchait contre ces désordres, Abd el Wahab, fondateur de la secte, déclarait que tout ce qu'il voulait était de ramener ses prosélytes à cet état de religion, de morale et de mœurs qui, suivant ce qu'il avait appris des meilleurs ouvrages historiques et théologiques de sa nation, prévalut lorsque l'islamisme fut prêché en Arabie pour la première fois. Comme ce code avait été évidemment rédigé pour les Bédouins, les réformateurs trouvèrent d'autant plus aisé de l'adapter de nouveau à ce même peuple, et montrèrent ainsi combien peu les étrangers ou les Turcs avaient sacrifié leurs usages du septentrion à l'esprit véritable de l'islamisme. On ne découvrait pas un seul précepte nouveau dans le code wahhabite. Abd el Wahab prit pour ses seuls guides le Koran et la Sunna; et la seule différence entre sa secte et celle des Turcs orthodoxes, quoique nommés ainsi improprement, est que les Wahhabites suivent rigidement les lois que les autres négligent ou ont cessé totalement d'observer. Par conséquent, décrire la religion des Wahhabites serait récapituler la croyance musulmane, et faire voir sur quels points les adhérens de cette secte diffèrent des Turcs serait donner la liste de tous les abus dont ces derniers sont coupables. Mon assertion est garantie par l'opinion de plusieurs des premiers oulémas du Caire. Dans l'automne de 1815, le chef des Wahhabites dépêcha à cette ville deux envoyés; l'un deux était très instruit de tout ce qui concernait la doctrine qu'il pro-

festait. Mohammed Aly pacha les invita à expliquer leurs préceptes aux principaux savans du Caire ; en conséquence, plusieurs conférences eurent lieu, et les Wahhabites remportèrent invariablement l'avantage dans ces controverses, parce qu'ils prouvaient toutes leurs propositions par des passages du Koran et par le hadith ou la tradition : ils les savaient entièrement par cœur ; c'étaient naturellement des autorités irréfragables. Les oulémas reconnurent qu'ils ne pouvaient découvrir aucune hérésie chez les Wahhabites. Or, cette déclaration ayant été faite en dépit d'eux-mêmes, elle n'est pas suspecte. On avait également reçu au Caire un livre contenant divers traités, sur des sujets religieux, écrits par Abd el Wahab lui-même ; plusieurs oulémas avouèrent, après l'avoir lu, que si ce qu'il renfermait offrait les opinions des Wahhabites, eux-mêmes appartenaient entièrement à cette croyance.

Comme la tourbe fanatique d'une secte nouvelle peut rarement concevoir le véritable esprit de son fondateur, il arriva que le plus grand nombre des sectateurs d'Abd el Wahab considéra comme les points principaux de sa doctrine ceux qui n'étaient qu'accessoires, et fit ainsi prendre à ses ennemis une idée très erronée de la prétendue religion nouvelle. Après la guerre qu'il déclara aux saints, leur fanatisme se déchaîna principalement contre le costume et contre l'usage de fumer du tabac. Le riche habillement turc est peu d'accord avec les préceptes de la Sunna, qui prohibe absolument les vêtemens de soie ainsi que l'or et l'argent, excepté ce dernier en petite quantité. Les Wahhabites regardaient avec

dédain les robes magnifiques des pélerins turcs, et sachant que leur prophète avait porté un abba, comme eux, et avait interdit les habits somptueux, ils jugèrent qu'il était aussi nécessaire de se conformer à sa manière de se vêtir qu'à ses préceptes moraux. C'était au costume que les Wahhabites pouvaient être immédiatement reconnus en Arabie. Un Arabe qui n'avait pas embrassé leur croyance avait assurément quelque partie de son vêtement en soie; tantôt le mouchoir autour de la tête avait de la soie dans son tissu; tantôt sa robe était cousue avec de la soie. Quant à l'usage de fumer du tabac, chacun sait que beaucoup d'oulémas turcs ont itérativement, dans leurs écrits, déclaré qu'il était défendu. Les malekis, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, ont prononcé que c'était une coutume odieuse. Un grand nombre d'oulémas, dans toute la Turquie, s'en abstient par un principe religieux.

Le Wahhabite souhaitait aussi d'empêcher qu'on ne fumât les plantes enivrantes, ce qui est très commun dans l'Orient, comme étant directement opposé au Koran; mais il ne pouvait guère y parvenir tant que la pipe serait tolérée. Il devait en même temps avoir prévu que ses prosélytes, en faisant un aussi grand sacrifice que celui de s'abstenir de fumer, deviendraient naturellement les ennemis implacables de quiconque se permettait encore ce plaisir et n'avait pas embrassé leur foi. La prohibition du tabac a été un des principaux moyens d'enflammer l'esprit des Wahhabites contre les Turcs; elle est devenue un mot de ralliement pour ces sectaires; mais de tous les préceptes prêchés par les réforma-

teurs, c'est celui auquel les Arabes se sont conformés avec le plus de répugnance. Une autre action défendue est de réciter le rosaire, pratique générale chez les musulmans, quoiqu'elle ne soit pas fondée sur la loi ; les Wahhabites la déclarèrent insoutenable et l'abolirent. On a dit qu'ils avaient également défendu de boire du café ; mais cela n'est pas vrai, car ils en buvaient toujours immodérément.

Il est très douteux qu'Abd el Wahab, quand il prêcha la réforme à Deraïeh, eut l'idée d'établir une nouvelle dynastie pour régner sur ses prosélytes en Arabie. La puissance de sa famille et de celle de ses parens ne l'autorisait pas à tenter une telle entreprise qui semble n'avoir pris de la consistance que durant la vie d'Abd el Azis fils de Mohammed ibn Saoud. En prêchant sa nouvelle doctrine aux Arabes, on ne peut nier qu'Abd el Wahab ne leur ait rendu un grand service, et la forme de gouvernement qui en résulta, ne nuisit nullement aux intérêts et à la prospérité de toute la nation arabe. Que la doctrine reçue communément et considérée comme orthodoxe, ou que celle des Wahhabites soit la véritable religion musulmane, c'est, dans le fond, un sujet de peu de conséquence ; mais il devenait important de faire disparaître cette indifférence perfide qui avait envahi toute l'Arabie et une grande partie de la Turquie, et qui produit un effet plus funeste sur le moral d'une nation, que la profession ouverte même d'une fausse religion. C'est pourquoi le mérite des Wahhabites, dans mon opinion, n'est pas d'avoir réformé la religion existante, mais c'est d'avoir fait observer strictement aux Arabes les princi-

pes positifs d'une religion; car bien que les Bédouins eussent dans tous les temps adoré dévotement la divinité, cependant leurs seuls principes de déisme ne pouvaient être jugés suffisans pour instruire dans la pratique de la morale et de la justice une nation si farouche et si redoutable.

Le désir de ramener les Arabes à l'état où ils étaient au temps du fondateur de leur religion, engagea naturellement Abd el Wahab et ses successeurs à changer aussi leur condition politique, aussitôt qu'ils s'aperçurent que leurs prosélytes augmentaient. Mahomet et après lui les khalifes étaient les directeurs spirituels et politiques de leur nation; et le code de lois musulman montre à chaque page combien est nécessaire l'existence d'un chef suprême dans les affaires religieuses et civiles. Le Nedjd qui devint le siége principal de la puissance des Wahhabites était divisé en un grand nombre de petits territoires, de villes et de villages, totalement indépendans, et constamment en guerre les uns contre les autres; la loi du plus fort était la seule reconnue soit dans les campagnes, soit dans l'enceinte des villes, et la sécurité personnelle était toujours achetée au prix de la propriété individuelle. De plus la liberté désordonnée des tribus bédouines du voisinage, leurs guerres interminables, et leurs expéditions de pillage, rendaient le Nedjd et le pays limitrophe, le théâtre de dissentions perpétuelles et sanglantes. Ce ne fut qu'après une longue et pénible lutte qu'enfin Abd el Azis étendit sa religion dans tout le Nedjd; alors étant devenu de chef d'une tribu, chef d'une province, il s'empara du pouvoir suprême, et assi-

mila son autorité à celle qu'exerçaient les premiers successeurs de Mahomet.

Vouloir asservir ses compatriotes aurait été une tentative vaine; il les laissa jouir de leur liberté, mais il les obligea de vivre en paix, de respecter la propriété, et d'obéir aux décisions de la loi.

Ce fut ainsi qu'avec le temps le chef des Wahhabites parvint à gouverner la plus grande partie de l'Arabie; la forme de son gouvernement était libre, parce qu'il était fondé sur le système d'une république bédouine. Il était le chef de tous les scheikhs des tribus dont il dirigeait la politique respective, tandis que tous les Arabes restaient dans leurs tribus complétement indépendans et libres, excepté qu'ils étaient maintenant obligés d'observer strictement le sens de la loi, et sujets à punition s'ils l'enfreignaient. Autrefois un Arabe ne connaissait d'autre règle que sa propre volonté; il fut contraint par le chef des Wahhabites à obéir aux anciennes lois musulmanes; celles-ci lui enjoignaient de payer une dîme ou un tribut au grand chef, et à se tenir prêt, dans tous les temps, à se joindre à ses troupes pour les expéditions contre les hérétiques ou les infidèles. Il ne lui était pas permis, dans une dispute avec ses voisins, d'en appeler aux armes, et un tribunal devant lequel tous les litiges devaient être portés était fixé. Tels étaient les principaux objets que voulurent établir les chefs wahhabites; le tribut, la conscription militaire, la paix intérieure et une sévère administration de la justice. Ils avaient complétement réussi à mettre ces desseins à exécution et semblaient être solidement affermis, quand les ef-

forts et l'or de Mohammed Aly plus que la valeur de ses troupes affaiblirent leur pouvoir, et les réduisirent à l'état dans lequel ils avaient été plusieurs années auparavant. Je vais présentement entrer dans de plus grands détails sur ce gouvernement intéressant; ils sont fondés sur les renseignemens les plus exacts que j'ai pu obtenir de beaucoup d'habitans du Hedjas très bien instruits.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PERSONNE ET DE LA FAMILLE DE SAOUD.

Saoud, principal propagateur de la doctrine nouvelle, était le fils aîné d'Abd el Azis qui fut assassiné en 1803. Sa mère, fille d'Abd el Wahab, avait eu deux autres fils, Abderrahman et Abdallah. Saoud mourut de la fièvre, à Deraïeh, au mois d'avril 1814, et on peut attribuer à sa mort les malheurs qui bientôt après fondirent sur sa nation. On dit qu'il était très bel homme et qu'il avait une de ces physionomies magnifiques, qui distinguent sa famille. Il portait la barbe plus longue que ne l'ont générale-

ment les Bédouins, et des moustaches si touffues que les habitans de Deraïeh l'appelaient *Abou Sahoua'reb*, le père des moustaches.

Tous les Arabes et même ses ennemis vantent sa prudence dans les conseils et son habileté à décider les litiges; il était très instruit dans la loi musulmane, et la rigueur de sa justice, quoiqu'elle déplût à beaucoup de chefs, le rendait cher à la grande masse des Arabes. Depuis le moment où il commença à régner, il ne combattit jamais en personne dans une bataille; toujours placé sur une position à quelque distance en arrière des armées, il en dirigeait les mouvemens. Les Arabes racontent que, dès l'âge de douze ans, il avait payé de sa personne dans un combat, à côté de son père Abd el Azis.

De sa première femme qui est morte, il eut huit enfans; un des plus âgés est Abdallah qui, pendant la vie de son père, occupait la seconde place dans ses états, et après son décès lui succéda dans le gouvernement suprême. On rapporte que, dès l'âge de cinq ans, Abdallah galopait sur sa jument, et il brille plus que son père par la bravoure, s'étant fait une règle constante de combattre partout en personne. Durant la vie de Saoud, Abdallah passait pour être doué de facultés intellectuelles d'un ordre supérieur, et on le regardait comme un prodige de prudence et de sagacité; mais les mesures qu'il a adoptées pour s'opposer à Mohammed Aly semblent prouver que, sous ce rapport, il est bien loin de posséder les talens de son père. Il est estimé dans le désert pour sa libéralité et ses mœurs sociales. Il épousa une fille de la tribu des Zab dans la province de Hassa. Le plus

célèbre de ses frères, chez les Arabes, est Faïsal, réputé l'homme le plus beau et le plus aimable de Deraïeh ; les Arabes lui sont très attachés. Il a livré plusieurs combats aux Turcs dans le Hedjaz. Saoud avait de la prédilection pour son fils Nasser, qui fut tué dans une expédition contre Mascât. El Turki commanda souvent des corps volans de Wahhabites dans l'Irak et du côté de la Syrie. Saoud eut de sa troisième femme trois fils, savoir : Omar, Ibrahim, et Feheïd.

Saoud ne permit jamais à ses enfans d'exercer quelque influence dans les affaires publiques, excepté à Abdallah, qui participait à tous ses conseils. Néanmoins il leur était très attaché. Les Mekkaouis se rappellent encore avec plaisir qu'au temps du pélerinage, Saoud était une fois assis sous la porte de la ka'aba pendant que ses gens couvraient cet édifice d'une tenture neuve, et que de nombreux pélerins faisaient leur promenade sainte à l'entour. Dans ce moment, l'épouse de son fils Feheïd parut, tenant dans ses bras un de ses jeunes enfans. Elle venait d'arriver à la Mecque pour le hadj ; elle s'empressa d'aller à Saoud, afin de lui présenter l'enfant qu'il n'avait pas encore vu. Il le prit dans ses bras, le baisa affectueusement, et en présence de tous les pélerins assemblés le pressa sur son sein à plusieurs reprises.

Indépendamment de sa femme, Saoud, conformément à l'usage des grands personnages du Nedjd, avait plusieurs esclaves ou concubines abissines. Il demeurait avec toute sa famille dans une grande maison bâtie par son père sur le penchant d'une mon-

tagné un peu au-dessus de Deraïeh. Tous ses enfans avec leurs familles, et tous ses frères avaient leur suite d'appartemens séparés dans cette habitation. On dit qu'il était un peu jaloux de ses frères; il ne les nomma jamais à un emploi de confiance, ni ne leur permit de sortir de Deraïeh. Il gardait ses trésors dans cette maison et y recevait toutes les personnes que leurs affaires appelaient à la ville. C'est là que les grands émirs ou les chefs des tribus considérables étaient reçus et régalés à leur arrivée; tandis que les gens d'un rang inférieur logeaient chez leurs connaissances; mais, s'ils venaient pour affaires publiques, ils pouvaient dîner et souper à la maison du chef, et en emporter la ration journalière de leurs chevaux et de leurs chameaux. On conçoit sans peine que le palais était constamment rempli d'hôtes.

Saoud admettait facilement tout le monde, mais il était difficile d'obtenir une entrevue particulière sans son désir spécial. Il avait plusieurs portiers égyptiens qui à prix d'argent laissaient entrer dans les appartemens à des heures inaccoutumées. La manière la plus sûre de se procurer accès auprès de lui était d'attendre devant l'appartement intérieur jusqu'à ce que quelque grand scheikh passât, et alors on entrait avec sa suite. Saoud donnait des audiences publiques tous les matins de bonne heure, entre cinq et six heures du soir, enfin plus tard encore dans la soirée. Après souper, il rassemblait régulièrement tous ses fils qui se trouvaient à Deraïeh; toutes les personnes qui avaient envie de lui faire leur cour se joignaient à ce cercle de famille. Un des oulémas lisait quelques pages du Koran ou des traditions

de Mahomet, et expliquait le texte d'après les commentaires des meilleurs auteurs. Ensuite, d'autres oulémas faisaient des leçons de la même manière, et Saoud terminait toujours l'assemblée en prenant le livre dont il interprétait chaque passage difficile. On dit qu'il égalait et peut-être surpassait tous les oulémas dans la connaissance des controverses religieuses, et de la loi en général. Son éloquence était admirée universellement, sa voix était douce et sonore à la fois, ce qui faisait dire aux Arabes « que toutes ses paroles allaient jusqu'au cœur. » Dans ces occasions-là, Saoud était le seul qui parlât; mais il arrivait souvent qu'il y avait des points de jurisprudence à discuter; alors il s'impatientait quelquefois et argumentait avec beaucoup de véhémence, raillant son adversaire, et se moquant de son ignorance dans la controverse. Après avoir continué de la sorte pendant une heure, Saoud finissait généralement par dire : « *Oua Allahou a'alem* » (Dieu sait le mieux ce qui en est). Ceux qui n'avaient pas d'affaire particulière, comprenaient cette phrase comme étant le signal du départ; quant aux personnes qui avaient des affaires à traiter avec lui, elles restaient encore pendant deux heures après le coucher du soleil : ces réunions avaient lieu tous les soirs.

Saoud était enflammé d'indignation quand un Arabe essayait de le tromper par un mensonge. Dans ces occasions, il prenait quelquefois un bâton et de sa main rossait l'imposteur, mais il se repentait bientôt de ces accès de colère, et priait toujours les personnes présentes d'intervenir et de l'empêcher de frapper quelqu'un dès qu'on le verrait en courroux; il

c'est ce qui arrivait fréquemment, et il remerciait de l'intervention.

Pendant son séjour à Deraïeh, Saoud sortait rarement de chez lui, excepté pour aller le vendredi à la mosquée voisine. Les Arabes imputaient cette réclusion à la peur, supposant qu'il craignait d'être assassiné comme son père; certainement il avait dans la nation assez d'ennemis brûlant du désir de venger le sang de leurs parens qu'il avait versé, et prêts à conspirer contre sa vie, s'ils eussent entrevu la possibilité de réussir dans leur tentative; mais ses amis disaient qu'il était occupé toute la journée chez lui à étudier. On sait que, durant plusieurs années après la mort de son père, Saoud porta constamment une cotte de mailles sous sa chemise. Les Mekkaouis racontent que, pendant son séjour dans leur ville, il était toujours entouré d'une garde d'élite, et que nul étranger n'osait l'approcher seul. Il n'allait pas même à la grande mosquée, ni ne faisait le tour de la ka'aba, sans une suite nombreuse, et à l'heure de la prière il ne se plaçait pas, comme font les personnes de distinction, dans le mékam el Hanbali, mais il montait sur le toit du Bir ou puits de Zemzem, dont la position était plus sûre, et il priait sur ce toit qui forme le mékam el Schafeï.

Il voulait que non seulement dans son palais, mais aussi dans tous ses Etats, on restât assis quand il paraissait, et à ses *madjilés* ou assemblées du soir, chacun s'asseyait là où il pouvait trouver une place commode, quoiqu'il fût généralement sous-entendu que les grands émirs se mettraient près de lui. Ses fils cadets étaient confondus avec la foule, prêtant

une oreille attentive à tout ce qui se disait, mais ne parlant jamais. Les Arabes qui entraient prenaient ordinairement la main de Saoud, après lui avoir préalablement adressé le salut de paix : il s'informait poliment de la santé et des affaires de tous ceux qu'il connaissait dans l'appartement. Le grand scheikh, en arrivant à la résidence de Saoud, lui donnait et en recevait un baiser, suivant la coutume des Bédouins. En lui adressant la parole, on ne faisait usage d'aucun titre pompeux ; le peuple disait simplement : « O Saoud ! » ou « O père d'Abdallah ! » ou « O père des moustaches ! » De son côté, il appelait chacun par son nom sans aucune de ces phrases cérémonieuses ou complimenteuses qui sont si communes parmi les nations de l'Orient en général.

Dans son costume, Saoud n'affectait pas de se distinguer de ses Arabes ; il portait un abba, une chemise et un keffié ou mouchoir de tête ; on dit pourtant qu'il choisissait ces objets parmi les plus beaux que Deraïeh pouvait fournir, qu'il était d'une propreté minutieuse, et que son keffié était constamment parfumé avec de la civette.

La principale dépense de la maison de Saoud était pour ses hôtes et ses chevaux ; on dit qu'il possédait plus de deux mille de ces animaux, tant chevaux que jumens. Il y en avait toujours à peu près quatre cents à Deraïeh ; les autres étaient dans la province d'El Hassa, où les pâturages de trèfle sont excellens. Il avait les plus belles jumens de l'Arabie. Il en avait pris quelques unes à leurs maîtres, soit par punition de leur mauvaise conduite, soit pour amendes ;

mais il en avait acheté beaucoup à un prix très élevé; on sait qu'il a payé pour une seule une somme équivalente à 560 livres sterling.

Il accordait à chacun de ses fils une suite de cent ou cent cinquante cavaliers. Abdallah, pendant la vie de son père, en avait plus de trois cents. Il faut y ajouter un grand nombre de *délouls* ou chameaux prompts à la course; Saoud en entretenait la meilleure race de l'Arabie.

Le nombre des personnes de sa maison et des étrangers qu'il nourrissait journellement se montait à près de cinq cents. Le riz, le blé bouilli (borghol), les dattes et le mouton, composaient les mets principaux. Saoud permettait à ses fils parvenus à l'âge adulte et aux grands scheikhs de manger à sa table; il donnait à ceux-ci du riz et du mouton; le borghol et les dattes aux étrangers du commun. D'après ce que j'ai appris de sa manière de vivre, et du prix des denrées dans le Nedjd, il paraît que toute sa maison, non compris ses gardes-du-corps qui sont payés par le trésor public, lui coûtait annuellement de dix à douze mille livres sterling. En opposition avec la coutume des Turcs et des Bédouins, il ne célébrait jamais aucune fête de circoncision dans sa maison, parce que, disait-il, elles n'avaient jamais lieu dans les premiers temps de l'islamisme. Cependant il laissait à ses Arabes la liberté de se divertir dans ces sortes d'occasions. Il solennisait avec beaucoup de pompe les noces de ses enfans. Quand son fils Feheïd épousa sa cousine, la fête du mariage, à Déraïeh, dura trois jours. Le premier jour, le père de la mariée, frère de Saoud, régala les hôtes

qui comprenaient tous les habitans mâles de la ville, et un grand nombre d'étrangers : on leur servit la chair de quarante chameaux femelles et de cinq cents brebis. Le second jour, Saoud lui-même égorgea pour ses hôtes cent chameaux femelles et huit cents brebis. Le troisième jour, un autre de ses frères traita toute la compagnie.

Saoud entretenait chez lui beaucoup d'esclaves noirs. Il ne voulut jamais permettre à aucune de ses femmes ou de ses concubines de nourrir elle-même ses enfans mâles ; il avait toujours des nourrices toutes prêtes à cet effet ; elles étaient généralement prises parmi ses esclaves abissines. J'ai parlé d'un usage semblable qui règne chez les schérifs de la Mecque. Mahomet fut élevé dans la tribu des Adouan.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT DES WAHHABITES.

Ce gouvernement est une aristocratie à la tête de laquelle est placée la famille de Saoud. Ce chef divisa ses États en plusieurs gouvernemens, qui comprenaient toutes les tribus arabes devenues sédentaires. Cha-

que grande tribu bédouine a aussi un gouverneur ou scheikh, auquel plusieurs petits chefs sont subordonnés. Les grands scheikhs bédouins, auxquels les petites tribus sont obligées de montrer de la déférence, reçoivent du chef des Wahhabites le titre honorifique d'*Émir el Oméra*. Les principaux gouvernemens sont ceux des territoires suivans : *El Hassa, el Aredh;* Saoud le garda dans ses mains, parce que Deraïeh est la capitale de cette province; *El Cassïm, Djebel Schammar, el Harameïn* : il comprend la Mecque et Médine; *El Hedjaz ;* ce nom, dans le sens que lui donnent les Bédouins, s'applique aux cantons montagneux au sud de Taïf; enfin, *El Yemen*. Les gouverneurs ou émirs de ces provinces exécutent les jugemens rendus, mais ne sont pas juges, puisque Saoud a placé partout ses propres kadhis. L'autorité de ces émirs sur les Arabes est très limitée, et n'excède guère celle d'un scheikh bédouin indépendant, excepté qu'il peut contraindre à l'obéissance en emprisonnant le transgresseur et en lui imposant une amende pour n'avoir point obéi. Si lui-même commet une injustice, un appel est porté au grand chef; c'est pourquoi Deraïeh est constamment rempli d'Arabes venus des cantons les plus éloignés pour plaider contre leurs scheikhs. La principale obligation de ceux-ci, indépendamment de l'exécution des jugemens, est de recruter des troupes pour l'armée wahhabite, et d'aider les collecteurs d'impôts.

En temps de guerre, les chefs de ces provinces, ainsi que les grands sckeikhs bédouins, forment un conseil; en temps de paix, Saoud ne consultait que

les oulémas de Deraïeh. Ceux-ci appartiennent principalement à la famille d'Abd el Wahab, fondateur de la secte; ils sont nombreux à Deraïeh, et y jouissent d'un crédit considérable. Leur famille est nommée *Aoulad es' Scheikh*. Je ne sais pas positivement quels droits ou priviléges ils possèdent; cependant il est certain que Saoud leur communiquait toutes les affaires importantes, avant de donner une décision finale. Le chef des Wahhabites peut paraître un maître absolu, mais il connaît trop bien l'esprit de ses Arabes pour essayer de les gouverner despotiquement. La liberté des personnes est maintenue comme autrefois; et il semble qu'il administre la justice plutôt comme un chef puissant que comme le seigneur de l'Arabie. Il est dans le fait soumis au contrôle de ses propres gouverneurs, qui tous ont une grande influence dans leurs provinces respectives, et qui ne tarderaient pas à se déclarer indépendans s'il les traitait avec injustice. Des exemples de ce genre ont entretenu l'esprit de résistance contre le pouvoir arbitraire, auquel les Bédouins ne cèdent jamais. L'autorité des gouverneurs est contrôlée par un certain nombre de scheikhs inférieurs; et nous trouvons en conséquence beaucoup de petites hordes prêtes à défendre leur cause contre la tyrannie du grand scheikh qui, en les réunissant toutes dans un système de gouvernement, a réussi, après des luttes violentes, à établir en Arabie un ordre de choses également avantageux à la sûreté publique et aux intérêts privés.

Maintenant (1816) le gouvernement des Wahhabites est héréditaire dans la famille de Saoud. Abd el

Aziz, de son vivant, les somma de jurer obéissance à son fils Saoud; celui-ci, à la mort de son père, lui succéda dans l'autorité suprême, sans opposition: ensuite les scheikhs ont également juré fidélité à Abdallah, durant la vie de son père Saoud. Toutefois les Arabes ne regardent pas comme nécessaire que la dignité de chef suprême passe du père au fils: Saoud aurait pu nommer un de ses frères pour son successeur; car nous croyons que le système suivi dans tout le désert pour l'élection du chef d'une tribu, l'est aussi à Deraïeh.

Le chef des Wahhabites nomme et révoque à son gré les scheikhs des villes, des cantons et des tribus; mais il confirme généralement les choix faits par les Arabes; et si un scheikh se montre attaché à sa cause, il permet toujours à son fils ou à son frère de lui succéder.

CHAPITRE III.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

Toutes les plaines et toutes les villes de l'Arabie étaient autrefois plongées dans le même état d'anarchie qui règne encore dans les tribus restées indépendantes des Wahhabites, et dont on verra la description dans mon tableau des Bédouins. Abd el Azis et Saoud enseignèrent à leurs Arabes à obéir à la loi, à maintenir la paix publique, et à s'en rapporter, dans leurs contestations, à un tribunal, sans jamais recourir aux armes. Abd el Azis fut le premier qui envoya des kadhis dans les cantons où l'on reconnaissait son autorité. Il les choisissait parmi les plus capables et les plus équitables de ses hommes doctes, leur assignait des émolumens annuels tirés du trésor public, et leur défendait de recevoir des présens ou des rétributions des parties en litige. Ces kadhis devaient juger conformément aux lois du Koran et de la Sunna. Tous les Arabes devaient porter devant eux le sujet de leurs contestations; mais ils pouvaient appeler de leurs jugemens au chef suprême.

Abd el Azis s'occupa ensuite de garantir le pays des voleurs. Avant qu'il eût acquis un pouvoir suf-

fisant, tout le Nedjd et même toute l'Arabie étaient infestés de partis hostiles qui les parcouraient, et le grand nombre d'états indépendans y rendait impossible l'établissement solide de la paix intérieure. Abd el Azis, et encore plus son fils Saoud, ordonnèrent que, dans le cas où les voleurs ne pourraient être connus, les habitans de chaque territoire seraient responsables des brigandages commis dans son étendue, et ceux qui, étant assez forts pour résister à l'invasion d'un camp ou d'une ville, manquaient de l'inclination ou du courage nécessaire pour remplir cette obligation, étaient punis d'une amende équivalente à la valeur du bétail ou des autres choses enlevées par les bandits. Par là, chaque tribu devint vigilante pour protéger ses voisins ainsi que les étrangers passant sur son territoire. Ainsi les vols publics et particuliers cessèrent presque totalement chez les Arabes sédentaires, de même que chez les Bédouins, qui auparavant trouvaient le plus vif plaisir à voler et à piller. Pour la première fois, peut-être, depuis le temps de Mahomet, un marchand isolé put traverser avec une sûreté complète le désert d'Arabie, et les Bédouins dormirent sans la moindre crainte que leur bétail fût emmené par des déprédateurs nocturnes.

Les deux chefs wahhabites semblent avoir eu particulièrement à cœur que leurs Arabes renonçassent à la coutume établie depuis long-temps de se charger eux-mêmes de punir un ennemi, en usant de représailles. Ils s'efforcèrent donc constamment, et plus spécialement Saoud, d'abolir le système de la vengeance du sang et d'engager les Arabes à se

contenter d'un prix stipulé, pour le sang d'un parent. Cependant le chef ne put jamais, à cet égard, obtenir un succès complet; il a fréquemment contraint la famille souffrante à accepter l'amende offerte par celle de l'homicide; mais si un acte de vengeance a été commis avant qu'il puisse donner des ordres relativement à l'amende, il ne punit pas l'homme qui s'est prévalu de l'ancienne coutume arabe.

Si des disputes s'élèvent entre ses gens et occasionent des coups, et si les parens des deux partis épousent respectivement la cause de leurs amis, comme cela arrive ordinairement en Arabie, et que dans la rixe il y ait effusion de sang, Saoud condamne sans miséricorde tous ceux qui ont participé à cette affaire, et les punit soit en prenant leurs chevaux, leurs chameaux et leurs armes, ou en confisquant pour le trésor public quelque chose de ce qu'ils possèdent.

Dans une querelle entre Arabes, si l'un d'eux tirait son poignard et en blessait un autre, Saoud imposait une forte amende à tous les spectateurs pour avoir laissé les choses aller si loin. Si, malgré les lois contre la guerre, deux tribus commençaient les hostilités, Saoud envoyait immédiatement des messagers aux scheikhs, et insistait sur une réconciliation, exigeant une amende de chaque tribu et les obligeant à se payer l'une à l'autre le prix de la vie de ceux qui avaient péri dans la première mêlée. Les tribus avaient l'ordre de porter toujours leurs disputes publiques devant le tribunal de Saoud, dont l'autorité était si redoutée, que l'on a vu un seul nègre de sa maison

arrêter, par son commandement, un grand scheikh au milieu de son camp, et l'amener prisonnier à Deraïeh.

Saoud était reconnu comme un homme d'une justice incorruptible, mais on trouvait ses sentences contre les coupables trop sévères. Sa grande pénétration lui faisait bientôt découvrir les témoins qui prévariquaient, et il les punissait toujours d'une manière exemplaire. Toutefois les châtimens qu'il infligeait n'étaient pas cruels, et on m'a assuré que, depuis la mort de son père, quatre à cinq hommes seulement avaient été mis à mort à Deraïeh. Les Bédouins possédant rarement de l'argent monnayé, il leur imposait une amende en chevaux, en chameaux et en brebis. C'est cette sévérité qui a soulevé contre lui tant d'ennemis parmi ses propres Arabes. Il ne respecta jamais la protection accordée à un délinquant par d'autres Arabes. Il abolit les lois du dakheïl ou de la protection dans tous ses États, lorsqu'on les employait pour soustraire quelqu'un à la main de la justice. Si un Arabe en a tué un autre, il peut chercher le dakheïl chez un ennemi pour échapper à la vengeance immédiate des parens du défunt; mais il ne peut rester sous cette protection que jusqu'au moment où la loi le réclame, et alors il doit être livré.

Les grands scheikhs accordent une sorte de protection aux délinquans accusés de petits délits. Un Arabe qui était dans ce cas, et qui craignait de paraître devant Saoud, se plaçait sous la sauvegarde de quelque scheikh jouissant de quelque crédit auprès du chef. Ce scheikh intercédait, et généralement dé-

cidait Saoud à remettre le châtiment ou à le commuer en une amende légère.

L'offense que Saoud avait le plus fréquemment à punir était la liaison de ses Arabes avec les hérétiques. Dans les premiers temps de la fondation de la croyance des Wahhabites, les ordres les plus positifs furent donnés pour que toute communication fût interdite entre eux et les nations qui n'avaient pas encore adopté la nouvelle doctrine : on disait que le glaive seul devait servir comme argument avec celles-ci; cependant les habitans du Nedjd, ayant habitude de visiter fréquemment Médine, Damas, Bagdhad et les pays voisins, ils désobéissaient continuellement à ces ordres, de sorte qu'à la fin Saoud jugea nécessaire de se relâcher de sa sévérité sur ce point. Il conniva même tacitement, dans la dernière période du hadj de Syrie, à ce que ses Arabes transportassent des provisions pour la caravane, et lui-même prit une piastre forte par chaque chameau de ses gens employé de cette manière; néanmoins, à l'exception de ce genre d'affaires, il ne voulut jamais permettre à aucun de ses Arabes de commercer avec la Syrie ou avec Bagdhad, jusqu'après l'année 1810 que commença l'expédition partie d'Egypte. Cependant la loi existait encore; elle portait que si un Wahhabite, bédouin ou marchand, était trouvé sur un chemin menant à un pays hérétique, ce que prouveraient la direction de la route et la nature du chargement, tous ses biens en marchandises et en bétail devaient être confisqués au profit du trésor public; mais à son retour d'un pays hérétique, ce qu'il possède est respecté.

Les impositions arbitraires nommées dans le Levant *avanies* sont absolument inconnues dans les Etats des Wahhabites, où l'on n'exigeait jamais d'aucun individu qu'il payât plus que ce qu'il devait au collecteur des impôts, ou au trésor, pour l'amende d'un délit. Les gens riches y sont à l'abri de la rapacité du gouvernement, et c'est peut-être le seul pays de l'Orient où il en soit ainsi. Les riches négocians de la Mecque, dont les magasins renfermaient les plus beaux vêtemens bédouins, ne furent jamais obligés de compter la plus petite somme, ni même d'offrir un présent de quelque valeur à Saoud.

Toutefois les Arabes murmurent d'une sorte de réquisition forcée; car leur chef leur envoie souvent l'ordre de venir se joindre à lui dans ses expéditions contre les hérétiques. Dans ce cas, ils doivent se pourvoir de vivres, de chameaux ou de chevaux, et ils ne reçoivent d'autre paie que le butin qu'ils peuvent faire. Par conséquent, ces sortes de campagnes sont très coûteuses pour eux. D'un autre côté, tout homme qui a encouru le déplaisir de Saoud pour une légère offense, est sûr de se réconcilier avec lui en l'accompagnant dans ses excursions.

La sécurité parfaite résultant de l'administration rigoureuse de la justice plut naturellement à tous ceux qui étaient le plus exposés aux déprédations et aux désordres de tout genre; c'est pourquoi les habitans sédentaires du Nédjd, du Hedjaz et de l'Yemen conçurent un attachement sincère pour le nouveau système, parce qu'ils avaient le plus souffert des défauts de l'ancien. Les caravanes les plus considérables, chargées des productions de la terre, traver-

saient sans nulle inquiétude tous les cantons du pays; les habitans ne craignirent plus que leurs moissons fussent coupées sur pied ou détruites par les tribus errantes. Ces dernières, au contraire, qui avaient toujours vécu de pillage et d'attaques commis sur les autres, trouvèrent beaucoup plus de difficultés à obéir à un gouvernement dont le principe fondamental s'opposait dircctement à leur manière de subsister. Il n'est donc pas surprenant que quelques unes des grandes tribus bédouines aient hésité à embrasser la croyance des Wahhabites, jusqu'à ce qu'elles y aient été contraintes par un pouvoir supérieur; et elles ont prouvé, par des révoltes fréquentes, combien elles étaient impatientes du frein qui leur était imposé dans leur manière de vivre; il faut y ajouter leur répugnance à payer le tribut.

Si Saoud était connu comme juge sévère dans les cas de transgressions et comme implacable envers ses ennemis, il n'était pas moins renommé comme ami chaud et sincère, et comme attaché à ses partisans anciens et fidèles. Tout scheikh qui a montré du dévouement à Saoud peut compter sur sa protection constante, sur son assistance dans toutes les infortunes, et même sur un dédommagement complet pour toutes les pertes, quelque considérables qu'elles puissent être, qu'il aura éprouvées à son service.

Le plus grand châtiment qu'encoure un coupable est d'avoir la tête rasée par l'ordre du chef des Wahhabites. Il n'est infligé qu'aux personnes de distinction ou aux scheikhs rebelles; c'est pour quelques uns une ignominie plus insupportable que la

mort. Un Arabe ainsi rasé essaie de se cacher à tous les regards, jusqu'à ce que sa barbe ait repoussé. Un fait raconté à ce sujet montre le caractère véritable de ce peuple. Saoud désirait depuis long-temps d'acheter la jument d'un scheikh de la tribu des Beni Schammar; celui-ci ne voulait la vendre pour aucun prix. Vers ce temps-là, un scheikh des Kahta'n avait été condamné, pour un délit, à perdre sa barbe. Quand le barbier déploya son rasoir en présence de Saoud, le scheikh s'écria : « O Saoud, prends la jument du Schammari, pour rançon de ma barbe! » Le châtiment lui fut remis; et il eut la permission d'aller conclure le marché pour la jument qui lui coûta 2,500 piastres fortes. Le maître du coursier jura qu'il ne se serait décidé à s'en défaire pour aucune somme, si ce n'avait été pour sauver la barbe d'un noble Kahta'ni. Ceci est un exemple rare, puisque Saoud a fréquemment refusé l'offre de sommes considérables, plutôt que de faire grâce du châtiment du rasoir.

Je vais citer quelques lois des Wahhabites fondées sur le Koran et sur les paroles de Mahomet.

Un harami ou voleur est obligé de restituer les choses dérobées ou leur valeur; si le délit n'a pas été accompagné de violence, il n'encourt pas d'autre peine, sauf une amende payée au trésor. Si une porte a été brisée en commettant le vol, le voleur a la main coupée.

Quiconque dans une dispute tue son antagoniste d'un coup de poignard ou de pistolet est condamné à mort. Si c'est d'un coup de bâton ou en lui jetant une pierre, c'est un cas d'homicide, et il ne paie

que le prix du sang, parce qu'il n'était pas muni d'une arme meurtrière.

Le prix du sang chez les Wahhabites est fixé à cent chameaux femelles, d'après le tarif établi par Abou Bekr. Saoud estima chaque chameau à huit piastres fortes; ainsi la somme fixée est aujourd'hui de huit cents de ces piastres.

Quiconque maudit un Wahhabite ou l'appelle infidèle encourt des peines très sévères. Les expressions outrageantes sont mesurées avec beaucoup d'exactitude chez les Wahhabites. La pire insulte, dont la loi ne connaît pas, est d'appeler un homme *chien*; la plus commune est de dire : « O faiseur (de mal ou de méfaits); » ou : « O déserteur (c'est à dire des obligations religieuses et sociales).

La *debabé* ou les ceps dans laquelle on emprisonne les pieds des délinquans, n'est employée que pour la classe inférieure. Saoud a, dans sa maison, une prison pour les personnes de qualité, notamment pour celles qui, ayant été condamnées à payer une certaine somme, s'y refusent en prétextant leur pauvreté.

La négligence des devoirs religieux est toujours punie sévèrement. Après la prise de Médine, Saoud, quand la prière dans la mosquée fut achevée, ordonna à quelques uns de ses adhérens d'appeler par leurs noms tous les habitans adultes, qui devaient répondre individuellement; alors il leur commanda d'assister régulièrement à la prière; si quelqu'un était absent deux ou trois fois, Saoud lui dépêchait quelques uns de ses Arabes qui le battaient dans sa propre maison. A la Mecque, quand l'heure de la prière était venue, il faisait parcourir les rues par des pa-

trouilles de ses gens munis de gros bâtons qui envoyaient par force tous les habitans à la mosquée; procédé rude qui ne pouvait être justifié que par l'irréligion notoire de Mekkaouis. Saoud a toujours été très ponctuel à faire le pélerinage de la Mecque. Toutes les fois qu'il le pouvait, il se rendait à cette ville sainte, accompagné de milliers de ses Arabes, hommes et femmes. Son dernier pélerinage eut lieu en 1812.

Saoud essaya de réprimer parmi son peuple l'usage fréquent du divorce, si pernicieux aux habitudes sociales et morales. Quand il entendait un Arabe s'écrier : « Je jure par le divorce; » c'est à dire de ma femme, il ordonnait que cet homme fût battu. Enfreindre le jeûne du ramadhan sans une excuse légitime soumettait le coupable à une peine très grave. Abd el Azis, qui était plus rigide que son fils, fit une fois mourir un Arabe pour cette offense. Fumer du tabac publiquement est défendu; pourtant on sait bien que tous les habitans du Nedjd continuent à s'adonner à cette pratique dans leurs maisons, et même les Wahhabites, dans leur camp pendant la nuit. A la prise de la Mecque, Saoud commanda à tous les habitans d'apporter leurs schisché ou pipes persanes sur un gazon devant la maison où il demeurait; en ayant fait un tas, il y mit le feu, ainsi qu'à tout le tabac qu'on put trouver dans les boutiques. Quelque temps après, un homme de sa suite lui annonça publiquement que les Mekkaouis, au mépris de ses ordres, continuaient à fumer. « Où les as-tu vus fumer, lui demanda Saoud? » — « Dans leur maison, répondit le dénonciateur. »

— « Ne sais-tu pas, répliqua le chef, qu'il est écrit : « Tu n'épieras pas le secret des maisons des fidèles? » Ayant cité cette phrase du Koran, il ordonna que le dénonciateur reçût la bastonnade, et il ne fut plus question de l'usage de la pipe en particulier.

Les Mekkaouis se rappellent encore, avec reconnaissance, l'excellente police observée par les troupes de Saoud pendant ses visites fréquentes à la Mecque, surtout la première fois, quand il eut pris cette ville. Il surveille ses soldats avec la même vigilance dans une expédition; et quiconque reçoit de lui le mot d'*ama'n* ou sauf-conduit peut être parfaitement en sûreté contre tout mauvais traitement de la part des troupes. On citait pour exemple de la bonne foi des Wahhabites que souvent on en voyait dans le temple de la Mecque qui cherchaient les maîtres des objets perdus qu'ils avaient trouvés et qu'ils désiraient rendre.

Saoud protégea toujours le commerce dans ses états, pourvu qu'il ne se fît pas avec ceux qu'il appelait les hérétiques musulmans. Le principal négoce du Nedjd est en denrées; c'est là que les tribus de l'intérieur du désert achetaient celles dont elles avaient besoin; comme les années de cherté sont fréquentes, les gens riches accumulaient de grandes quantités de blé. Saoud ne se mêlait jamais de ces sortes d'affaires, et, dans les temps de disette, il permettait que les marchands vendissent au prix qui leur convenait, quelque exorbitant qu'il pût être pour les pauvres; parce que, disait-il, Mahomet ne défendit jamais aux premiers de tirer de leurs capitaux tout le profit qu'ils pouvaient en obtenir.

Il prohiba, sous des peines très rigoureuses, comme contraires à la teneur expresse de la loi, l'usure et même le prêt à intérêt qui n'est pas rare parmi les Bédouins. Quand on prêtait de l'argent, c'était généralement à condition de partager les chances de perte, et de prendre la moitié des profits.

Les Wahhabites n'ont pas de monnaie particulière. Les espèces courantes sont ordinairement les piastres d'Espagne; les objets de petite valeur sont estimés à tant de mesures de blé, ou achetés avec les anciennes pièces de cuivre des imams de l'Yemen. On prend aussi les sequins de Venise, mais on n'accepte jamais aucune monnaie turque. Pendant la dernière guerre du Hedjaz, quand les Wahhabites tuaient et dépouillaient des soldats turcs et qu'ils trouvaient des piastres dans leurs poches, ils les jetaient à terre avec indignation.

CHAPITRE IV.

REVENUS.

Les revenus du gouvernement wahhabite ont été établis d'après un plan semblable à celui qui existait du temps de Mahomet; voici en quoi ils consistent.

1°. Un cinquième du butin fait sur les hérétiques. Cette portion doit être mise de côté pour le chef,

n'importe que lui-même ou un de ses officiers ait été présent à l'action; le scheikh de la tribu la plus éloignée est responsable de la remise de cette part, quelque peu considérable qu'elle puisse être. Saoud n'essaya jamais de priver ses soldats des quatre autres cinquièmes. Dans les guerres ordinaires avec les Arabes, quand les villes ne sont pas pillées, le butin consiste généralement en chevaux, chameaux et brebis; tout cela est vendu à l'encan après le combat. L'argent qui en résulte est réparti parmi les troupes: un cavalier a trois parts pour lui, et deux, comme disent les Arabes, pour sa jument; chaque homme monté sur un chameau, a une part; avant Saoud, il en avait deux; chaque fantassin a une part. Si dans un combat un Wahhabite tue un soldat ennemi et s'empare de sa jument, il lui est permis de la garder comme son bien et la récompense de sa valeur.

2°. Le tribut ou, suivant l'expression des Wahhabites, *les aumônes*. Une loi fondamentale de l'islamisme enjoint de faire ces aumônes. Mahomet en régla le montant, le législateur des Wahhabites se conforma à sa règle. Des aumônes semblables sont également prescrites aux Turcs, mais la distribution en est laissée à la conscience de chacun, tandis que les Wahhabites sont obligés de les remettre à leur chef pour les distribuer. La loi musulmane a fixé minutieusement la proportion des aumônes relativement à la fortune; les Wahhabites n'ont rien changé à ces clauses. Les sommes payées en proportion des chevaux, des brebis et des chameaux le sont conformément aux préceptes de la sunna; on

peut en voir le détail dans l'excellent ouvrage de Mouradgea d'Ohsson. Saoud fit deux parts de ce tribut de ses sujets : celle qui vient des Bédouins est versée en entier dans son trésor particulier; celle des habitans des villes ou des cultivateurs entre dans le trésor public ou *beïth el mal.*

Saoud prend un dixième du produit des champs arrosés uniquement par les pluies, et seulement un vingtième de ceux qui le sont par l'eau des puits ou des fontaines, que l'on ne puise qu'avec des peines et des dépenses.

Les marchands paient deux et demi pour cent de leur capital, dont ils doivent déclarer le montant sous serment au collecteur; cependant on sait que rarement ils annoncent plus du quart de leur bien. On avait volé à un marchand de Kadhéra, dans la province de Cassîm, trois mille piastres fortes. Il demanda un secours à Saoud, qui chargea le directeur du beïth el mal de vérifier à combien le marchand avait précédemment évalué son capital : il fut reconnu qu'il ne l'avait fait monter qu'à mille piastres fortes. Pour le punir de cette déclaration infidèle, Saoud confisqua sa jument et ses chameaux.

Ces aumônes ou *zéka* sont singulièrement incommodes aux Arabes obéissant à Saoud, car auparavant ils étaient exempts de toute espèce d'impôt; les tribus lointaines se sont fréquemment révoltées à ce sujet, et ont chassé les collecteurs. Il n'y avait que la contrainte ou la nécessité qui pût jamais engager un Bédouin à se soumettre à une taxation. Ce fut aussi l'exemption de ces zéka qui rendit les Bédouins du Hedjaz moins hostiles à la cause de Mo-

hammed Aly qu'ils ne l'auraient été sans cela ; parce que sa première démarche fut de déclarer que non seulement les Bédouins, mais aussi tous les habitans sédentaires du Hedjaz seraient entièrement exempts d'impôts.

3°. La portion la plus considérable des revenus du chef des Wahhabites provient de ses propres domaines. Il a établi pour règle que tout canton ou toute ville de ses états qui se révolte est pillé pour la première offense de ce genre ; la seconde rébellion est punie du pillage et de la confiscation des biens et des terres pour le trésor public. Alors Saoud en distribue des portions aux étrangers, mais il en laisse la plus grande partie dans les mains des anciens propriétaires, qui deviennent simplement ses fermiers, et sont obligés de payer suivant les circonstances, soit le tiers, soit la moitié du produit. Les propriétés de ceux qui ont pris la part la plus active à la révolte sont louées à d'autres, et eux sont obligés de s'enfuir ou mis à mort.

Les Arabes n'ayant adopté le système wahhabite qu'après des luttes réitérées, des territoires considérables furent donc confisqués par le chef, et si jamais il ressaisit son pouvoir dans le Hedjaz, il s'emparera de même du bien de tous ceux qui se sont joints à Mohammed Aly. Maintenant la plupart des terres du Nedjd appartiennent au beïth el mal, toutes celles du Cassîm, dont les habitans ont été constamment rebelles, sont tenues en ferme ; et beaucoup de villages du Hedjaz et des montagnes vers l'Yemen sont également au trésor public.

4°. Amendes payées pour infractions à la loi. Le

crime de désobéissance est généralement puni d'une amende pécuniaire. La maxime des cours de judicature wahhabites est qu'un Arabe qui en accuse faussement un autre, doit une amende au trésor.

Tous ces revenus, excepté l'aumône ou zéka, sont déposés dans le beïth el mal. Chaque ville ou village un peu considérable a son trésor où les habitans paient leur impôt. Chaque trésor a un écrivain ou commis envoyé par le chef des Wahhabites avec l'ordre d'empêcher le scheikh de faire aucun gain illicite avec le revenu. Les scheikhs n'ont pas la faculté de recueillir l'argent payé, ni d'en tenir compte. Ces fonds sont employés au service public et en conséquence partagés en quatre parts. Un quart est expédié au grand trésor à Deraïeh; un autre est consacré au soulagement des pauvres du territoire du beïth el mal; au salaire des oulémas chargés d'instruire les khadis et les enfans; à la réparation des mosquées; au creusement de puits publics et à d'autres ouvrages. Une moitié est dépensée en faveur des soldats indigens auxquels on fournit des vivres quand ils partent pour une expédition, ou, en cas de nécessité, des chameaux; cette moitié sert aussi à régaler les hôtes: cette dernière portion est payée dans les mains des scheikhs qui tiennent une espèce d'auberge où tous les étrangers sont logés et nourris gratuitement; on regarde comme juste que la communauté entière contribue à cette dépense. C'est ainsi qu'Ibn Aly, scheikh des Beni Schammar, reçoit chaque année du beïth el mal de sa province deux cents charges (de chameau) de blé, deux cents charges de dattes, et mille piastres fortes: avec cet argent il achète de

la viande, du beurre et du café; tout cela est dépensé pour l'entretien d'à peu près trois cents hôtes de toutes les classes qui sont reçus et nourris journellement dans des appartemens publics.

Des sommes sont tirées du grand beïth el mal de Deraïeh, pour être appliquées au soulagement des fidèles sujets de Saoud dont les ennemis ont pris les biens. Deraïeh est toujours rempli de gens qui s'adressent à Saoud pour obtenir la restitution d'une partie au moins de la propriété qu'ils ont perdue. Si Saoud sait que le réclamant est un Wahhabite sincère, il lui accorde généralement le tiers de sa demande; d'autres sommes sont comptées par le trésor aux Arabes qui ont perdu leur bétail par maladie ou par des accidens. Si dans une expédition, la jument ou le chameau (*déloul*) d'un soldat a été tué ou meurt, et si on a fait du butin, Saoud donne ordinairement une autre jument ou un autre chameau à ce soldat; si on n'a pas pris de butin, l'Arabe doit support e la perte.

Indépendamment de ce qui est payé aux scheikhs des cantons, des villes et des villages pour l'entretien des hôtes, les scheikhs des Bédouins reçoivent des présens annuels du beïth el mal de Deraïeh comme marques de la bienveillance de Saoud. Ces dons varient de cinquante à trois cents piastres fortes, et sont conférés en imitation d'un usage semblable de Mahomet.

Les *naouab*, ou *mezakki* ou *a'amil*, c'est ainsi qu'on nomme les collecteurs des contributions, sont expédiés annuellement de Deraïeh aux divers cantons ou aux différentes tribus, et reçoivent une certaine

somme pour leur peine et pour les dépenses du voyage. Ainsi chaque collecteur envoyé de Deraïeh aux Bédouins du désert de Syrie touche soixante-dix piastres fortes. Quand le collecteur va remplir sa mission, un Arabe, parmi ceux qui doivent payer, écrit un état des sommes exigibles, un autre reçoit ces sommes et les remet au collecteur : par là ils préviennent le péculat. Alors le collecteur délivre au canton ou à la tribu une quittance du montant de ce qu'elle a payé.

Les Bédouins sont tenus d'acquitter ce tribut immédiatement après le premier mois du printemps, quand les chameaux femelles et les brebis ont mis bas. Le collecteur et le scheikh conviennent de désigner un lieu ; c'est ordinairement un puits où tous les Arabes de la tribu sont avertis de se rendre. Ce fut ainsi qu'en 1812, Saoud recueillit le tribut des Bédouins du voisinage de Bagdhad, à Hindié, lieu éloigné de deux à trois journées de cette ville et où il y a des puits. La même année, les Arabes Djela's payaient leur tribut à des puits situés à douze heures de marche d'Alep.

Saoud paie de son trésor particulier la dépense de sa maison et de ses gardes-du-corps.

On ne peut nier que le chef des Wahhabites ne montre une grande avidité dans ses rapports avec ses sujets : son revenu est plus que suffisant pour payer les dépenses publiques qui ne sont pas considérables, puisque son armée ne lui coûte rien. Les Arabes se plaignent de ce que, si un homme a une belle jument, Saoud trouve le moyen de l'accuser de quelque délit pour se justifier de prendre l'animal en

guise d'amende. Les grandes richesses qu'il a acquises ont accru ses désirs de les augmenter, et les Arabes disent que, depuis la prise d'Imam Hosseïn, où le butin fut considérable, et depuis le sac des villes de l'Yemen, le caractère de Saoud s'est beaucoup gâté, et que chaque jour ce chef devient plus avaricieux. Néanmoins je n'ai pas entendu citer un seul exemple du plus mince Arabe privé par lui de son bien sans cause légale. L'avarice de Saoud lui avait aliéné l'attachement des scheikhs, long-temps avant que Mohammed Aly vînt attaquer le Hedjaz; si, dans cette conjoncture, il se fût conduit aussi prudemment que le pacha en distribuant de l'argent parmi les scheikhs, il n'est pas douteux que ce dernier n'eût trouvé impossible d'asseoir un pied ferme dans le pays.

Saoud ne niait pas qu'il n'eût été coupable d'injustice en punissant trop sévèrement des coupables; on lui a souvent entendu dire que, si ce n'avait été à cause de ses fautes et de celles de ses amis, leur doctrine se serait propagée jusqu'au Caire et à Constantinople.

On a beaucoup exagéré les revenus publics des Wahhabites. Des Mekkaouis bien informés, qui jouissaient d'un libre accès auprès de Saoud et de sa famille, qui avaient les meilleures occasions de connaître la vérité et n'avaient nul motif à la cacher, m'ont dit que la somme la plus considérable reçue dans une année par Saoud dans son trésor ou dans le grand beïth el mal à Deraïeh a été de deux millions de piastres fortes, et qu'en général elle ne se montait qu'à un million. Cette somme ne comprend pas celles que percevaient les trésors des can-

tons et des villes; elles sont ordinairement dépensées en entier, et à la fin de l'année il n'en reste rien.

Les dépenses particulières du chef étant très modérées, on peut le supposer très riche en espèces monnayées qu'il a cachées dans sa maison à Deraïeh. Cependant avec tant de richesse et de pouvoir, ni Saoud ni son père ne purent jamais subjuguer les Arabes nés libres; ils furent obligés de les laisser jouir de leur liberté individuelle. Il n'est pas présumable non plus que les Arabes se soumettent jamais à un maître absolu, et encore moins à un vainqueur étranger; celui-ci réussirait peut-être à traverser rapidement leur pays, mais ne parviendrait jamais à les lier avec des chaînes durables. Maintenant, ils obéissent plutôt à la loi qu'à Saoud, qui n'est réellement que le grand scheikh de l'Arabie; certainement il n'en est pas le maître; quelque répugnance qu'ils puissent avoir pour le tribut qu'il exige, ils savent qu'une grande partie est employée à des objets concernant leurs propres intérêts : consolation dont ne jouit jamais le paysan turc.

CHAPITRE V.

ÉTAT MILITAIRE DES WAHHABITES.

Il existe peu de différence entre les Wahhabites et les Bédouins, pour les affaires militaires. Sans

avoir une armée permanente, le scheikh d'une tribu réunit tous les guerriers de son camp pour une expédition contre l'ennemi, et à leur retour le corps est dissous. Il en est de même chez les Wahhabites : à l'exception de quelques centaines d'hommes d'élite entretenus à Deraïeh, ni Saoud, ni son père, n'ont jamais eu d'armée régulière, ni de corps de troupes réglées. Quand le chef médite une attaque, il mande au scheikh des tribus et des cantons de se trouver, à un jour fixé, à un certain lieu qui est généralement un puits dans le désert. Quelquefois le chef demande un certain nombre de soldats au scheikh, qui alors les lève par une sorte de conscription, sur chaque village et chaque camp de sa juridiction. Par exemple si le chef exige mille hommes du scheikh du Cassïm, chaque ville de cette province est obligée de contribuer en raison de sa population. Les habitans des villes, ou les Bédouins dans les camps arrangent ensuite l'affaire à l'amiable entre eux. Tous ceux qui possèdent des délouls ou des chameaux se partagent en deux corps; l'un part pour la guerre actuelle, l'autre se tient prêt pour la prochaine sommation. Tous les hommes depuis dix-huit ans jusqu'à soixante doivent servir, n'importe qu'ils soient célibataires, mariés ou pères de famille. Tous ceux qui ont des jumens doivent se joindre à la troupe à chaque appel, à moins qu'il ne soit spécifié dans la sommation, que la cavalerie n'est pas requise; si un homme se cache, le chef saisit sa jument ou son chameau, ou des brebis en guise d'amende. Saoud l'exigeait avec une grande sévérité; les obligations militaires onéreuses imposées

à quiconque possédait des chevaux portèrent ceux-ci à vendre ces animaux précieux, ce qui en diminua considérablement la quantité dans les territoires soumis à son autorité.

Quelquefois une réquisition générale de soldats était faite sans que leur nombre fût mentionné. Dans ce cas, tous les hommes possédant un déloul étaient obligés de se présenter. Dans quelques occasions, le chef se contentait de dire : « Nous ne compterons » pas ceux qui rejoindront l'armée, nous ne comp- » terons que ceux qui resteront en arrière. » C'est pourquoi chaque homme capable de porter les armes sentait qu'il devait marcher; les pauvres étant pourvus par les riches, ou par le beïth el mal, de chameaux et d'armes. Quand Saoud projetait une expédition très éloignée, comme contre Damas en 1810, ou contre l'Oman, il commandait à ses chefs de venir le trouver seulement avec les *sillé*, c'est à dire avec leurs hommes d'élite montés sur des chevaux ou des chameaux. Dans ce cas, il n'y avait pas plus d'un guerrier sur vingt qui rejoignît l'armée. Néanmoins, dans toutes les occasions, les Arabes trouvent le moyen de se cacher ou d'échapper à la conscription, quoiqu'ils sachent bien qu'ils encourent certainement une lourde amende. Ils préfèrent ce désagrément à la grande dépense de s'équiper pour l'expédition et de s'approvisionner de vivres pour quarante ou cinquante jours à leurs dépens.

Cent livres de farine, cinquante à soixante livres de dattes, vingt livres de beurre, un sac de froment ou d'orge pour le chameau, et une outre pleine d'eau,

composent les provisions d'un soldat wahhabite. Des dattes mêlées avec de la farine, que l'on pétrit en forme de galette et que l'on fait cuire dans les cendres, forment les repas du matin et du soir. Le prix de ces denrées, le temps employé à l'expédition et qui pourrait l'être plus fructueusement, le tort que souffre le chameau par des marches forcées, ce qui en fait périr plusieurs en route; toutes ces considérations rendent le service militaire très pénible pour un pauvre Arabe. Néanmoins, si l'appel n'est pas général, un homme peut louer un remplaçant auquel il donne huit ou dix piastres fortes pour une expédition ordinaire d'une quarantaine de jours, indépendamment de ses vivres.

Si les chameaux sont rares, un homme qui en a un fait monter un méradif, un compagnon, derrière lui.

On avait dit précédemment que chez les Wahhabites des propriétés territoriales étaient tenues en garantie, avec obligation du service militaire, je trouve maintenant que cette assertion est erronée. Tous les Wahhabites peuvent être regardés comme soldats, parce que le grand chef peut, à chaque instant, les appeler au service, et ainsi, dans un intervalle de quinze jours, rassembler une armée de troupes excellentes. Toutefois, ce système, bien que favorable à des mouvemens rapides contre le territoire d'un ennemi ou contre une invasion, ne convient pas pour des projets de conquêtes éloignées et permanentes.

La doctrine des Wahhabites prescrit une guerre continuelle contre tous ceux qui n'ont pas adopté la

réforme. Presque toute l'Arabie a été réduite à la soumission par les sectaires; leurs expéditions furent principalement dirigées contre leurs voisins du nord, depuis Basra, le long de l'Euphrate, jusqu'en Syrie. Il ne paraît pas qu'ils aient jamais désiré d'étendre leur domination au delà des limites de l'Arabie, de sorte qu'ils attaquèrent l'Irak, la Mésopotamie et la Syrie seulement pour y faire du butin. Les invasions soudaines étaient les plus favorables pour un tel objet, jamais les Wahhabites n'ont suivi un autre système de guerre. Sans doute le vœu de leur chef fut de se rendre seul maître de toute l'Arabie et de ses tribus; celles qui rejetèrent ses invitations de devenir véritablement musulmanes furent exposées de toutes parts aux attaques de son peuple qui ravagea leurs champs et leurs dattiers, ou emmena leur bétail; tandis que leurs voisins, qui avaient embrassé la nouvelle croyance, ne furent pas inquiétés. Par conséquent, des multitudes affectèrent de s'y conformer, afin de sauver elles-mêmes et ce qu'elles possédaient d'agressions continuelles, mais parmi les provinces et les tribus qui s'étaient converties extérieurement, il y en avait bien peu qui éprouvassent un intérêt réel pour la cause des Wahhabites. Des ligues fréquentes furent formées avec le schérif de la Mecque pour résister à la puissance de la famille de Saoud, et dans les premiers temps, les Bédouins considérèrent leur assujettissement du même œil qu'ils auraient regardé une alliance avec une tribu voisine plus forte, alliance qu'ils pouvaient rompre à chaque moment et changer en guerre. Des provinces fortes, par leur po-

sition et leur population, telles que les montagnes du Schammar, du Hedjaz, de l'Yemen, et d'autres éloignées du siége principal de la puissance wahhabite dans le Nedjd, ne tardèrent pas à se relâcher dans leur obéissance aux ordres du grand-chef et à payer moins régulièrement le tribut. D'abord il leur rappela leurs devoirs par une exhortation paternelle; elle leur sembla une preuve de faiblesse, et elles se révoltèrent ouvertement. Dans ce cas, le chef informe tous ses scheikhs que tels ou tels Arabes sont devenus des ennemis, et que, sans ordres ultérieurs de sa part, chacun a la liberté de les attaquer. Alors il envoie contre les rebelles trois ou quatre détachemens et ils sont bientôt réduits à l'obéissance, par la crainte de perdre leurs récoltes et leur bétail. On a souvent entendu dire à Saoud que jamais des Arabes n'étaient devenus des Wahhabites sincères qu'après avoir été pillés deux ou trois fois par ses troupes.

Des tribus très fortes et très éloignées ont néanmoins résisté avec succès au paiement de l'impôt, quoique, sous d'autres rapports, elles fissent profession d'être Wahhabites. Ainsi en 1810, quand la puissance de Saoud n'avait pas encore été ébranlée en Arabie, les A'nezé septentrionaux refusèrent de payer le tribut, et le chef ne jugea pas qu'il fût prudent d'essayer de les réduire par la force; il continua à correspondre avec leurs scheikhs qui lui rendaient une obéissance nominale, mais agissaient conformément aux intérêts de leurs tribus toutes les fois qu'elles étaient en contact avec les partisans des Wahhabites.

On s'apercevra aisément que les Wahhabites sont généralement dans un état de guerre. L'usage constant de Saoud était de faire tous les ans deux ou trois grandes expéditions. Le territoire de Basra qui est riche en dattes et en bétail, et les rives du Schat el Arab ainsi que celles de l'Euphrate jusqu'à Anah, étaient le théâtre de ses excursions annuelles. Ses troupes passèrent même l'Euphrate à gué, et répandirent la terreur dans la Mésopotamie et sur les frontières méridionales de ses états. L'Yemen, le Hadramaut et l'Oman, contrées non encore conquises, offraient un champ abondant en butin. Saoud n'accompagnait pas toujours ces expéditions en personne; il les faisait commander par un de ses fils, ou par un scheikh distingué. Nous avons même vu Hark, son esclave nègre, à la tête de plusieurs corps de troupes wahhabites.

Lorsque le chef projette une expédition, l'objet en est connu de lui seul. Il assemble ses émirs près de certains puits qui sont toujours choisis de manière à tromper l'ennemi qu'il a l'intention d'attaquer. Par exemple, si l'expédition est destinée pour aller au nord de Deraïeh, son armée se réunit dans un endroit éloigné de plusieurs jours de route au sud de cette ville. Il s'avance d'abord au midi, mais bientôt il fait volte-face, et par des marches forcées, tombe sur l'ennemi qui est généralement pris au dépourvu. Ce stratagème est nécessaire, parce que la nouvelle que Saoud a requis ses soldats de se réunir dans tel lieu se répand en Arabie avec la rapidité de l'éclair, et si par la position de ce lieu il était possible de former quelques conjectures sur le point

qui doit être l'objet de l'attaque, l'ennemi aurait tout le temps de se préparer à la résistance ou de fuir.

Les expéditions de Saoud étaient conçues avec beaucoup de prudence et de prévoyance, et exécutées avec tant de promptitude qu'elles manquaient rarement. Ainsi, quand il envahit les plaines du Hauran en 1810, quoiqu'il lui fallût trente-cinq jours pour arriver au point de l'attaque, cependant la nouvelle de son approche ne précéda que de deux jours son arrivée, et on ignorait sur quelle partie de la Syrie il se porterait : trente-cinq villages du Hauran furent saccagés par ses soldats avant que le pacha de Damas pût faire aucune démonstration de défense.

Saoud a formé, des guerriers les plus braves et les plus renommés parmi ses Arabes, une garde du corps (*mendjiéh*) qu'il tient constamment à Deraïeh et qui sont les seules troupes permanentes de son armée. Lorsqu'il entend parler d'un cavalier qui se distingue, il l'invite à venir à Deraïeh, et l'engage à son service en convenant de lui fournir ainsi qu'à sa famille une provision annuelle de blé, de beurre et de dattes. Il donne aussi à cet homme une jument ou un bon chameau *déloul*. Cette garde dont le nom est redouté par tous les ennemis des Wahhabites, parce qu'elle n'a jamais manqué à sa haute réputation de valeur, accompagne le chef dans toutes ses expéditions. Saoud la ménageait toujours comme une sorte de corps de réserve dans les combats, n'en détachant que de petites portions pour soutenir ses autres troupes. Elle est composée d'environ trois

cent hommes qui sont presque tous complétement armés. Leurs chevaux sont complétement couverts du *lebs*, sorte d'étoffe de laine piquée, impénétrable à la lance ou au sabre. Le service de cette garde étant entièrement volontaire, Saoud avait en elle la plus grande confiance.

Indépendamment de ce corps, Saoud prit avec lui à Deraïeh plusieurs *agids* ou chefs de guerre des tribus bédouines, dont il diminua ainsi le pouvoir et renforça son parti par l'accession de ces hommes renommés; s'il voyait qu'ils étaient sincèrement attachés à ses intérêts, il leur confiait souvent le commandement de ses expéditions.

Les Wahhabites effectuent leurs attaques dans tous les mois, excepté dans le saint mois de ramadhan. Saoud a toujours montré une grande prédilection pour le mois de zoul hadj; ses adhérens prétendent qu'il ne fut jamais défait dans une expédition entreprise durant ce mois. Comme au temps de sa prospérité, il faisait annuellement le pèlerinage, ses ennemis, notamment les puissantes tribus de la Mésopotamie, profitaient toujours de son absence pour faire des incursions sur son territoire.

Si Saoud se trouvait embarrassé sur le choix de deux mesures qui lui paraissaient également avantageuses, il recourait souvent au moyen recommandé par Mahomet qui est d'adresser à Dieu une courte prière avant de s'endormir, et d'interpréter le lendemain tel songe que l'on peut avoir eu, favorable ou contraire à cette mesure. Il communique rarement ses plans à ses scheikhs.

Pendant la marche, chaque émir ou scheikh a son

étendard. Saoud même en a plusieurs de couleurs différentes. Ses tentes sont fort belles; elles sont faites à Damas et à Bagdhad; ses soldats n'ont que la tente noire ordinaire des Arabes, et la plupart même n'en ont pas du tout. Les provisions et le bagage de Saoud sont portés par deux cents chameaux. Dans les expéditions lointaines, il emporte des approvisionnemens considérables, afin de pouvoir venir au secours de ses troupes qui perdent ce qu'elles avaient; et partout où il passe, n'importe que le canton soit habité par des Arabes sédentaires ou par des Bédouins, on s'attend à ce qu'il traite, de la même manière qu'à Deraïeh, tous les hôtes qui arrivent. Si l'armée marche de nuit, des torches sont portées devant le chef et devant celles de tous les grands scheikhs. Les marches de nuit n'ont lieu que lorsque le point de l'attaque a été décidé, et alors on parcourt en deux jours un espace qu'on ne traverse ordinairement qu'en quatre ou cinq. L'armée wahhabite est toujours précédée d'une avant-garde (*el sàbr*) d'une quarantaine de cavaliers. Ils sont généralement en avance d'un jour ou peut-être de deux. Les Bédouins ont la même coutume d'expédier une avant-garde quelques heures d'avance.

En approchant de l'ennemi, l'armée se partage toujours en trois ou quatre corps, l'un derrière l'autre. Le premier qui attaque est composé de cavaliers, comme étant la principale force de l'armée. Ils sont soutenus par une seconde ligne d'hommes montés sur des chameaux qui se portent en avant si les cavaliers sont mis en déroute. La supériorité

des troupes de Saoud sur celles de l'ennemi lui donnait généralement la possibilité d'envoyer des renforts tout frais à ses soldats occupés à combattre, et rarement la victoire était long-temps disputée. Un des stratagèmes favoris de Saoud était de fuir devant l'ennemi, puis de rallier soudainement son monde et de tomber avec ses cavaliers d'élite sur l'armée qui s'était fatiguée à le poursuivre.

Conformément à la doctrine du Koran, Saoud promet le paradis à quiconque meurt en combattant. Quand un scheikh a été tué dans la mêlée et que sa jument, comme cela arrive communément, revient en galopant vers les troupes qu'elle connaît, la mort de ce scheikh est annoncée au chef comme un événement heureux, parce que le défunt est certainement allé en paradis. Voici comme on s'exprime dans ces occasions : « Réjouis-toi, ô Saoud, la ju» ment d'un tel est revenue! »

Pendant que les troupes légères de l'armée wahhabite pillent un camp d'Arabes, les femmes sont obligées de se dépouiller elles-mêmes de tous leurs vêtemens, puis les Wahhabites les font sortir et leur jettent quelques haillons pour qu'elles ne restent pas nues. Jamais elles n'ont à supporter d'autre insulte. Le pillage fini, l'émir qui commande, leur distribue quelques vêtemens, et donne à chaque famille un chameau et des vivres suffisans pour qu'elle puisse rejoindre un camp de parens ou d'amis. Leurs maris ayant pu être tués ou s'échapper par la fuite, il arrive fréquemment que des femmes appartenant à des camps pillés, restent pendant plu-

sieurs jours avec les pillards, et marchent de compagnie avec eux, afin d'être protégées par eux le long de la route.

En propageant leur croyance, les Wahhabites ont établi pour règle fondamentale de tuer tous leurs ennemis trouvés les armes à la main, soit étrangers hérétiques, tels que les soldats ou colons syriens, mésopotamiens ou égyptiens, soit Arabes qui se sont opposés au grand chef ou se sont révoltés contre lui. C'est cet usage, imité des premiers propagateurs de l'islamisme, qui a rendu le nom des Wahhabites si redouté. Durant les quatre ans de guerre qu'ils ont soutenue contre les soldats de Mohammed-Aly pacha, on ne cite pas un seul exemple qu'ils aient donné quartier à un Turc. Lorsque Kerbéla ou Mesched Hosseïn et Taïf furent pris, toute la population fut massacrée; dans la première de ces villes le *Haret el Abasiéh* ou quartier des Abassides ne fut épargné que parce que Saoud avait une vénération particulière pour la mémoire des Khalifes abassides. A l'attaque d'un camp bédouin, les choses se passent de la même manière; quiconque est pris les armes à la main, est égorgé sans pitié. Cet usage sanguinaire a inspiré aux Wahhabites un fanatisme féroce qui les rend l'épouvante de leurs adversaires, et qui a beaucoup contribué à la propagation de leur croyance.

Mais le chef des Wahhabites consent aisément à accorder des saufs-conduits à ses ennemis s'ils se rendent volontairement; ils y sont fréquemment enclins, parceque jamais il n'a manqué à sa parole. On peut donc dans cette conduite reconnaître la bonne foi

des Bédouins envers leurs ennemis, ce qui est un des plus nobles traits de leur caractère. La réputation de Saoud pour la stricte observation de sa promesse est reconnue par ses ennemis les plus acharnés, et célébrée particulièrement par ses amis, depuis la guerre avec Mohammed Aly pacha, comme contrastant avec la perfidie des Turcs.

Si les Arabes menacés se rendent à Saoud avant que sa vengeance puisse les atteindre, il leur accorde ordinairement *l'ama'n Ullah* ou la sécurité de Dieu, avec la condition du *halka* qui exclut du sauf-conduit les chevaux, les chameaux, les boucliers, les mousquets, et les sabres, ainsi que tous les vaisseaux de cuivre; tout cela doit être livré comme butin aux Wahhabites, le reste demeure la propriété de ceux qui le possèdent.

Quelquefois l'*ama'n* est donné sans condition, et alors il s'étend aux biens de même qu'aux personnes. Tous les commandans des troupes wahhabites ont les ordres les plus formels d'accepter toute offre de soumission de la part d'un ennemi et d'observer inviolablement l'*ama'n* promis.

Après avoir ramené à l'obéissance une tribu ou une province rebelle, Saoud, aussitôt que la paix était faite, envoyait toujours chercher les scheiks des révoltés, et les plaçait dans sa propre famille à Deraïeh ou dans un canton voisin, leur fournissant abondamment des vivres. Il affaiblissait ainsi leur influence parmi leur tribu, et leur donnait pour successeurs des chefs sur l'attachement desquels il pouvait compter; il les choisissait dans des familles puissantes qui avaient eu autrefois des altercations

avec les scheikhs du parti vaincu. C'est pour cela qu'un grand nombre de chefs, de toutes les parties de l'Arabie, sont réunis à Deraïeh et dans le Nedjd. Ils ne sont nullement confinés dans une prison, mais ils ne peuvent sortir du canton qui leur a été assigné : un scheikh arabe est si connu de tous les habitans du désert, qu'il ne peut guère espérer de rester long-temps incognito dans un lieu quelconque.

Après la prise de Médine, Saoud jugea qu'il était nécessaire d'y tenir constamment une garnison de Wahhabites ; ce fut le seul exemple de ce genre qui eut lieu sous son gouvernement ; car il ne regardait pas qu'il convînt de laisser des troupes dans un canton qu'il avait rangé sous son obéissance ; il se fiait sur le scheikh qu'il y avait placé et sur la terreur que son propre nom inspirait, pour maintenir les vaincus dans la soumission. Cependant il commanda à ces nouveaux scheikhs dans quelques cantons au sud de la Mecque, de construire de petits châteaux ou des tours pour la défense de leur résidence. A Médine, poste important où il savait que la population était hostile à sa doctrine et à sa personne, il entretint une troupe d'Arabes du Nedjd et de l'Yemen, armés de mousquets : chaque homme recevait une paie de sept piastres fortes par mois, indépendamment de rations de farine et de beurre. Ces soldats, habitans des villes du Nedjd, qui sont tous pourvus de mousquets, forment le principal corps d'élite de l'armée wahhabite, c'est à eux que sont confiées les entreprises les plus difficiles ; ce furent eux qui emportèrent Kerbéla d'assaut.

CHAPITRE VI.

GHALEB SCHÉRIF DE LA MECQUE ET LE PACHA DE BAGDHAD FONT LA GUERRE AUX WAHHABITES. LES VILLES SAINTES DE LA MECQUE ET DE MÉDINE SONT PRISES PAR CES SECTAIRES.

Durant mon séjour en Arabie, je m'informai fréquemment s'il existait par écrit une histoire des Wahhabites, regardant comme probable que quelque savant de la Mecque ou de Médine eût composé un ouvrage de ce genre; mes recherches furent vaines. Personne ne prend note des événemens quotidiens, et les dates sont bientôt oubliées. Un petit nombre d'hommes, très bien instruit de ce qui s'est passé dans son voisinage, ne sait que peu de choses des événemens qui sont arrivés loin de là : ainsi avant de pouvoir rédiger un récit complet et satisfaisant des affaires des Wahhabites, il serait nécessaire d'entreprendre un voyage dans toute l'Arabie. Bagdhad, par sa position rapprochée du Nedjd, centre des possessions wahhabites, est, dans les circonstances présentes, le lieu où vraisemblablement on pourrait recueillir les renseignemens les plus exacts.

Je vais donner sur ce peuple extraordinaire quelques détails antérieurs, à l'époque où les Turcs reconquirent le Hedjaz; événement que je puis racon-

ter avec plus de fidélité, parce que j'ai séjourné dans ce pays, pendant que la guerre continuait encore.

Les Wahhabites avaient durant près de quarante ans établi leur doctrine, fait de nombreux prosélytes, conquis successivement le Nedjd, et soumis la plupart des grandes tribus bédouines qui font paître au printemps leurs troupeaux dans cette contrée, et ensuite se retirent dans le désert. Cependant la guerre n'avait pas été déclarée, et les Wahhabites n'avaient pas encore empiété sur les droits des deux gouvernemens voisins de leur pays, celui de Bagdhad au nord, et celui du Hedjaz au sud. Les caravanes de pélerins de Damas et de Bagdhad traversaient leur territoire sans être inquiétées; l'accroissement de leur puissance et leur persévérance à propager leur doctrine semblent avoir d'abord excité la jalousie du schérif Ghaleb. Toutes les tribus sédentaires du Hedjaz et plusieurs de celles des frontières de cette contrée étaient soumises à son autorité et en partie sous son influence. Les tentatives faites par Abd el Azis pour gagner les dernières à son parti, après qu'il eut subjugué leurs voisins, ne purent être vues avec indifférence par Ghaleb que l'on peut considérer plutôt comme un puissant scheikh bédouin que comme un prince de l'Orient: les mêmes causes qui occasionent des guerres continuelles entre toutes grandes tribus du désert voisines les unes des autres, jetèrent les semences de la zizanie entre ce schérif et les Wahhabites. Peu d'années après son avénement au gouvernement de la Mecque, Ghaleb commença ouvertement les hostilités avec les Wahhabites, vers 1792 ou 1793. Cette guerre continua jusqu'à la reddition finale de la Mecque. Son parti

fut alors renforcé par les tribus méridionales des Bégoum, de Taraba; des Beni Salem, de Béïsché; de Ghâmed, du Zohran, et par les nombreux Bédouins voisins de Taïf. Ces guerres se faisaient à la manière des Bédouins, et n'étaient interrompues que par des trèves de peu de durée. Les deux partis envahissaient à l'improviste le territoire ennemi, et on prenait réciproquement du butin sans beaucoup de perte ou d'avantage. Ghaleb, qui était alors en correspondance régulière avec la Porte, et qui recevait chaque année les caravanes de pélerins, ne négligea aucun moyen de prévenir le gouvernement turc contre ses ennemis; il les représenta comme des infidèles, et leur conduite envers les hadjis turcs, ne contribua pas à affaiblir cette impression défavorable. La Porte écouta d'autant plus volontiers ces représentations, que les rapports du pacha de Bagdhad étaient absolument de même nature. Ce pacha, ainsi que le schérif de la Mecque, a de l'influence sur les nombreuses tribus bédouines de son voisinage. Plusieurs de celles-ci étaient déjà en guerre avec les Wahhabites, dont les expéditions répandaient la terreur le long des rives de l'Euphrate; le pays autour de Basra était ravagé presque tous les ans par une armée de ces sectaires, qui massacraient beaucoup d'Arabes établis sur les bords méridionaux du fleuve, et obéissant au gouvernement de Bagdhad.

Les pélerins persans qui allaient à la Mecque par la voie de Bagdhad et de Deraïeh se plaignaient, à leur retour, des vexations multipliées des Wahhabites, au chef desquels ils étaient obligés de payer une capitation ou un droit de passage considérable.

Nulle ville sur les frontières de l'Arabie ne paraît

aussi convenablement placée que Bagdhad pour une attaque contre Deraïeh ; néanmoins le pacha de cette ville a si peu de ressources pécuniaires et son autorité est reconnue si imparfaitement même dans sa province, que jusqu'en 1797 il fut impossible d'entreprendre des hostilités sérieuses. Alors l'invasion de Deraïeh fut projetée ; Soliman pacha était, à cette époque, gouverneur de Bagdhad; homme distingué par sa bravoure, son énergie, son équité, et les talens nécessaires à un grand personnage turc qui veut se maintenir dans son poste ; son lieutenant dans le gouvernement, fut chargé de la conduite de l'expédition qui partit de cette ville ; l'armée était composée d'environ cinq mille soldats turcs et d'un nombre double d'Arabes des tribus des Dhofir, des Beni Schammar, et des Montefik, alliées des Osmanlis. Cette armée marcha parallèlement à la côte du golfe Persique, à travers un désert où l'on trouve des puits à chaque station. Elle s'avança d'abord vers la province d'El Hassa, la plus riche et la plus fertile de celles que possédaient les Wahhabites.

Au lieu de se porter brusquement de ce lieu sur Deraieh, qui n'en est éloigné que de cinq à six jours de route, on fit le siége de la citadelle d'El Hassa que l'on s'attendait à prendre aisément. La résistance se prolongea pendant un mois ; l'arrivée d'un gros corps de troupes wahhabites, sous les ordres de Saoud, fils d'Abd el Azis, fit beaucoup douter du succès, et les Turcs se décidèrent à se retirer. Saoud, qui l'avait prévu, partit avant eux, et alla camper avec son armée à un des puits nommés Thadj, et situés à trois journées d'El Hassa. Il rendit inutile

l'autre puits de cette station, éloigné de deux milles, en y jetant plusieurs charges de sel qu'il avait fait apporter par des chameaux. Les troupes de Bagdhad firent halte à ce puits; on conçoit combien les hommes et les animaux eurent à souffrir de la qualité de l'eau. On ne jugea pas non plus qu'il fût prudent de marcher, parce que Saoud aurait pu fondre sur l'armée par surprise. De son côté, le général wahhabite n'osa pas attaquer les Turcs dont l'artillerie était formidable pour lui et pour les Arabes. Ainsi les deux armées restèrent pendant trois jours en présence l'une de l'autre; seulement un cavalier de chaque parti escarmouchait de temps en temps entre les deux camps. Enfin, des pourparlers eurent lieu, et la paix fut conclue pour six ans entre Saoud le Wahhabite et le pacha de Bagdhad; ensuite chacun s'en retourna tranquillement chez soi.

Le mauvais succès de cette expédition fut la première cause des malheurs qui bientôt après accablèrent, de toutes parts, le parti des Turcs, les Wahhabites ayant appris à mépriser les troupes ottomanes. La paix ne tarda pas à être rompue. Une caravane de pèlerins persans, escortée par des Wahhabites, fut attaquée et presque totalement pillée, entre Hillé et Mesched, par des Arabes de la juridiction de Bagdhad. Le voisinage de Basra, fut de nouveau ravagé par des bandes de Wahhabites, et le sac d'Imam Hosseïn en 1801 répandit la terreur parmi tous les véritables musulmans, autant qu'il releva le courage des sectaires : la vénération montrée à ce tombeau du petit-fils de Mahomet fut une cause suffisante de lui attirer la fureur des Wahhabites.

Cinq mille personnes furent massacrées dans la ville; il n'y eut d'épargnés que les vieillards, les femmes et les enfans, j'ai dit précédemment pourquoi le haret el Abasié le fut également. Le dôme du tombeau de Hosseïn fut démoli; heureusement les trésors de cette mosquée, ainsi que ceux de Meschled Aly, avaient été mis en sûreté et ensuite transportés du côté de Bagdhad. Les Wahhabites, ayant placé des trohcs d'arbres contre le mur qui défendait la ville d'El Hosseïn, l'escaladèrent, et pendant cinq ou six jours égorgèrent et pillèrent les habitans, puis ils allèrent attaquer les Arabes sédentaires des rives du Schat-el-Arab; mais ils furent repoussés par les Arabes Zebeïr et par les habitans de Meschled Aly; néanmoins ils réussirent à emporter tout le butin qu'ils avaient fait précédemment, et retournèrent chez eux.

Il paraît qu'après le sac d'Imam Hosseïn, les Wahhabites étendirent beaucoup leurs vues, surtout une seconde campagne dans les environs de Bagdhad ayant échoué. Thoeni scheikh des Montefik avec son monde, et les tribus de Dhofir, de Schammar et de Beni Kab, aidés d'un corps de soldats turcs, avaient marché contre le Nedjd, sans faire halte à El Hassa; cette troupe marcha droit à Deraïeh et parvint au puits de Ssebeïhi éloigné seulement d'un jour de marche d'El Koveït, autre puits très fréquenté qui est à cinq ou six journées de la capitale des Wahhabites. Pendant que les troupes y étaient campées, Thoeni fut assassiné par un esclave de Beni Khaled, Wahhabite fanatique. Saoud s'approcha immédiatement, et les soldats de Bagdhad s'enfuirent; plusieurs milliers d'entre eux, qui ne connaissaient pas les chemins, furent

taillés en pièces; cependant la plupart des Bédouins purent échapper, beaucoup des premiers retournèrent la nuit suivante au puits de Ssebeïhi, afin de s'y procurer de l'eau, et espérant aussi passer sans être aperçus, ou être traités en prisonniers. Saoud, qui ne voulait pas se départir de son usage ordinaire, ordonna à ses Arabes de les égorger tous.

Les Arabes du Nedjd et du désert septentrional montrèrent plus d'humanité que les autres; ils cachèrent dans leurs tentes beaucoup de leurs infortunés ennemis, leur donnèrent de l'eau pour leur route et les renvoyèrent avant le point du jour, tandis qu'au contraire les Bédouins du sud, notamment les Kahta'n et les Ateïbé, massacrèrent impitoyablement tous ceux qui se présentèrent à leurs tentes. Toutefois, malgré leur fanatisme et les ordres de leur chef, ils ne purent entièrement étouffer leurs sentimens naturels; un témoin oculaire m'a assuré que plusieurs de ces malheureux errans avaient eu la faculté d'étancher leur soif avant de recevoir le coup mortel. J'ai déjà dit que le chef des Wahhabites n'accorde pas le droit de dakheïl ou de protection à tout individu voué à la mort par la loi, comme ennemi trouvé les armes à la main.

Abd el Aziz, père de Saoud, commença en 1801 à attaquer le Hedjaz et le schérif Ghaleb avec plus de persévérance et de zèle qu'il n'en avait montré auparavant. Ghaleb, dans ses campagnes contre les Wahhabites, avait été alternativement vainqueur et vaincu : il avait une fois pénétré dans le Nedjd, et gardé en sa possession Scha'ara, petite ville de la province de Cassim. Une autre fois, cerné par l'armée

des Wahhabites, il se fraya pendant la nuit un chemin à travers leurs rangs en combattant, et gagna Beïsché avec un petit nombre des siens. Pendant quelques années, les Wahhabites avaient étendu leur croyance et leurs armes chez la plupart des tribus vivant dans les montagnes au sud de Taïf vers l'Yemen : Abou Notka, l'un des scheikhs d'Azis, fut nommé commandant de tous ces montagnards, hommes d'une très grande force ; même les Arabes du voisinage de Taïf furent obligés de se rendre en 1801. Othman el Medhaïfé, scheikh des Adouan qui vivent dans ces cantons, et beau-frère de Ghaleb, était depuis plusieurs années en inimitié avec lui ; comme il se distinguait par toutes les qualités nécessaires à un chef de Bédouins, Abd el Azis, après avoir subjugué le pays, le nomma chef des tribus de Taïf et de la Mecque, et de celles qui sont au nord jusqu'à moitié chemin de cette ville à Médine. Alors Ghaleb fut serré de près, néanmoins il ne perdit pas son énergie ; il réunit le reste de ses Arabes fidèles, et essaya encore une fois d'envahir le Nedjd ; sa tentative n'eut que peu de succès.

En 1802, Othman el Medhaïfé assiégea Taïf ; cette jolie ville, le séjour d'été de tous les riches Mekkaouis, et le paradis du Hedjaz comme l'appellent les Arabes, fut prise après une résistance vigoureuse et partagea le sort d'Imam Hosseïn, avec cette différence que la haine d'Othman pour le schérif le porta à détruire la plupart des beaux édifices, et à massacrer toute la population sans exception, ses soldats n'ayant pas reçu l'ordre d'épargner les infirmes ni les enfans. Dans le cours de la même année,

Medhaïfé prit aussi Gonfodé, port sur le golfe Arabique, à sept journées au sud de Djidda et appartenant au schérif.

Ces succès avaient singulièrement enhardi les Wahhabites : jusqu'alors les caravanes de pélerins d'Égypte et de Syrie étaient régulièrement arrivées dans le Hedjaz, quoique schérif Ghaleb eût fait tout ce qui était en son pouvoir pour produire une guerre ouverte entre la Porte et les Wahhabites. Djezzar, pacha d'Acre, avait quelquefois, pendant qu'il était pacha de Damas, conduit lui-même, avec beaucoup de pompe, la caravane à la Mecque; Abdallah, pacha d'Aden, en avait usé de même. Ce dernier avait plusieurs fois rencontré à la Mecque, dans la plaine de l'A'rafat, toute la troupe des pélerins wahhabites, et il y avait eu échange de présens entre lui et Abd el Azis. En refusant de laisser passer les caravanes, il paraît que les sectaires agirent par des motifs religieux, puisqu'ils savaient que les soldats qui accompagnaient les pélerins n'entreprendraient pas des hostilités dans un pays où ils pourraient être soudainement enveloppés et privés des moyens de recevoir des secours et des renforts; mais les hadjis s'étaient toujours comportés si indécemment, leurs chefs avaient si ouvertement sanctionné les actions les plus répréhensibles, et les cérémonies du pélerinage même avaient été tellement déshonorées par la conduite des dévots, que les Wahhabites, qui avaient long-temps insisté sur la réforme de ces désordres, résolurent d'y mettre un terme. La caravane de Syrie fit le pélerinage pour la dernière fois en 1802.

Dans la partie septentrionale du Hedjaz, les Wah-

habites attaquèrent la puissante et belliqueuse tribu des Beni Harb, et bloquèrent Médine.

En 1803, ils effectuèrent la conquête totale du Hedjaz; alors leur puissance s'étendit au delà des bornes qu'elle avait eues auparavant. Saoud fils d'Abd el Azis et Othman el Medhaïfé, ayant réuni, au commencement de cette année, une armée considérable à Taïf, livrèrent plusieurs combats à schérif Ghaleb, puis s'approchèrent de la Mecque, et établirent leur quartier-général à El Hesseïné, village à une heure et demie de marche au sud de la capitale, et où les Mekkaouis avaient beaucoup de jolies maisons de campagne; les troupes légères des Wahhabites entourèrent de tous côtés la cité sainte; elles attaquèrent le faubourg El Moa'bedé qui est à l'est, et l'occupèrent pendant un certain temps, ainsi que le palais du schérif situé dans ce quartier; de là elles firent de fréquentes irruptions dans la ville, qui n'est pas défendue par des murs. Ghaleb, inébranlable, résistait bravement. Il pratiqua une mine près de son palais; quoiqu'elle ne réussît pas complétement, elle força cependant l'ennemi à se retirer.

Alors les Wahhabites coupèrent l'aquéduc qui amène de l'eau douce de l'A'rafat, et les Mekkaouis furent réduits à la nécessité de boire l'eau saumâtre des puits. Au bout de trois mois de siége, ils commencèrent à souffrir extrêmement de l'usage de cette mauvaise eau et de la disette des vivres. Ghaleb et ses soldats avaient quelques provisions à leur disposition, mais il n'en était rien distribué parmi les classes inférieures, qui étaient ainsi obligées de s'aventurer pendant la nuit à aller ramasser

de l'herbe sèche sur les montagnes voisines, pour les chevaux du schérif, et recevaient en retour une poignée de blé, à la résidence de ce chef.

Quand tous les chats et tous les chiens de Médine eurent été mangés, et quand le schérif vit ses provisions diminuer, il sortit de la ville avec son monde, emmenant toute sa famille et son bagage, et après avoir mis préalablement le feu aux choses qu'il n'aurait pu emporter que difficilement. Il se retira à Djidda, abandonnant la Mecque à son sort. Le lendemain, les principaux habitans capitulèrent, ou plutôt se rendirent à discrétion; Saoud fit son entrée le même jour. Ces événemens se passèrent en avril et en mai 1803, les Mekkaouis se rappellent encore avec reconnaissance l'excellente discipline observée par ces farouches Wahhabites en entrant dans la ville, il n'y eut pas le moindre excès de commis. Le lendemain toutes les boutiques furent ouvertes par ordre de Saoud, tous les objets dont ses soldats avaient besoin, furent payés argent comptant; Saoud déclara qu'il aurait pu prendre la ville d'assaut depuis long-temps, mais qu'il avait voulu éviter le désordre et les excès, et il dit aux oulémas, en plein conseil, qu'il avait vu Mahomet en songe, et que le prophète l'avait menacé qu'il mourrait avant trois jours, si un seul grain de blé était pris de force à la ville sainte.

Alors les habitans de la Mecque devinrent wahhabites, c'est à dire qu'ils furent obligés de prier plus ponctuellement qu'auparavant, de mettre de côté et de cacher tous leurs beaux habits de soie, et de s'abstenir de fumer en public. Abd el Maïen,

frère de Ghaleb, fut placé par Saoud à la tête du gouvernement de la ville, et Ibn Namé, savant de Deraïeh, fut nommé kadhi. Ce juge bédouin fut si équitable que ses sentences ont presque passé en proverbe, et maintenant les Mekkaouis disent, par dérision de leur kadhi vénal de Constantinople : « Voilà Ibn Namé qui passe! » A cette époque, on cessa de réciter les prières pour le grand sultan dans la mosquée.

De la Mecque, Saoud tourna ses armes contre Djidda où schérif Ghaleb s'était réfugié. Cette ville fut assiégée pendant onze jours; les habitans combattirent vaillamment : Saoud, désespérant de pouvoir forcer les remparts, se retira. Beaucoup de gens assurent que Ghaleb, qui avait fait des préparatifs à bord d'un grand navire pour s'échapper par mer, acheta la retraite de Saoud par un don de cinquante mille piastres fortes. Alors les Wahhabites retournèrent vers le désert du nord. Ghaleb sortit de Djidda et reprit, en juillet 1803, le gouvernement de la Mecque; la petite garnison wahhabite des deux châteaux capitula, et Abd el Maïen, homme d'un caractère paisible, fit de nouveau sa soumission à son frère : cependant Ghaleb, sachant qu'il ne pourrait pas défendre long-temps la place, conclut bientôt un compromis avec Saoud, et se rendit. Les détails de cette guerre, quoiqu'elle n'eût eu lieu que onze ans avant mes voyages dans le Hedjaz, me furent racontés d'une manière différente par les diverses personnes avec qui j'en parlai.

Ghaleb obtint, dans cette circonstance, des conditions plus favorables que celles qui étaient ordi-

nairement accordées à d'autres chefs prosélytes, il garda la possession de ses villes et de leurs revenus. Plusieurs tribus bédouines eurent la permission de rester sous son autorité, et en considération de sa haute dignité, ainsi que du respect dû à tous ceux qui habitaient la cité sainte, ni lui, ni les Mekkaouis ne furent requis de payer tribut au grand chef. D'un autre côté, le schérif renonça aux droits de douane à Djidda, en faveur de tous les vrais Wahhabites.

La prise de la Mecque fut le signal d'autres avantages dans le Hedjaz : la tribu des Harb fut contrainte de céder après une lutte difficile, ce qui exaspéra tellement les Wahhabites, qu'ils les traitèrent plus rigoureusement que tous les autres Bédouins du pays; les Beni Sobh, branche des Harb, se maintinrent avec succès dans leurs montagnes escarpées, et ne purent jamais être réduits à la soumission. Yambo se rendit, quand les Beni Harb et les Djeheïné, autre grande tribu de cette contrée, eurent embrassé le parti des Wahhabites; Médine suivit bientôt cet exemple, au commencement du printemps de 1804. Hassan el Kaladji, le principal personnage de cette ville, où il avait usurpé une autorité despotique, et s'était rendu coupable d'injustices énormes pendant que les Wahhabites empêchaient toute espèce d'approvisionnement d'arriver, finit par s'emparer du trésor conservé dans le tombeau de Mahomet, en partagea une partie entre ses adhérens, puis proposa de se rendre. Les habitans de Médine, qui sont, beaucoup plus que ceux de la Mecque, portés pour les Turcs, et qui vivent uniquement des profits qu'ils

tirent des pélerins venant visiter la mosquée, ne furent pas traités avec autant de douceur que les Mekkaouis, le tribut usuel leur fut demandé; mais les propriétés particulières furent respectées. L'Aga el Haram, principal officier turc de cette cité sainte, et nommé par le sultan, fut obligé de sortir de Médine avec beaucoup de hadjis turcs : El Medheïn, que le chef des Wahhabites avait nommé scheikh de toute la tribu des Harb, fut chargé du gouvernement de la ville.

Les Wahhabites exigèrent avec une rigidité extrême la stricte observance de la loi relativement aux prières. Tous les jours après celles du matin, de midi et du soir, l'appel nominal des Médinaouis adultes avait lieu; quiconque ne répondait pas était puni. Une femme respectable, accusée d'avoir fumé avec une pipe persane, fut placée sur un âne, ayant suspendue au coup la pipe dont le long tuyau flexible en faisait le tour : dans cet équipage, elle fut promenée par toute la ville; Hassan el Kaladji conserva son autorité et continua à molester les habitans.

Saoud vint bientôt après visiter la ville sainte et dépouilla le tombeau de Mahomet de tout ce qu'il possédait de précieux; les vases d'or avaient été précédemment soustraits. Il essaya également de démolir le dôme élevé au dessus du sépulcre, et ne voulut permettre à aucun pélerin turc, de quelque côté qu'il vînt, de s'approcher de Médine; quelques uns qui essayèrent d'y arriver par Yambo, furent maltraités : leurs barbes furent coupées, les Wahhabites qui la portent courte, ayant déclaré que le pro-

phète n'en avait jamais eu une aussi longue et aussi touffue que celle des Turcs du nord. Du reste, ce ne furent que les Wahhabites des classes inférieures qui se comportèrent ainsi pour se moquer des Turcs, et non d'après aucune loi ou aucun ordre.

Cependant les sectaires continuèrent à visiter Médine, en honneur de Mahomet, et à visiter dévotement la mosquée de ce prophète, mais non comme les autres musulmans, son tombeau qu'elle renferme. Cette tombe ne souffrit aucun dommage, quoique Saoud regardât comme des actes d'idolâtrie les visites, les prières, ou les invocations qu'on lui adressait, et que conséquemment il prohiba. Cependant il est faux d'affirmer, à l'exemple des Turcs, que les Wahhabites abolirent le pélerinage de Médine.

Même avant la prise de cette ville, les grands pélerinages par caravanes avaient cessé; celle de Syrie commandée par Youssouf Aga, officier d'Abdallah pacha, n'avait pu, en 1803, arriver à Médine; parvenue à une petite distance de cette cité, elle avait rebroussé chemin, et n'avait pas été inquiétée dans sa retraite. Les pélerins d'Égypte, de cette année-là, n'osèrent pas s'aventurer sur la route de terre, puisque les Harb et les Djeheïné étaient devenus Wahhabites; mais le mahmal et quelques hadjis et un corps d'environ cinq cents soldats, sous le commandement de Schérif pacha, nommé par la Porte gouverneur de Djidda, allèrent par mer à cette ville. Les pélerins persans avaient été également retenus depuis 1802, il en fut de même de ceux de l'Yemen; de sorte qu'après 1803, il n'arriva plus de

caravane régulière de hadjis à la Mecque; quelques uns seulement réussirent à y parvenir. Le mahmal fut détenu à Djidda, et Schérif pacha mourut dans le Hedjaz en 1804; on soupçonna qu'il avait été empoisonné par l'ordre de Ghaleb.

Abd el Aziz survécut à la prise de la Mecque, mais il ne fut pas témoin de celle de Médine. Il fut assassiné en 1803 par un Persan dont les Wahhabites avaient égorgé les parens; il eut pour successeur son fils Saoud, supérieur à son père dans les qualités nécessaires à un chef religieux de Bédouins guerriers. Depuis plusieurs années il les avait commandés dans toutes les guerres, et c'est à lui qu'on peut attribuer la conquête du Hedjaz.

Pendant que Médine était contrainte d'admettre dans ses murs les Wahhabites du nord, ceux du sud ne s'occupaient pas avec moins d'activité à étendre la puissance de leurs armes. Abou Notka, scheikh des Asir, était depuis quelque temps en guerre avec le schérif Hamoud qui, à cette époque, gouvernait la côte de l'Yemen, depuis les environs de Gonfodé jusqu'à Beïth el Fakih; il avait détaché ce canton de la juridiction de l'imam de Sana'a, son plus proche parent. Hamoud, plein de confiance dans les murs de sa ville et dans un corps de six cents cavaliers qu'il avait à son service, avait toujours refusé d'embrasser la croyance des Wahhabites. Vers la fin de cette année 1804, Abou Notka descendit des montagnes avec une armée nombreuse d'Arabes, et répandit une telle multitude de Wahhabites le long de la côte que Hamoud fut obligé de s'enfuir : Loheïa et Hodeïda, les villes maritimes les plus riches de

l'Yemen, furent pillées; mais Abou Notka ne se hasarda pas à rester long-temps avec ses troupes dans cette contrée, il regagna ses montagnes d'où il tenait en échec toute la côte de l'Yemen. Hamoud fit profession de la nouvelle doctrine.

Quoique le Hedjaz fût conquis, le pouvoir du schérif continuait à y être très grand; son nom et le respect que sa dignité inspirait, son grand talent pour l'intrigue, son influence personnelle sur beaucoup de tribus bédouines, qui résistaient encore à l'autorité de Saoud, enfin les riches présens qu'il faisait à ce dernier chaque fois qu'il venait à la Mecque, engagèrent le chef des Wahhabites à conniver à plusieurs actes de Ghaleb. Quand Saoud s'approchait de la cité sainte, pour le pèlerinage annuel, avec un grand nombre de ses Arabes, une caravane de chameaux chargés de présens de la part du schérif venait à sa rencontre à Zeïmé, éloigné de deux journées de la cité sainte; ces présens consistaient en toutes sortes de denrées de choix, vêtemens et autres objets, indépendamment de plusieurs charges de mousseline des Indes pour faire des *ihram*; tous les officiers de Saoud recevaient des présens semblables, les femmes et les enfans avaient tous des habits neufs et une quantité de sucreries. Telle était, en effet, la libéralité de Ghaleb dans ces occasions, que Saoud disait souvent qu'elle le faisait rougir et le mettait dans l'impossibilité de traiter le schérif autrement qu'il l'eût fait sans cela.

Ainsi à la Mecque le pouvoir de Ghaleb balançait toujours celui de Saoud et à Djidda son autorité n'éprouvait pas de diminution, il y tenait cons-

tamment une bonne garnison, et les troupes wahhabites n'y entrèrent jamais, quoique les habitans fussent obligés de donner des témoignages de leur conversion à la nouvelle croyance, quand un officier de Saoud venait dans leur ville pour affaire. Dans le cours de l'année 1805, Medhaïfé, qui continuait les hostilités contre Ghlaleb, fit plusieurs tentatives de s'emparer de Djidda avec ses propres Arabes, et sans aucune autorisation formelle du chef des Wahhabites, il prit possession des puits appartenant à la ville; mais les habitans, y compris les étrangers qui se trouvaient avec eux, prirent les armes et déjouèrent ses desseins.

Quoique les caravanes du hadj fussent interrompues, cependant un grand nombre de pélerins accouraient de toutes les parties de l'empire ottoman à la Mecque, ils arrivaient par mer à Djidda; jamais Saoud ne donna des ordres pour les empêcher de visiter la ville sainte. Ces pélerins étaient, en conséquence, obligés de se conformer à tous les préceptes des Wahhabites; et ceux qui se comportaient bien en les suivant n'éprouvaient aucun traitement désagréable. J'ai connu à Alep, en 1810, un habitant de cette ville qui me dit que, depuis six ans consécutifs, il avait fait le pélerinage de la Mecque par la voie du Caire et de Cossïr, sans avoir été aucunement inquiété. Les pélerins de l'Yémen et de l'Inde arrivaient comme autrefois par mer à Djidda, à peu près un mois avant le hadj; néanmoins ils trouvaient à propos de laisser leurs armes dans cette ville, parce que les étrangers qui en portaient étaient exposés, à la Mecque, à des soupçons et souvent à de mauvais

traitemens. Ainsi le pèlerinage ne fut jamais aboli, soit pour les Arabes, soit pour les Turcs, et si les grandes caravanes d'Égypte et de Syrie eussent eu confiance au sauf-conduit des Wahhabites, elles eussent pu traverser le désert avec sécurité, sans avoir besoin de soldats.

Le Hedjaz était tranquille. Les communications ayant été ouvertes avec tout l'intérieur et peu d'étrangers arrivant, les denrées étaient abondantes et à bon marché; toutefois les habitans des cités saintes avaient perdu leurs principaux moyens de subsistance, dérivant de leurs relations avec les marchands étrangers qui y venaient en pèlerinage.

Le Hedjaz resta dans cet état pendant les années 1806, 1807 et 1808. La puissance du schérif déclinait journellement, et l'autorité de Saoud était reconnue dans la plus grande partie de l'Arabie. Il entreprit, dans ces années-là, plusieurs expéditions contre Basra et la Mésopotamie. Une attaque contre Basra échoua complétement. Ses troupes étaient occupées à piller les villages voisins, quand elles furent attaquées par un corps considérable d'Arabes Kab et Montefik, et perdirent près de quinze cents hommes. Hark, esclave nègre de Saoud, fit plusieurs excursions dans le désert de Syrie et répandit la terreur même parmi les Bédouins des environs d'Alep. Des détachemens de Wahhabites passèrent l'Euphrate à gué; les riches camps des tribus de la Mésopotamie furent attaqués et pillés, même à peu de distance de Bagdhad. Au sud, Abou Notka continua de harasser l'Yemen, par des invasions rapides et des pillages fréquens; toutefois il paraît que Sana'a ne fut

jamais l'objet d'une attaque. Saoud, qui connaissait la jalousie subsistante entre Hamoud, gouverneur de la côte, et Abou Notka, chef des montagnes, leur promettait alternativement le sac de cette cité opulente, qui, vu la faiblesse de ses moyens de défense, n'aurait pas pu résister à une attaque légère; mais il n'ordonna jamais positivement d'en essayer la conquête, et on supposa qu'il voulait se réserver cette proie.

Cependant la Porte restait presque entièrement inactive. Saoud en était venu aux hostilités ouvertes avec le gouvernement turc, puisqu'il avait défendu au peuple de prier dans les mosquées le vendredi, suivant l'usage, pour la prospérité du sultan. Ce fut un effet des manœuvres habiles de schérif Ghaleb qui désirait causer une inimitié irréconciliable entre Saoud et la Porte. Youssouf pacha, brave guerrier, avait été placé à la tête du gouvernement de Damas, et on espérait qu'il conduirait par force les caravanes à travers le désert; mais il convertit à son propre usage les sommes destinées à cet objet et qui sont prises sur les revenus du pachalik. Les Bédouins de Syrie, qui ordinairement escortent la caravane, ne montrèrent pas non plus un grand désir de s'aventurer dans une tentative aussi hasardeuse.

En 1809, Youssouf pacha fit des préparatifs insignifians pour attaquer le canton de Djof comprenant plusieurs villages sur la route de Damas au Nedjd et à douze journées de cette ville, ce ne fut qu'une vaine démonstration de zèle, et nul effet ne s'ensuivit. La plus grande perte que les Wahhabites eussent jamais éprouvée, eut lieu cette année; leur

port de Ras el Kheïmé, sur le golfe Persique, fut réduit en cendres par une escadre anglaise partie de Bombay pour punir ses habitans, appartenant à la tribu des Daouasim ou Djaouasim, de leurs nombreux actes de piraterie contre le commerce anglais dans cette mer, un cousin de Saoud fut au nombre des morts.

La même année, la guerre éclata de nouveau entre Abou Notka et Hamoud, le premier descendit de ses montagnes, et campa devant Abou Arisch. Hamoud sortit de nuit de cette ville, avec quarante cavaliers vêtus en Bédouins wahhabites, et prenant un chemin détourné arriva au point du jour sur les derrières des ennemis; il entra dans leur camp, sans exciter le moindre soupçon, parce qu'on supposa que c'étaient des montagnards amis. Arrivés devant la tente d'Abou Notka, les cavaliers poussèrent leurs cris de guerre, Hamoud tua de sa main ce chef au moment où il se levait de dessus sa natte et eut le bonheur d'échapper au milieu de la confusion générale.

Tami, scheikh de la petite tribu des Refeïdha, qui fait partie des Asir, fut désigné par Saoud à Abou Notka. Hamoud fit de nouveau sa soumission, cependant son obéissance fut toujours équivoque, et il n'acquitta jamais son tribut avec exactitude.

En 1810, Saoud jeta la terreur dans le cœur de la Syrie, en attaquant les environs de Damas avec six mille hommes; l'armée d'Youssouf pacha ne fut pas en état d'arrêter ses progrès. Dans l'espace de trois jours il pilla trente-cinq villages du Hauran, éloignés seulement de deux journées de Damas, et brûla le blé partout où il passa; néanmoins il ne fut

pas aussi impitoyable pour les habitans qu'il l'avait été dans d'autres occasions; plusieurs paysans eurent la vie sauve. Une femme chrétienne, faite prisonnière et emmenée comme esclave, fut relâchée quelques jours après, par l'ordre de Saoud. Il eût pu aisément prendre Damas s'il eût su quelle épouvante son approche avait inspirée aux habitans; déjà ils commençaient à envoyer dans les montagnes du Liban tout ce qu'ils avaient de précieux; très vraisemblablement, son plan était de faire de fréquentes incursions de pillage, de sorte que Damas du moins aurait été amené à se rendre volontairement. Il revint avec un butin considérable.

Une caravane nombreuse de Mogrebins, venue du Caire par terre, fit le pélerinage cette année. A leur arrivée dans le Hedjaz, ils reçurent la permission de visiter la Mecque, parce que Saoud avait toujours déclaré qu'ils étaient des hommes religieux et se comportaient avec décence. Il eut une entrevue avec le conducteur de cette caravane, qui était un fils de l'empereur de Maroc, et des présens furent échangés entre eux.

Pendant que les pachas de Bagdhad et de Damas avaient fait, à différentes époques, des démonstrations hostiles contre les Wahhabites, l'Egypte restait spectatrice passive du sort du Hedjaz; une petite expédition de cinq cents hommes envoyée en 1804 par Schérif pacha de Djidda fut le seul et ce faible effort fait par l'Egypte pour rétablir le pouvoir des Turcs sur les cités saintes. L'état turbulent de cette contrée, le partage du pouvoir entre

les nombreux beys, qui ne rendaient qu'une obéissance nominale au pacha envoyé par la Porte, et le désir de ces beys de s'emparer de l'argent approprié à la caravane des pèlerins, toutes ces circonstances faisaient désespérer chaque vrai sunnite de voir jamais le hadj renaître, aussi long-temps que l'Egypte resterait dans cette position. Tout le monde savait en effet que ce n'était que de ce pays qu'il était possible de conquérir le Hedjaz. Le désert immense qui s'étend entre cette dernière contrée et Damas rend impossible le transport d'une quantité suffisante de vivres et de munitions, pour une campagne régulière contre un ennemi dont la première mesure serait de couper toutes les communications. Un corps considérable de troupes accompagné d'un grand nombre de chameaux chargés réussirait peut-être, après des difficultés sérieuses, à arriver à Médine, et même à la Mecque; il pourrait aussi s'emparer de ces villes, néanmoins tous les soldats et tous les chameaux qu'il lui serait possible de réunir, ne le mettraient pas en état de retenir tout le pays dans la soumission, de le défendre contre un ennemi actif, et de se passer de secours étrangers.

Cette dernière considération seule montra que c'était de l'Egypte que devaient être dirigés tous les efforts tentés pour délivrer le Hedjaz des Bédouins qui s'en étaient emparés. Ce pays dépend presque exclusivement de l'Egypte pour les nécessités de la vie que l'on peut y apporter par mer à Yambo et à Djidda, les véritables portes des deux cités saintes, sans que ces objets soient exposés dans leur trajet à aucun des accidens qui accompagnent un voyage de

trente à quarante jours de la Syrie à la Mecque à travers un désert nu et hostile.

Les Wahhabites ne refusèrent pas d'admettre dans les cités saintes les pèlerins, n'importe de quels pays ils venaient; ils avaient plusieurs fois offert de les laisser passer tranquillement pourvu qu'ils se comportassent décemment, et ne prissent aucun air de suprématie dans ces contrées, que les dispositions naturelles et le caractère de leurs habitans, ainsi que leur position géographique, avaient faites une province arabe et non pas turque. Après que la Mecque et Médine se furent rendues aux Wahhabites, après que le schérif lui-même fut devenu un prosélyte de leur doctrine, et eut commis des actes d'hostilité ouverte contre la Porte, et que tout le Hedjaz eut suivi son exemple, la mesure la plus naturelle qui se présentât à la pensée était de le priver de tout approvisionnement à l'avenir, en fermant à ses navires les portes de Suez et de Cosseir. Nous ne sommes pas surpris que ce parti n'ait pas été pris durant la domination des mamelоucks, temps où il était impossible d'effectuer en Égypte une résolution générale, et où de plus les beys, dont l'influence prévalait, tiraient un profit considérable du commerce avec le Hedjaz. Mais on peut raisonnablement s'étonner de ce que ce système prohibitif fût négligé sous le gouvernement de Mohammed Aly qui, depuis 1805, possédait le port de Suez et, depuis 1808, celui de Cosseir, et qui avait promis, dans les termes les plus forts, à son souverain qu'il délivrerait le Hedjaz des Wahhabites.

Durant tout ce temps, et même au commencement

de 1810, quand Mohammed Aly faisait des préparatifs sérieux pour attaquer les Wahhabites, il arrivait journellement à Suez et à Cosseïr des navires de Djidda et d'Yambo qui s'en retournaient chargés de blé et de denrées pour le schérif ainsi que pour des particuliers; ce trafic ne discontinua que quelques mois avant que la première expédition, contre l'Arabie, partît de Suez, quand on craignit que les bâtimens ne fussent saisis dans ce port pour y embarquer des troupes. Priver le Hedjaz de tout approvisionnement pendant une seule année aurait produit les conséquences les plus alarmantes dans ce pays où l'on n'a pas l'usage de faire des provisions pour plus de deux mois; et les minces secours apportés du Nedjd et de l'Yemen n'auraient pas pu prévenir une famine. Si cela fût arrivé, alors le chef des Wahhabites eût certainement été amené à faire au gouverneur de l'Egypte des propositions extrêmement favorables au pélerinage et à tout l'empire turc.

Quoique l'armée wahhabite occupant le Hedjaz eût pu toujours subsister sur les denrées fournies par l'intérieur, cependant les calamités de la famine dans les villes saintes auraient fortement affecté ces fanatiques religieux, qui avaient fréquemment montré leur respect pour les lieux saints et des égards pour leurs habitans. Le schérif même qui, depuis sa soumission, jouissait d'une grande influence, aurait employé tout son crédit auprès des Wahhabites, pour mettre un terme à un état de choses qui, indépendamment de ce qu'il faisait souffrir son peuple, objet peut-être peu important pour lui, aurait considérablement réduit ses revenus, prove-

nant du commerce et des droits levés sur les marchandises arrivant d'Egypte ou allant dans cette contrée.

Comme un parti aussi aisé et aussi naturel ne fut pas même essayé par Mohammed Aly, ses partisans ont essayé d'excuser sa négligence en alléguant que ce serait un péché odieux de réduire la Terre-Sainte à la famine; mais les personnes qui connaissaient bien le caractère du pacha savaient qu'une telle considération n'avait pas beaucoup de poids auprès de lui, tandis que celles qui avaient des notions sur le négoce du golfe Arabique croyaient que les bénéfices entrant dans le trésor du pacha par ce canal, soit par la vente du blé et des denrées pour son compte à Suez et à Cosseïr, soit par les droits de douane, étaient si considérables, qu'il différa d'exécuter les ordres de son souverain, parce qu'ils auraient diminué ou fait cesser ces profits. Tous les peuples de l'empire turc se réunissaient pour exécrer les Wahhabites et pour demander contre ces hérétiques une expédition semblable à nos anciennes croisades. Néanmoins on voyait leurs navires transporter de Suez les productions de l'Egypte sur le sol stérile du Hedjaz et approvisionner ainsi leurs ennemis, en même temps que des caravanes chargées de munitions destinées à être employées contre eux arrivaient journellement du Caire à Suez.

Le récit de ces actes absurdes, et de ces misérables demi-mesures sera cru à peine par les Européens qui le liront; mais un séjour de quelques années dans le Levant prouvera que lorsqu'un gou-

verneur turc appréhende une perte même très petite, ou seulement temporaire, rien ne peut l'engager à adopter une résolution d'utilité générale; sa vue ne s'étend jamais au delà du moment présent, pendant qu'il sacrifie les intérêts de son souverain et la prospérité de ses sujets à la certitude du plus mince avantage pécuniaire; cependant sa cupidité dépasse souvent le but, et amène sa propre ruine, ou du moins apporte un obstacle à ses propres opérations.

CHAPITRE VII.

MOHAMMED ALY EXPÉDIE SON FILS TOUSOUN PACHA AVEC UNE ARMÉE POUR ENVAHIR L'ARABIE. — THOMAS KEITH, ÉCOSSAIS (IBRAHIM AGA) COMMANDANT DES MAMELOUCKS DE TOUSOUN. — AHMED AGA, SURNOMMÉ BONAPARTE. — MÉDINE EST PRISE PAR LES TURCS; LA MECQUE SE REND À LEUR ARMÉE.

Lorsque Mohammed Aly fut, en 1804, nommé pacha d'Égypte, où depuis deux ans il avait exercé toute l'influence que ses troupes nombreuses et sa propre adresse pouvaient lui donner sur les faibles restes des mameloucks, jadis formidables, la principale obliga-

tion que lui imposaient les ordres de la Porte, fut de tâcher de reconquérir les villes saintes ; il savait bien que la désobéissance à ce commandement serait punie de la perte de son gouvernement, et la Porte, pour stimuler ses efforts, lui promit le pachalik de Damas, pour un de ses fils, aussitôt qu'il aurait obtenu possession de la Mecque et de Médine ; sa propre ambition rendit également cet objet très désirable pour lui, puisque la délivrance des cités saintes devait l'élever infiniment au dessus de tous les autres pachas de l'empire turc, et ajouter à son nom une telle célébrité, que par suite la Porte ne pourrait jamais être portée à s'opposer à ses intérêts. Durant les premières années de son gouvernement, le pacha fut constamment engagé dans des escarmouches avec les mameloucks ; ce ne fut qu'en 1810 qu'il en vint à un compromis qui leur fit abandonner leurs prétentions sur la basse Égypte et sur une grande partie de la haute, puis il les invita à rentrer au Caire, sous la promesse d'un sauf-conduit, et les fit bientôt massacrer traîtreusement dans le château de cette ville.

Vers la fin de 1809, Mohammed Aly commença sérieusement à se préparer à son expédition ; il était surtout nécessaire qu'il eût à son commandement un nombre suffisant de bâtimens pour le transport des troupes et des vivres. S'il se fût emparé d'un seul daô venant du Hedjaz, tous les autres auraient été effrayés, et son entreprise en aurait souffert ; il résolut en conséquence de construire une flottille, et en 1809 et 1810 ainsi qu'au commencement de 1811, vingt-huit grands et petits bâtimens, de cent à deux

cent cinquante tonneaux, furent bâtis à Suez où un millier d'ouvriers, parmi lesquels il y avait des Grecs et des Européens, trouvèrent constamment de l'ouvrage. Le bois, façonné à Boulak près du Caire, était porté à dos de chameau, à travers le désert, et de grands magasins de blé, de biscuit, et d'autres denrées furent, vers le même temps, formés à Suez. Comme il n'était pas aisé de faire passer sur de tels navires, à travers une mer orageuse, des corps nombreux de cavalerie, il devint nécessaire de pourvoir à leur trajet par terre : les châteaux d'Adjeroud, Nakhel, Akaba, Moeïleh et El Oudj furent tous réparés, renforcés de nouvelles murailles et garnis de fantassins mogrebins, accoutumés à traiter avec les Bédouins, et ceux de ces Arabes, qui demeuraient dans le voisinage des châteaux, furent engagés par des présens à aller au Caire chercher des vivres qui devaient être placés dans les magasins de ces forts.

En même temps, des dépôts de blé furent établis à Cosseïr ; mais ce port n'avait pas, au commencement de la guerre, l'importance qu'il acquit plus tard comme entrepôt général des provisions, étant beaucoup plus près du Hedjaz que Suez, qui continua simplement à être le port marchand du Caire.

Quand Ghaleb, schérif de la Mecque, entendit dire que des préparatifs si considérables étaient faits pour l'invasion du Hedjaz, et que Mohammed Aly possédait de bien plus grandes ressources qu'aucun autre pacha qui avait essayé d'entrer par force dans ce pays, il jugea prudent d'entamer avec lui une correspondance secrète, et d'affirmer que, bien que des circonstances irrésistibles l'eussent contraint à

embrasser la croyance des Wahhabites, néanmoins il était prêt à secouer leur joug à la première apparition d'une armée turque respectable sur les côtes du Hedjaz. Dans le cours de cette correspondance, il ajouta beaucoup de renseignemens sur l'état actuel et la force des sectaires, les dispositions des Bédouins du Hedjaz et la meilleure manière d'attaquer.

Ce fut à Seïd Mohammed el Mahkrouli, le premier négociant du Caire, qui avait été souvent à la Mecque, et faisait de très grosses affaires avec le golfe Arabique, que Mohammed Aly confia la conduite politique de la guerre, et tous les arrangemens à prendre avec les Bédouins vivant sur les côtes; il n'est pas douteux que Mahkrouli n'ait eu une part considérable au succès final de cette entreprise. Mohammed Aly était d'un caractère trop soupçonneux pour avoir beaucoup de confiance dans les assurances de Ghaleb, dont le caractère artificieux et rusé était bien connu, cependant il devenait nécessaire d'apaiser les craintes qu'une invasion étrangère pourrait lui causer. On lui fit les plus belles promesses, on lui dit que son pouvoir sur le Hedjaz serait respecté, que les droits de douane de Djidda, principale source de ses revenus, seraient laissés entre ses mains; et les soldats destinés à être embarqués pour l'expédition furent persuadés, par des rapports répandus secrètement, que Ghaleb, avec toutes ses troupes, se joindrait à eux à leur arrivée.

L'état de l'Égypte n'était pas encore assez tranquille pour permettre que Mohammed Aly s'absentât. Dans la partie méridionale de la Haute-Egypte, les mameloucks continuaient à harceler les troupes du

pacha. Tousoun bey, second fils de Mohammed Aly, jeune homme de dix-huit ans, fut mis à la tête de la première expédition contre les Wahhabites, qui, après beaucoup de délais, fut prête à partir à la fin d'août 1811. Tousoun bey, encore tout jeune, avait donné des preuves d'un courage extraordinaire dans la guerre des mameloucks, et la valeur étant une qualité très rare parmi la race actuelle des Osmanlis dégénérés, et encore plus rare dans la famille d'un pacha, ses amis le regardèrent comme très propre à diriger l'entreprise la plus difficile. Ahmed Aga, trésorier ou kheznadar de Mohammed Aly, fut envoyé avec Tousoun comme étant un général d'une bravoure remarquable et de très sage conseil. Ses exploits d'extermination dans les guerres contre les mameloucks et les Arabes en Égypte, l'avaient exalté aux yeux de son maître; son indifférence totale pour la vie des hommes, son mépris de tous les principes de morale et sa jactance lui avaient procuré le surnom de Bonaparte qui le flattait infiniment et par lequel il était universellement désigné en Égypte (1).

On ne peut nier qu'il ne fût un soldat très brave; mais son ivrognerie et ses débauches du genre le plus vil avaient privé son esprit d'énergie et de jugement.

A ces deux commandans fut adjoint El Mahkrouli, dont il vient d'être question : les négociations avec le schérif et les Bédouins étaient de son ressort.

(1) J'ai en ma possession des lettres originales qui lui ont été adressées par le chef des Wahhabites et dans lesquels il est qualifié « Ahmed aga Bonaparte. »

Scheikh el Mehdi et Scheikh el Tahtaoui, deux grands oulémas du Caire, s'embarquèrent aussi avec les troupes, afin que, par leur talent pour la controverse, ainsi qu'on le disait, ils pussent convaincre les Wahhabites des erreurs qu'ils avaient adoptées dans leur nouvelle croyance. L'expédition se composait de deux parties: l'infanterie, consistant principalement en soldats arnautes et se montant à quinze cents ou deux mille hommes effectifs, sous le commandement de Saleh Aga et d'Omar Aga, s'embarqua à Suez pour Yambo, et prit avec elle tous les navires nouvellement construits et portant des vivres. La cavalerie, avec Tousoun bey et Ahmed Bonaparte, formait un corps de dix-huit cents hommes, les uns Turcs, les autres Bédouins armés, sous les ordres de Schédid, scheikh de la tribu des Haoueïtat; elle alla par terre.

En octobre 1811, la flotte aborda près d'Yambo, les troupes débarquèrent à une petite distance de la ville, dont elles prirent possession après une faible résistance de la garnison qui capitula; quinze jours après, la cavalerie arriva sans avoir rencontré aucune opposition de la part des tribus bédouines qu'on s'était déjà conciliées par de grosses sommes d'argent. La prise d'Yambo fut proclamée comme une première victoire sur les Wahhabites, et un pronostic favorable du succès futur de l'expédition. Les troupes restèrent quelques mois inactives; l'infanterie à Yambo, et la cavalerie avec les Bédouins à Yambo el Nakhel, à six heures de marche du port, et principale station des Arabes Djeheïné; ce temps fut consumé en négociations. Tousoun trouva que le

Hedjaz n'était nullement dans l'état qu'il s'était figuré d'après les rapports de Ghaleb. Les Bédouins de ce pays, et notamment les deux grandes tribus des Harb et des Djeheïné, malgré leur aversion pour les Wahhabites, et leur désir de participer de nouveau aux riches rétributions et aux profits provenant des caravanes des pélerins turcs, étaient complétement intimidés par la puissance et la vigilance de Saoud; ils n'osèrent pas bouger aussi longtemps que les Turcs n'eurent pas remporté un avantage assez décisif pour leur donner l'espoir d'une réussite ultérieure en se joignant à leur parti. La seule prise d'Yambo ne pouvait pas être comptée comme d'une grande importance pour la continuation de la guerre, quoique ce port fût très utile aux Turcs comme un mouillage sûr pour leurs navires et un dépôt pour leurs munitions.

A l'époque de leur arrivée, Yambo n'avait pas de garnison wahhabite; le schérif Ghaleb y tenait un gouverneur et une centaine de soldats; ils avaient essayé de se défendre, mais les habitans les avaient forcés de se retirer, craignant que leur ville ne fût exposée à être prise d'assaut par des troupes farouches, et jugèrent prudent de capituler. Le schérif resta tranquille spectateur de ce commencement de guerre; il écrivit des lettres à Tousoun pour s'excuser, sur la faiblesse de son armée et sur la crainte des Wahhabites, de ce qu'il ne l'avait pas encore rejoint; néanmoins il déclara de nouveau, de la manière la plus solennelle qu'il jetterait le masque et attaquerait ouvertement ces sectaires aussitôt que les Turcs remporteraient quelque avantage important qui at-

tirerait de leur côté tous les Bédouins du Hedjaz. En même temps, il mit une forte garnison à Djidda et à la Mecque, et pressé par Saoud de se réunir à lui contre les agresseurs, il s'en défendit en alléguant ses craintes d'une attaque soudaine contre Djidda, qui pourrait conduire à celle de la cité sainte.

Il était évident que le plan du schérif était soit de temporiser et de tomber sur celui des deux partis qui essuierait la première défaite signalée, soit d'attendre qu'ils fussent l'un et l'autre affaiblis par la guerre, et de les chasser alors de ses États. Les seuls Bédouins du Hedjaz que Tousoun réussit à détacher des wahhabites, furent quelques hordes des Djeheïné habitant le voisinage d'Yambo; tandis que la plus grande partie de cette tribu et toute celle des Harb, qui étaient limitrophes de leur territoire, résistèrent insensibles à ses offres.

Toutefois il devenait nécessaire de commencer une campagne, de crainte que les peuples du Hedjaz ainsi que l'ennemi ne regardassent l'inaction comme l'effet de la crainte, et la négociation comme une preuve de faiblesse. Marcher sur la Mecque ou Djidda aurait obligé le schérif qui occupait ces deux villes à se déclarer décidément pour un parti ou pour l'autre, résolution plus à redouter pour Tousoun que pour les Wahhabites. En conséquence, il dirigea très sagement ses vues vers Médine, à six journées d'Yambo, et réputée la meilleure ville murée du Hedjaz, le rempart de cette contrée du côté du Nedjd, le lieu de sûreté des Wahhabites, et dont la possession pouvait ouvrir ou intercepter le passage des pélerins de Syrie; ainsi la prise de Médine devait

déterminer beaucoup de Bédouins à se joindre à l'armée, et lorsque Ghaleb apprit le dessein du pacha, il promit formellement de se déclarer contre Saoud, aussitôt que cette place serait tombée.

Tousoun, ayant laissé une garnison à Yambo, marcha, en janvier 1812, sur Médine. Après une légère escarmouche, il pénétra dans Béder, petite ville à deux journées de la côte et occupée par la tribu des Harb : elle est située à l'entrée des montagnes qu'il était nécessaire de traverser pour arriver à Médine. On s'attendait à de la résistance de la part des Beni Harb, qui tenaient les passages, mais on ignorait qu'il s'y trouvât des troupes wahhabites. Tousoun plaça une petite garnison à Béder, puis s'avança avec son armée vers Seafra, à huit heures de distance : après un combat de peu de durée, un corps de Bédouins Harb, qui en était maître, se retira. A quatre heures de Seafra, la route passe par un défilé dont la largeur n'est que de cent vingt à cent quatre vingts pieds, entre des montagnes escarpées et raboteuses, et à l'entrée duquel est situé le village de Djedeïdé au milieu de bocages de dattiers; c'est le principal établissement des Beni Harb, à qui la caravane des pèlerins de Syrie avait été souvent obligée de payer des sommes considérables pour pouvoir passer sans obstacle.

Dans ce défilé, dont la longueur est à peu près d'une heure et demie de marche, l'armée turque fut attaquée brusquement par toutes les forces réunies des Harb. Après quelques escarmouches, les Turcs, croyant qu'ils avaient remporté l'avantage, poursuivirent les Arabes jusqu'au milieu du col : tout à coup les mon-

tagnes des deux côtés furent couvertes d'une multitude de soldats wahhabites, arrivés la veille du Nedjd, et dont les Osmanlis ignoraient entièrement la présence. Les Wahhabites, commandés par Abdallah et par Faisal, fils de Saoud, étaient au nombre de vingt mille tant fantassins que guerriers montés sur des chameaux, et de huit cents cavaliers. En se retirant et se fortifiant dans le village de Djedeidé, les Turcs auraient pu y soutenir une attaque, et obtenir une capitulation honorable, puisque le nombre de leurs ennemis les mettait dans l'impossibilité de rester long-temps sur le même point.

Toutefois, au premier cri d'alarme, l'infanterie turque se replia en arrière, et la cavalerie, qui avait l'ordre de couvrir la retraite, ne tarda pas à prendre également la fuite, tandis que leurs agiles ennemis, les pressant de près par derrière et les devançant le long du flanc des montagnes, les accablaient de décharges continuelles. Dans ces conjonctures désespérées, Tousoun ne démentit pas sa réputation de bravoure, et se comporta comme il convenait à l'honneur d'un commandant. Accompagné d'abord seulement de deux cavaliers de sa suite, après des efforts inutiles pour rallier ses soldats, il se hâta de rejoindre son arrière-garde, et s'enfonça dans les rangs de l'ennemi pour le contraindre à cesser la poursuite.

Des personnes, qui s'étaient trouvées là m'ont dit que Tousoun s'écriait, les larmes aux yeux, en s'adressant aux Turcs fugitifs : « Aucun de vous ne restera-t-il donc avec moi ? » Enfin, une vingtaine de cavaliers le rejoignirent. Heureusement, les Wahhabites étaient alors occupés à s'emparer du

bagage de l'armée, ce qui leur fit retarder leur marche. Quand les Turcs eurent regagné la plaine au delà de l'issue du défilé, leur cavalerie se rallia, et jusqu'à un certain point protégea le reste de l'armée. Si les Wahhabites l'eussent poursuivie plus chaudement, par delà les montagnes, elle eût été entièrement anéantie; ils se contentèrent de prendre tous les équipages des Turcs, quatre pièces de campagne, presque tous leurs chameaux, et beaucoup de butin qu'ils trouvèrent dans les ceintures des Arnautes; ceux-ci s'étaient enrichis des dépouilles des mamelloucks en Égypte. Douze cents hommes environ furent tués dans cette journée. Tousoun opéra sa retraite sur Béder, y mit le feu à son camp, qu'il n'avait pas le moyen de déplacer, et abandonna par le même motif sa caisse militaire: il atteignit la côte maritime la plus proche de Béder, à la baie de Bereïka où plusieurs de ses navires étaient à l'ancre; s'y embarqua avec un très petit nombre de gens de sa suite, et fit voile pour Yambo. Le reste de ses troupes y arriva quelques jours après, dans un triste état. Par bonheur pour elles, les Wahhabites, s'imaginant qu'un corps considérable de Turcs était retranché à Béder, ne poussèrent pas vivement leur succès; ainsi tous les soldats qui eurent la force de faire le voyage finirent par rentrer dans Yambo.

Lorsque les Wahhabites surent que leurs ennemis étaient en sûreté dans cette ville, ils envoyèrent des détachemens qui balayèrent le pays jusque sous les murs de la place. Aussitôt que le schérif eut appris que l'expédition des Turcs avait manqué, il alla joindre les Wahhabites à Béder. Il fut d'abord ques-

tion de donner l'assaut à Yambo; cependant on renonça bientôt à ce projet, parce qu'on craignit que les habitans arabes, qui avaient épousé cordialement la cause des Turcs, ne se défendissent en désespérés. Les Wahhabites, jugeant inutile de bloquer plus long-temps cette ville, se retirèrent dans l'intérieur, prêts à se réunir au premier avis si les Turcs s'aventuraient une seconde fois à faire marcher une armée dans la plaine. Dans cette retraite, ils laissèrent aux Bédouins Harb le soin de harasser les Turcs et d'empêcher toute espèce d'approvisionnement de pénétrer dans Yambo.

Pour revenir au récit de cette circonstance périlleuse où se trouva Tousoun quand tout son monde, à l'exception de deux cavaliers, l'eut abandonné, je dois citer une anecdote relative à un de ces braves militaires, qui se nommait Ibrahim Aga, et remplissait les fonctions d'*anakder agassi* ou chef des mameloucks de Tousoun. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, né à Édimbourg et nommé Thomas Keith. Fait prisonnier dans la dernière expédition anglaise contre l'Égypte, avec plusieurs autres hommes de son régiment, le soixante-douzième des montagnards écossais, où il servait comme armurier, il embrassa l'islamisme, et Ahmed Bonaparte, dont j'ai parlé précédemment, l'acheta du soldat qui l'avait pris. Un mamelouck sicilien, favori de son maître, ayant insulté le jeune Écossais, un duel s'ensuivit; le Sicilien succomba. Ibrahim Aga, pour échapper à la colère d'Ahmed Bonaparte, implora la protection de l'épouse de Mohammed Aly, qui l'accueillit avec bienveillance et engagea son fils Tousoun à le

prendre à son service. Tousoun, dans un de ces accès capricieux de mauvaise humeur auxquels les despotes turcs sont si sujets, ordonna de mettre à mort le jeune Écossais pour une négligence légère de ses devoirs; le brave soldat défendit avec son sabre, la porte de sa chambre, pendant une demi-heure, contre plusieurs assaillans, puis se jeta par la fenêtre et se réfugia de nouveau auprès de sa compatissante protectrice, qui l'eut bientôt fait rentrer en grâce auprès de son fils. Tousoun finit par connaître le mérite d'Ibrahim comme soldat courageux, le nomma chef de ses mameloucks, et, après sa valeureuse conduite à Djedeïdé, l'éleva au poste de son trésorier, qui est le second à la cour d'un pacha. Ibrahim Aga combattit de nouveau avec vaillance à Médine et à Taraba, comme on le verra plus tard, et fut chargé du gouvernement de Médine en avril 1815. Deux mois après, s'étant empressé d'aller avec deux cent cinquante cavaliers au secours de Tousoun, campé dans la province de Cassim, il fut surpris par un corps de Wahhabites plus nombreux, et partagea le sort de ses soldats qui périrent tous. Dans cette dernière affaire, le hardi Écossais tua de sa main quatre Wahhabites, et Abdallah ibn Saoud avoua que Tousoun et son trésorier fidèle étaient les hommes les plus braves de l'armée turque.

Les pertes qu'elle venait d'éprouver la découragèrent complétement. Saleh Aga et Omar Aga, les deux chefs de l'infanterie, déclarèrent qu'il leur était impossible de combattre davantage dans le Hedjaz. En conséquence, Tousoun résolut de les renvoyer; ils retournèrent à Cosseïr, et en allant ensuite au

Caire, ils recrutèrent leur corps d'un grand nombre d'hommes mécontens du pacha. En approchant de la ville, ils prirent une attitude si imposante que Mohammed Aly trouva nécessaire de mettre en œuvre toute son adresse pour les engager, par menaces et par présens, à quitter l'Égypte. Ils avaient précédemment pillé les cantons les plus riches de la partie supérieure de ce pays, et ils s'embarquèrent à Alexandrie avec des trésors considérables.

Les troupes de Tousoun avaient perdu beaucoup de chevaux par les fatigues du voyage de terre, et avant d'arriver à Yambo elles furent abandonnées par la plupart des cavaliers bédouins qui les accompagnaient. Près de deux cents chevaux furent tués à Djedeïdé, et quand l'armée revint à Yambo, elle n'en avait plus que ce nombre. La disette des fourrages força les hommes qui avaient encore des chevaux à les vendre, et quant à eux ils furent renvoyés au Caire, afin de s'y monter de nouveau. Dès que Mohammed Aly apprit l'échec de son fils, il prit toutes les mesures nécessaires pour réparer cette perte et préparer une nouvelle expédition. Il lui envoya de grosses sommes d'argent pour les distribuer parmi les scheikhs bédouins du voisinage, dans l'espoir de les détacher de la cause des Wahhabites. Le printemps et l'été de 1812 furent entièrement employés à ces opérations, et des renforts journaliers de troupes et de munitions arrivèrent à Yambo. Mahkrouli réussit enfin, par l'appât de l'or, à gagner un nombre considérable des Beni Harb, et principalement leurs tribus des Beni Salem et des Beni Sobh, qui occupaient les défilés de Ssafra et de Djedeïdé. Ghaleb

même, quand il fut convaincu que Mohammed Aly était décidé à continuer la lutte, reprit son ancien système de politique, assura Tousoun qu'il ne s'était joint aux Wahhabites à Béder que par crainte, et renouvela ses offres d'ouvrir les portes de Djidda et de la Mecque aux troupes turques aussitôt qu'elles auraient pris Médine.

En octobre 1812, Tousoun jugea qu'il était assez fort pour faire une seconde tentative sur Médine. Les Bédouins demeurant sur la route étaient devenus ses amis; beaucoup d'hommes de la tribu des Djedeïdé s'étaient enrôlés sous ses bannières; les espérances de succès étaient encouragées par la nouvelle que les Wahhabites restaient inactifs dans le Nedjd : il transporta son quartier général à Béder, et Ahmed Bonaparte prit le commandement des troupes; elles s'avancèrent sans obstacle par le même défilé qui avait été précédement le théâtre de leur défaite, laissèrent une garnison à Djedeïdé et arrivèrent sous les murs de Médine, sans avoir essuyé une escarmouche.

Une garnison wahhabite occupait, depuis un an, la ville et le château, abondamment pourvus de vivres pour soutenir un long siége. Cependant le chef était resté dans le Hedjaz sans rien tenter; la victoire de Djedeïdé avait étendu son autorité sur tous les Arabes du nord, et en 1812, il recueillit le tribut des Bédouins du voisinage immédiat de Bagdhad, d'Alep et de Damas. Après avoir vendu à la Mecque le butin obtenu à Djedeïdé, il était retourné à Deraïeh, et ses soldats étaient si enflés de leur victoire et méprisaient tellement les Turcs pour la poltronne-

rie de leur conduite à Djedeïdé qu'ils s'imaginaient qu'il leur serait possible, à quelque époque que ce fût, de les défaire de nouveau. Saoud espérait probablement que Médine ferait une longue résistance, et que le manque de vivres forcerait les Turcs à la retraite; il prévoyait que, dans ce cas, les Beni Harb abandonneraient leurs alliés étrangers qui, à leur tour, seraient aisément exterminés.

De petits combats eurent lieu devant Médine avec la garnison wahhabite. Ahmed Bonaparte entra dans les faubourgs, et repoussa l'ennemi dans l'intérieur de la ville; à l'approche des Turcs, celui-ci en avait expulsé tous les habitans, ils demeuraient dans les faubourgs, et prirent une part active à la première escarmouche contre les Wahhabites. La ville était défendue par ses murs et son château; les Turcs n'avaient que de légères pièces de campagne pour battre ces ouvrages. Après un siége d'une quinzaine de jours pendant lesquels les Wahhabites effectuèrent plusieurs sorties, les Turcs pratiquèrent une mine, mais d'une manière si ouverte que les défenseurs de la place trouvèrent le moyen de la contre-miner et de détruire les travaux. Une seconde mine eut plus de succès; au milieu de novembre 1812; pendant que les Wahhabites étaient occupés à la prière du midi, une partie du rempart sauta, et les Arnautes se précipitèrent dans la ville. Les Wahhabites surpris se réfugièrent dans le château; il y en eut à peu près mille d'égorgés dans les rues; toute la ville fut livrée au pillage; cinq Turcs seulement furent tués. L'Écossais Ibrahim aga déploya dans cette occasion son intrépidité ordinaire, ayant été le premier qui

entra par la brèche. Quinze cents Wahhabites retirés dans le château qui était bâti sur le roc vif étaient à l'abri de la mine, et les Turcs, faute de grosse artillerie, ne purent l'attaquer convenablement; mais, au bout de trois semaines, la disette força les Wahhabites de capituler; Ahmed Bonaparte leur avait promis un sauf-conduit, la permission d'emmener tout leur bagage et des chameaux pour ceux qui voudraient retourner dans le Nedjd.

Quand ils sortirent du fort, ils ne trouvèrent que cinquante chameaux au lieu de trois cents qu'on leur avait fait espérer. Ils furent donc contraints de laisser derrière eux la plus grande partie de leurs effets, et de porter sur leur dos ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils ne furent pas plutôt hors de l'enceinte de la ville, que les soldats poursuivirent, dépouillèrent et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre : il y en eut bien peu qui échappèrent, indépendamment de ceux qui étaient montés sur des chameaux. Ces Arabes étaient pour la plupart, de la tribu des Asir, qui demeurent au sud de la Mecque, et qui plus tard opposèrent une résistance si opiniâtre à Mohammed Aly. Saléh ibn Saléh, un de leurs chefs, qui était des environs de Bagdhad, eut le bonheur de retourner dans ses foyers. Masaoud el Medheian, à qui Saoud avait donné le commandement de tous les Beni Harb et de plusieurs autres tribus, ne se souciant pas de s'enfermer dans l'intérieur de la ville, se retira avec sa famille et quarante hommes dans une maison de campagne qu'il avait fortifiée, au milieu d'un bocage de dattiers, à peu près à une heure de distance de Médine. Quand cette place fut prise,

il conclut une capitulation à condition d'un sauf-conduit pour lui, sa famille, ses adhérens et tout le bagage; une maison dans le faubourg lui fut assignée pour son usage; il y déposa sa famille et ses effets. Mais, lorsque le château se rendit et que sa garnison fut si bassement massacrée, les Turcs saccagèrent sa maison, tuèrent ses fils et ses partisans, le chargèrent de fers et l'envoyèrent à Yambo. En traversant Béder, il trouva le moyen de s'échapper la nuit dans les montagnes et se réfugia chez des Beni Harb. Trois jours après, ceux-ci, gagnés par l'or des Turcs, le livrèrent. Il fut expédié d'Yambo au Caire et ensuite à Constantinople où il eut la tête tranchée. Il eut pour compagnon d'infortune ce même Hassan Kaladji dont il a été question dans ma notice sur l'histoire de Médine.

La conduite perfide des Turcs à Médine fut très imprudente, parce qu'ils luttaient contre un ennemi renommé pour sa scrupuleuse exactitude à exécuter de bonne foi les promesses de saufs-conduits qu'il avait données. Cette action inspira de l'aversion aux Bédouins, et avec d'autres du même genre dont je parlerai plus tard, marqua du sceau de l'infamie le nom turc dans tout le Hedjaz. Ahmed Bonaparte, en véritable Vandale, ramassa les crânes de tous les Turcs tués à Médine et en construisit une espèce de tour, sur le grand chemin d'Yambo. Il plaça auprès une garde, ce qui n'empêcha pas les Arabes et même les habitans de Médine d'enlever de temps en temps quelques uns de ces honteux trophées, et à mon arrivée en 1815 il n'en restait que très peu.

Après la prise de Médine, un corps de mille cavaliers et de cinq cents fantassins, parti d'Yambo, marcha sur Djidda et sur la Mecque. Il était commandé par Moustafa bey, beau-frère de Mohammed Aly. De même qu'Ahmed Bonaparte, il s'était autrefois signalé par sa rigueur barbare envers les Egyptiens rebelles que Mohammed Aly eut de si fréquentes occasions de combattre. Il fut nommé gouverneur de la province de Scherkiéh, où il extermina des camps entiers de Bédouins et brûla beaucoup de villages; on l'entendit souvent se vanter qu'il était mort plus d'hommes sous le bâton de ses *kaouas* ou exécuteurs qu'il n'aurait pu en naître si quelques unes de ses femmes étaient accouchées chaque jour de l'année d'un enfant mâle.

La chute de Médine avait intimidé Ghaleb, peut-être désira-t-il alors se débarrasser des Wahhabites, et, pour le moment du moins, préféra-t-il les Osmanlis. Il dépêcha des messagers à Moustafa bey, pour l'inviter à venir de son côté. Quelques centaines d'hommes furent dirigées sur Djidda, pendant que le principal corps d'armée s'avança vers la cité sainte, où El Medhaïfé commandait les troupes wahhabites; comme il ne se trouvait pas assez fort pour offrir la bataille il se replia sur Taïf, quelques heures avant que les Turcs fissent leur entrée, en janvier 1813. Les biens des Mekkaouis furent respectés, de même qu'ils l'avaient été précédemment par les Wahhabites; Ghaleb se joignit aux Osmanlis avec un millier d'hommes tant Arabes qu'esclaves nègres. Quinze jours après, Taïf fut attaqué; quelques escarmouches eurent lieu devant

cette ville; El Medhaïfé décampa, et Ghaleb et Moustafa entrèrent dans la place que les Wahhabites avaient tenue pendant vingt ans et qui avait plus souffert qu'aucune autre ville du Hedjaz.

CHAPITRE VIII.

MOHAMMED ALY PART D'ÉGYPTE AVEC UNE ARMÉE DE TURCS. — IL ARRIVE A DJIDDA ET A LA MECQUE. — IL ARRÊTE SCHÉRIF GHALEB ET L'ENVOIE PRISONNIER AU CAIRE. — LES TROUPES DE GHALEB SE RASSEMBLENT A TARABA.

Moustafa bey, énivré de ces succès et du vin de Taïf, jugea que seul il était capable de soumettre les Wahhabites. Taraba ville à soixante-dix ou quatre-vingts milles à l'est de Taïf, était un des postes les plus forts qui unissaient les Wahhabites du Nedjd à ceux des montagnes de l'Yemen. Les Arabes Begoum demeuraient à Taraba; depuis les guerres de schérif Ghaleb avec les Wahhabites, ils avaient fortifié leur ville d'un mur et d'un fossé, et l'épaisse forêt de dattiers qui l'environne servait de défense additionnelle. Moustafa bey marcha sur Taraba; ayant rencontré de l'opposition dans le pays montagneux et perdu près de cinq cents hommes, il fut contraint de revenir à Taïf. Sur ces entrefaites, Othman el Medhaïfé, avec sa cavalerie légère, n'était pas resté inactif; il balaya le pays dans toutes les directions, détruisit beaucoup de traîneurs et intercepta souvent

les communications avec la Mecque; enfin, pendant tout l'été de 1812, il gêna beaucoup la garnison de Taïf. Ghâleb, qui de même qu'Othman avait des cavaliers bédouins, offrit une récompense de cinq mille piastres fortes à celui qui prendrait Medhaïfé. Son inimitié personnelle pour son beau-frère, qui avait été la cause de toutes ses infortunes avec les Wahhabites, aveugla son jugement dans cette occasion; il ne fit pas réflexion que, si les Bédouins des environs de la Mecque perdaient ce chef, les Turcs n'auraient pas de difficulté à s'établir solidement dans le pays, et à le priver lui-même de son autorité.

Dans une de ses excursions, Medhaïfé fit halte à Bisel, petit château qu'il avait bâti dans les montagnes à quatre ou cinq heures de marche à l'est de Taïf. Le schérif, apprenant qu'il était là, fit investir la place par un fort détachement qui bientôt y mit le feu. Medhaïfé, avec une trentaine de ses hommes, tous vêtus comme des Bédouins de la classe la plus pauvre, fondit sur l'ennemi et se fit jour à travers ses rangs; mais une blessure ayant estropié sa jument, elle ne put le porter bien loin. Alors il mit pied à terre et réussit à s'échapper; le lendemain, ayant cherché un asile dans la tente d'un Bédouin Ateibé, il fut saisi et mené au schérif qui paya au Bédouin la récompense promise, et chargea son prisonnier de chaînes. Medhaïfé fut envoyé à Djidda, au Caire et finalement à Constantinople, où le plus jeune des fils de Mohammed Aly présenta à son souverain son vaillant captif avec les clefs des villes saintes et beaucoup d'objets précieux. On

pense bien que Medhaïfé ne tarda pas à être décapité; les Wahhabites perdirent ainsi leur partisan le plus actif et le plus entreprenant dans le Hedjaz; il fut fait prisonnier au mois de septembre 1812.

Le Hedjaz fut alors réduit à l'obéissance et les cités saintes furent délivrées. Au mois de novembre, la caravane des pélerins du Caire entra dans la Mecque avec sa pompe ordinaire, et pratiqua toutes les obligations du hadj avec les cérémonies convenables. La caravane de Syrie ne pouvait pas encore essayer de traverser le désert; les châteaux sur la route des pélerins et les réservoirs qui y sont contigus n'ayant pas encore été réparés; on n'avait pas eu non plus le temps de faire les approvisionnemens nécessaires. Ahmed Bonaparte était retourné au Caire; Tousoun, créé pacha de Djidda, était venu à la Mecque, comme hadji, dans l'hiver de 1812, laissant le gouvernement de Médine à Divan Effendi, officier de la cour de Mohammed Aly.

Quoique les cinq villes du Hedjaz fussent entre les mains des Turcs, cependant la puissance des Wahhabites n'était pas entamée. Toutes les tribus à l'est des montagnes qui traversent ce pays du nord à l'est, parallèlement à la mer, reconnaissaient encore la suprématie de Saoud. Les Turcs, partout où ils rencontraient les Bédouins, dans les plaines, étaient défaits, et la conduite du schérif n'était pas propre à inspirer de la confiance à ses nouveaux alliés. Dans ces conjonctures, Mohammed Aly pacha regarda comme indispensable de visiter en personne le théâtre de la guerre, et de frapper un coup signalé qui pût établir son autorité sur un pied permanent dans le Hed-

jaz et le mît en état de réclamer pour lui-même tout le mérite de la conquête. On savait que son souverain lui avait enjoint péremptoirement de se mettre à la tête de l'armée dans ce pays, et comme l'Egypte était, depuis 1811, complétement assujettie, il n'avait aucun prétexte de désobéissance. Les faibles restes des mameloucks avaient été chassés de la Haute-Egypte et s'étaient réfugiés à Dongola. Ahmed aga La's, célèbre chef arnaute, gouverneur de Kéné, le seul personnage qui eût de l'influence parmi les soldats, et sur lequel le pacha entretenait des soupçons, fut attiré au Caire : son exécution fournit une nouvelle preuve, si elle avait été nécessaire, du peu de respect de Mohammed Aly pour ses garanties les plus solennelles de sauf-conduit. En partant du Caire, le pacha en confia le gouvernement et celui de la Basse-Egypte à Hosseïn bey, et celui de la Haute-Egypte à Ibrahim pacha son fils aîné ; tous deux hommes de grands talens, le premier pour le militaire, le second pour l'administration civile.

Mohammed Aly s'embarqua à Suez avec deux mille hommes d'infanterie, pendant qu'un corps de cavalerie de la même force et accompagné d'un train de huit mille chameaux s'avançait en même temps par terre. Tousoun était occupé à rassembler ses troupes à la Mecque, quand son père arriva sur la rade de Djidda en septembre 1813. Ghaleb, qui s'y trouvait, s'empressa d'aller complimenter le pacha à bord de son navire, avant qu'il débarquât. Ce fut en cette occasion que tous deux jurèrent solennellement sur le Koran de ne jamais entreprendre rien contre l'intérêt, la sûreté, ou la vie l'un de l'autre,

serment qu'ils renouvelèrent publiquement quelques semaines après, dans le saint temple de la Mecque, à la demande expresse du schérif, qui n'avait pas encore appris qu'on ne peut imaginer aucune promesse assez sacrée pour lier un Osmanli. Le schérif arrangea aussi avec le pacha quelques difficultés qui s'étaient élevées entre lui et le gouverneur turc de Djidda, au sujet des droits de douane; j'en ai parlé ailleurs.

Mohammed Aly, arrivé à la Mecque, fit des présens aux oulémas et distribua des aumônes aux pauvres; il commença à réparer le grand temple, et consacra de grosses sommes pour son service, ainsi que pour ses ornemens; mais sa principale et plus pressante affaire à cette époque fut de pourvoir au transport des approvisionnemens nécessaires, de Djidda à la Mecque et à Taïf. Djidda était devenu le grand dépôt des vivres et des munitions de l'armée. Tous les navires de ce port et d'Yambo, qui sont en grand nombre, étaient employés à cet objet, et Mohammed Aly avait conclu avec l'imam de Mascat un contrat pour le loyer de vingt navires pendant un an.

Le pacha aurait désiré qu'une petite frégate, le seul bâtiment de guerre qui lui appartînt, et qui se trouvait à Alexandrie, eût été conduit dans le golfe Arabique, en doublant le cap de Bonne-Espérance; le gouvernement britannique refusa d'en accorder la permission, sachant que ce vaisseau, ayant un mauvais équipage, se perdrait infailliblement dans des mers inconnues aux navigateurs turcs, et que cette perte serait attribuée par les soupçonneux Ot-

tomans, aux ordres secrets des Anglais. Un homme de cette nation, qui demeurait depuis quelque temps en Égypte, proposa de faire remonter la frégate au Caire, à l'époque de la crue du Nil, et ensuite de lui faire traverser le désert jusqu'à Suez sur des madriers; il semblait être persuadé de la possibilité de cette entreprise; comme le projet s'écartait trop de l'esprit de routine des Turcs, ils ne l'adoptèrent pas.

On éprouva plus de difficultés à transporter les vivres de Djidda à la Mecque, ville voisine, que de les expédier d'Égypte à Djidda. Les chameaux qui avaient accompagné l'expédition moururent, pour la plupart, peu de temps après leur arrivée dans le Hedjaz; l'herbe le long des chemins fut bientôt consommée par le passage continuel des caravanes, et les chameaux n'eurent plus rien à manger qu'un peu de haricots le soir, et une partie de cette chétive ration fut volée par les paysans égyptiens conducteurs de ces animaux : on les avait enlevés de force chez eux; ils vendaient les haricots aux Bédouins du Hedjaz. Des huit mille chameaux que Mohammed Aly avait fait partir par terre, il n'en restait que cinq cents en vie, trois mois après leur arrivée. Il était au dessous de la dignité du pacha de surveiller les détails de l'administration militaire; du reste, il aurait fallu qu'il changeât entièrement celle de son armée, où tous les employés depuis le premier jusqu'au dernier se rendaient coupables de concussions; sans cette réforme, il lui aurait été impossible de faire quelque arrangement salutaire. Les Bédouins qui avaient épousé la cause des Turcs, de même que tous ceux qui demeurent dans les can-

tons montagneux, ne possédaient pas beaucoup de chameaux; très peu d'entre eux se hasardèrent à offrir leurs animaux pour le service de l'armée, et pendant tout le temps de la guerre des Turcs, il n'y eut à aucune époque cinq cents chameaux du Hedjaz réunis : ces circonstances entravèrent les opérations du pacha; le nombre actuel des bêtes de somme pouvait à peine suffire aux besoins journaliers des troupes à la Mecque et à Taïf, et le pacha offrait si peu d'argent aux Bédouins que presque tous refusaient d'employer leurs chameaux à son service.

Toutefois, à son arrivée à la Mecque, sentant l'urgence des conjonctures, il pressa le schérif d'user de toute son influence auprès des Arabes voisins, pour les engager à fournir autant de chameaux qu'il leur serait possible, et à cet effet une grosse somme d'argent fut avancée pour être distribuée entre les scheikhs; mais un chef bédouin n'a pas une autorité despotique dans sa tribu, et il ne peut pas non plus prendre par force le chameau du dernier de ses Arabes. Le schérif fit de belles promesses, les scheikhs arabes suivirent son exemple; une seconde avance fut demandée au pacha, néanmoins pas un seul chameau ne parut.

Le pacha, qui durant son premier séjour à la Mecque avait rendu des visites amicales au schérif, devint froid dans ses démonstrations d'amitié; le schérif, de son côté, se plaignait de ce que les douanes de Djidda, malgré les promesses de Mohammed Aly, étaient enlevées à ses officiers; et bientôt chaque parti s'accusa mutellement de projeter des machinations insidieuses : les liaisons intimes du schérif avec

toutes les tribus du voisinage, qui, depuis la capture de Medhaïfé, le regardaient comme leur protecteur tant contre les Wahhabites que contre les Osmanlis, excitèrent de nouveaux soupçons dans l'esprit du pacha, et il se persuada qu'il lui serait impossible de réussir dans ses desseins, tant que le schérif conserverait son autorité. Il avait reçu du sultan un firman qui lui permettait de se conduire envers le schérif comme il le jugerait expédient; ainsi il pouvait le laisser à la tête du gouvernement ou le déposer et le faire prisonnier; ce fut du moins ce que le pacha dit plus tard.

Son principal objet fut alors d'arrêter et d'emprisonner Ghaleb : celui-ci avait avec lui à la Mecque à peu près quinze cents soldats; et d'autres troupes à Taïf et à Djidda. Tous les Arabes du voisinage étaient plus enclins pour lui que pour Mohammed Aly, contre lequel il aurait été facile de leur faire entreprendre des hostilités. A la Mecque, le schérif habitait un palais solidement bâti sur la pente d'un coteau dominé par un château, communiquant par un passage souterrain avec le palais. Ce château, construit par Serour, frère aîné de Ghaleb, venait d'être fortifié par celui-ci, quand il apprit les préparatifs de Mohammed Aly pour l'invasion de l'Arabie; le château était bien approvisionné, l'eau y abondait dans des citernes, et une garnison de huit cents hommes avec huit grosses pièces d'artillerie le défendait. Toute la ville était commandée par ce château, qui pouvait passer pour imprenable, d'après les moyens que le pacha avait à sa disposition pour s'en emparer par un siége régulier. Beaucoup d'autres

troupes de Ghaleb, telles que les schérifs de la Mecque, avec leurs serviteurs, plusieurs esclaves armés et des soldats mercenaires de l'Yemen, étaient logées dans la ville ou servaient de gardes-du-corps à Ghaleb. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on nourissait des desseins perfides contre lui.

Il est certain que si alors il eût violé sa promesse solennelle et attaqué le pacha, qui n'avait que douze cents hommes à la Mecque, il eût pu, avec l'aide des Bédouins, le chasser de la ville; mais, quelques accusations que les ennemis les plus acharnés du schérif aient pu élever contre lui pour son despotisme, jamais ils n'auraient pu prouver qu'il était coupable d'avoir enfreint sa parole; bien que les Turcs insinuent qu'il avait machiné un plan contre la personne de Mohammed Aly.

Ghaleb ne visita plus le pacha aussi familièrement qu'auparavant; quand il allait le voir à son logement dans une grande médressé près de la mosquée, il était accompagné de plusieurs centaines de soldats; il finit par cesser entièrement ses visites, et ne sortit plus de son palais que les vendredis pour se rendre à la mosquée pour la prière. Mohammed Aly essaya inutilement de le faire renoncer à ses précautions. Il lui rendit visite deux fois, accompagné seulement d'un petit nombre d'officiers, espérant que Ghaleb, de son côté, viendrait avec une suite aussi peu nombreuse; il avait même résolu de le saisir dans la mosquée; mais il en fut détourné par le kadhi récemment arrivé de Constantinople, qui soutint énergiquement l'inviolabilité de cet asile

sacré. Je raconte cette circonstance d'après une autorité incontestable.

Il s'écoula près de quinze jours pendant lesquels Mohammed Aly fit des tentatives journalières et inutiles d'exécuter son dessein. Enfin, il imagina un stratagème qui prouve la grande expérience qu'il avait acquise dans l'art d'attraper les gens. Il mande à son fils Tousoun, qui était alors à Djidda, de se rendre à la Mecque, et d'arriver tard dans la soirée d'un jour qu'il lui fixe; l'étiquette exigeait que Ghaleb sortît pour saluer Tousoun, parce que l'omission de cette cérémonie équivaut, selon les idées des Turcs, à une déclaration de guerre. Ghaleb, voulant faire sa visite avant que de nouvelles embûches pussent lui être dressées, sortit de bonne heure dans la matinée du jour qui suivit la venue de Tousoun, et se présenta chez lui accompagné d'une troupe peu nombreuse; c'est ce qui avait été prévu : la veille, Mohammed Aly avait fait cacher une centaine d'hommes dans différens appartemens donnant sur la cour de la maison où Tousoun devait s'arrêter, ils s'y rendirent de manière à n'exciter aucune observation de la part du public. Quand Ghaleb arriva, les domestiques le conduisirent au premier étage, sous prétexte que Tousoun était fatigué de son voyage, et dirent aux officiers du schérif de rester en bas. Ghaleb entra dans l'appartement du jeune pacha, et conversa quelque temps avec lui; mais, lorsqu'il voulut sortir, Abdia bey, un des commandans des Arnautes, lui apprit qu'il était leur prisonnier; la résistance aurait été vaine; les soldats sortirent de leurs cachettes, et Abdia bey et Tousoun obligèrent

le schérif à se montrer à une fenêtre, et à ordonner à ses gens qui étaient en bas de retourner au logis, parce qu'on n'avait pas le dessein de lui faire du mal.

Dès que cette nouvelle fut connue du public, les deux fils de Ghaleb se réfugièrent avec leurs troupes dans le château, et se préparèrent à la défense. Le schérif montra beaucoup de sang-froid : « Si j'avais » été un traître, ceci ne serait pas arrivé, » dit-il à Tousoun, en présence de ses officiers ; et quand on produisit un firman, véritable ou forgé, qui le mandait à Constantinople, il répondit : « La vo- » lonté de Dieu soit faite ; j'ai consacré toute ma vie » à faire la guerre aux ennemis du sultan, ainsi je » ne suis pas effrayé de paraître devant lui. » Tant que le château restait entre les mains des fils de Ghaleb, l'affaire n'était faite qu'à moitié. En conséquence, le schérif fut contraint d'écrire une note adressée à ses fils pour leur ordonner de rendre le château à Mohammed Aly ; mais il ne le signa que lorsqu'il fut menacé de perdre la tête.

Le lendemain, les Turcs entrèrent dans le fort, et la garnison se dispersa parmi les Bédouins du voisinage ou alla rejoindre les Wahhabites. Le kadhi, un officier du pacha, et un autre appartenant au schérif, furent chargés de dresser un inventaire de tous les biens de ce dernier, et à cet effet des recherches minutieuses furent faites dans ses différens palais de la Mecque. Le montant de tout ce qu'ils trouvèrent fut évalué à peu près à seize bourses ou deux cent cinquante mille livres sterling.

Après une captivité de quelques jours à la Mecque, le schérif fut envoyé, au mois de novembre, à

Djidda, où il resta détenu à bord d'un navire dans le port, puis il fut embarqué pour Cosseïr. J'étais à Kéné, dans la Haute-Égypte, quand il y arriva le 1er janvier 1814, et j'eus occasion de le voir; son courage ne l'avait pas abandonné, il parlait hardiment et avec beaucoup de dignité; jamais il ne faisait mention du nom de Mohammed Aly, ni de celui de son fils; il avait avec lui une douzaine d'eunuques, un petit nombre de domestiques arabes et deux de ses fils, qui étaient venus volontairement le joindre à Djidda. Parmi la petite quantité d'objets composant son bagage, je remarquai un bel échiquier, et on me dit que tous les jours il passait quelques heures à jouer aux échecs avec son eunuque favori.

Au Caire, il trouva ses femmes, qui y avaient été envoyées par la voie de Suez, avec tout ce qui lui appartenait et qu'on avait pris dans ses palais de la Mecque; Mohammed Aly ayant reçu l'ordre de n'en rien retenir. Un de ses fils mourut à Alexandrie, l'autre le suivit à Salonique, que la Porte lui avait assignée pour résidence, et où il recevait une pension mensuelle correspondante à son rang; quelques femmes esclaves, un fils cadet et une sœur de Ghaleb restèrent à la Mecque. Ce schérif et toute sa famille moururent de la peste à Salonique dans l'été de 1816. Abdallah Ibn Serour, cousin de Ghaleb, fut arrêté à la Mecque, le lendemain de l'emprisonnement de ce schérif, et ensuite expédié également au Caire : il réussit à s'échapper, fut repris et ramené par les Bédouins de Suez. Comme il avait toujours été l'ennemi de Ghaleb, on ne pouvait alléguer d'autre motif de son arrestation, sinon qu'il avait un fort

parti à la Mecque ; d'après les ordres de la Porte, il fut bientôt remis en liberté.

Ghaleb, pendant qu'il gouverna la Mecque, montra une grande bravoure en combattant les Wahhabites et ses propres parens, qui souvent lui furent opposés. Sa finesse profonde et sa connaissance intime des Bédouins et de leur politique, son éloquence et sa pénétration le rendaient éminemment capable de tenir les rênes du pouvoir; mais il était rapace et injuste dans ses demandes d'argent et dans les grosses amendes qu'il exigeait pour les plus petites fautes; son avarice l'avait fait généralement haïr. Durant un règne de vingt-huit ans, il dut accumuler des trésors considérables à la Mecque, où il ne faisait que peu de dépenses; comme après son enlèvement on ne trouva que la somme de biens énoncée précédemment, on supposa qu'il avait fait passer secrètement de grosses remises en argent ou en marchandises aux Indes-Orientales et particulièrement à Bombay, port avec lequel il commerçait depuis longtemps. Mohammed Aly insinua que le schérif avait eu l'intention de se réfugier dans cette ville; cependant le soin avec lequel il fortifia et approvisionna son château de la Mecque prouve plutôt qu'il était déterminé à résister aux Turcs, et même à les combattre dans l'enceinte de cette cité sainte.

La prise de Ghaleb répandit la terreur parmi tous les Mekkaouis et les Bédouins. Plusieurs chefs de ces derniers que le schérif avait présentés à Mohammed Aly, et avec lesquels des négociations avaient été entamées, s'enfuirent de la Mecque et retournèrent à Taraba, lieu où les Wahhabites fai-

saient abreuver leurs troupeaux. Tous les amis de Ghaleb à la Mecque, et plusieurs familles puissantes de schérifs avec leurs partisans, quittèrent la ville et se réfugièrent sous les tentes de leurs voisins, ne sachant pas si le pacha ne projetait point d'exterminer toute la race des schérifs. Parmi eux, se trouvait schérif Radjeh, parent éloigné de Ghaleb, un des hommes les plus distingués du Hedjaz pour son courage, son jugement et sa libéralité. Mohammed Aly lui avait donné le commandement de quelques centaines de Bédouins et l'avait chargé d'en recruter d'autres pour son service. Le jour de l'arrestation de Ghaleb, Radjeh sortit de Médine, et avec tout son monde gagna Deraïeh, où Saoud fut charmé de l'arrivée d'un homme doué de tant de talent, et jouissant d'une si grande influence : il lui donna une somme considérable d'argent, et le nomma, à la place de Medhaïfé, *émir el Oméra* ou chef des chefs des Bédouins du Hedjaz.

L'emprisonnement de Ghaleb causa une stagnation dans toutes les affaires politiques du pays ; une perfidie aussi ouverte aliéna aux Turcs même les Arabes les plus fortement opposés aux Wahhabites, et la position de Mohammed Aly devint critique. Les personnes les plus instruites pensaient que, puisqu'il avait résolu de s'emparer du schérif, il aurait dû attendre que plusieurs puissans scheikhs bédouins se fussent joints à lui, et les engager à commencer les hostilités contre les Wahhabites, ce qui les aurait mis plus tard dans l'impossibilité d'abandonner sa cause. Sans doute, le pacha jugea les intentions du schérif d'après les siennes, et il craignit de devenir

victime d'une trahison s'il laissait à Ghaleb le temps de mettre ses projets à exécution.

Il se trompait; certainement Ghaleb n'aimait pas les Osmanlis, mais, d'un autre côté, il haïssait également la domination des Wahhabites : son dessein était d'affaiblir les deux partis; jamais il ne songea à se conduire traîtreusement envers le pacha, ayant fait la promesse solennelle de protéger sa sûreté.

Yahya, homme de la race des schérifs, parent éloigné de Ghaleb, et auparavant son antagoniste, fut nommé gouverneur de la Mecque par Mohammed Aly; celui-ci savait bien qu'il n'avait ni talent, ni réputation, il voulait simplement que la place fût remplie par un individu complétement nul. Le pacha s'empara de tous les revenus du schérif à Djidda et à la Mecque, ne laissant à Yahya qu'une pension mensuelle de trente bourses.

A cette époque, le pacha n'avait d'autre objet en vue que d'expédier des vivres de Djidda à la Mecque et à Taïf. Quand il en eut réuni une petite quantité dans cette dernière ville, il résolut de frapper un coup décisif contre ses ennemis, que sa longue inactivité avait enhardis au point d'enlever des chameaux aux portes mêmes de Taïf et de la Mecque, pendant que les Bédouins commençaient à manifester leur mépris pour le pouvoir du pacha qu'ils détestaient déjà à cause de sa perfidie. De tous les ennemis des Turcs, dans le voisinage de la Mecque, ceux qui s'étaient montrés les plus hostiles étaient les Arabes Begoum qui habitaient Taraba, et qui, dans une occasion précédente, avaient défait Moustafa bey. La plus grande partie des troupes de Ghaleb s'étaient ré-

fugiées à Taraba, aussitôt après la prise de leur chef; schérif Radjéh y avait établi son quartier général; il y fut rejoint par Aly Medhaïfé, frère d'Othman: c'était un homme d'un grand crédit dans ce pays. Ainsi Taraba devint le point d'union de tous les Wahhabites du sud, de même que Deraïeh l'était dans le nord.

CHAPITRE IX.

LES ARABES BEGOUM COMMANDÉS PAR UNE FEMME. — LES TURCS LA REGARDENT COMME UNE SORCIÈRE. — ILS SONT DÉFAITS A TARABA. — MÉCONTENTEMENT DES TROUPES TURQUES. — MORT DE SAOUD : ABDALLAH SON FILS EST PROCLAMÉ CHEF DES WAHHABITES.

Les Arabes Begoum, dont les uns sont pasteurs et les autres cultivateurs, étaient commandés par Ghalié, veuve d'un des principaux habitans de Taraba; elle était plus riche qu'aucune famille arabe du voisinage, elle distribuait de l'argent et des vivres à tous les pauvres de sa tribu qui voulaient combattre les Turcs; sa table était ouverte à tous les Wahhabites fidèles dont les chefs tenaient leurs conseils dans sa maison; comme la vieille dame était

célèbre pour la rectitude de son jugement, et la connaissance exacte des intérêts des tribus voisines, non seulement son avis était écouté dans le conseil, il était même généralement suivi; ainsi elle gouvernait réellement les Begoum, quoiqu'ils eussent pour chef ou scheikh Ibn Khorschan, mais il ne l'était que de nom. Depuis la première défaite de Moustafa bey près de Taraba, le nom de Ghalié s'était répandu dans tout le pays; la peur, chez les soldats turcs, grossit bientôt son influence et son importance; ils la considérèrent comme le chef des Wahhabites unis, et racontèrent les histoires les plus absurdes sur sa puissance comme une sorcière, accordant ses faveurs à tous les chefs wahhabites, qui, par son moyen, étaient rendus invincibles.

Ces rapports contribuèrent à décourager les Osmanlis, inspirèrent une nouvelle confiance aux Bédouins, et concoururent essentiellement à faire échouer l'expédition de Tousoun pacha. Mohammed Aly ayant finalement décidé d'essayer une seconde attaque, Tousoun partit de Taïf vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre 1815, avec deux mille hommes, pour s'emparer de Taraba. Le pays entre cette ville et Taïf était au pouvoir des Beni Sad, des El Nasséra et notamment des Ateïbé, toutes tribus hostiles; elles s'étaient montrées neutres pendant le gouvernement du schérif, et même plusieurs de leurs scheikhs étaient venus à la Mecque afin de négocier avec le pacha; dès qu'il eut fait arrêter Ghaleb, tous s'enfuirent dans leurs montagnes et commencèrent à faire des excursions contre Taïf et contre les troupes turques, à qui ces

Arabes reprochaient la trahison de Mohammed Aly.

A son départ de Taïf, Tousoun avait pris des vivres pour trente jours, dont il consuma la plus grande partie à une guerre fatigante contre les Ateibé; il les poursuivit dans leurs montagnes et réduisit plusieurs de leurs hordes à la sujétion. En arrivant devant Taraba, il ne lui restait plus que pour trois jours de provisions. Les troupes reçurent l'ordre d'attaquer immédiatement la place; les Arabes, animés par la présence et les exhortations de Ghalié, défendirent courageusement leurs remparts; les Turcs n'avaient pas l'espérance d'un riche butin, et harassés de leurs efforts précédens, furent aisément repoussés. Tousoun commanda une seconde attaque pour le lendemain, les troupes refusèrent ouvertement de lutter contre Ghalié; les officiers du pacha lui représentèrent l'état d'épuisement de l'armée et le manque de vivres, lui exposant que, dans le cas d'un autre échec, ils mourraient tous de faim. Ils le décidèrent ainsi à changer l'ordre d'attaque en un ordre de retraite vers Taïf. Les Bédouins, qui connaissaient l'embarras de sa position, sortirent de la ville aussitôt qu'il commença son mouvement rétrograde, serrèrent de près ses soldats, gagnèrent les passages qui étaient sur la route et le harcelèrent si vivement, que les Turcs furent obligés de prendre la fuite abandonnant leurs bagages, leurs tentes, leur artillerie et leurs provisions.

Ce fut là que l'Écossais Ibrahim Aga se distingua; avec quelques uns de ses cavaliers, il reprit un canon, et le pointa si bien qu'il donna aux fugitifs le temps de traverser un défilé, où, sans cela, ils eus-

ont probablement été tous exterminés. Sept cents hommes à peu près furent tués dans cette retraite; beaucoup périrent par le manque d'eau et de vivres; car, même devant Taraba, le prix d'une livre de biscuit s'était élevé à une piastre forte. L'armée fut sauvée d'une destruction totale par une centaine de cavaliers qui accompagnaient Tousoun. L'infanterie bédouine ne put soutenir le choc de cette grosse cavalerie égyptienne, qui cependant n'eut que peu d'occasions d'agir efficacement dans ces cantons montueux et rocailleux. Les enfans agiles et infatigables du désert avaient un grand avantage sur le lourd fantassin turc, qui ne peut pas supporter beaucoup de fatigue.

Après quatre jours de peines infinies et après avoir échappé difficilement au danger d'être pris, Tousoun arriva avec le reste de son armée à Taïf. Le mauvais succès de cette expédition doit être principalement attribué au manque de chameaux pour le transport des hommes et des vivres. Il n'y avait pas non plus à Taïf de ces animaux en réserve qui pussent lui porter des renforts et des approvisionnemens. Sans autre avantage que celui de l'expérience tirée du malheur, Mohammed Aly fut obligé, après cette défaite signalée, de reprendre ses anciennes occupations, de faire parcourir par des caravanes les routes entre Djidda, la Mecque et Taïf, bien convaincu que toute opération contre l'ennemi devait partir de la dernière de ces villes.

Les Wahhabites, après avoir poursuivi les Turcs jusqu'à une journée de Taïf, retournèrent à Taraba, et reprirent leur système de harasser, par des ex-

cursions soudaines, les caravanes du pacha; elles ne pouvaient plus traverser le pays à moins d'escortes si nombreuses, qu'elles consommaient un tiers des vivres avant qu'on fût arrivé au lieu de la destination. Le pacha passait son temps à la Mecque et à Djidda.

En novembre 1813, le pélerinage se fit avec une grande pompe. Soliman, pacha de Damas, était venu avec la caravane de Syrie, à travers le désert, sans aucun obstacle: mais les Bédouins sur le territoire desquels il avait passé, l'obligèrent à payer le tribut de transit pour les dix ans pendant lesquels le hadj de la Syrie avait été suspendu. Un grand nombre de pélerins de l'Asie-Mineure et de Constantinople était venu par Suez et par Djidda à la Mecque, et les habitans des cités saintes se réjouissaient de voir revivre les profits qu'ils tiraient de la présence des pélerins, et dont ils avaient été privés en partie par les Wahhabites. On envoya du Caire au pacha plusieurs milliers de chameaux avec la caravane des pélerins et un renfort considérable de troupes; Moustafa bey alla chercher en Egypte des chevaux pour remplacer l'immense quantité de ceux qui avaient été perdus. Pendant l'hiver de 1813 à 1814, l'armée turque resta complétement inactive.

Toutes les expéditions contre l'ennemi ayant échoué, excepté celle dans laquelle Médine fut prise, le pacha jugea qu'il convenait de faire une diversion sur un nouveau plan dont le succès pourrait encourager ses soldats et détourner l'attention des Wahhabites du point principal de l'attaque. Une escadre fut équipée à Djidda, elle portait quinze

cents fantassins et était accompagnée de nombreux bâtimens de transports chargés de vivres. Hosseïn Aga et Saïm Oglou furent chargés du commandement des troupes. Ils se dirigèrent sur Gonfodé, port de mer à sept journées au sud de Djidda, qui avait autrefois appartenu au territoire de Ghaleb, mais qui depuis cinq ans était dans la possession de Tami scheikh des Arabes Asir, la plus forte des tribus des montagnes au sud de la Mecque, et la plus enthousiaste parmi les sectateurs du wahhabisme. La position de Gonfodé semblait être avantageuse pour diriger des attaques contre les montagnards, de concert avec la garnison de Taïf; cette place pouvait être aisément approvisionnée de vivres, et faciliter la conquête de l'Yemen dont les richesses avaient sans doute tenté depuis long-temps l'avidité de Mohammed Aly. Le plan était assez judicieusement imaginé. Gonfodé, où Tami n'entretenait qu'une faible garnison, fut pris en mars 1814, sans effusion de sang; la plupart des habitans avaient pris la fuite. Aussitôt que la reddition de cette ville fut connue, un corps de quatre cents hommes de cavalerie partit de Djidda et suivit les bords de la mer. Gonfodé était suffisamment défendu par un mur pour un ennemi qui, comme les Wahhabites, n'avait pas d'artillerie, mais l'eau manquait dans l'intérieur des murs, et les puits qui en fournissent sont à trois heures de distance, près des montagnes. Il aurait fallu construire des retranchemens autour de ces sources, et protéger le chemin de là jusqu'à Gonfodé par une ligne de tours ou de batteries, parce que les Turcs avaient beaucoup de canons;

des précautions de ce genre ne viennent jamais à l'idée des stupides et imprévoyans Osmanlis; de même les puits de Djidda, qui se trouvent à une heure des murs de cette ville, étaient toujours laissés sans la moindre défense.

Cent cinquante Arnautes furent placés près des puits de Gonfodé, moins pour les garder contre l'ennemi que pour empêcher les Arabes et les paysans du voisinage d'y venir abreuver leurs troupeaux. Les Turcs étaient depuis un mois inactifs à Gonfodé, quand, au commencement de mai, ils furent surpris par une armée d'environ dix mille Wahhabites commandés par Tami. Les Arnautes chargés de garder les puits furent d'abord attaqués. Quelques uns combattirent bravement jusqu'au soir, d'autres s'enfuirent vers la ville, et y répandirent une consternation générale. Aussitôt une terreur panique s'empara du commandant et de la plupart de ses soldats, qui coururent aux navires mouillés dans le port. Les Wahhabites entrèrent dans la ville, tuèrent un grand nombre de militaires et de domestiques appartenant à l'armée turque, qui ne purent se sauver dans des bateaux et qui ne savaient pas nager. Il y en eut beaucoup de massacrés dans l'eau, tout près des bâtimens, par les Wahhabites qui les poursuivaient à la nage; le commandant turc ne se vit pas plutôt en sûreté à bord d'un vaisseau, qu'il ordonna de faire voile, abandonnant à une mort certaine tous ceux qui ne pouvaient pas s'échapper par mer.

Les Wahhabites n'avaient jamais trouvé un butin aussi considérable que celui qui récompensa leurs

efforts à Gonfodé. Tout le bagage, une grande quantité de munitions et toute l'artillerie tombèrent entre leurs mains, peu de Turcs ayant sauvé quelque chose de plus que les habits qu'ils portaient. La partie la plus précieuse de la proie fut quatre cents chevaux et un grand nombre de chameaux.

Les navires étant mal approvisionnés d'eau ou de vivres, beaucoup de soldats ou de matelots turcs moururent dans la traversée. Cependant on a raconté que Saïm Oglou, le commandant, lavait régulièrement ses mains avec de l'eau douce, tandis que ses infortunés compagnons périssaient de soif. A son arrivée à Djidda, il fut nommé gouverneur de cette place. Le peu de soldats qui s'étaient défendus à Gonfodé pendant la nuit réussirent à s'échapper à la faveur de la nuit; douze d'entre eux atteignirent la Mecque. Mohammed Aly les récompensa, et leur permit d'entrer dans un autre corps, parce qu'ils étaient décidés à ne plus servir sous les ordres de Saïm Oglou.

Vers le temps de l'expédition de Gonfodé, Mohammed Aly était allé à Taïf afin d'y jouir des bienfaits du climat, et d'être plus près du théâtre de la guerre et de la demeure des Bédouins avec lesquels il désirait établir des communications amicales. En juin 1814, un corps de quinze cents soldats, la meilleure infanterie d'Egypte, arriva du Caire, ayant à sa tête Hassan pacha, célèbre chef arnaute et fidèle partisan de Mohammed Aly, dont il avait partagé la fortune même avant que celui-ci devînt pacha d'Egypte. Hassan pacha et son frère Abdin bey,

nommé précédemment, avaient réduit la Haute-Egypte à la soumission, et ensuite coopéré avec Mohammed Aly au massacre des mamelouks au Caire, exécuté uniquement par des soldats arnautes. Hassan pacha avait récemment fait preuve de zèle dans une révolution de peu de durée, survenue pendant que le pacha était absent du Caire. En décembre 1813, ou au mois de janvier suivant, Latif pacha avait excité des soupçons. Cet homme, jadis mamelouck de Mohammed Aly, avait été envoyé avec Ismaël pacha pour présenter les clefs de la Mecque et de Médine au grand sultan; il fut créé pacha à deux queues, en considération de son patron. Le bruit de la mort de Mohammed Aly s'étant répandue au Caire, la conduite de Latif pacha donna lieu de suspecter qu'il visait à s'emparer du gouvernement. On répétait dans le public qu'il avait reçu de la Porte un firman qui l'autorisait à cette démarche si l'occasion s'en présentait. Le gouverneur et Hassan pacha adoptèrent aussitôt des mesures pour arrêter cette révolution : ils assiégèrent pendant trois jours le palais de Latif pacha qui bientôt après fut arrêté, déguisé en paysan et décapité; par ce moyen, la tranquillité fut rétablie.

Hassan pacha, à son arrivée dans le Hedjaz, fut envoyé par Mohammed Aly pour établir son quartier général à Kolakh, petit village à huit ou neuf heures de marche à l'est de Taïf, sur le chemin de Taraba, et dans une plaine au delà de la grande chaîne de montagnes. Des puits nombreux faisaient de Kolakh une position importante, et il était for-

tifié jusqu'à un certain point. Tousoun, qui avait encouru le déplaisir de son père pour son attaque inconsidérée de Taraba, resta à la Mecque.

Ce fut vers cette époque que j'arrivai de Souakin à Djidda. L'état des affaires des Turcs dans le Hedjaz ne promettait nullement une issue heureuse à la lutte. Le mécontentement et une sorte de terreur panique se manifestaient universellement parmi les soldats. Les victoires réitérées, remportées par l'ennemi, et la certitude de la mort pour tous les Turcs faits prisonniers, rendaient le nom seul des Wahhabites un épouvantail pour les troupes du pacha. Leur paie qui, en Egypte, suffisait pour faire bien vivre un soldat, l'empêchait à peine, dans le Hedjaz, de mourir de faim. A Taïf et à Médine, le prix de tous les objets de première nécessité monta à un taux si élevé qu'un soldat ne pouvait guère acheter assez de pain et d'oignons pour se sustenter; la paie était toujours arriérée de trois à quatre mois. Même à Djidda et à la Mecque, tout était de deux cent cinquante pour cent plus cher qu'en Egypte, de sorte que tout militaire qui avait économisé un peu d'argent avant d'arriver dans le Hedjaz était obligé de le dépenser pour se procurer les choses indispensables à la vie. D'ailleurs les troupes étaient payées en piastres égyptiennes, mauvaise monnaie, et ayant moins de valeur dans le Hedjaz qu'au Caire; ainsi les militaires perdaient un tiers de leur paie. Beaucoup vendirent leurs armes à feu et leurs habits, et en général éprouvèrent une infinité d'embarras fâcheux, que Mohammed Aly ne s'embarrassa jamais de soulager. Un grand nombre de soldats, de cha-

meliers, de domestiques et d'artisans perdirent leur salaire et s'embarquèrent à Djidda et à Yambo pour le Caire; bientôt le pacha défendit, sous des peines graves, de sortir du pays, interdiction qui les chagrina singulièrement. Un soldat turc est, dans tous les temps, un volontaire et peut se retirer du service, quand bon lui semble; dans le Hedjaz, ces hommes se trouvèrent traités en prisonniers. Ils quittèrent en foule leurs quartiers à Taïf et à la Mecque, et vinrent secrètement à Djidda, espérant pouvoir s'échapper à bord de quelque navire. Quand on les découvrait, on les renvoyait, enchaînés, au quartier-général. Un jour j'en rencontrai, sur le chemin, de Djidda à la Mecque, plus de trente liés ensemble par les bras à une longue corde, ignominie que ces fiers Osmanlis ne purent jamais oublier.

A ces causes de plainte, il faut ajouter l'insalubrité de l'air, et la mauvaise qualité de l'eau qui rendent la partie basse de la côte du Hedjaz un des climats les plus mauvais que je connaisse; bien peu de soldats échappèrent à son influence, et, d'après un calcul modéré, un quart d'entre eux fut incapable de faire le service. Le découragement occasioné par la mauvaise santé devint général; Mohammed Aly négligea le seul moyen de le faire cesser et de ranimer ses soldats, qui était d'augmenter leur paie et de distribuer des récompenses au petit nombre de ceux qui s'étaient distingués. Ils ne reçurent aucune augmentation, et il existait un tel désordre dans les finances de l'armée, que chaque chef avait le moyen de rogner une portion de ce qui revenait à ses inférieurs: injustice dont il n'était jamais pos-

-sible d'obtenir le redressement. Faute de recrues turques, un grand nombre de fellahs ou paysans égyptiens avaient été dressés par les officiers avec lesquels ils demeuraient comme domestiques, pour remplir les vides dans les rangs.

Mohammed Aly était peut-être le seul de sa cour et de son armée qui, dans ces circonstances, ne désespérât pas du succès futur, sachant bien que sa chute et son expulsion de l'Egypte seraient certaines s'il ne remportait pas quelque avantage signalé en Arabie. Depuis son arrivée à Taïf, il avait essayé de rouvrir des communications amicales avec les Bédouins, et il y réussit en partie, par le moyen de l'argent et de la patience. En août 1814, les tribus des Hodheil, des Thekif, des Beni Sad, et une partie de celle des Ateibé, avaient conclu avec lui une nouvelle alliance; les trois premières demeurent entre la Mecque et Taïf; les Ateibé, plus à l'est. Leurs scheikhs étaient venus au quartier-général, et à peu près cinq cents hommes de leurs Arabes s'étaient enrôlés sous les bannières de Mohammed Aly, qui leur accorda une paie presque double de celle qu'il donnait à ses soldats. Durant mon séjour à Taïf, en août 1814, j'allai souvent au quartier-général où il arrivait journellement des chefs bédouins; ils étaient sûrs de recevoir en présent un habillement complet, et les grands scheikhs, de l'argent. Beaucoup le prenaient, et de retour à leurs tentes, informaient les Wahhabites de ce qu'ils avaient vu à Taïf; d'autres restèrent neutres; le pacha, afin d'en gagner un petit nombre, jugea qu'il convenait de donner de bonnes paroles et des cadeaux à tous. Il écoutait les

discours et souvent les assurances trompeuses des Bédouins avec une patience et un air de bonne humeur extraordinaires chez un Osmanli d'un certain rang.

Ces enfans du désert lui adressaient la parole brusquement et sans nulle cérémonie, en l'interpellant seulement par son nom de Mohammed Aly. Un jour, un Bédouin Ateïbé se présenta devant le pacha, lui baisa la barbe et s'écria : « J'ai abandonné » la religion des musulmans (ou vrais croyans, ainsi » que les Wahhabites se qualifient); j'ai adopté la » religion des hérétiques (nom donné par les Wah» habites à tous les mahométans qui ne professent » pas leur doctrine); j'ai embrassé la religion de » Mohammed Aly. » Cette balourdise involontaire excita un rire général; et le pacha répondit par son interprète, parce qu'il ne savait l'arabe qu'imparfaitement : « J'espère que tu seras toujours un » hérétique décidé. »

Cependant le pacha et les principaux officiers continuaient à ignorer presque entièrement la force, les intérêts et l'histoire intime des tribus qui les environnaient, ils n'avaient nulle connaissance locale de leurs territoires, de sorte que les Bédouins ne pouvaient pas avoir grande confiance dans les desseins de leur nouvel allié. Toutefois le parti du pacha acquérait journellement de l'influence. La profusion avec laquelle il répandait les piastres fortes autour de lui se fit sentir jusqu'au cœur de l'armée wahhabite; et quoique je doute qu'aucun Bédouin ait jamais été attaché sincèrement à sa cause, néanmoins un grand nombre affectait de l'être, ou au

moine s'abstenait d'hostilités, afin de participer à ses largesses. Schérif Radjéh même, qui s'était mis à la tête de ses ennemis, et s'était distingué personnellement du côté des Wahhabites pendant l'attaque de Tousoun pacha contre Taraba, fit des propositions de retourner vers Mohammed Aly, ayant des motifs de mécontentement contre les chefs ses propres compagnons.

Jusqu'alors la conduite du pacha montrait que Ghaleb était le seul personnage, parmi les chefs du Hedjaz, pour lequel il eût de l'aversion; Radjéh put prouver clairement qu'il n'avait abandonné la cause de Mohammed Aly que par la crainte de partager le sort du schérif. En septembre, il vint à Taïf; le pacha l'accueillit très gracieusement, et le plaça de nouveau à la tête de ses soldats bédouins.

Indépendamment de sa condescendance politique dans ses relations avec les Bédouins, Mohammed Aly faisait tout ce qu'il pouvait pour se concilier les habitans du Hedjaz. Beaucoup de petits impôts levés par Ghaleb furent supprimés; les droits de douane à Djidda sur différens objets, notamment sur le café, furent diminués; de grosses sommes et de grandes quantités de grains furent distribuées parmi les pauvres et les nécessiteux de toutes les sortes. Les savans et ceux qui occupaient des emplois auprès des mosquées et des écoles reçurent des dons; les lieux saints de la Mecque furent reparés, et durant son séjour dans cette ville le pacha observa très scrupuleusement les cérémonies minutieuses et ennuyeuses qui sont prescrites à quiconque visite la ka'aba, et

qui, au Caire, lui auraient fourni un sujet de dérision; en effet, dans cette capitale de l'Égypte, il ne se gênait pas pour manifester ses principes de scepticisme ou plutôt d'athéisme. Il fut enjoint aux soldats turcs dans tout le Hedjaz de s'abstenir de tout langage insultant envers les indigènes; ils étaient même punis sévèrement quand ils se permettaient ces actes tyranniques qui leur étaient si familiers en Égypte. Aucun soldat ne se hasardait à prendre, au marché, les choses par force ou à moitié prix; car dans les plaintes portées au pacha ou à ses officiers, les Arabes étaient toujours favorisés. Ainsi leurs fortes préventions contre tous les étrangers s'affaiblirent graduellement, et le pacha acquit une réputation de justice et de charité, qualités auxquelles il n'aurait pas pu avoir la plus légère prétention en Égypte.

En mai 1814, Saoud mourut d'une fièvre, maladie très commune dans le Nedjd; les Wahhabites perdirent en lui un chef infatigable et doué de tous les talens nécessaires pour le poste éminent où il était placé. On dit que les dernières paroles qu'il fit entendre à son fils Abdallah furent pour lui conseiller de ne jamais combattre les Turcs en plaine, principe qui, s'il eût été suivi strictement, eût indubitablement assuré aux Wahhabites le recouvrement du Hedjaz. Abdallah, son fils aîné, auquel les principaux chefs wahhabites avaient déjà rendu obéissance durant la vie de Saoud, hérita de l'autorité suprême. Néanmoins, quelques dissensions s'élevèrent. Saoud avait plusieurs frères qui réclamèrent une partie de ses trésors, et l'un d'eux, nommé Abdallah, était sou-

tenu par un fort parti des oulémas de Deraïeh. Après quelques actes d'hostilité, Abdallah, fils de Saoud, fut reconnu comme chef des Wahhabites. Il l'emportait sur son père par le courage et l'habileté, mais il lui était inférieur dans l'art de diriger les intérêts politiques des tribus soumises à son commandement, et dont les grands scheikhs commençaient à prendre un air d'indépendance, ce qui affaiblissait la force générale. Les Wahhabites du sud, qui maintenant étaient les plus exposés aux attaques, ne recevaient plus l'assistance des tribus du nord, dont la cavalerie aurait pu les aider essentiellement ; et même les scheikhs du midi n'étaient pas d'accord entre eux, de sorte que le pacha avait à combattre contre des tribus isolées plutôt que contre une armée combinée ; ce manque d'union peut être imputé au mépris que les troupes turques avaient inspiré à leurs ennemis.

CHAPITRE X.

DISTRIBUTION DE L'ARMÉE TURQUE DANS LE HEDJAZ. — MASSACRE DE BAHRA. — MOHAMMED ALY ENVOIE SON FILS TOUSOUN A MÉDINE. — LES TURCS SONT DÉFAITS PAR LES WAHHABITES DANS LE ZOHRAN. — MOHAMMED ALY MARCHE SUR BISEL. — LES WAHHABITES Y SONT BATTUS.

Voici comme les troupes du pacha étaient réparties au mois de septembre 1814 : à la Mecque, deux cents hommes sous les ordres d'Ibrahim Aga, moherdar ou porte-sceau de Mohammed Aly, avec cent cinquante Arabes sous Yahya ; à Médine, à peu près quatre cents hommes commandés par Divan Effendi; cent hommes à Yambo, deux cents à Djidda. Tousoun pacha, avec trois cent cinquante soldats, était campé entre Yambo et Médine. Mohammed Aly avait avec lui à Taïf trois cents Turcs dont une centaine de cavaliers. Hassan pacha était à Kolakh avec mille Arnautes, et son frère Abdin bey commandait les postes avancés de l'armée, consistant en douze cents Arnautes et quatre cents cavaliers qui venaient d'arriver du Caire, Cette avant-garde s'était placée à

trois ou quatre journées au sud de Taïf, sur le territoire des Beni Nasséra, et vers le canton de Zohran où se trouvait Bakhroudj, scheikh des Arabes Ghamed, et le principal antagoniste des Turcs ; ceux-ci avaient l'avantage d'être en quartier dans un pays fertile, fournissant une quantité de froment et d'orge suffisante à leurs besoins ; et ainsi ils ne dépendaient plus des magasins de Taïf.

Les troupes dont je viens de donner l'énumération peuvent paraître très peu considérables au lecteur ; néanmoins je pense qu'elles sont évaluées plutôt au dessus qu'au dessous de la réalité. Suivant le rapport des Turcs et du pacha lui-même, il avait vingt mille hommes sous ses ordres ; les nombreux traîneurs qui suivent toujours une armée turque ; la multitude de marchands et de pèlerins turcs répandus sur la surface du Hedjaz, et qui affectaient de porter le costume des soldats dont on avait de la peine à les distinguer ; un train prodigieux de chameliers, de palefreniers, et d'autres domestiques attachés à l'armée, tout contribuait à enfler la quantité apparente, et probablement les Wahhabites eux-mêmes n'eurent jamais une idée nette de la force de leurs ennemis. Des renforts journaliers arrivaient d'Égypte, mais ils suffisaient à peine pour recruter les rangs qui avaient été si fort affaiblis par les maladies et les combats malheureux contre les Wahhabites. Mohammed Aly avait trop peu de troupes en Egypte pour qu'il pût en tirer beaucoup pour le Hedjaz. Il avait cinq mille hommes dans ce pays, et dans le même temps, ceux qui étaient en Egypte ne s'élevaient pas au delà de six à sept mille bien

effectifs; il ne pouvait diminuer ce nombre sans exposer cette contrée à être attaquée à la fois, soit de Constantinople, soit de Dongola par les mameloucks, soit par les Anglais; il craignait surtout de ce dernier côté.

Quand on apprit, dans les pays qui fournissent la proportion la plus considérable de soldats aux pachas turcs, c'est à dire en Albanie, en Roumili, et sur la côte de l'Asie-Mineure, que la campagne du Hedjaz était si funeste aux troupes qui la faisaient, il vint très peu de recrues en Égypte; et depuis 1813 Mohammed Aly fut obligé d'avoir, dans cette contrée, ses propres officiers recruteurs, qui ne pouvaient rien effectuer qu'en dépensant des sommes considérables. A Taïf, j'entendis le pacha dire que son armée consistait en trente-cinq mille hommes, dont vingt mille étaient dans le Hedjaz, et quinze mille en Égypte; cette assertion était généralement regardée comme exacte.

Pour défendre les villes saintes et tenir dans le devoir les provinces voisines, la petite armée de quatre à cinq mille hommes était suffisante, avec l'aide de quatre cents soldats bédouins, pris de différentes tribus; mais ce n'était pas assez pour vaincre les Wahhabites. Cependant il paraît qu'en partant du Caire le pacha avait solennellement promis à son souverain qu'il les rangerait sous son obéissance. Malgré tous ses efforts, il avait été impossible de subvenir au manque de chameaux, la route de Taïf à la Mecque et de là à Djidda, littéralement jonchée de cadavres de ces animaux, montrait qu'il était absolument nécessaire de renouveler conti-

nuellement le train du bagage. Dans le Moabede, faubourg de la Mecque, la quantité de chameaux morts causait une puanteur si pestilentielle, que, sur une requête présentée par les habitans, un certain nombre de pauvres pèlerins nègres furent payés pour aller chercher de l'herbe sèche sur les montagnes prochaines; on en entassa une grande quantité sur chaque cadavre, et on y mit le feu; de sorte que ces charognes furent réduites en cendre. D'après un calcul modéré, depuis le commencement de la guerre en 1811 jusqu'à l'époque actuelle, trente mille chameaux appartenant à l'armée avaient péri dans le Hedjaz; il n'en restait pas beaucoup en Égypte. On était allé en chercher dans le pays des nègres jusqu'à Sennar : mais le transport des provisions de Kené à Cosseir et du Caire à Suez en exigeait une telle quantité qu'on n'en pouvait réserver que bien peu pour le service du Hedjaz. Le pacha avait envoyé un officier à Damas pour acheter des chameaux chez les Bédouins de Syrie; ils étaient attendus à la Mecque avec la première caravane de pèlerins, et Ibrahim pacha avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour en réunir parmi les tribus de la Libye, autant qu'on avait pu s'en procurer; ils devaient également partir pour le Hedjaz avec le hadj d'Égypte.

En attendant leur arrivée, on ne prenait que des mesures défensives; cinq cents chameaux avaient été empruntés des Arabes Harb pour le transport des vivres de Djidda à Taif; leurs propriétaires refusèrent positivement de faire un pas de plus à l'est ou au sud, craignant que ces animaux ne fussent

pris par les Wahhabites. La garnison de Taïf, suivant ce que j'appris de bonne source, n'avait que pour dix jours de vivres, et elle se trouva réduite à une telle extrémité, quelques semaines après, que le blé apporté par les caravanes était distribué tout de suite, sans être jamais mis en magasin. Dans les postes avancés, à Kolakh et dans le Zohran, les troupes n'avaient aucun moyen de moudre le blé; chaque soldat recevait journellement sa ration qu'il était obligé de broyer entre deux pierres et de faire cuire sous les cendres.

Cependant les Wahhabites faisaient de fréquentes incursions vers Taïf et contre les tribus qui avaient épousé la cause du pacha : celui-ci, de son côté, harassait le pays de l'ennemi, par le moyen de sa cavalerie qu'il envoyait par petits détachemens. En août 1814, schérif Yahya fit avec ses Arabes un expédition au delà des montagnes vers Gonfodé, et rapporta un butin considérable en chameaux et en brebis. Il était à peine de retour à la Mecque que Tami se vengea en dépêchant vers Djidda un corps de six cents hommes de la tribu des Kata'n, montés sur des chameaux. Je manquai d'être pris par ces partisans. Étant allé de la Mecque à Djidda avec une petite caravane de chameaux, nous arrivâmes vers minuit au puits de Bahra, où un petit camp de cavaliers était posté pour garder la route. Nous les trouvâmes alarmés, parce que des Bédouins du sud venaient de les informer que l'ennemi approchait; aussitôt notre caravane se dirigea vers les montagnes au nord, et par un chemin détourné arriva le lendemain à Djidda. A peine nous nous étions éloignés de Bahra

que les Wahhabites s'y précipitèrent; nous entendîmes les décharges de la mousqueterie, et bientôt nous apprîmes que l'ennemi massacra tous les habitans qu'il rencontra, pilla le camp et le bagage, et enleva une petite caravane qui avait fait halte à Bahra peu de temps avant notre arrivée. Les quatre-vingts cavaliers turcs, bien loin de faire la moindre résistance, s'enfuirent en galopant jusqu'à la Mecque où ils répandirent une consternation extrême.

La communication entre cette ville et Djidda fut ainsi interrompue pendant une semaine entière; les Wahhabites, ayant accompli leur dessein, s'en retournèrent chez eux. Ils étaient venus d'une distance de quinze journées au moins pour piller sur cette route; leur connaissance exacte du pays leur fournit les moyens de prendre celle qui les amena tout d'un coup sur leur proie; les Bédouins se sont toujours distingués dans ce genre de guerre, et leur succès immanquable dans des entreprises pareilles causait plus d'épouvante aux Turcs que ne l'eût fait la perte d'une bataille, parce qu'ils ne se croyaient pas un seul moment en sûreté aussitôt qu'ils avaient quitté l'enceinte des villes.

Depuis la prise de Médine, les troupes turques y étaient restées complétement inactives, les approvisionnemens qu'on leur envoyait d'Yambo suffisant à peine pour leur consommation quotidienne et pour les habitans de la ville. Les Harb continuaient à vivre amicalement avec les Turcs, et Djezié, leur scheikh, qui avait essentiellement contribué à la prise de la place, alla en juin 1814 trouver, pour affaire, Divan-Effendi qui y commandait. Un jour,

étant assis avec ce dernier qui tenait conseil, impatienté de la jactance et des rodomontades de ce Turc, il s'écria tout haut : « Tais-toi, Divan Effendi, » car chacun sait que c'est moi qui ai pavé le chemin pour que tu entrasses dans cette ville, et si » ce n'était cette lame (il frappe en même temps de la » main sur son sabre), jamais aucun Turc ne serait » entré dans Médine. » Le commandant turc, irrité de cette apostrophe, insulta Djezié en l'accablant des termes les plus outrageux, le battit et le fit charger de chaînes. On dit que le lendemain il l'avait lui-même tué dans la prison, ayant acquis des preuves certaines qu'il entretenait une correspondance coupable avec les Wahhabites. Il était facile de prévoir la conséquence d'un tel événement : aussitôt que les Beni Harb apprirent que leur scheikh avait été égorgé, ils fermèrent aux caravanes venant d'Yambo le passage de leurs montagnes, et, sans se joindre positivement aux Wahhabites, ils commirent des hostilités partielles contre les postes extérieurs des Turcs.

Voulant mettre fin à ces troubles, Mohammed Aly ordonna, en août 1814, à son fils Tousoun, de se porter sur Médine. Arrivé en septembre à Béder, Tousoun trouva que les Harb avaient placé une forte garnison au défilé de Djedeidé, et étaient décidés à l'empêcher d'y entrer. Ils demandèrent hardiment la tête de Divan Effendi, en expiation du meurtre de leur scheikh ; heureusement ce militaire mourut à cette époque, non sans un fort soupçon de poison ; alors les Arabes se montrèrent plus enclins à une réconciliation ; leur nouveau scheikh et leurs chefs inférieurs reçurent de beaux présens ; le

prix du sang de Djezié fut payé à ses parens, conformément à la coutume des Bédouins, et la paix fut de rechef conclue avec les Beni Harb. Tousoun, ayant franchi le défilé, entra en octobre 1814 dans Médine, avec à peu près trois cents fantassins et cinq cents cavaliers; la plupart de ces derniers venant d'arriver du Caire. Les cavaliers prirent position à Hanakié, à deux ou trois journées en avant de Médine; de là ils faisaient des excursions sur le territoire des tribus wahhabites du nord.

Vers ce temps-là, les affaires des Turcs prirent un aspect favorable dans le Hedjaz; et on espéra que, lorsque l'on aurait reçu les renforts d'hommes et de chameaux attendus avec les hadj, le pacha serait en état de diriger en personne quelque grande entreprise contre l'ennemi; mais une autre défaite rabaissa encore davantage l'orgueil des Turcs, car, malgré leur poltronnerie et leurs mauvais succès dans la guerre, ils n'avaient jamais cessé de montrer de l'arrogance.

Abdin bey, ainsi que je l'ai dit, occupait, avec ses Arnautes, des cantons de la province de Zohran au sud de Taïf. Afin de prévenir les attaques journalières de ses ennemis, il dévasta le pays dans une étendue de quarante milles, et détruisit tout ce qui pouvait servir au passage des troupes. Il était campé d'un côté de ce désert fait par l'art, et Bakhroudj était posté de l'autre, c'est à dire au sud. D'après la négligence habituelle des commandans turcs, on n'avait pas élevé de retranchemens, on n'avait placé du côté de l'ennemi ni sentinelles, ni postes avancés: ainsi Bakhroudj, à la tête de sa tribu et de plu-

sieurs autres, soutenues d'un fort détachement de fantassins de Tami, put surprendre les Turcs. Un jour, de grand matin, en septembre, il tomba sur les Arnautes endormis qui, prenant à peine le temps de faire feu une seule fois, abandonnèrent leur camp et tout ce qu'il contenait. Quelques centaines de soldats rouméliotes, commandés par Mahou bey, le plus actif des capitaines du pacha dans le Hedjaz, résistèrent un peu : toutefois ils ne purent combattre long-temps contre les forces supérieures des Wahhabites, et toute l'armée dut son salut à un corps de cavalerie sous les ordres de Hosseïn bey, chef syrien, qui couvrit la retraite. Bakhroudj poursuivit les Turcs pendant deux jours; ils échappèrent à une destruction complète, mais ils perdirent encore une fois leurs tentes, leur artillerie et leurs provisions : huit cents fantassins et quatre-vingts cavaliers furent tués; ce ne fut que lorsque tous les débris de l'armée furent arrivés à Lié, à peu près à quatre heures de Taïf, qu'ils se hasardèrent à prendre une position. Abdin Bey y reçut des renforts de Taïf et de Kolakh, et comme on savait que les Arabes étaient retournés chez eux, il marcha une seconde fois, par ordre du pacha, sur le Zohran. La terreur des Turcs était si grande, que la moitié des soldats déserta et vint à Taïf; Abdin bey fut donc obligé de placer son quartier général en avant de Lié et d'y attendre le complément d'hommes qui lui était nécessaire.

Cette dernière défaite produisit un effet très décourageant sur l'esprit des troupes. Abdin bey avait précédemment joui de la plus haute réputation d'ha-

bileté et de courage; ses soldats étaient certainement les meilleurs de l'armée; mais les derniers désastres avaient convaincu ces militaires, déjà peu enclins à combattre, que toute résistance ultérieure contre des ennemis aussi nombreux que les Wahhabites serait vaine, et parmi les Turcs il n'y avait pas un seul homme qui ne soupirât après le moment où il se retrouverait en sûreté au milieu de l'Égypte. Néanmoins, comme c'est le peuple qui s'entend le mieux *à faire bonne mine à mauvais jeu*, ils parlèrent de leur dernière défaite comme d'une victoire, parce que la cavalerie avait rapporté à Taïf les têtes d'une soixantaine de Wahhabites; et, tandis que l'armée tremblait derrière les murs de cette ville, les canons tiraient à Djidda pour annoncer une victoire; le Caire aussi fut illuminé pendant trois jours pour célébrer les glorieux exploits d'Abdin bey.

Bientôt après cet événement, un renfort de cavalerie arriva fort à propos d'Égypte : ces hommes avaient été tirés de toutes les tribus des Bédouins de Libye qui campent, en été, dans le voisinage de la vallée du Nil; on en fit partir huit cents pour le Hedjaz. Comme ils étaient accoutumés au genre de guerre des Wahhabites, leurs chevaux étaient aussi bien que les cavaliers habitués à la fatigue; chaque homme avait avec lui un chameau portant des vivres pour l'expédition la plus éloignée. La moitié de cette troupe avait rejoint Tousoun pendant qu'il marchait sur Médine; les autres allèrent jusqu'à Taïf, et ne tardèrent pas à se distinguer par leurs excursions hardies contre les tribus wahhabites demeurant à plusieurs journées à l'est de Taraba. Des

guides bédouins du pays les accompagnaient; tous étaient armés de fusils et de pistolets, ce qui les rendait très formidables à leurs ennemis. Dans une de leurs courses, ils ramenèrent huit mille brebis d'un camp de Wahhabites.

Les caravanes des pélerins de Syrie et d'Égypte arrivèrent en novembre : avec la première se trouvaient trois mille chameaux; Mohammed Aly en avait acheté quatre mille aux Bédouins de Syrie, Tousoun en avait pris mille pour les besoins de son armée, car on sentait à Médine, aussi bien que dans la partie méridionale du Hedjaz, le manque de moyens de transport. La caravane d'Égypte amena également deux mille cinq cents chameaux, indépendamment d'un renfort de mille cavaliers turcs; et afin que toutes les bêtes de somme pussent être employées au service militaire, la caravane, entièrement composée de soldats ou de personnes attachées à l'armée, fut retenue à la Mecque, et le mahmal, après la fin du pélerinage, fut envoyé par mer à Suez; les pélerins étaient venus par le golfe Arabique.

Le pacha arriva de Taïf pour assister aux cérémonies du hadj et pour rencontrer Soliman pacha de Damas, qui avait de rechef accompagné la caravane de Syrie. Celle de ses femmes que Mohammed Aly aimait le plus, la mère de Tousoun, était débarquée à Djidda pour s'acquitter des devoirs du pélerinage; j'ai parlé, dans la relation de mon voyage, de la magnificence de sa suite. Plusieurs personnages d'un haut rang étaient accourus de Constantinople pour visiter la ka'aba; de sorte que le pélerinage de cette

année, auquel je pris part, réunit plus de quatre vingt mille individus de toutes les classes et de toutes les nations. Quand il est terminé, la caravane de Syrie reste ordinairement quelques jours à la Mecque : Mohammed Aly la força d'y séjourner dix jours au-delà du terme accoutumé, parce qu'il mit en réquisition tous les chameaux, au nombre de plus de douze mille, pour transporter de Djidda à la Mecque les vivres nécessaires à l'approvisionnement des troupes.

Quand il eut réuni entre la Mecque et Taïf toute sa force effective, et que l'état de ses magasins ainsi que le nombre de ses camps lui eurent fait espérer des succès contre l'ennemi, il annonça son intention de se mettre lui-même à la tête de l'armée, ce qui releva à un certain point le courage de ses troupes. Taraba fut désigné de nouveau comme le premier point d'attaque : une artillerie bien organisée et composée de douze pièces de campagne servit à persuader aux soldats que les remparts de Taïf ne pourraient pas résister long-temps, et qu'ainsi ils ne seraient pas appelés à les escalader, comme ils y avaient été obligés quand Tousoun avait assailli cette ville. Cinq cents haches furent emportées pour abattre les palmiers qui empêchent de s'approcher de Taraba ; vingt maçons et autant de charpentiers furent attachés à l'armée, afin d'ouvrir une mine qui devait faire sauter tous les ennemis à la fois. Afin que les soldats fussent assurés du succès, une charge de graines de pastèques fut apportée de l'Ouadi Fatmé, et promenée en pompe dans la Mecque, parce qu'on avait le projet, après la démolition totale de Taraba,

de les semer sur l'emplacement que cette ville avait occupé. Toutefois ces préparatifs, bien loin de tranquilliser l'esprit du soldat, augmentèrent ses inquiétudes, parce qu'ils prouvaient l'importance extrême que l'on attachait à la prise de cette place et la difficulté de l'entreprise.

L'ennemi se prit à rire quand il apprit que Mohammed Aly regardait la chute de Taraba comme certaine, et vers cette époque, le pacha reçut de scheikh Bakhroudj une lettre écrite dans ce style dérisoire et railleur, dont l'histoire des Arabes offre tant d'exemples : « Tu as eu, lui disait-il, assez de » preuves de ce que les Wahhabites peuvent faire; » si tu es décidé à les combattre, tu devrais avoir » de meilleures troupes que celles qui sont actuelle» ment sous tes ordres; le parti le plus sage serait » de retourner en Égypte et de te régaler de l'eau » du Nil. » Bakhroudj paya, par une mort ignominieuse, cet affront à la dignité d'un pacha turc.

Afin d'encourager l'armée, treize Bédouins des tribus des Ateïbé, pris sur la route de Djidda et accusés d'être des Wahhabites, quoiqu'il ait paru ensuite très clairement qu'ils étaient allés dans cette ville pour acheter des vivres, furent exécutés dans une plaine près de la Mecque, devant une multitude immense. Un homme de la même bande, au moment où ses mains furent déliées, et où un soldat turc s'apprêtait à lui porter le coup mortel, l'étendit à ses pieds et s'échappa à travers la foule. Il eût fini par sauver sa vie, s'il eût cherché un refuge dans les montagnes, au lieu de continuer à courir dans la plaine, où il fut attrapé et tué par un pélerin turc

qui se trouvait là à cheval. Dans cette occasion, les classes inférieures des Arabes manifestèrent leur aversion profonde pour les Turcs; elles huèrent et maudirent tout haut les soldats qui massacraient si cruellement leurs infortunées victimes. Les tentatives du fugitif pour s'échapper furent encouragées par des cris d'applaudissement, tandis que le hadji qui lui donna la mort fut injurié avec les expressions les plus outrageuses et accablé d'exécration.

Tous les préparatifs de l'expédition qui devait décider du sort de cette campagne étant terminés, Ahmed Bonaparte partit de la Mecque, avec la plus grande partie de l'infanterie, le 15 décembre 1815, et alla tout d'une traite à Kolakh. Le pacha avait le projet de le suivre, le 24, avec un corps de douze cents hommes de cavalerie, quand il apprit qu'une armée wahhabite avait été vue dans le voisinage de Gonfodé, et s'avançait sur Djidda; cette nouvelle excita de vives alarmes : des Bédouins furent envoyés en éclaireurs pour obtenir des renseignemens; on était dans les transes à Djidda, parce qu'on prévoyait que les Wahhabites, dans le cas où ils n'attaqueraient pas cette ville, couperaient les communications avec la Mecque; l'eau y avait été très rare pendant quelque temps; les citernes du gouvernement furent alors remplies par des moyens de rigueur, et les habitans furent obligés d'aller s'approvisionner à des puits éloignés de trois heures de marche. A la première rumeur, les vivres renchérirent de trente pour cent à la Mecque; mais on revint de cette terreur panique, quand on sut que c'était seulement une petite troupe des soldats de

Tami, qui avait dressé ses tentes près de Gonfodé.

Quelques jours après, on fut informé que Bakhroudj avait fait une incursion dans le territoire des Arabes Nasser, alliés du pacha, et complétement saccagé Bedjilé, village fortifié et leur poste principal, où une garnison d'Arnautes avait été placée : auparavant, Abdin bey y avait eu ses quartiers. Des nouvelles arrivèrent également portant que Taraba faisait des préparatifs immenses, et que des renforts s'empressaient de tous côtés à venir défendre cette ville contre l'attaque dont elle était menacée.

Le 26 de moharram 1230 A. H. ou 7 janvier 1815, Mohammed Aly pacha partit de la Mecque avec toutes les troupes et tous les chameaux qu'il put rassembler, et se dirigea vers Kolakh, où Hassan pacha, Abdin bey, Mahou bey, Ahmed Bonaparte, Topous Oglou, schérif Radjeh et d'autres chefs de son armée se trouvaient déjà, et où des vivres pour une soixantaine de jours avaient été réunis. Quand il eut atteint Zeïmé, qui est la seconde station sur la route septentrionale de la Mecque à Taïf et à Kolakh, des exprès envoyés à la hâte de la dernière de ces villes, lui annoncèrent qu'un corps considérable des ennemis avait pris Bisel, entre Taïf et Kolakh, et intercepté toute communication entre ces deux places, pendant qu'une autre division avait fait une incursion à l'est contre les Bédouins Ateïbé, alliés des Turcs. Mohammed Aly hâta sa marche vers Kolakh où il arriva le mercredi, et dépêchant schérif Radjeh avec ses Bédouins et les cavaliers libyens pour soutenir les Ateïbé, il s'avança le jeudi, avec

toute sa cavalerie, sur Bisel. Il trouva les Wahhabites campés sur le flanc des montagnes qui s'ouvrent vers les plaines de Kolakh. Ils étaient en possession de plusieurs puits excellens, tandis que les soldats turcs amenaient de Kolakh, à dos de chameau, l'eau dont ils avaient besoin. La force des Wahhabites avait été évaluée diversement : suivant les avis les plus sûrs, elle était d'environ vingt-cinq mille hommes d'infanterie avec une petite quantité de cavalerie, parce que les montagnes de ce canton sont pauvres en chevaux, et que, quand les Wahhabites entreprennent une expédition lointaine, ils emploient rarement beaucoup de cavalerie, comptant principalement sur leurs fantassins armés de mousquets et sur leurs cavaliers portés par des chameaux.

Leur armée était accompagnée de cinq mille de ces animaux, mais elle manquait absolument d'artillerie; elle était composée d'hommes choisis parmi les Wahhabites du sud, et seulement d'une petite troupe de ceux du nord, parce que ceux-ci étaient à cette époque tenus en échec par les démonstrations hostiles de Tousoun à Médine. Tous les chefs des montagnes de l'Yemen et de la plaine du sud-est étaient avec l'armée, ainsi que Faïsal, fils de Saoud, et frère du chef actuel des Wahhabites. Parmi les premiers, Tami, scheikh des Asir, et Ibn Melha, akid ou chef de guerre de cette tribu, tenaient le premier rang; leurs Arabes formaient un tiers de l'armée; Ibn Katnan, scheikh des Arabes Sabia; Ibn Khorschan, chef de Taraba; Ibn Schobkan, chef de Beïsché; Bakhroudj, scheikh des Arabes du Gha-

med et du Zohran; Ibn Dahman, scheikh des Arabes Schomran; Ibn Katamel, chef de cette portion des Ateïbé qui restait attachée à la cause des Wahhabites; Ibn Mahi, chef des Arabes Douasér, qui demeurent très loin dans le sud-est vers le Hadramaut, et beaucoup d'autres guerriers également puissans et renommés commandaient différens corps de cette armée. En faisant une diversion du côté de Gonfodé, ils avaient essayé de détourner l'attention du pacha du principal objet de leurs efforts, et tombèrent à l'improviste sur Bisel, où ils occupaient une forte position au centre même des lignes turques. Quand la cavalerie de Mohammed Aly s'approcha, ils restèrent sur leurs montagnes, et repoussèrent une attaque faite dans la vallée où Mohammed Aly voulait placer une de ses pièces de campagne. Toute la journée du jeudi fut consumée en tentatives inutiles de la part de la cavalerie turque, qui, dans sa dernière charge, perdit plus de vingt hommes percés par les lances des cavaliers wahhabites.

Quoique peu de soldats eussent succombé dans cette journée, cependant les Turcs commençaient à désespérer du succès, tandis que les Wahhabites entretenaient les plus vives espérances d'affaiblir l'ennemi par des défaites réitérées, et finalement de le détruire. Redoutant un tel résultat, beaucoup de soldats turcs et de Bédouins au service du pacha désertèrent et se dépêchèrent de retourner à la Mecque où ils arrivèrent dans la soirée du samedi suivant; ils répandirent la nouvelle d'une défaite complète, de la mort du pacha, et de bien d'autres désastres.

Il est difficile de s'imaginer la terreur que ces bruits causèrent à la Mecque ; j'y demeurais alors, et je puis en parler en témoin oculaire : de nombreux traîneurs appartenant à l'armée et des hadjis turcs se préparèrent à regagner leurs foyers; les marchands et les soldats turcs, qui se trouvaient dans la ville, s'attendaient tous à être égorgés à la première apparition des Wahhabites victorieux. Quatre cents piastres furent offertes d'un chameau pour transporter une seule personne à Djidda; mais le petit nombre de Bédouins qui en avaient, les emmenèrent dans les montagnes, aux premières rumeurs de la défaite. Beaucoup de gens sortirent de la Mecque, le soir même, et tâchèrent d'arriver à Djidda, le lendemain matin; d'autres se joignirent à la garnison du château et se revêtirent de haillons de Bédouins, afin de ne pas être regardés comme des étrangers : au milieu de cette anxiété, personne ne se préparait à la défense, et schérif Yahya lui-même, quoiqu'il n'eût pas reçu de nouvelle officielle, était prêt à s'enfuir soudainement à Djidda. Quant à moi, bien convaincu que si le pacha avait été défait, les troupes légères des Wahhabites intercepteraient tous les fugitifs sur le chemin de Djidda et ôteraient ainsi toute possibilité d'échapper, je pensai que mon asile le plus sûr serait la grande mosquée que les Wahhabites avaient constamment respectée comme un sanctuaire inviolable. Ayant mis dans un sac le peu d'objets précieux que je possédais, ainsi qu'une bonne provision de biscuit, je m'en allai avec mon esclave, et je m'établis dans le temple, où beaucoup

de hadjis pauvres avaient, par le même motif, pris leur demeure. Mon biscuit, avec l'eau du puits de Zemzem, aurait pu m'aider à vivre pendant quelques semaines. Si toute la foule des Turcs ne suivit pas cet exemple, il faut l'attribuer à ce qu'ils jugeaient les Wahhabites d'après eux-mêmes, croyant qu'à l'instant de la victoire un soldat ne considérait aucun lieu comme sacré.

Bientôt il fut avéré que nos craintes reposaient sur une catastrophe imaginaire : après une nuit de transes mortelles, nous fûmes surpris et ravis de joie le lendemain matin par la nouvelle officielle de la défaite totale des Wahhabites si redoutés. Mohammed Aly avait vu clairement, pendant les escarmouches du jeudi, qu'il ne pourrait avoir aucune chance de succès tant que les ennemis resteraient sur les montagnes; il savait également que s'il essuyait un revers le lendemain, sa carrière dans le Hedjaz et en Égypte serait probablement fermée à jamais. C'est pourquoi il demanda, pendant la nuit, des renforts à Kolakh, et ordonna que deux mille hommes d'infanterie, avec l'artillerie, prissent position sur le flanc des Wahhabites. Le lendemain matin, de bonne heure, il renouvela l'attaque avec la cavalerie, et fut encore repoussé. Alors il assembla ses officiers, et leur commanda de s'avancer avec leurs colonnes plus près des Wahhabites qu'auparavant, et après avoir tiré quelques coups de canon de se retirer comme s'ils étaient en désordre : ces ordres furent exécutés; les Wahhabites voyant l'ennemi s'enfuir crurent que le moment de l'écraser entièrement était arrivé : ils quit-

tèrent leur forte position sur le flanc de la montagne et poursuivirent dans la plaine les Turcs fugitifs. Tout se passa comme le pacha l'avait prévu. Lorsqu'il jugea que les Wahhabites étaient assez éloignés des montagnes, il rallia sa cavalerie, fit face aux troupes qui poursuivaient, et le combat fut bientôt décidé en sa faveur.

Alors l'infanterie turque tourna la position des Arabes; schérif Radjéh, qui venait d'arriver avec ses troupes après avoir repoussé la fausse attaque de l'ennemi sur les Ateïbé, rejoignit Mohammed Aly, occupa la vallée par laquelle les Wahhabites devaient se retirer, et les obligea ainsi de fuir dans le plus grand désordre. Les soldats turcs sont excellens pour poursuivre un ennemi vaincu. Dès que Mohammed Aly vit la déroute de l'ennemi, il fit annoncer à ses troupes qu'une somme de six piastres fortes serait payée par tête de Wahhabite. En quelques heures, il y en eut cinq mille empilées devant lui. Quinze cents Wahhabites avaient été cernés et taillés en pièces dans une vallée. Tout leur camp et leur bagage, et la plupart de leurs chameaux, devinrent la proie des Turcs. Tami ne s'échappa qu'avec un petit nombre des siens.

A peu près trois cents Wahhabites furent pris en vie, parce que Mohammed Aly avait expressément commandé à ses soldats de leur offrir quartier, très peu d'ennemis ayant condescendu à demander grâce. Schérif Radjéh fut expédié avec de la cavalerie aux trousses des fugitifs : il fut rejoint par beaucoup d'Arabes du voisinage, qui probablement auraient montré autant de zèle contre les

Turcs, si les Wahhabites avaient été vainqueurs.

Dans cette bataille, le pacha combattit en personne, au moment où il donna l'ordre à sa cavalerie de faire volte-face et de tomber sur ceux qui la poursuivaient. Il mérite de grands éloges pour ses dispositions pendant la nuit antérieure à cette attaque, et pour avoir su entretenir un esprit de résistance parmi ses troupes, qui avaient déjà abandonné tout espoir de succès. Parmi les siens, personne ne se signala davantage que schérif Radjéh. Monté sur une jument fameuse, et armé de sa lance, il galopa très loin en avant de l'armée, et au milieu des ennemis, vers la tente de Faïsal, la plus remarquable de tout le camp; et fichant sa lance en terre devant l'entrée, il se défendit avec son sabre contre un grand nombre de Wahhabites jusqu'à ce que ses amis vinssent à son secours. Mohammed Aly ayant, peu de temps après, passé près de cet endroit, il demanda à Radjéh à qui cette tente appartenait. « A Faïsal, répondit le guerrier. — Eh bien, répliqua le pacha, prends-la avec tout ce qu'elle contient. » A l'exception des chameaux, l'armée ne prit pas un butin de grande valeur. Radjéh ne trouva dans la tente de Faïsal qu'environ deux mille piastres fortes. Des querelles nombreuses s'élevèrent entre les soldats turcs et les Bédouins, leurs alliés, qui accompagnaient Radjéh, au sujet du partage de la proie; le pacha paraissait enclin à favoriser les Bédouins, et presque tous les chameaux tombèrent dans leur lot. On estima que dans cette journée les Turcs avaient perdu de quatre à cinq cents hommes.

La défaite des Wahhabites peut être entièrement attribuée à la faute qu'ils firent de descendre de la montagne dans la plaine où ils n'avaient aucun moyen de résister à la cavalerie turque. Saoud, dans les dernières paroles qu'il avait adressées à son fils, aurait dû le mettre en garde contre une telle manœuvre; mais le mépris des Wahhabites pour les troupes turques, et le désir de terminer la campagne, peut-être aussi celui de s'emparer de la personne de Mohammed Aly, leur firent oublier le prudent système de guerre qu'ils avaient adopté jusqu'alors, et leur étonnement en se voyant si soudainement accablés les rendit incapables de résistance.

Néanmoins ils donnèrent des exemples de courage signalé. Ibn Schobkan, avec quelques centaines d'hommes, se fit jour en combattant à travers toute l'infanterie turque, et réussit à s'échapper; Bakhroudj, l'un des plus fougueux des chefs wahhabites, tua de sa propre main deux des officiers du pacha; son cheval ayant été tué sous lui, il se mêla parmi les cavaliers turcs jusqu'au moment où il trouva l'occasion de renverser un homme de dessus son cheval sur lequel il monta, et par ce moyen se sauva. Des détachemens entiers d'Asir furent trouvés sur les montagnes, liés ensemble par des cordes qui entouraient leurs jambes. En quittant leurs familles, ils avaient tous juré par le divorce, serment usité parmi les Bédouins et strictement observé, de ne pas fuir devant les Turcs, et, s'ils le pouvaient, de revenir victorieux. N'ayant pas eu de succès dans le combat, ils résolurent au moins de s'empêcher

mutuellement de fuir. Ils se battirent tant que leurs munitions durèrent, et furent ensuite taillés en pièces.

CHAPITRE XI.

LES TURCS SONT ENFLÉS DE LEUR VICTOIRE. — LEUR CRUAUTÉ. — LEUR DÉTRESSE DANS LEUR MARCHE SUR BEISCHÉ. — MOHAMMED ALY RETOURNE A LA MECQUE. — IL FAIT DES PROPOSITIONS DE PAIX A ABDALLAH IBN SAOUD.

Des messagers, porteurs de la nouvelle de cette victoire, furent aussitôt dépêchés à Constantinople et au Caire; et dans tout le Hedjaz les Turcs s'enorgueillirent; ils reprirent cette insolence et cette morgue qui sont dans leur caractère, mais qu'ils avaient jusqu'à un certain point mises de côté. Sur ces entrefaites, les habitans du Hedjaz, quoique satisfaits d'être en sûreté contre une seconde conquête des Wahhabites, voyaient avec chagrin des Arabes vaincus par des Turcs, et frissonnaient d'horreur de toutes les cruautés que ces vainqueurs avaient commises pendant et après la bataille. Les trois cents prisonniers auxquels on avait promis la

vie sauve furent envoyés par Mohammed Aly à la Mecque. Il en fit empaler cinquante devant les portes de cette ville, douze furent condamnés à subir le même supplice devant chacun des douze cafés ou stations sur la route de la Mecque à Djidda, et le reste devant la porte de cette ville du côté de la Mecque; leurs corps y furent laissés jusqu'à ce que les chiens et les vautours les eussent dévorés. Si les Turcs furent charmés de cette tragédie dégoûtante et atroce, qu'ils appelaient un triomphe martial, tous les Bédouins, leurs alliés, en exprimèrent hautement leur indignation extrême, et schérif Radjéh adressa des remontrances au pacha; elles furent vaines.

Quatre jours après la bataille, Mohammed Aly, déployant une activité convenable, arriva devant Taraba, d'où Faisal s'enfuit à son approche. Les habitans délaissés par leurs alliés capitulèrent, et le pacha établit, pour quelque temps, son quartier général dans cette place. Les Turcs pillèrent quelques maisons, et emmenèrent quelques jolies femmes arabes; le pacha ordonna qu'elles fussent rendues à leurs familles. Ghalié s'était réfugiée chez les Bédouins: elle aurait pu être menée comme un trophée à Constantinople; mais nulle proposition ne put l'engager à revenir, ni à se fier aux offres des Turcs. Aussitôt après la victoire de Bisel, le pacha chargea schérif Yahya d'aller par terre avec ses Arabes à Gonfodé, et il renforça ce corps avec les troupes de Mahou bey; des ordres furent aussi envoyés à Djidda pour que des vivres fussent embarqués sur des navires de transport, et expédiés à

Gonfodé. Comme la force de ses ennemis se trouvait dans les cantons du midi, Mohammed Aly résolut de transporter la guerre sur leurs propres territoires et d'exterminer entièrement leur parti. Tous les vivres qu'on put se procurer à Kolakh furent chargés sur les cinq à six mille chameaux que l'armée avait à sa suite à son départ de la Mecque, et sur un nombre à peu près égal qui fut pris après la bataille.

L'armée, sortie de Taraba, traversa le territoire des Arabes Oklob, et marcha au sud, par un pays uni, vers Rannié, éloigné de deux journées et occupé par les Arabes Sabia; Ibn Katnan, leur scheikh, y avait fortifié un petit château qui se rendit. Au bout de quatre jours de marche depuis ce lieu, les Turcs arrivèrent dans le fertile canton de Beïsché appartenant aux Beni Salem, dont le scheikh Ibn Schobkan était un des chefs influens parmi les Wahhabites. Deux petits châteaux avaient été bâtis par l'ordre exprès de Saoud qui avait fortifié, par des constructions semblables, toutes les principales positions de ce pays. Ibn Schobkan s'était réfugié, après la bataille, dans la tente de Bédouins du voisinage, qui étaient de la tribu de Kata'n. Un de ces châteaux ouvrit ses portes; Ibn Schaban, second chef des Beni Salem, se défendit dans l'autre, pendant quatre jours, contre toute l'infanterie turque commandée par Hassan Pacha; sur ces entrefaites Mohammed Aly avait pris poste, avec sa cavalerie, dans les bocages des dattiers, au midi de Beïsché.

Des propositions de capitulation furent offertes à

Schaban sous la condition d'un sauf-conduit; il eut le malheur de les accepter; il sortit du château avec sa garnison de seize hommes; on lui donna des chameaux pour son bagage. Etant allé dans la tente de Hassan pacha, pour lui présenter son respect, ce Turc fanatique lui reprocha son hérésie. Schaban défendit hardiment son opinion, et à son tour traita Hassan d'hérétique; celui-ci en fut tellement exaspéré que, lorsque Schaban et les gens de sa suite quittèrent la tente, il commanda à ses soldats de tomber sur eux, et ils furent égorgés. Le gouvernement turc ne fait jamais attention à ces actions infâmes qui se renouvellent fréquemment.

L'armée resta à peu près quinze jours à Beïsché, position la plus importante du pays à l'est des montagnes de l'Yemen, et appelée la clef de cette contrée par les Bédouins du nord. Là le pacha fut rejoint par beaucoup de Bédouins; tous ceux qui étaient mécontens des Wahhabites, et tous les parens des scheikhs qui avaient été privés de leurs places vinrent demander réparation des injustices : Mohammed Aly, imitant la conduite de Saoud, changea partout les chefs des tribus, et par ce moyen, créa un fort parti en sa faveur; il apprit bientôt que Tami avait rassemblé de nouveau une armée considérable dans ses montagnes, et résolu de tenter une seconde fois le hasard des combats. Mohammed Aly se dirigea donc vers son territoire à l'ouest de Beïsché.

Dans cette marche, son armée souffrit excessivement de la faim et de la fatigue. La moitié des chameaux était déjà morte avant l'arrivée des troupes à Beïsché; beaucoup de chevaux avaient éprouvé

le même sort, l'avant-garde nettoya la route de la moindre parcelle de chaume ou de feuille d'herbe; de sorte que le corps d'armée ne trouva plus qu'un désert nu. À l'approche des Turcs, les Arabes s'enfuyaient de tous côtés, emmenant leurs bestiaux et emportant leurs vivres, tandis que les Bédouins qui suivaient l'armée, profitant du désordre général, enlevaient une grande quantité d'objets. À chaque halte, des troupes entières de chameaux tombaient; leur chair était dévorée avec avidité par les soldats; les derniers biscuits avaient été distribués à Beïsché, ensuite chaque homme s'approvisionna comme il put. Le pacha jugea nécessaire d'accorder à ses troupes une augmentation de paie d'une piastre par jour; mais cet argent fut à peu près inutile dans un pays où une quantité de blé convertie en pain, et suffisante pour rassasier un homme une seule fois, coûte douze piastres.

À deux journées de Beïsché, l'armée entra dans un pays montagneux, qui avait été presque entièrement abandonné de ses habitans : elle jouit de quelques jours de repos chez les Arabes Schomran. Hassan el Sulsan, chef bédouin descendu d'un homme qui, trois siècles avant, lorsque Othman pacha conquit l'Yemen, sous le règne de Selim le Grand, avait été placé à la tête de sa tribu, fut rétabli par Mohammed Aly dans les anciens droits de sa famille. Cent chevaux moururent en un seul jour dans ce lieu; les soldats devinrent mécontens, mais comme ils voyaient clairement qu'une retraite les conduirait à une destruction inévitable, ils continuèrent à marcher. Le pacha fit mettre pied à terre à tous ses chefs, et ils

s'avancèrent ainsi à la tête de leurs colonnes respectives. Il promit à ses soldats un butin magnifique dans le pillage des villes de l'Yemen, s'efforçant ainsi de soutenir leur courage; un marché était établi, à chaque halte, précisément devant la tente du pacha; les Bédouins alliés y vendaient aux troupes ce qu'ils avaient pu enlever aux Arabes le long de la route: le pacha présidait à ce trafic et maintenait strictement le bon ordre.

Près du territoire des Asir, l'âpreté des montagnes présenta de grands obstacles au passage de l'artillerie; les Turcs y entrèrent une quinzaine de jours après leur départ de Beïsché, et firent halte près du château de Tor, situé sur un terrain élevé et entouré de montagnes; il avait été bâti par Abou Notka, prédécesseur de Tami, et passait pour imprenable. Tami y avait rassemblé de huit à dix mille hommes que le pacha attaqua; de même qu'à Bisel, les troupes turques furent repoussées le premier jour; les Asir faisaient un feu continuel: trois cents Turcs furent tués; on vit Tami à cheval en avant de ses soldats les animant par des chants guerriers; le second jour, les pièces d'artillerie furent amenées devant la place et purent la battre: les Wahhabites se retirèrent; Tami prit aussi la fuite, mais il quitta le dernier le champ de bataille. L'avantage fut mieux disputé qu'à Bisel; le nombre des Bédouins qui accompagnaient les Turcs rendant ceux-ci plus forts que leurs ennemis. On trouva dans le château de grands approvisionnemens de vivres qui furent très utiles à l'armée, beaucoup de munitions, les canons pris à Gonfodé l'année précédente, et un

nombre considérable de fusils à mèche, à vieux canons persans, que les Arabes estiment singulièrement.

Radjéh fut envoyé à la poursuite de Tami; Ibn Medri fut nommé scheikh des Asir, et ensuite Mohammed Aly descendit des montagnes vers la côte, à travers des défilés escarpés; il paraît qu'il voulait s'avancer vers l'Yemen par le pays moins montagneux situé au pied occidental de la grande chaîne. Schérif Hamoud, surnommé Abou Mesmâr, était en possession de la côte maritime; il avait été auparavant du parti des Wahhabites, après de fréquentes luttes avec eux; mais quand les Turcs arrivèrent dans le Hedjaz, il envoya un messager au pacha avec de riches présens, l'assurant de son empressement à soutenir la cause des Turcs. Cependant les nombreuses défaites de ceux-ci refroidirent son zèle; il noua des liaisons avec Tami. Un envoyé de Mohammed Aly le trouva occupé de grands préparatifs de guerre; très vraisemblablement son dessein était de se joindre aux Wahhabites si l'expédition des Turcs échouait. Depuis long-temps, le pacha souhaitait ardemment de puiser aux richesses de l'Yemen, célèbres dans tout l'Orient, mais probablement exagérées. Il aurait désiré aussi de s'emparer des piastres fortes qui tous les ans sont envoyées du Caire, en grosses sommes, pour acheter du café; on disait dans le Hedjaz qu'en cas de succès contre les Wahhabites, il avait résolu d'attaquer Hamoud. C'est pour cette raison qu'il était entré en correspondance avec l'imam de Sana'a : ce prince lui avait fait offrir des présens, parce qu'il était cordialement intéressé à l'issue favorable de son entreprise, car elle l'aurait

délivré de deux voisins dangereux, les Wahhabites et Hamoud.

Cependant l'armée, après une marche longue, fatigante et périlleuse, montra ici de fortes marques de mécontentement, et manifesta hautement son désir de retourner à la Mecque ; il est certain que, pour tranquilliser ses soldats, Mohammed Aly fut obligé de leur promettre qu'ils seraient bientôt renvoyés en Egypte et remplacés par des troupes fraîches ; au lieu d'avancer au sud, il se dirigea vers Gonfodé. Tami s'était réfugié dans le voisinage d'Arisch chez un schérif son ami et parent de Hamoud. Le schérif jugea que c'était une occasion excellente de se préserver d'une invasion hostile et de faire preuve de soumission et de repentir ; Tami fut chargé de chaînes, et un messager dépêché au quartier général des Turcs avec une lettre adressée à Hamoud ; le schérif se qualifiait l'esclave de Mohammed Aly, et demandait ce qu'il devait faire de son prisonnier. Schérif Radjéh, qui rôdait dans les montagnes à la recherche du fugitif, fut chargé de l'amener à Gonfodé ; l'armée venait d'arriver et y avait trouvé d'abondans approvisionnemens de vivres apportés de Djidda par mer.

Mohammed Aly envoya de Rannié un corps de troupes pour envahir le Zohran par l'est, tandis que Mahou bey escalada les montagnes, et par une manœuvre habile mit les Arabes de Bakhroudj entre deux feux, de sorte qu'ils furent défaits, et Bakhroudj, fait prisonnier, fut mené à Gonfodé. Le pacha y resta plusieurs jours ; ses deux valeureux prisonniers étaient logés dans des tentes tout près de la

sienne. La conduite de Tami inspirait du respect à toute l'armée. Le pacha conversait souvent avec lui par passe-temps, de même qu'un tigre joue avec sa proie avant de la saisir avec ses griffes; mais le maintien imposant de Tami apaisa la férocité même de ce Turc, qui lui promit d'écrire au sultan en sa faveur, et de lui faire obtenir la permission de vivre retiré dans les montagnes du Roumili. Tami était un homme doué de grands talens naturels: il était de petite taille, portait une longue barbe blanche; ses yeux lançaient du feu; il était généralement railleur, mais très poli envers le chef turc. Bakhroudj, au contraire, gardait un morne silence, bien convaincu que Mohammed Aly ne lui pardonnerait jamais la lettre qu'il lui avait écrite; le pacha ne témoigna aucun désir de le voir. Une nuit, ayant trouvé ses gardes endormis, Bakhroudj saisit un poignard, réussit à se débarrasser de ses chaînes, et à s'échapper du camp; mais il fut repris après avoir tué deux hommes et en avoir blessé un troisième. Le lendemain Mohammed Aly lui demanda: « De quel » droit as-tu égorgé mes soldats? — Quand je ne » suis pas enchaîné, répondit Bakhroudj, j'agis » comme il me plaît. — J'agirai de la même ma» nière, » répliqua le pacha. Et pour divertir ses Turcs et en même temps satisfaire sa vengeance, il ordonna aussitôt que l'infortuné prisonnier, qui était enchaîné, fût placé au milieu de ses gardes-du-corps, et ceux-ci furent invités à le blesser légèrement avec leurs sabres, afin de prolonger ses tourmens: il finit par expirer sans avoir fait entendre une seule plainte; sa tête fut envoyée au Caire et à

Constantinople, ainsi que Tami qui, à son arrivée dans la capitale de l'empire ottoman, fut décapité (1).

De Gonfodé le pacha partit pour la Mecque, où il rentra le 21 de mars, quinze jours après l'avoir quittée. On comprendra bien la nature de cette expédition, quand je dirai que de plus de dix mille chameaux, qui étaient originairement avec l'armée, et dont la moitié avait été prise à Bisel, il n'en revint que trois cents à la Mecque; tout le reste était mort en chemin; une grande partie du bagage et des munitions fut détruite, parce qu'on manquait de moyens de les transporter; trois cents chevaux seulement furent ramenés, quatre mille Turcs étaient partis de la Mecque, il n'y en rentra que quinze cents et tous depuis les plus élevés en rang jusqu'au simple soldat étaient harassés de fatigue, sans habits, sans argent.

Mohammed Aly, conformément à la promesse qu'ils lui avaient extorquée à Gonfodé, leur permit à tous de s'embarquer à Djidda, excepté Hassan pacha, qui resta avec quelques centaines d'Arnautes; bientôt après de nouveaux renforts arrivèrent d'Égypte.

La force des Wahhabites était considérablement réduite, surtout dans le midi. Quand la bataille de Bisel fut livrée, Abdallah ibn Saoud était avec un corps de troupes dans la province de Cassim, prêt à

(1) Malgré la promesse solennelle que Mohammed Aly avait faite, Tami, à son arrivée au Caire, fut chargé d'une chaîne énorme qui le prenait au cou, puis placé sur un chameau et promené ainsi dans les rues avec la tête de Bakhroudj dans un sac suspendu à ses épaules.

s'opposer au progrès de Tousoun du côté de Médine : en apprenant la défaite de son parti, il regagna Deraïeh, car il craignait une attaque de la part de Mohammed Aly, qui aurait pu aisément marcher de Taraba sur le Nedjd.

Peu de jours après son arrivée à la Mecque, le pacha convoqua une assemblée des principaux personnages et des oulémas de cette ville, et leur lut une lettre qu'il avait adressée à Abdallah pour l'exhorter à la soumission, et lui offrir des conditions de paix ; il lui recommandait de restituer les trésors que son père avait enlevés du tombeau du prophète à Médine, s'il ne voulait point partager le sort de ses amis du midi. Cette lettre fut portée à Deraïeh par un soldat turc accompagné de quelques Bédouins.

Après un court séjour à la Mecque, Mohammed Aly en donna le gouvernement à Hassan bey ; il laissa Hosseïn bey général de cavalerie, et schérif Radjéh, en garnison à Taraba et à Beïsché, puis il partit pour Médine, où il arriva inopinément le 14 avril, avec une suite d'une quarantaine de personnes montées sur des dromadaires ; il avait fait tout le voyage par terre. Tousoun avait déjà quitté Médine, l'Écossais Ibrahim Aga en était gouverneur.

Quand la nouvelle des succès de Mohammed Aly fut connue des tribus du nord, plusieurs de leurs scheikhs firent des propositions à Tousoun, qui était alors à Médine, lui offrant de se joindre à lui contre les Wahhabites, dont la puissance y pesait davantage sur les Bédouins que dans le midi. Au mois de mars, presque tous les scheikhs du Cassim vin-

rent l'un après l'autre à Médine et assurèrent Tousoun de leur empressement à l'aider. Il leur fit des présens et envoya avec eux quatre cents hommes de cavalerie pour tenir garnison dans quelques uns de leurs villages; jaloux d'égaler la gloire que son père venait d'acquérir dans sa dernière campagne, il ne calcula pas la faiblesse de ses moyens. Mohammed Aly n'avait pas laissé à son fils l'administration de sommes d'argent considérables, connaissant sa libéralité et son caractère généreux, et peut-être ne voulant pas qu'un autre que lui-même acquît de la renommée dans le Hedjaz. Tousoun avait un grand besoin de chameaux, et de vivres pour les Bédouins du voisinage; le prix de toutes les denrées était plus élevé à Médine qu'à la Mecque. Toutefois Tousoun résolut d'essayer sa fortune; il partit à la fin de mars pour Hanakié, village ruiné avec des murs, à deux ou trois journées de Médine, sur la route du Cassim. Il avait quatre cents chameaux chargés de vivres, à peu près trois cents hommes de cavalerie et quatre cents fantassins; il était suivi de quelques centaines de Bédouins, appartenant principalement aux tribus de Harb et de Méteïr.

Il passa quelque temps à Hanakié et y était encore quand son père arriva à Médine. Le motif de Mohammed Aly pour visiter cette ville sainte était probablement d'obtenir des renseignemens sur les affaires du Hedjaz septentrional et de faire ses dévotions au tombeau du prophète. Il expédia aussitôt à son fils l'ordre de revenir à Médine, afin de concerter avec lui des mesures pour des expéditions futures; mais Tousoun, décidé à suivre son propre

dessein; au lieu d'obéir à l'injonction de son père, se mit en marche pour le Cassim. Comme par le rang il était l'égal de son père, étant comme lui pacha à trois queues, ce dernier eut peut-être tort de lui faire sentir trop fortement son état de dépendance; car nous ne devons chercher parmi les grands personnages de Turquie rien qui ressemble à l'affection filiale. Le produit de la douane de Djidda, qui de droit appartenait à Tousoun, avait été transféré par la Porte à Mohammed Aly pour les dépenses de la guerre. Tousoun recevait simplement un traitement fixe par jour, de même que tous les autres chefs de l'armée; et en plaçant le Hedjaz septentrional sous son commandement, Mohammed Aly lui avait associé Kaderi Effendi, personnage de sa propre cour, par les mains duquel toutes les affaires devaient passer, et que Tousoun avait été averti de consulter dans toutes les occasions, comme si son père l'eût jugé incapable de bien remplir la place élevée qu'il occupait.

Peu de temps après leur arrivée à Médine, Kaderi Effendi, comme il est aisé de le présumer, se rendit désagréable à son pupille, qui, dans un accès de colère, le fit décapiter. Les affaires se trouvaient alors dans un désordre extrême : les intérêts des Turcs avec les Arabes du voisinage étaient gérés très maladroitement (1). Tousoun, ayant besoin de chameaux, s'em-

(1) En janvier 1815, quand j'étais confiné dans mon lit par la maladie, mon esclave rentra souvent tout en pleurs et se plaignant que les soldats turcs lui avaient pris la viande qu'il avait achetée pour moi, et de plus l'avaient battu, parce qu'il avait essayé de faire résistance.

para de tous ceux qu'on put rencontrer chez les Bédouins, et Mohammed Aly, au lieu de prendre des mesures offensives contre l'ennemi, fut exclusivement occupé, durant les premiers temps de son séjour à Médine, à réparer le mal causé par les fautes de son fils. Deux cent cinquante hommes de cavalerie, sous les ordres de l'Écossais Ibrahim Aga, furent dépêchés après Tousoun, ainsi qu'un détachement d'infanterie arrivé du Caire à Yambo, et commandé par Ahmed Bonaparte. Durant son voyage, Tousoun attaqua les Bédouins Héteïn, et leur enleva cinq cents chameaux, qu'il expédia à Médine pour aller chercher des vivres à Yambo. A son arrivée à Rass, une des principales villes ou des grands villages du Cassim, il fut rejoint par la cavalerie qui l'avait précédé pendant quelque temps; et les scheikhs de différens cantons de ce pays vinrent pour se concerter avec lui; mais on ne vit point parmi eux le grand scheikh Hedjeïlen qui avait toujours été sincèrement attaché à Saoud, et qui l'était également à son fils en faveur duquel il rassembla ses Arabes à Bereïdha.

CHAPITRE XII.

ABDALLAH ENTRE DANS LE CASSÏM AVEC UNE ARMÉE. — NÉGOCIATIONS ENTRE LUI ET TOUSOUN. — LA PAIX EST CONCLUE. — MOHAMMED ALY RETOURNE AU CAIRE. — IL ENVOIE SON FILS IBRAHIM PACHA POUR RENOUVELER LA GUERRE DANS LE HEDJAZ.

Sur ces entrefaites, Abdallah n'avait pas négligé son devoir; avec une armée composée d'Arabes bédouins et sédentaires du Nedjd, il entra dans le Cassïm et fixa son quartier général à Schenana, qui n'est qu'à cinq heures de distance de Khabara, où Tousoun était campé; celui-ci s'y trouva bientôt dans une situation précaire. Il apprit que l'Écossais Ibrahim Aga avait été cerné sur la route, et malgré la résistance la plus courageuse, taillé en pièces avec tous ses cavaliers; les fertiles campagnes du Cassïm auraient pu fournir des vivres à une armée bien plus considérable que la sienne, mais les troupes légères des Wahhabites rôdaient sans cesse autour des Turcs, qui dépendaient uniquement de deux ou trois villages pour leur subsistance journalière, de sorte qu'ils prévoyaient une disette prochaine. La route de Médine était occupée par l'ennemi; il était impossible d'obtenir aucune information sur les démarches de Mohammed Aly.

Tousoun ne pouvait pas avoir beaucoup de con-

fiance dans les Bédouins qui étaient avec lui, sachant qu'au premier revers essuyé par les Turcs, ils se joindraient au parti opposé. Il aurait bien voulu terminer toutes ses incertitudes par une bataille; ses officiers et ses soldats ne s'en souciaient pas: la supériorité du nombre des Wahhabites les effrayait; ils étaient convaincus qu'en cas de défaite pas un seul homme ne pourrait échapper, et ils pensaient qu'il valait mieux négocier avec l'ennemi que combattre, d'autant plus que Mohammed Aly avait donné à son fils le pouvoir de traiter de la paix, s'il pouvait la faire à des conditions favorables. Des Bédouins furent chargés de sonder les dispositions du chef ennemi; quand celui-ci fut instruit de cette circonstance, il envoya Habab, un des siens, pour connaître les desseins réels de Tousoun, et pour offrir un sauf-conduit à quiconque serait dépêché au camp des Wahhabites. Quelque avantageux que l'état des choses lui parût pour lui-même, il prévoyait que même la destruction entière des douze cents soldats de Tousoun ne serait pas réellement très utile pour lui; puisque alors Mohammed Aly dirigerait toutes ses forces vers ce point, ce qui amènerait, pour la cause des Wahhabites, des conséquences plus préjudiciables que la victoire partielle ne pourrait lui être profitable. Il savait d'ailleurs que les ressources de l'Egypte procuraient à Mohammed Aly les moyens de prolonger indéfiniment la campagne dans le Hedjaz. Quoique les Turcs eussent éprouvé plusieurs défaites, ils avaient toujours réparé leurs pertes, et après un échec ils étaient plus forts qu'auparavant; ils possédaient aussi la facilité de gagner les gens à prix d'argent,

et Abdallah savait que plusieurs de ses compagnons actuels étaient au fond de leur cœur ses ennemis; en faisant la paix, il s'assurait de la dépendance des tribus qui ne s'étaient pas encore jointes aux Turcs.

Habab fut bien accueilli par Tousoun qui, sur-le-champ, chargea de la négociation avec Abdallah Yahya Effendi, son médecin, Syrien de naissance et parlant l'arabe mieux qu'aucun Turc. Yahya Effendi apporta avec lui des présens, et resta trois jours dans le camp des Wahhabites. Les deux partis désirant la paix, les conférences furent bientôt terminées et un des courtisans d'Abdallah vint présenter le traité à la ratification de Tousoun. Abdallah renonçait à toute prétention à la possession des villes saintes, affectait de se nommer le fidèle sujet du sultan, et obtenait pour tous les gens de son parti la liberté de traverser les états turcs pour s'acquitter du pélerinage quand ils le désireraient. Tousoun abandonnait à Abdallah les villes du Cassîm qu'il occupait, et renvoyait tous les scheikhs de ce pays qui s'étaient joints à lui; il lui cédait également toutes les tribus de Bédouins dont les pâturages étaient situés au delà de Hanakié, se réservant seulement celles qui demeuraient entre Hanakié et Médine et dans le territoire des villes saintes. Il ne fut pas question des Wahhabites du midi. En conséquence, aussitôt que Tousoun fut parti, Abdallah punit les Bédouins, et notamment les Méteïr, qui s'étaient attachés à ses ennemis. Comme de part et d'autre, on craignait la trahison, des difficultés s'élevèrent sur la priorité du départ. Enfin, Abdallah consentit à lever son camp, mais il insista pour que quatre des principaux

officiers du pacha lui fussent remis comme ôtages, jusqu'à ce qu'il eût atteint une position sûre, d'où il leur rendrait la liberté. Tousoun, probablement pour cacher sa faiblesse, chicana quelque temps sur ce point : une correspondance eut lieu, et je possède plusieurs des lettres originales d'Abdallah : la plupart montrent cette franchise et cette hardiesse de langage qui ont toujours distingué les Bédouins, et qui diffèrent tant du style cérémonieux et complimenteur usité dans des cas semblables chez les autres nations de l'Orient. Elles furent toutes écrites sous la dictée immédiate d'Abdallah ; les sentimens réels qu'il éprouvait dans le moment y sont exprimés, et le caractère de l'écriture fait voir qu'ils furent sans perte de temps confiés au papier.

Alors Tousoun retourna de Khabara à Rass, et après avoir séjourné vingt-huit jours dans le Cassim, il revint à Médine vers la fin de juin 1815. Deux Wahhabites envoyés par Abdallah à Mohammed Aly l'accompagnaient. Ils étaient porteurs du traité de paix, d'une lettre de leur chef au pacha, et d'une autre pour le grand seigneur.

Tousoun ne trouva pas son père à Médine; convaincu que les ressources actuelles et les moyens de faire la guerre dans le Hedjaz septentrional ne suffisaient pas pour qu'on pût espérer des succès, Mohammed Aly résolut de laisser la chance douteuse à son fils, plutôt que de courir le risque de porter atteinte à sa propre réputation. En cette occasion, il montra un manque total de sensibilité paternelle. Pendant l'absence de Tousoun, il ne lui avait pas dépêché un seul messager, de sorte que celui-ci ignorait entiè-

rement ce qui se passait à Médine et ailleurs. De plus, Mohammed Aly songea si peu aux besoins de son fils, qu'il le laissa sans une seule piastre forte; de sorte qu'à son retour à Médine, Tousoun fut obligé d'emprunter de l'argent pour ses dépenses journalières. Peut-être une raison pressante força Mohammed Aly de quitter Médine et le Hedjaz. En février et mars 1815, on craignait en Egypte qu'Alexandrie ne fût attaquée par le capitan pacha qui, parti de la mer de Marmara avec une escadre considérable, croisait dans l'Archipel. Des renforts nombreux furent envoyés à Alexandrie et à Rosette; et le kiahia bey, gouverneur du Caire, se hâta d'expédier des exprès par mer et par terre, pour informer Mohammed Aly de la circonstance.

Le 19 mai, quelques semaines après que je fus sorti d'Yambo pour retourner en Egypte, Sélim aga, gouverneur de cette ville, reçut de Médine un messager qui lui ordonnait, sous peine de mort, de tenir un navire prêt à faire voile dans la soirée. Le lendemain Mohammed Aly, avec une suite peu nombreuse montée sur des drômadaires, entra dans Yambo, et sans prendre aucun rafraîchissement à terre, se dépêcha de s'embarquer, et partit. Il ne voulut pas permettre au capitaine de longer la côte, suivant l'usage, quoiqu'il sût que le navire était assez mal approvisionné d'eau; il lui fit aussitôt gagner le large, en se dirigeant sur Cosseïr.

En y débarquant, il n'y trouva ni chevaux, ni dromadaires; il monta donc, sans perte de temps, sur un âne, afin de traverser le désert jusqu'à Kéné où il devait descendre le Nil. Sur ces entrefaites, les

craintes de voir Alexandrie attaquée avaient diminué ; en ayant été instruit, il poursuivit plus à loisir sa route vers sa capitale, où il rentra le 25 juin 1815, après une absence de près de deux ans, pendant lesquels sa santé avait considérablement souffert du climat de l'Arabie. Il ignorait que la paix eût été conclue avec les Wahhabites; mais, afin que son arrivée fût accompagnée d'un certain éclat, il fit annoncer la prise de Deraïeh et l'annihilation complète des Wahhabites.

Au mois d'août suivant, la plupart des troupes qui l'avaient accompagné dans sa campagne d'Arabie montrèrent des symptômes d'insurrection. Celles du corps de Mahou bey et d'autres commencèrent à piller la capitale. Le pacha jugea nécessaire de s'enfermer dans le château du Caire. Ces soldats, à qui de belles promesses avaient été faites, s'aperçurent que des réglemens projetés réduiraient considérablement leur paie, et augmenteraient leurs fatigues. Le pacha voulut introduire le *nizàm djedid* ou nouveau système de discipline, mesure qui avait été fatale au sultan Sélim. Cependant la révolte ne fit pas de progrès, et Mohammed Aly n'osa pas punir les séditieux. On reconnut que ses succès dans le Hedjaz avaient changé son caractère. L'affabilité qui l'avait distingué des autres pachas devint de la hauteur; au lieu d'une maison simple et semblable à celle d'un militaire, il s'abandonna à la magnificence et à l'ostentation; il fit un monopole à son profit de tous les objets d'exportation et d'importation, ce qui causa un tort essentiel aux cultivateurs et aux manufacturiers.

Les deux envoyés qu'Abdallah Ibn Saoud avait fait partir à la suite de Tousoun pacha arrivèrent au Caire, en août, pendant la révolte des soldats. Abd el Azis, l'un d'eux, était parent d'Abd el Wahhab, fondateur de la secte des Wahhabites; l'autre était un officier de Saoud. Ils présentèrent à Mohammed Aly le traité conclu avec son fils Tousoun et les lettres dont j'ai parlé. Abd el Azis était un homme très instruit; et plusieurs des plus habiles oulémas du Caire furent chargés par le pacha de disputer avec lui sur des matières théologiques. Il s'informa de tous les détails concernant l'état civil et militaire de l'Egypte, ses ressources et son commerce. Il acheta beaucoup de livres arabes, et finit par exciter la jalousie de Mohammed Aly, qui ordonna que deux à trois soldats accompagneraient toujours les deux envoyés partout où ils iraient. Cette conduite rendit leur position si désagréable, qu'ils ne tardèrent pas à demander la permission de partir. Un habillement complet et trois cents piastres fortes furent donnés à chacun en présent, et on leur remit la réponse du pacha à la lettre d'Abdallah Ibn Saoud; elle était écrite d'une manière très ambiguë, relativement à la paix ou à la guerre, et proposait de ratifier le traité conclu avec Tousoun, pourvu que les Wahhabites consentissent à céder la province de Hassa, l'une des plus fertiles et des plus importantes de leurs possessions par sa situation sur le golfe Persique.

Il était évident ou que Tousoun pacha avait trompé les Wahhabites, ou que Mohammed Aly avait donné une nouvelle preuve de son mépris pour tous les en-

gagemens. Tousoun, égal en rang à son père, avait signé un traité qui liait tout son parti, et il en avait recueilli l'avantage en usant de la faculté qu'il lui avait procurée d'échapper, ainsi que son armée, à la destruction. Néanmoins son père eut l'air de représenter les choses, à Constantinople, sous un jour tout différent; et comme il avait assuré qu'il anéantirait les Wahhabites par la prise de Deraïeh, il était nécessaire de persuader à son souverain qu'il n'avait pas encore abandonné cet objet, et que le traité conclu par son fils ne devait être considéré que comme un armistice temporaire.

En septembre 1815, schérif Radjéh, le héros arabe, fut amené enchaîné au Caire. On disait qu'il s'était querellé avec Hassan pacha, gouverneur de Médine, qui le soupçonnait de correspondance coupable avec l'ennemi; mais la vérité était que tous les Osmanlis le regardaient d'un œil d'envie à cause de la grande renommée qu'il avait acquise et du bruit général qui courait que la victoire remportée à Bisel était due à ses efforts. Durant les premiers mois de sa captivité au Caire, il fut traité comme un criminel ordinaire; mais au printemps de 1816, quand on fit des préparatifs contre les Wahhabites, il fut mis en liberté, et Mohammed Aly affecta de lui donner des marques de distinction. Le 7 novembre 1815, Tousoun arriva au Caire avec quelques centaines de soldats. Après son retour à Médine, les communications avaient été rétablies dans tout le Hedjaz avec les Wahhabites. Des caravanes vinrent du Nedjd à Médine et à la Mecque, et en décembre beaucoup de Wahhabites firent le péle-

rinage. Aucun chef turc n'avait déployé dans cette guerre plus d'activité ou plus de bravoure personnelle que Tousoun, mais ses efforts n'avaient jamais été couronnés de succès. Il fut accueilli au Caire avec tous les honneurs dus à son rang et à son courage; néanmoins étant allé voir son père à Alexandrie, il fut reçu très froidement (1).

Vers la fin de 1815, plusieurs scheikhs arabes du Hedjaz vinrent au Caire réclamer la protection du pacha. C'étaient des parens d'Ibn Madri que Mohammed Aly avait nommé chef des Asir en remplacement de Tami; mais quand il quitta le Hedjaz, les partisans de Tami forcèrent les nouveaux scheikhs à s'enfuir, Hassan pacha était incapable de les soutenir; Mohammed Aly leur fit un accueil gracieux au Caire, leur donna des présens, et les renvoya à la Mecque, alors il ne pouvait disposer d'aucune troupe pour l'Arabie, étant sérieusement occupé de préparatifs pour défendre les côtes de la Méditerranée contre une attaque, que suivant le bruit général, les Anglais projetaient. Dans la relation de mon voyage en Arabie, j'ai parlé des craintes de Mohammed Aly qui se renouvelèrent quand il connut les clauses du second traité de Paris, et plus encore lorsque les Anglais prirent possession des îles Ioniennes qu'il considérait comme un acheminement à son propre territoire; il était confirmé

(1) En septembre 1816, Tousoun mourut de la peste à Rosette, où il commandait un corps de troupes considérable, campé là pour la défense de la côte; il fut regretté comme un homme qui montrait un grand attachement à ses amis, et dépensait l'argent avec profusion.

dans son opinion par les rapports absurdes de ses émissaires et les discours des francs serviles et flatteurs ou plutôt pseudo-francs qui tous étaient des anti-anglicans déterminés. Au bout de quelques mois, les alarmes cessèrent, et il tourna de nouveau ses yeux sur le Hedjaz, ayant l'intention d'y envoyer une armée nombreuse sous les ordres de son fils Ibrahim pacha. En janvier 1816, des lettres circulaires furent écrites à tous les scheikhs arabes de ce pays, pour les instruire du prochain départ d'Ibrahim, les exhorter à l'aider et leur assurer que Mohammed Aly comptait visiter de nouveau leurs territoires et couronner ses précédentes victoires par la prise de Deraïeh. Il n'était nullement question dans ces dépêches de la paix conclue avec Abdallah Ibn Saoud, et celui-ci n'avait pas non plus répondu encore à la demande du canton d'El Hassa, faite par le pacha.

En mars 1816, on apprit que des troubles avaient éclaté au sud de la Mecque. La cavalerie turque postée à Beïsché, à Rannié et à Taraba, avait été retirée; des Bédouins au service du pacha restèrent en garnison dans cette dernière place. Les Wahhabites semblaient gagner journellement en force dans cette contrée; il paraît aussi que les cantons du sud n'avaient pas été compris dans la paix faite avec Abdallah Ibn Saoud.

En août 1816, Ibrahim pacha partit du Caire pour le Hedjaz, avec l'ordre, disait-on, d'attaquer Deraïeh en passant par Médine et le Cassim. Il avait à peu près deux mille hommes d'infanterie qui allèrent par Cosseïr à Yambo, et quinze cents Bé-

douins libyens qui voyagèrent par terre. Il avait choisi lui-même ces cavaliers parmi les tribus les plus belliqueuses de la Haute-Egypte. Il y avait à sa suite deux officiers français; l'un d'eux, chef d'escadron, avait été avec Bonaparte à Rochefort; obligé de quitter la France, il était venu en Egypte; Mohammed Aly l'accueillit d'une manière très flatteuse, ainsi que plusieurs autres Français obligés d'abandonner leur patrie en 1815.

SUPPLÉMENT.

N° I.

CATÉCHISME OU PROFESSION DE FOI DES WAHHABITES.

Ibn Saoud aux habitans de la Mecque l'infiniment honorée;

Louange soit à Dieu, le seul Dieu! qui n'a point de compagnon, à qui appartient la souveraineté et qui est tout-puissant.

Au nom de Dieu très miséricordieux! il est nécessaire que tout serviteur choisi de Dieu ait une connaissance véritable du tout-puissant; car nous lisons dans la parole de Dieu (le Koran): « Sache qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » Bokahri (1), que Dieu lui fasse miséricorde! a dit: « Apprends » d'abord; et ensuite parle et agis. » Si l'on te demande quels sont les trois fondemens de la science? Réponds: « Que » le serviteur connaisse le seigneur son Dieu, sa religion et » son prophète. »

Et premièrement, quant à la connaissance de Dieu, si on te demande: « Qui est ton Seigneur? » Réponds: « Mon sei» gneur est Dieu par la bonté et la grâce duquel je suis né: » je l'adore, et je n'adore que lui. » En effet, nous lisons (dans le Koran): « Louange soit au seigneur de toutes les » créatures; tout ce qui existe, à l'exception de Dieu, appar-

(1) Théologien célèbre qui a réuni les traditions de Mahomet.

» tient à la classe des créatures, et je suis moi-même une » partie de ce monde créé. » Si on te demande encore : « Com» ment as-tu connu ton Seigneur? » Réponds : « Par les si» gnes de sa toute-puissance et par la création. » En effet nous lisons : « Et ses signes sont le jour et la nuit, le so» leil et la lune; et sa création la terre et le ciel, et tout ce » qui est à leur surface et tout ce qu'ils contiennent. » Et nous lisons également : « Ton seigneur est Dieu qui a créé » le ciel et la terre. » Si on te demande : « Pourquoi Dieu » t'a-t-il créé? » Réponds : « Pour l'adorer. » En effet, nous lisons : « J'ai créé les esprits et l'homme pour qu'ils m'ado» rassent. » Si on te demande : « Qu'est-ce que Dieu com» mande? » Réponds : « L'unité, ce qui signifie d'adorer lui seul » exclusivement et uniquement, et ce qu'il défend par des» sus tout, c'est de lui associer quelqu'un, ou d'adorer un » autre Dieu avec lui. » En effet, nous lisons : « Adore Dieu » et ne lui associe aucune autre chose ou créature. » Tu montres la manière dont tu dois l'adorer par l'islamisme, par la foi et les aumônes, par la prière, les vœux, les sacrifices; par la résignation, la crainte, l'espérance, l'amour, le respect, l'humilité, la modestie, et par le soin d'implorer son secours et sa protection.

Voici ce qui prouve la nécessité de la prière; nous lisons : « Prie et je t'accorderai ta demande. » Les prières sont, par conséquent, la véritable adoration. Voici ce qui prouve la nécessité de faire des vœux; nous lisons : « Accomplis tes » vœux et crains le jour dont les maux ont été prédits. » Voici ce qui prouve la nécessité d'immoler des victimes, nous lisons : « Prie Dieu, et tue des victimes. » Et le prophète, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! a dit : « Mau» dit soit celui qui sacrifie à un autre qu'à Dieu. »

Le second fondement de la connaissance est la religion de l'islamisme qui est la soumission au tout-puissant. En effet, nous lisons : « La religion devant Dieu est l'islamisme. » Et c'est à cela que se rapporte la maxime du prophète, sur qui soit la paix de Dieu : « La plus importante de toutes les af» faires est l'islamisme. » Si on te demande : « Combien y

» a-t-il de principaux devoirs de notre religion? » Réponds : « Il y en a trois, l'islam, la foi et les bonnes œu-
» vres. Chacun de ces trois se subdivise en différentes par-
» ties : — L'islam en a cinq, savoir : faire la profession de
» foi qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que Ma-
» homet est son prophète; — réciter les prières prescrites,
» — distribuer des aumônes, — observer le jeûne du ramad-
» han, aller en pélerinage à la sainte maison de Dieu. » Voici ce qui prouve la vérité de la profession de foi, nous lisons : « Dieu déclare qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui; » et le sens des expressions : « il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, » confirme qu'il n'y a qu'un Dieu et que dans ce monde rien ne doit être adoré, excepté Dieu; et ce qui prouve que Mahomet est le prophète de Dieu, c'est que nous lisons : « Et Ma-
» homet est seulement un prophète. » Notre devoir est d'obéir à ses commandemens, de croire ce qu'il a dit, de renoncer à ce qu'il a défendu, et c'est en nous conformant à ses préceptes, que nous manifestons notre dévotion à Dieu. La raison de joindre ensemble ces deux confessions, qui consistent à dire : « il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, » est de montrer notre piété et notre parfaite obéissance. Ce qui prouve la nécessité des prières et des aumônes, c'est que nous lisons : « Il leur a été seulement com-
» mandé d'adorer Dieu avec la seule religion véritable, de faire
» la prière, et de distribuer des aumônes. » Voici ce qui prouve la nécessité du jeûne, nous lisons : « O vous vrais croyans,
» nous vous avons ordonné les jeûnes! » Et ce qui prouve le pélerinage, c'est que nous lisons : « Et Dieu exige le pé-
» lerinage de tous ceux qui sont capables de faire le
« voyage. »

Afin de donner une preuve surabondante de ces cinq points fondamentaux de l'islamisme, on peut citer la tradition d'Ibn Omar qui dit : « Le prophète, que la miséricorde de Dieu soit
» avec lui! déclara que l'islam repose sur ces cinq principes :
» La prière, l'aumône, le jeûne, le pélerinage et la profes-
» sion de foi qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu. » Le second des principaux devoirs de la religion est la foi. Il comprend

soixante-dix-neuf clauses (1). La première est la déclaration : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » Et la dernière l'écartement de tout mensonge de la voie du fidèle. La pudeur est une de ces clauses. La foi se subdivise en six parties, ce sont : Croire à Dieu et à ses anges et aux livres révélés, et à ses prophètes, et au jour du jugement dernier et à la toute-puissance de Dieu, duquel procèdent tout le bien et tout le mal. Ce qui le prouve, c'est que nous lisons : « La justice ne consiste pas à tourner vos visages à l'est ou à l'ouest ; » mais le juste est celui qui croit en Dieu et au jour du jugement dernier et aux anges, et au livre sacré et aux prophètes. » Ce qui prouve la toute-puissance, c'est qu'il est dit : « Nous avons créé toutes choses par notre puissance. » Le troisième des principaux devoirs de la religion consiste dans les bonnes œuvres. Elles sont comprises dans un seul précepte qui est : « Adore Dieu comme si tu le voyais, et si tu » ne peux le voir, sache qu'il te voit. » En voilà la preuve ; nous lisons : « Celui qui tourne son visage vers le tout-puissant et a confiance en lui, il fait bien, il tient ferme par » le manche le plus solide. »

Le troisième fondement de la connaissance est la connaissance de notre prophète Mahomet ; que la miséricorde et la paix de Dieu soient sur lui ! Mahomet fils d'Abdallah, fils d'Abd el Motalleb, fils de Haschem, fils de Ménaf dont la lignée remonte à Adnan qui descendait d'Ismaël, fils d'Abraham, que la miséricorde de Dieu soit sur eux et sur le prophète ! Mahomet, que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! est un envoyé que nous ne devons pas adorer, et un prophète que nous ne devons pas démentir ; nous devons lui obéir et le suivre, parce qu'il a été ordonné aux esprits et aux mortels de marcher d'après lui. Il naquit et fut choisi pour prophète à la Mecque ; il s'enfuit à Médine et y mourut. C'est de lui, que Dieu lui manifeste sa bonté ! que nous avons cette maxime : « Je suis le prophète ; ce n'est

(1) Le manuscrit arabe n'est pas très lisible en cet endroit, il y a peut-être soixante-dix-sept.

» pas une assertion fausse; je suis le fils d'Abd el Motalleb! » Si on te demande : « Est-ce un mortel? » Réponds : « Oui, » c'est un mortel. » En effet, nous lisons : « Dis, je ne suis » qu'un mortel comme vous-mêmes, à qui il est révélé que » votre Dieu est seul Dieu. » Si on te demande : « A-t-il » été envoyé à une classe particulière du genre humain? » — Réponds : « Non, il est envoyé à toute la race humaine. » En effet, nous lisons : « O hommes, je suis le prophète de Dieu » envoyé à vous tous. » Si on te demande : « Une autre religion différente de la sienne peut-elle lui être agréable? » Réponds : « Non, aucune autre ne peut être acceptée. » Car nous lisons : « Quiconque suivra une autre religion que l'islamisme sera » rejeté. » Et si on te demande : « Un autre prophète vien- » dra-t-il après lui? » Réponds : « Aucun prophète ne viendra » après lui ; car après lui viendra le jugement dernier. » En effet, nous lisons : « Il n'a été le prophète d'aucun de vous » hommes, mais il a été le prophète de Dieu, et le sceau » (c'est à dire le dernier) de tous les prophètes. »

N° II.

LETTRE DE MOHAMMED ALY AUX PRINCIPAUX HABITANS DE MÉDINE, POUR LEUR ANNONCER LES DÉTAILS DE SA GRANDE VICTOIRE SUR LES WAHHABITES A BISEL AU MOIS DE JANVIER 1815 (V. P. 414) (1).

Par la bonté du Très Haut,

A notre honorable peuple, les habitans de Médine l'illustre;

Aux très honorables et nobles primats, les voisins de no-

(1) Cette lettre est un modèle de style arabe. Elle fut lue dans une assemblée générale tenue dans la grande mosquée de Médine (M. Burckhardt possédait l'original).

tre prophète, que la bonté et la paix de Dieu soient avec lui! les premiers entre les schérifs et les hommes doctes, les louables, les vénérables, les chefs de la ville, que Dieu leur accorde sa paix, les prenne sous sa protection et sa garde, et verse sur eux toute sa bienveillance! Amen.

Nous vous donnons notre salutation et nos complimens les plus sincères; et nous vous annonçons que le tout-puissant, dont nous célébrons la gloire et la puissance, nous a promis de remplir l'attente du sultan des sultans de l'islamisme, en nous induisant à déplacer de la Mecque l'armée des vrais croyans pourvue de tous les approvisionnemens nécessaires de vivres, de bagage et de munitions, afin de transférer notre quartier-général de là à Kolakh. A cet effet, nous partîmes de la Mecque le samedi 26 du mois de moharram, et nous arrivâmes à Kolakh le mercredi, dernier jour de ce mois. Notre plan était d'atteindre au plus tôt Taraba, pour combattre les armées combinées des hérétiques commandées par leur chef Faïsal Ibn Saoud, accompagné d'Ibn Schokan, d'Ibn Dohman, d'Ibn Katnan, et d'Ibn Mahi, ainsi que de Bakhroudj et d'Ibn Hatamel, avec tous les scheikhs des Arabes du Beïsché, et les Arabes Douasir, Bekoum et Otéibé, et ceux des pays de Hedjaz, de Sebia et d'El Aredh. Ils avaient de plus été renforcés par Tami et dix mille Arabes Asir, ce qui accrut leur armée jusqu'au nombre de quarante mille hommes. Alors le diable a confondu leurs conseils et ils ont projeté de nous attaquer. Ils ont quitté Taraba et sont venus dans notre voisinage près du célèbre village de Bisel. Nous avons marché à eux avec quinze cents de nos cavaliers, choisis sur le nombre des vrais croyans, et deux pièces d'artillerie de campagne, afin de faire une reconnaissance. A notre approche, ils se sont répandus sur les montagnes, et nous ont opposé une résistance déterminée. Mais nos soldats se sont sacrifiés à leur devoir, et après un grand carnage, les ont repoussés jusqu'à leur position la plus forte (1). Nous con-

(1) La vérité est que, le premier jour, la cavalerie turque fut repoussée.

tinuâmes alors, sous un feu continuel, à les attaquer, et à tâcher de les attirer dans la plaine. Nos soldats furent engagés depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. A la fin, la nuit mit un terme au combat. Alors nous nous emparâmes des défilés par lesquels ils pouvaient essayer de se retirer. Dieu nous envoya la force et les stratagèmes. Nous envoyâmes chercher à Kolakh un renfort de deux mille fantassins, avec leurs pièces de campagne (1), et nous attaquâmes de rechef les ennemis, au point du jour. Ils ne résistèrent pas à notre première atteinte, ils s'enfuirent et Dieu permit à nos glaives de se tremper dans leur sang. Ils abandonnèrent leur camp, et près de cinq mille tentes; et cinq mille chameaux, dromadaires et bêtes de somme avec tout le bagage et les vivres, devinrent la proie de nos troupes, qui ainsi restèrent maîtresses de tout leur camp et de tout leur honneur (2). Elles poursuivirent les fugitifs qui perdirent un grand nombre d'hommes tués et faits prisonniers : nos alliés, les Arabes du Hedjaz, tombèrent également sur eux dans les défilés étroits. Tamî lui-même ne s'échappa qu'avec cinq cavaliers et cinq hommes montés sur des chameaux : Dieu les a ainsi exterminés par sa puissance et sa force. Nous sommes partis de Kolakh le dimanche, en poursuivant vivement l'ennemi, et nous sommes arrivés, le mardi, dans le voisinage de Taraba. Faïsal s'y était réfugié avec cinquante cavaliers et cent hommes montés sur des chameaux, le reste de ses troupes; quand il fut instruit de notre approche, il prit aussitôt la fuite. Les habitans de Taraba et la portion de la garnison restante sortirent de la ville afin de venir à notre rencontre et de demander une sauvegarde. Nous leur promîmes la sûreté et nous établîmes notre quartier-général au milieu d'eux. Tous les Arabes du voisinage nous y rejoignirent, et Dieu permit que nos souhaits fussent remplis en débarrassant ce pays de leurs oppresseurs

(1) Il n'est rien dit ici des Bédouins au service du pacha, qui furent les principaux acteurs parmi les fantassins.

(2) Jeu de mots arabe : camp et honneur « *ordihom oua ardehom.* »

injustes et criminels. Adressons-lui nos actions de grâces les plus cordiales pour la grâce qu'il nous a accordée, et l'honneur dont il a couvert nos troupes. S'il plaît au tout-puissant, nous partirons de ce lieu dans trois ou quatre jours pour Rannié et le Beïsché, et nous dirigerons notre marche contre les Arabes Asir restans, afin de rétablir l'ordre dans le pays et détruire tous les rebelles.

Nous avons voulu vous annoncer ces bonnes nouvelles et vous apprendre comment le tout-puissant, dans sa bonté, a daigné nous octroyer l'accomplissement de toutes nos espérances. Qu'il complète sa grâce, et purifie tout le pays du Hedjaz de l'ordure des méchans en les exterminant. Nous vous chargeons de prier pour nous au tombeau de notre seigneur le rédempteur; et puisse le tout-puissant, dans son aide gracieuse, continuer à vous regarder d'un œil favorable! Tel est le sujet dont nous désirions vous informer.

Que la miséricorde et la paix de Dieu soient avec notre seigneur Mahomet, sa famille et ses disciples!

Le 7 du mois de safar
1830 de l'hégire. L. S.

N° III.

LETTRE D'ABDALLAH IBN SAOUD A TOUSOUN PACHA, AU SUJET DU DÉPART DE CE DERNIER DU CASSIM POUR LA MECQUE. (V. P. 429).

Au nom du Dieu très miséricordieux,

Parfaite paix, salut et honneur au seigneur du genre humain; Mahomet, que la miséricorde et les plus amples bénédictions de Dieu soient avec lui! et ensuite au noble Ahmed Tousoun pacha, que Dieu puisse l'induire à des actions saintes! Ta lettre nous est parvenue; puisses-tu parvenir aux bonnes grâces de Dieu! Et nous nous réjouissons des nouvelles

de ton bien-être et de ta bonne santé. Quant à ce que tu allègues pour justifier ta demande, tu possèdes du jugement et de la pénétration, et tu sais sûrement que tes demandes sont inadmissibles et contraires à la paix. Si nous ne désirions pas conserver une amitié permanente et sincère, et remplir les promesses que nous avons faites, nous t'aurions accordé ta demande; mais nous sommes hommes de foi et de vérité et nous n'abandonnons pas les conventions, et nous les exécutons quand même nous serions convaincus d'avoir été trompés. Quant à ton départ, nous avons la confiance que tu ne penseras pas mal de nous, et que tu ne prêteras pas l'oreille à nos ennemis, ni à des trompeurs intrigans. Interroge les Bédouins qui sont avec toi; s'ils veulent dire la vérité, ils te diront que si même ils avaient tué quelqu'un de la famille de Saoud, et si je leur avais promis un sauf-conduit, ils n'auraient jamais la moindre crainte, et se fieraient à ma parole. Nous marchons ici sur notre propre terrain; ceci est notre propre pays. Laisse-nous te conseiller de ne pas suspecter nos intentions et de te fier à notre bonne foi. Je promets, par Dieu et par les gages qu'il a donnés au genre humain, de n'inquiéter ni toi ni tes armées d'aucune manière qui pourrait être désagréable pour toi. Tu es placé sous le sauf-conduit de Dieu et de moi-même. Au moment où tu te prépareras à ton départ, je me préparerai aussi au mien, et je me retirerai avec mon armée vers Aneïzi (1); mais si tu crois les rapports de tes ennemis et si tu soupçonnes notre sincérité, nous allons à l'instant partir pour Aneïzi, et nous le faisons par les égards que nous avons pour toi et pour ton père; mais nous exigeons que tu nous envoies une lettre dans laquelle tu garantiras le sauf-conduit de Dieu et du sultan et le tien à tous les Arabes de notre parti, sédentaires ou Bédouins, ainsi qu'une seconde lettre de sauf-conduit aux habitans de Schénanéné, de Bétah et de Nebhanié (2) que nous leur expédierons incessamment. S'il plaît à Dieu, nous recevrons ta ré-

(1) Ville du Cassim.
(2) Villes du Cassim.

ponse ce soir : c'est pourquoi fais que notre messager ne reste pas trop long-temps avec toi. Si tu veux envoyer des hommes montés sur des chameaux pour l'affaire dont Ahmed nous a parlé, nous n'avons aucune objection. Nous te garantissons, pour tout cela, notre foi devant Dieu.

Quand on en viendra à un arrangement à l'amiable, rien ne mettra le cœur des musulmans (1) à l'aise, et ne les tranquillisera, pour tout leur parti, comme les ôtages que tu nous enverras. Ils seront sous ma protection, et à ton arrivée à Dat, ils te seront renvoyés; et tu seras traité bien et honorablement. Ibrahim te dira le nom de ces ôtages; ce sont Mohammed Dali Baschi, Othman le Selédar, Ismaël le Djokadar, et Ahmed Aga. Le sauf-conduit de Dieu et le mien sont leur garantie. Nous les ferons accompagner par quelques uns des nôtres jusqu'à ce qu'ils arrivent à tes quartiers. S'ils nous sont envoyés, aussitôt s'il plaît à Dieu, nous partirons; si au contraire tu veux décamper avant nous, nous te dépêcherons, de notre côté, des ôtages qui te suivront. C'est maintenant à toi à choisir : ou envoie-nous ces hommes et nous partirons, ou bien lève le camp toi-même, et prends nos ôtages; fais-nous parvenir ta réponse aujourd'hui. Sois assuré que les ôtages sont sous ma garde particulière. Que la miséricorde et la bénédiction de Dieu soient avec Mahomet, sa famille et ses disciples.

L. S.

De la part d'Abdallah Ibn Saoud.

(1) Cette expression est digne de remarque. Les Wahhabites ne se donnent d'autre nom que celui de musulmans ou vrais croyans de l'islamisme, faisant ainsi une distinction entre eux et les simples Turcs. Ici encore leurs partisans sont nommés musulmans, c'est comme s'ils disaient au pacha : « Tu n'es pas musulman. » C'est peut-être une méprise de l'écrivain, la lettre portant des marques évidentes d'une grande précipitation.

SUPPLÉMENT

DU

TRADUCTEUR (1).

IBRAHIM PACHA PART POUR LE NEDJD AVEC UNE ARMÉE. — DES SCHEIKHS BÉDOUINS SE JOIGNENT A LUI. — ABDALLAH IBN SAOUD PREND L'OFFENSIVE. — IL EST REPOUSSÉ. — IL SE RETIRE ET FORTIFIE RASS. — IBRAHIM ASSIÈGE INUTILEMENT CETTE PLACE. — ABDALLAH EST OBLIGÉ D'ÉVACUER BEREÏDHA. — PRISE DE CETTE VILLE ET DE PLUSIEURS AUTRES DU CASSIM. — IBRAHIM ASSIÈGE DÉRAÏEH. ABDALLAH SE REND PRISONNIER. — IL EST MENÉ A CONSTANTINOPLE ET DÉCAPITÉ. — FIN DE LA PUISSANCE DES WAHHABITES. — IBRAHIM REVIENT EN ÉGYPTE. — GÉNÉROSITÉ DE MOHAMMED ALY ENVERS LA FAMILLE D'ABDALLAH.

Ibrahim pacha, parti du Caire le 3 septembre 1816, remonta le Nil jusqu'à Kéné. Là il prit la route de Cosseïr; il ne resta dans ce port que le temps nécessaire pour faire embarquer

(1) La mort ayant empêché Burckhardt de suivre jusqu'à la fin l'histoire des Wahhabites, on a pensé qu'il était à propos de faire connaître le sort ultérieur de ces sectaires jusqu'au dernier moment de leur puissance.

ses troupes, les vivres, l'artillerie et les bagages; le 23 septembre, il quitta l'Égypte. Six jours après, sa flotte était mouillée dans le port d'Yambo. Il fit aussitôt demander aux tribus bédouines amies des Turcs les moyens de transport dont il avait besoin. Elles s'empressèrent d'amener un nombre suffisant de chameaux. Alors Ibrahim pressa le départ de ses troupes pour Médine, et le 9 octobre il se mit en route pour cette ville, suivi seulement de ses gardes.

Il fit des dons magnifiques au tombeau du prophète, prodigua les aumônes aux pauvres, jura de donner la liberté à ses mamelouks et à ses esclaves noirs, et promit également de ne plus boire de vin, ni aucune liqueur défendue par le Koran : il tint sa parole. En même temps il faisait battre et même mettre à mort des soldats qui avaient enfreint ses ordres. Cette inflexibilité intimida les Bédouins, en même temps que le reste de sa conduite lui fit des partisans parmi les Arabes.

Le quatrième jour de la fête du courban-beïram, Ibrahim sortit de la ville sainte et rejoignit son quartier-général où se trouvaient M. Vaissière, officier français, qui remplissait près de lui les fonctions d'aide-de-camp; Antonio Scoto, son médecin; Andrea Gentili, Todeschini et Socio, chirurgiens et pharmaciens, chargés de panser les blessés et de soigner les malades. Ces Européens n'entrèrent pas dans Médine afin de ne pas heurter les préjugés des musulmans.

Cependant, plusieurs scheikhs bédouins qui devaient fournir des chameaux avaient manqué à leur parole : ils prirent la fuite, interceptèrent les communications et dépouillèrent les caravanes qui allaient d'Yambo à la Mecque et à Médine. Ibrahim fit marcher contre eux deux mille hommes d'infanterie et de cavalerie; ces Bédouins, voyant qu'on leur enlevait leurs troupeaux, vinrent implorer la clémence d'Ibrahim et se soumirent aux charges qu'il lui plut de leur imposer.

L'armée alla occuper Hanakié, village que les Wahhabites avaient détruit en se retirant dans l'intérieur du Nedjd. Dès les premiers jours de décembre, le camp était régulièrement établi dans cette position très forte. De son côté, Abdallah Ibn

Saoud résolut de prendre l'offensive avant que l'armée turque eût été grossie par de nouveaux renforts et par la jonction de Bédouins ennemis de sa personne et de son gouvernement. Il attaqua et dépouilla les tribus qui refusaient d'obéir à l'ordre qu'il avait donné de se retirer sur Rass. Mais ces violences produisirent un effet absolument contraire à celui qu'il en attendait. D'ailleurs une partie des Bédouins ne montrait pas une ferme résolution de s'opposer à des troupes protégées par de l'artillerie. Ghanem Ibn Mahadian, scheikh des Harb, vint offrir ses services au pacha.

Le 27 décembre, Ibrahim sortit de Hanakié à la tête de dix-huit cents hommes munis de vivres pour vingt jours. Des habitans du pays lui servaient de guides et d'espions; Ghanem l'accompagnait, et chemin faisant réunit à la cavalerie turque cinq cents hommes de sa tribu. Cette expédition, après avoir ravagé l'intérieur du Nedjd, rentra le 17 janvier 1817; huit cents chameaux, quatre mille moutons, des tentes et des effets de campement en furent le fruit. Elle donna aux Bédouins une haute idée de la cavalerie turque, et jeta l'épouvante parmi ceux qui étaient les alliés des Wahhabites. Bientôt un grand nombre de scheikhs demandèrent à traiter avec Ibrahim; il leur accorda ce qu'ils désiraient, en leur faisant prendre l'engagement de fournir, en cas de besoin, des moyens de transport.

Bientôt les chaleurs devinrent accablantes pendant le jour, tandis que dans la nuit le froid était rigoureux. Les soldats souffraient beaucoup de cette variation de température; ils manquaient d'habillemens; la mauvaise qualité de l'eau les incommodait; les dyssenteries et les fièvres éclatèrent dans le camp; les garnisons voisines en furent atteintes; les malades étaient dirigés sur Hanakié : malgré leur zèle, les médecins ne pouvaient suffire à tout; le nombre des morts augmenta.

Loin de se laisser abattre par ces circonstances fâcheuses, Ibrahim écrivit à son père pour lui demander deux mille hommes, renfort que les pertes éprouvées récemment rendaient nécessaire. Le 22 février, il fit ses dispositions pour

mandés à Médine et à Hanakié et douze cents hommes de cavalerie que lui avait envoyés son père.

Dans les premiers jours de juillet, il partit d'El Maouïéh à la tête de quatre mille hommes d'infanterie et de douze cents cavaliers, non compris les Arabes. Les fatigues avaient altéré sa santé; une indisposition grave l'obligea de garder la tente pendant six jours, il fit prendre les devants à Ouzoun Aly avec deux mille hommes et trois pièces d'artillerie. Lorsqu'il se sentit en état de monter à cheval, il se mit en marche avec le gros de son armée; il s'avançait avec précaution, afin de ne pas être surpris par l'ennemi; l'eau était fort rare, à peine y en avait-il pour les hommes et les chevaux. Sur ces entrefaites, Faïssal el Daouiéh vint avec ses Bédouins à la rencontre d'Ibrahim, lui amenant des vivres et des moyens de transport; dès ce moment, sa tribu fit partie de l'armée.

Après cinq jours de repos dans l'oasis de Schenaneh qu'Abdallah Ibn Saoud avait saccagée, Ibrahim, à la tête de cinq cents cavaliers, poussa une reconnaissance du côté de Rass. Le lendemain, il rentra au camp, ayant eu deux hommes tués et cinq blessés dans une escarmouche avec la garnison. Le jour suivant, l'armée vint mettre le siége devant la place. Au bout de six jours d'un feu d'artillerie continuel, mais mal dirigé, l'assaut fut ordonné à deux heures de nuit, sans qu'il y eût une seule brèche aux remparts; les assaillans n'avaient aucun moyen de tenter une escalade; le général avait négligé de faire reconnaître un fossé large et profond. Cependant Ouzoun Aly était chargé d'attirer par une fausse attaque l'attention de l'ennemi sur un point. La place n'avait que deux pièces de canon. Les assiégés se défendirent pendant quatre heures avec un bravoure héroïque: les femmes, dans l'intérieur des murs, allumaient des palmes de dattiers enduites de résine pour éclairer leurs défenseurs. Cet assaut si mal combiné fut très meurtrier pour les Turcs; ils furent repoussés avec une perte de huit cents hommes.

Quelque temps après, un second assaut ne fut pas plus heureux, un troisième n'eut pas plus de succès. Trois mille soldats avaient péri sous les murs de Rass; les munitions s'é-

puisaient; la disette menaçait les restes de l'armée. Ibrahim se montrait inébranlable dans cette rude adversité. Bientôt des orages violens ajoutèrent aux maux que souffraient les assiégeans. Des coups de vent élevaient en l'air d'immenses tourbillons de poussière, arrachaient les tentes, laissaient à peine aux hommes la faculté de respirer. Les blessés succombaient, le moral des militaires était affecté, des maladies se développaient. En même temps, des partis de Wahhabites parcouraient la campagne, ils avaient enlevé quelques centaines de chameaux avec leurs conducteurs et leur escorte. A cette nouvelle, Ibrahim monta à cheval, et suivi d'Ouzoun Aly et de mille hommes, il court à l'ennemi et le culbute. Trois cents Wahhabites perdirent la vie. Les têtes des blessés furent coupées par les Turcs et exposées devant les murs de Rass aux yeux des assiégés. Cet affreux spectacle, bien loin de leur inspirer de la crainte, redoubla leur courage. Mohammed Ibn Mezran, qui les commandait, fit payer cher aux Turcs l'avantage qu'ils avaient remporté.

Bien loin de suivre son exemple, Abdallah Ibn Saoud qui pouvait, en déployant de l'activité et de la vigueur, chasser l'ennemi hors du pays, eut recours aux négociations. Deux envoyés arrivèrent de sa part au camp du pacha. Sans écouter leurs propositions, celui-ci somma le gouverneur de rendre la place. « Viens la prendre, répondit Mohammed Ibn Mez» ran. » Les hostilités recommencèrent, sans plus de fruit pour les Turcs. Ibrahim fit néanmoins des demandes si exagérées, que les agens d'Abdallah ne purent s'empêcher de lui représenter qu'il avait à traiter non avec un fellah d'Égypte, mais avec le souverain du Nedjd; puis ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu.

La ville de Rass, si elle eût été régulièrement attaquée, n'aurait pas pu résister deux jours; assiégée par des gens malhabiles, elle tint pendant trois mois et dix-sept jours. Alors les habitans, fatigués d'une si longue défense, consentirent, de concert avec le gouverneur, à un armistice dont les conditions prouvent la détresse extrême à laquelle était réduite l'armée turque. Ibrahim devait lever le siége de

Rass ; aucun de ses soldats ne pourrait entrer dans la ville, dont la neutralité était reconnue; les habitans ne seraient obligés de rien fournir aux troupes turques; ils ne recevraient une garnison que dans le cas où le pacha se rendrait maître d'Aneïzéh.

La perte des Turcs pendant le siége avait été de trois mille quatre cents hommes ; celle des assiégés n'avait été que de cent soixante hommes tués et peu de blessés. Ce revers fut le seul qu'éprouva Ibrahim. Il marcha aussitôt sur Khabara, qui se rendit après une canonnade de quelques heures. L'armée s'y reposa onze jours, les vivres que les habitans fournirent leur furent payés comptant, ce qui augmenta le bon renom d'Ibrahim parmi les Bédouins.

Abdallah Ibn Saoud approuva la convention conclue entre les habitans de Rass et Ibrahim, et ensuite se replia sur Béreïdha. Les Turcs, qui venaient de recevoir un renfort de cavalerie, s'avancèrent sur Aneïzéh. Après six jours d'un vive canonnade, le fort capitula, parce que l'explosion du magasin à poudre avait privé la garnison de ses moyens de défense. La ville se rendit aussitôt; les soldats wahhabites eurent la permission d'aller où ils voulurent ; l'artillerie, les vivres et les bagages restèrent dans la place.

La reddition d'Aneïzéh détermina le chef des Wahhabites à se retirer sur Schakra et à fortifier Déraïeh. Tout le Cassim fit sa soumission à Ibrahim. Le fort d'Aneïzéh fut réparé; plus de six mille dattiers furent coupés pour établir des batteries et un camp retranché ; il y attendit des renforts et des vivres. Ensuite son armée marcha paisiblement sur Béreïdha, qui ouvrit ses portes après une canonnade de trois jours.

Ibrahim fit démolir les fortifications de cette ville, et prit des mesures pour accroître son armée et assurer ses subsistances. Chaque jour des Bédouins venaient se joindre à lui. Les lois que les chefs des Wahhabites leur avaient imposées étaient trop contraires à leurs habitudes, pour qu'ils ne saisissent pas avec empressement l'occasion de secouer un joug odieux et de se venger d'une conduite qu'ils regardaient comme l'excès de la tyrannie. Néanmoins il restait encore

parmi eux des hommes fermement persuadés de la vérité de la doctrine qu'ils avaient embrassée et décidés à tout sacrifier pour garantir son triomphe. Une nuit, un incendie éclata dans la tente d'Ibrahim pacha; il ne fut pas possible de l'éteindre; en peu de minutes, cette tente fut réduite en cendres, tout ce qu'elle contenait fut anéanti; on ne douta pas que le feu n'eût été mis par des Wahhabites fanatiques.

L'armée turque séjourna deux mois à Béreïdha; quand elle eut reçu un renfort de huit cents hommes, deux pièces d'artillerie de siége, et d'autres secours, elle partit le 28 décembre pour Schakra; elle comptait quatre mille soldats turcs et arnautes et cinq cents Mogrebins; elle était suivie de plusieurs milliers de domestiques qui consommaient une grande portion des vivres; des Bédouins des tribus de Monteïr, de Harb, d'Ateïbé, de Beni Khaled, servaient d'escorte aux convois, et éclairaient la marche. Dans les montagnes et les terrains sablonneux, un chameau portait deux soldats et leur biscuit, les autres étaient chargés de subsistances, d'eau, de bagages et de munitions de guerre, il y en avait en tout dix mille. Ibrahim pacha, qui savait combien l'exemple du chef a de pouvoir sur les subalternes, était souvent à la tête de ses officiers et marchait le premier; on ne faisait pas de longues traites pendant le jour afin de ménager le soldat. On rencontrait de l'eau douce et des villages abandonnés.

Abdallah Ibn Saoud avait ordonné aux habitans de les quitter, ils étaient détruits et les tribus qui restaient fidèles se repliaient sur Déraieh. Il avait fait fortifier Schakra; il rassemblait des troupes.

En quatre jours, l'armée turque arriva en vue d'El Mazneb: cette ville demanda à capituler. Au delà, on traversa des montagnes et un désert. Le 13 janvier 1818, Ibrahim, à la tête de huit cents cavaliers, vint reconnaître les environs de Schakra; une escarmouche avec les Wahhbites mit quelques hommes hors de combat. Le lendemain, toute l'armée s'ébranla: le trajet de l'artillerie à travers les sables mouvans fut très difficile: à midi les troupes arrivèrent sous les murs de Schakra; la canonnade commença dans la nuit du 16: la

brèche fut praticable aux murs des jardins couverts par des dattiers. Les Turcs donnèrent l'assaut aux maisons situées hors la ville, on se battit avec acharnement ; les Wahhabites repoussèrent les assaillans, mais, effrayés de l'effet des obus et des bombes, ils cédèrent le terrain et se retirèrent dans la place. Ibrahim écoutant les avis de M. Vaissière, qu'il avait négligés à Rass, ouvrit le siége suivant les règles. Le 19 au soir, les habitans et la garnison envoyèrent un parlementaire ; on ne put s'accorder sur les conditions ; le feu recommença jusqu'au 21 au matin ; alors une capitulation fut signée, la ville ouvrit ses portes à midi. D'après la convention, les soldats wahhabites, au nombre de quatorze cents, déposèrent leurs armes et purent retourner chez eux en promettant de ne plus servir contre Ibrahim. Cinq pièces d'artillerie qui défendaient Schakra, les armes, les effets de campement et toutes les munitions lui furent livrés. Il donna les lances, les sabres, la poudre et les fusils aux Bédouins du Nedjd qui étaient ses alliés ; il acheta et paya les vivres trouvés dans la ville ; ils suffirent pendant un mois. Le pacha dépêcha un de ses officiers à son père pour lui annoncer la prise de Schakra et sa marche prochaine sur Déraïeh ; l'envoyé emportait une grande quantité d'oreilles de Wahhabites en guise de trophées.

Ibrahim, en partant de Schakra, y laissa trois cents malades et blessés dans un hôpital qu'il y avait établi sous la direction du médecin Gentili : c'était une innovation salutaire et très remarquable chez les Osmanlis. A quelque distance de Schakra, une violente pluie d'orage inonda la plaine où l'armée marchait et obligea le pacha de placer son camp sur un coteau voisin ; une partie des vivres fut trempée par l'eau. Dès que le sol fut assez desséché pour que le train d'artillerie pût avancer, l'armée continua sa route : les habitans de Dorama, qui n'est qu'à douze lieues de Déraïeh, opposèrent une résistance vigoureuse aux Turcs ; ils furent tous passés au fil de l'épée ; les femmes furent dépouillées de tout ce qui les couvrait. Saoud Ibn Abdallah, gouverneur de la place, s'était retiré dans une habitation séparée, avec beaucoup

de choses précieuses ; il obtint une capitulation en abandonnant tout son bagage, et promettant de ne plus prendre part à la guerre.

Le 22 mars, Ibrahim se porta sur Déraïeh : son armée était forte de cinq mille cinq cents hommes, tant fantassins que cavaliers ; l'artillerie se composait de douze pièces, y compris deux mortiers et deux obusiers. Une partie de la route passe à travers des montagnes et des défilés très difficiles à franchir. Le 24, une reconnaissance fut poussée jusque sous les retranchemens de la capitale des Wahhabites : il y eut du monde de tué de part et d'autre dans une escarmouche. Ibrahim rentra dans son camp à El Malka éloigné de deux lieues de Déraïeh. Le 6 avril, ses troupes vinrent se poster autour de la place, hors de la portée du canon des ouvrages avancés. Les Wahhabites, de leur côté, prirent les positions les plus avantageuses pour la défense, et élevèrent à portée de fusil des retranchemens parallèles à ceux des ennemis.

Dans la nuit du 12 au 13, Ibrahim fit dresser deux fortes batteries où furent placées deux bouches à feu. Le 14, de grand matin, elles battirent un bastion placé sur le revers d'une montagne : une tour s'étant écroulée, les Wahhabites se débandèrent, abandonnant leurs blessés, deux canons, des munitions et des vivres ; ils furent poursuivis jusque dans les jardins de la ville, par l'infanterie turque, et éprouvèrent de grosses pertes. Après ce succès, Ibrahim se tint sur la défensive, en attendant une caravane qui devait lui apporter le moyen de continuer le siége.

Abdallah, de son côté, ne négligeait rien pour encourager ses troupes par des dons en argent et en vêtemens. Les scheikhs, ses partisans, secondaient ses efforts ; ils répétaient sans cesse que les Turcs étaient des barbares et des infidèles qui mettaient les villes et les mosquées au pillage, passaient tous les hommes au fil de l'épée, et emmeneraient les femmes esclaves en Egypte.

Ibrahim, malgré la défense opiniâtre des Wahhabites, s'empara d'un mamelon où il y avait deux pièces d'artillerie qui l'inquiétaient : Faïssal frère d'Abdallah, trop exposé dans

ses retranchemens qui n'étaient plus protégés, se retira au milieu des jardins à l'abri d'autres ouvrages.

Bientôt arriva une caravane de quinze cents chameaux chargés de vivres envoyés par le pacha de Basra à Ibrahim ; elle fut suivie d'un corps de Mogrebins et de canonniers venus du Caire avec tout ce qui appartient à un train d'artillerie. Les malades et les blessés, guéris par les soins de M. Gentili à l'hôpital de Schakra, rejoignirent leurs drapeaux. Des convois expédiés de Médine et d'Aneïzéh amenèrent des munitions de guerres, des vivres et des moutons : l'abondance reparut dans le camp, et le soldat reprit sa bonne humeur.

Les Wahhabites ayant fait une sortie furent vivement repoussés. Abdallah, qui prévoyait une attaque, fit élever des murs et creuser des fossés : les Turcs n'inquiétèrent point ses ouvriers ; cette inaction fut attribuée à la crainte : alors les assiégés augmentèrent leurs fortifications ; chaque jour ils harcelaient leurs adversaires et les obligeaient ainsi à rester cinq à six heures sous les armes. Un côté de la ville n'étant pas cerné, les provisions y arrivaient de la province d'El Hassa ; mais, d'une autre part, le nombre de leurs partisans diminuait journellement, et des scheïkhs arrivaient au camp d'Ibrahim avec des troupeaux et des vivres.

Les officiers du pacha avaient refusé de monter à l'assaut, prétextant que les soldats ne voulaient point marcher, ce qui n'était pas vrai, quoiqu'un grand nombre eût été mis hors de combat ; mais les Wahhabites avaient été délogés de leurs bastions où le canon avait fait brèche. Ibrahim, irrité de l'inexécution de ses ordres, et inquiet du résultat du siége, puisqu'une partie de ses munitions était consumée inutilement, écrivit à son père pour l'informer de ces contre-temps et lui demander des renforts. Dès que Mohammed Aly eut reçu ces dépêches, il fit partir Kalil Pacha, gouverneur d'Alexandrie, avec trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie.

Le 2 juin, après une action meurtrière dans laquelle ils avaient eu cent soixante hommes, dont plusieurs officiers distingués, mis hors de combat, les Turcs étaient à peine rentrés sous leurs tentes, qu'un tourbillon de vent enleva un tison d'un feu al-

lumé par un soldat pour faire sa cuisine, et le porta sur une tente contenant des munitions de guerre; la poudre prit feu, l'explosion fut terrible et dura dix minutes; tous les objets d'artillerie furent perdus, les tentes du camp renversées; il y en eut plusieurs brûlées; une quantité considérable de vivres fut détruite, beaucoup de soldats périrent; la secousse se fit sentir jusqu'à Déraïeh.

Quelques Wahhabites, sortis de la ville en éclaireurs pour savoir ce qui était arrivé, furent aperçus; les Turcs s'avancèrent pour les repousser, des renforts survinrent, la mêlée fut vive. Abdallah Ibn Saoud, informé de la catastrophe du camp d'Ibrahim, résolut, de l'avis de son conseil, de l'attaquer le lendemain. Le pacha, qui prévoyait que cet événement inspirerait une nouvelle audace aux Wahhabites, adressa une harangue énergique à ses soldats, leur recommanda de ménager leurs munitions, et de ne pas céder un pouce de terrain aux ennemis.

Dès le point du jour, quinze cents Wahhabites marchèrent contre les retranchemens des Turcs qui ne tiraient que par intervalles, mais qui les foudroyèrent avec trois canons chargés à mitraille quand ils se furent approchés. Ils ne les poursuivirent pas. Abdallah, dégoûté par le mauvais succès de cette attaque, pensa qu'il convenait mieux de tenir ses troupes sur la défensive.

La dyssenterie et l'ophthalmie exerçaient leurs ravages dans le camp des Turcs; les officiers de santé ne pouvaient, malgré leur zèle, suffire à donner leurs soins à tous les malades qui les réclamaient. Ibrahim, que l'inquiétude empêchait de prendre aucun repos, fut attaqué d'une si violente ophthalmie que pendant plusieurs jours il fut privé de l'usage de ses yeux; il venait de le recouvrer, lorsqu'un convoi de deux cents chameaux, parti d'Aneïzéh, lui apporta des munitions de guerre dont il manquait. D'autrès caravanes expédiées de Médine lui amenèrent des provisions et deux pièces de canon escortées par seize cents soldats. Alors Ibrahim fut en état d'aller réduire des villages qui approvisionnaient Déraïeh. Il sortit de son camp, dans la nuit du 15 août, avec deux

mille hommes et deux canons. Quoique favorisé par l'obscurité, le bruit de sa marche, à peu de distance de la place, en avertit les Wahhabites, qui canonnèrent sa troupe et lui causèrent quelques dommages.

Le lendemain, Abdallah Ibn Saoud, voulant profiter de l'absence du pacha, ordonna une sortie sur toute la ligne des assiégeans. Le combat fut acharné et dura plusieurs heures; les Wahhabites furent repoussés; la chaleur était excessive; on vit les femmes de la ville braver le feu de la mousqueterie pour porter à boire à leurs défenseurs. Le médecin Gentili, appelé pour donner des secours aux blessés, eut le pied fracassé par un boulet; son collègue Todeschini lui fit l'amputation. Le jour suivant, Ibrahim fut de retour de son excursion qui avait eu tout le succès qu'il en attendait; il alla voir Gentili, lui témoigna l'intérêt le plus touchant, et lui promit qu'il ne l'oublierait jamais : il a tenu à sa parole.

De nouveaux renforts et l'arrivée de troupeaux nombreux avaient ranimé l'ardeur du soldat turc, ennuyé de la longueur du siége. Sur ces entrefaites, Ibrahim apprend que son père lui envoie, sous les ordres de Khalil, un corps de troupes; il s'indigne en songeant qu'un autre vienne partager avec lui la gloire de réduire Déraïeh; il prend ses dispositions pour donner un assaut. Les Wahhabites, qui en sont prévenus par leurs espions, sont prêts sur tous les points; mais pendant la canonnade, Ibrahim fait passer des détachemens par une petite chaussée où il n'y avait pas de postes avancés. Les Wahhabites surpris abandonnent une redoute garnie de trois pièces d'artillerie. Les Turcs peuvent alors serrer de près un autre poste et cerner un fort où commandait Saoud, fils d'Abdallah; privé de secours, il se rendit le troisième jour. Les villages de Sahl et de Ghassibéh demandèrent à capituler.

La reddition de ces deux places porta le désespoir parmi les Wahhabites. Saoud Ibn Abdallah, ancien gouverneur de Dorama, essaya, avec d'autres fugitifs, de s'échapper de Déraïeh; tous furent pris par des corps de cavalerie qui gardaient les passages. Ibrahim acheta au prix de dix bourses Saoud du soldat qui l'avait fait prisonnier. Après lui avoir re-

proché son manque de parole, il ordonna qu'on le mît à mort. Les autres Wahhabites eurent la vie sauve.

Abdallah n'avait plus autour de lui que peu de monde avec sa garde composée de quatre cents esclaves noirs. Il encourageait encore à la défense; elle était désormais inutile. Toute la population était lasse du siége; ses clameurs devinrent si hautes, que le 9 septembre il fit arborer le drapeau de paix et envoya un parlementaire à Ibrahim. Le feu des assiégeans cessa aussitôt. L'émissaire d'Abdallah dit au pacha que le chef des Wahhabites demandait une suspension d'armes et une conférence; l'une et l'autre lui furent accordées.

Quelques heures après, on vit arriver Abdallah; il était accompagné de deux cents des siens. Ibrahim assis sur son divan le reçut affectueusement; Abdallah voulut lui baiser la main, le pacha la retira par modestie et le fit asseoir. Dans la conversation, Abdallah reconnut que Dieu n'avait pas favorisé ses armes et avait voulu l'humilier; des larmes étaient prêtes à couler de ses yeux. Ibrahim essaya de le consoler en lui rappelant que de très grands hommes avaient également éprouvé les vicissitudes du destin. Abdallah demanda la paix, il l'obtint; mais Ibrahim ajouta qu'il n'était pas en son pouvoir de le laisser à Déraïeh, Mohammed Aly ayant ordonné qu'il serait envoyé en Égypte. Quant à ses enfans, à sa famille et à ses soldats, ils jouiraient de leur liberté. Abdallah réfléchit un moment, et remit au lendemain sa réponse définitive; ce délai convenu, le café fut servi, Abdallah sortit avec le même cérémonial qu'il était entré; son fils Saoud, fait prisonnier, lui fut rendu.

Ibrahim craignit que, de retour chez lui, le chef des Wahhabites ne s'ôtât la vie ou ne prît la fuite; cette idée l'empêcha de prendre du repos; il recommanda aux chefs de la cavalerie de surveiller avec la plus grande exactitude toutes les issues de la ville.

Abdallah aurait pu aisément fuir, monté sur un chameau agile, et à la faveur de la nuit; mais le bon accueil d'Ibrahim l'abusa sur le sort qui lui était réservé. Au délai fixé, il revint près d'Ibrahim, consentit aux propositions que celui-ci

lui avait offertes et ajouta qu'il était prêt à partir, pourvu que sa vie lui fût garantie. Le pacha répondit qu'il ne pouvait disposer de la volonté de son père ni de celle du sultan, mais qu'il croyait à leur générosité envers un ennemi qui se remettait entre leurs mains. Abdallah recommanda sa famille et ses amis à Ibrahim et reçut de lui un mouchoir blanc en signe de paix. Revenu chez lui, il fit ses dispositions pour son départ : elles durèrent quelques jours ; il alla plusieurs fois au camp d'Ibrahim qui l'invita à sa table et le traita avec distinction.

Enfin l'infortuné Abdallah fit ses derniers adieux à sa famille éplorée, à ses amis, aux hommes qui l'avaient si courageusement défendu : suivi de son trésorier, de son secrétaire et de ses esclaves noirs les plus affidés, il marcha vers la tente d'Ibrahim, prit congé de lui, reçut ses dépêches pour Mohammed Aly et s'achemina prisonnier vers l'Égypte à travers les contrées où naguère il commandait en maître : quatre cents hommes l'escortaient prêts à s'opposer à toute tentative de sa part pour s'échapper. Le 17 novembre, il arriva au Caire. On le présenta au pacha auquel il baisa la main, qui le fit asseoir et ordonna qu'on servît du café. Dans leur entretien, Abdallah parla avec les plus grands éloges de la bravoure, des talens militaires et de la générosité d'Ibrahim Pacha. Une petite boîte d'ivoire qu'il tenait à la main attira l'attention du vice-roi qui lui demanda ce qu'elle contenait. Abdallah l'ayant ouverte montra au pacha des objets d'une très grande valeur, enlevés par Saoud son père au tombeau du prophète. Tous deux apposèrent leurs sceaux sur cette boîte qu'Abdallah garda pour la remettre au grand seigneur. Mohammed Aly fit revêtir son prisonnier d'une pelisse d'honneur et le logea dans le palais de son propre fils Ismaïl Pacha. Le 19, Abdallah partit pour Constantinople avec son trésorier et son secrétaire ; ils arrivèrent le 16 décembre. Le pacha d'Égypte avait demandé leur grâce ; le grand sultan Mahmoud se montra inflexible envers un rebelle qui avait si long-temps méconnu et même mis en danger l'autorité de la Sublime Porte. Pendant deux jours, Abdallah et ses deux compagnons

chargés de chaînes, furent promenés dans les rues de la capitale ; le troisième, on les amena devant le sultan qui ordonna leur mort : ils furent décapités sur la place de Sainte-Sophie. Leurs cadavres restèrent exposés pendant trois jours et furent ensuite livrés à une populace dont le fanatisme se réjouissait de cet horrible spectacle.

Quand on réfléchit au jugement porté par Burckhardt sur le caractère d'Abdallah Ibn Saoud, on n'est pas surpris de la triste fin de ce dernier chef des Wahhabites.

Après le départ d'Abdallah, Ibrahim fit saisir les deux scheikhs qui lui avaient été envoyés quand il assiégeait Rass et qui s'étaient permis de mauvaises plaisanteries sur son manque de réussite dans le siége de cette place. L'un fut placé à bouche d'un canon après voir reçu la bastonnade, l'autre eut les dents arrachées; mais par la suite le jeune pacha, ayant amené avec lui en Égypte cet homme malheureux, reconnu ses torts envers lui ; il lui assigna une pension annuelle et le nomma instituteur de ses mamelouks.

Ayant satisfait sa veangeance, Ibrahim entra dans Déraïeh, une partie de ses soldats se logea dans les maisons, l'autre campa sur les places publiques; le pacha s'empara des chevaux et des armes d'Abdallah, il laissa sa famille en possession de ses biens.

Plusieurs cantons du Nedjd n'étaient pas encore soumis : un fort détachement y fut expédié ; les scheikhs firent leur soumission, des vivres furent envoyés à Déraïeh; mais la quantité qui arriva était insuffisante, la guerre ayant détruit les récoltes de blé et les dattiers : d'ailleurs les Bédouins ennemis avaient intercepté un convoi : on ne trouvait plus de fourrage pour les chevaux, les soldats se mutinèrent ; les officiers, n'ayant pu réussir à les calmer, se rangèrent autour d'Ibrahim pour le défendre ; il sut faire face à l'orage. Suivi de ses gardes il se porta le sabre à la main vers une mosquée voisine de la place où était le foyer de la rébellion ; dans le même moment des corps de cavalerie y arrivaient d'un autre côté. Cette manœuvre inattendue et quelques coups de fusil dispersèrent les séditieux ; ils s'enfuirent par les rues en pillant les bouti-

ques et arrachant les bijoux aux femmes. La tranquillité était rétablie au bout de trois heures; une trentaine d'hommes fut tuée; une cinquantaine blessée. Le soir, deux chefs de l'émeute furent décapités, d'autres furent bâtonnés puis jetés en prison.

Les jours suivans, on vit paraître des convois de subsistances; un corps d'infanterie fut dirigé sur Aneïzéh: ensuite Ibrahim alla dans la province d'El Aredh pour rassembler des provisions; en revenant à Déraïeh, il y ramena l'abondance. Des dépêches de son père l'y attendaient, elles lui enjoignaient de faire conduire en Égypte les frères d'Abdallah et les principaux habitans de la capitale des Wahhabites, de démolir toutes les fortifications, et de brûler toutes les maisons. En conséquence, les laboureurs furent obligés de suspendre leurs travaux, sans que le motif de cette mesure leur fût expliqué. Plus de quatre cents personnes de tout âge et de tout sexe furent conduites, sous escorte à Yambo, où des navires les attendaient pour les transporter à Suez; il y avait parmi elles quatres frères d'Abdallah.

Faïssal ibn Daouieh, en se joignant à Ibrahim, s'était flatté de l'espoir d'obtenir en récompense le territoire de Déraïeh; le pacha l'avait entretenu dans cette illusion; mais après la reddition de la place, bien loin d'accomplir les vœux du scheikh bédouin, il voulut le contraindre à payer les arrérages de cinq années de tribut dues à Abdallah. Le rusé Faïssal fit semblant de consentir à la demande: il fut convenu que deux officiers d'Ibrahim l'accompagneraient pour recevoir ce qu'il promettait de donner; mais en même temps il dépêcha secrètement deux hommes à sa tribu pour lui ordonner de l'attendre dans le désert à deux journées d'Aneïzéh. Arrivé au milieu des siens, il dit aux officiers turcs: « Votre vie est maintenant entre mes mains, vous me l'avez confiée, vous n'avez » rien à craindre; retournez vers votre maître; sa conduite » envers moi n'a pas été loyale, dites-le-lui de ma part. J'ai » contribué autant que son armée à la chute d'Abdallah, il ne » tient pas sa parole, il se montre ingrat; nous ne sommes plus » amis. S'il veut exiger quelque chose du scheikh des Monteïr,

» qu'il vienne le réclamer. » Il fit donner des vivres à ces officiers et les renvoya; il eût pu, en essayant de se venger, perdre les Turcs et délivrer le Nedjd ; mais un surcroît de calamités eût accablé sa patrie déjà ravagée par la guerre, et peut-être une nouvelle armée turque serait venue la dévaster : il recula devant l'idée de satisfaire son ressentiment à ce prix et s'enfonça dans le désert du côté de Bagdhad.

Dès qu'Ibrahim eut des moyens suffisans de transport, il fit évacuer Déraïeh par une partie de ses troupes et de son artillerie, puis il partit pour Dorama. Il y était à peine entré qu'une conspiration ourdie entre ses mamelouks faillit lui faire perdre la vie. Le chef des conjurés, qu'il avait mandé près de lui pour l'interroger, voulut se disculper et nia le fait ; voyant Ibrahim se lever pour saisir une arme, il lui tira un coup de pistolet qui le manqua : il s'enfuit, fut poursuivi, tué non sans peine et décapité. Un autre conspirateur fut également puni de mort. Les mamelouks furent remplacés par des soldats connus par leur attachement à la personne du pacha.

Ibrahim parcourut ensuite le désert pendant quelques jours avec mille hommes, afin de se procurer des provisions et de rétablir la tranquillité pour le libre passage des caravanes. Il livra un combat meurtrier à un parti considérable d'A'nezé retranchés derrière le Djebel Schammar. Son armée plia d'abord, plusieurs des siens furent tués à ses côtés ; son cheval fut blessé grièvement. Néanmoins n'écoutant que son courage, il rallia ses soldats et se précipita sur les Bédouins, qui, ne pouvant soutenir l'impétuosité du choc, se retirèrent toujours combattant, à travers les sinuosités de la montagne ; poursuivis à outrance, ils abandonnèrent leurs chameaux, du bétail et des tentes. Après cette défaite des A'nezé, les habitans du pays s'empressèrent de fournir à Ibrahim les moyens de transport nécessaires aux troupes. Le pacha courut sur d'autres tribus pour ramasser des vivres.

Il avait laissé Déraïeh sous le commandement de Mahmoud Effendi son mahardar, qui se montra très sévère envers les soldats ; la moindre faute qu'ils commettaient était punie de

mort. La nouvelle de la triste fin d'Abdallah Ibn Saoud répandit la consternation dans son ancienne capitale ; chacun redoutait un sort semblable et se recommandait à la miséricorde de Dieu. Toutes les personnes de la famille d'Abdallah qui restaient encore furent averties de se tenir prêtes à partir pour l'Égypte. Ibrahim revenu à Déraïeh, les scheikhs de Béreidha, de Schakra, de Rass et d'Aneïzeh reçurent l'ordre de s'y rendre. Les habitans espéraient que leur ville ne serait pas détruite : afin d'éviter une ruine totale, ils offraient de payer des contributions et de fournir des chameaux ; mais l'arrêt fatal était porté.

Une épidémie occasionée par les suites du siége et par la disette éclata ; les soldats et Ibrahim en furent atteints ; il guérit bientôt et ordonna de diriger sur Médine sa propre famille, celle d'Abdallah et une partie de l'artillerie.

Ensuite il réunit les scheikhs qu'il avait convoqués, leur enjoignit de démolir, dans un délai marqué, les murs et les fortifications de leurs villes, et les rendit responsables de l'exécution de ce commandement. Il fit briser les canons de fer qui ne servaient pas ; les débris en furent portés dans le Hedjaz. Les maisons d'Abdallah et les mosquées furent renversées, les habitans furent tenus d'abattre les murs et les forts que la guerre avait épargnés ; on trouva dans des souterrains quatre cents cottes de mailles et des armures antiques ; Ibrahim en gratifia les Bédouins ses alliés.

Ayant réuni les moyens de transport suffisans, il expédia le matériel de l'armée avec l'infanterie. Il ne resta plus que quinze cents fantassins à Déraïeh et six cents cavaliers répartis dans les cantonnemens voisins. Il fit ses dispositions pour que cette troupe se tînt prête à partir au premier ordre pour Schakra, donna ses instructions à Mohammed Effendi, et quitta définitivement Déraïeh.

En peu de jours la destruction de cette ancienne capitale du wahhabisme fut consommée, les soldats mirent le feu aux débris des maisons, la population alla chercher ailleurs d'autres habitations. Mahmoud Effendi se mit en route pour rejoindre le pacha. Celui-ci, à la tête de quatre cents hommes,

parcourait le pays pour voir si ses ordres avaient été exécutés dans les villes fortifiées. Le reste de ses troupes fut envoyé à Médine. Il ne tarda pas à s'y rendre pour remercier Dieu de ses succès.

Au mois de septembre, il était sur le point de partir pour la Mecque, quand on lui annonça que M. Sadlier, officier anglais, venait d'arriver à Bir Aly, puits situé à l'ouest de Médine, et désirait s'aboucher avec lui. Le gouvernement anglais dans l'Inde, irrité des déprédations commises par les habitans de la côte du Hassa contre les navires qui naviguaient dans le golfe Persique, n'eut pas plutôt été informé de la marche d'une armée turque sur Déraïeh, qu'il résolut d'envoyer une escadre sur cette côte, tant pour protéger le commerce que pour opérer une diversion en faveur d'Ibrahim. Une frégate, quelques bricks et des bâtimens de transport débarquèrent à El Katif trois mille hommes d'infanterie. Leur général apprit avec étonnement qu'Ibrahim avait évacué le Nedjd pour retourner à Médine : aussitôt il lui dépêcha M. Sadlier pour l'aboucher avec lui ; cet officier, n'ayant pu entrer dans la ville sainte qui est interdite aux chrétiens, s'était arrêté à Bir Aly. Ibrahim vint l'y trouver. M. Sadlier lui dit qu'un corps d'armée britannique était arrivé de l'Inde lui porter secours contre les Wahhabites. Le pacha répondit que ces sectaires avaient été vaincus et soumis sans l'aide de soldats étrangers, et que la coopération de ceux-ci était par conséquent inutile. M. Sadlier essaya de lui exposer un plan pour l'engager à retourner dans le Nedjd. Ibrahim écrivit à son père pour recevoir ses instructions, et traita M. Sadlier avec de grands égards.

Le temps du pélerinage approchait, Ibrahim se mit dévotement en route pour la Mecque ; l'officier anglais alla d'abord à Yambo, puis à Djidda. Ibrahim, conformément au vœu solennel qu'il avait fait, consacra trois mille moutons, aux cérémonies de l'Ouadi Muna ; à son retour à la ville sainte, il répandit d'abondantes aumônes. Ces actes de dévotion accomplis, il voulut porter lui-même à M. Sadlier la réponse de Mohammed Aly ; elle était négative, comme on

peut bien le présumer, le pacha ne se souciant pas que les Anglais intervinssent dans ses querelles avec les Arabes. M. Sadlier s'embarqua pour Mokha, et de là retourna par mer vers son général. L'escadre britannique mit à la voile pour Bombay; pendant leur séjour à El Katif, les troupes souffrirent beaucoup de la dyssenterie causée par la mauvaise qualité des eaux.

Ibrahim retourna à Yambo, se hâta de faire embarquer son infanterie, son artillerie et ses bagages pour Cosseïr; la cavalerie suivit la route de terre, deux cents des plus belles jumens du Nedjd faisaient partie de la caravane; lui-même partit pour Cosseïr; sa navigation fut heureuse. A Kené, des navires l'attendaient; le 9 décembre, il était à Giséh au sein de sa famille; deux jours après, il fit son entrée triomphale au Caire.

Mohammed Aly, satisfait d'avoir anéanti le principal repaire du wahhabisme, se montra généreux envers les membres de la famille d'Abdallah, en leur accordant à tous des pensions alimentaires; chétif dédommagement pour ces infortunés et de leur grandeur passée et de leur exil loin des lieux qui les avaient vus naître.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE.

SUPPLÉMENT.

MATÉRIAUX D'UNE HISTOIRE DES WAHHABITES.

SUPPLÉMENT.

SUPPLÉMENT DU TRADUCTEUR.

